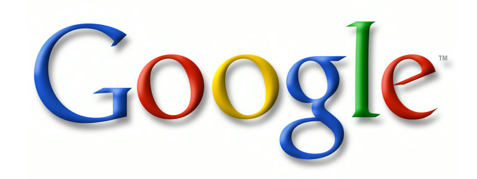

Google


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

VOYAGES

AUX

ILES DU GRAND OCÉAN.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, n° 4, place de l'Odéon.

VOYAGES

AUX ÎLES

DU GRAND OCÉAN,

CONTENANT

DES DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE,
LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION, LES MOEURS, LES USAGES
ET LES COUTUMES DE LEURS HABITANS;

ET

DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LEUR COMMERCE,
LEUR HISTOIRE ET LEUR GOUVERNEMENT, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS
RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR J.-A. MOERENHOUT,
Consul général des Etats-Unis aux îles Océaniennes.

Ouvrage orné d'une carte et de planches lithographiées.

TOME DEUXIÈME.

Paris.
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

M. DCCC. XXXVII.

VOYAGES

AUX

ILES DU GRAND OCÉAN.

DEUXIÈME PARTIE.

ETHNOGRAPHIE

(Suite de la).

CHAPITRE III.

MŒURS.

Division générale du chapitre, en raison du double point de vue sous lequel se présente la matière : MŒURS PUBLIQUES, MŒURS PRIVÉES.

I, MŒURS PUBLIQUES.

Quel que soit le degré de civilisation d'un peuple, sa vie publique se compose, nécessairement, des

relations réciproques, plus ou moins directes, des gouvernés avec leurs chefs, et des chefs avec les gouvernés; relations qui, en raison de leur nature, sont, alternativement, religieuses et politiques, suivant qu'elles se rattachent aux intérêts de la religion ou à ceux du gouvernement.

Chez des nations constituées comme celles dont nous nous occupons, où la religion est la première, pour ne pas dire la seule base de toutes les institutions, les relations du peuple avec ses chefs religieux ou prêtres, doivent prédominer sur toutes les autres; elles occupent le premier rang dans sa vie publique; et l'exposé devra s'en trouver ici avant tout le reste; mais, en raison de leur intime liaison avec la religion, j'en ai déjà traité avec étendue, quand j'ai donné à ce dernier objet tout le développement qu'il mérite. Je ne rappellerai donc ici la vie publique religieuse ou les mœurs des Océaniens, dans leurs rapports avec la religion, que pour la forme et pour la régularité du travail.

A. Mœurs religieuses.

(Voyez tome I, pages 462 et seqq., la partie du chapitre de la *Religion*, spécialement consacrée au *Culte*.)

B. Mœurs politiques.

Je passe à l'exposé de la vie publique et politique

des Océaniens, ou de leurs mœurs, dans leurs rapports avec le gouvernement. La nature même des objets qu'embrasse cet article en détermine la division en deux sections distinctes, dont l'une traitera de l'administration et l'autre de la guerre et de la paix, les deux rapports les plus généraux qui puissent lier politiquement un peuple avec ses chefs, et des chefs avec leur peuple.

SECTION PREMIÈRE.

—

ADMINISTRATION.

Je divise cette section en deux paragraphes, dont le premier présentera le tableau de la hiérarchie des pouvoirs politiques, considérés dans leur extension et dans leur caractère, sorte de résumé du droit public de l'Océanie; et le second, celui du cérémonial auquel les chefs devaient la sanction de leurs pouvoirs même; cérémonial qu'on doit regarder comme l'une des institutions fondamentales de la constitution des peuples océaniens; puisqu'aux conséquences de cette institution ils ont dû leur existence comme nation, leur indépendance et leur gloire; avantages qui se sont tous évanouis pour eux, dès que les circonstances l'ont ébranlée et en ont entraîné la chute.

VOYAGES

AUX

ILES DU GRAND OCÉAN.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, n° 4, place de l'Odéon.

VOYAGES

AUX ÎLES

DU GRAND OCÉAN,

CONTENANT

DES DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE,
LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION, LES MOEURS, LES USAGES
ET LES COUTUMES DE LEURS HABITANS;

ET

DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LEUR COMMERCE,
LEUR HISTOIRE ET LEUR GOUVERNEMENT, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS
RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR J.-A. MOERENHOUT,
Consul général des États-Unis aux îles Océaniennes.

Ouvrage orné d'une carte et de planches lithographiées.

TOME DEUXIÈME.

Paris.
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

M. DCCC. XXXVII.

Europe, dans le cours du moyen-âge. Ces *nobles* exerçaient partout une grande influence. Les principaux chefs ne pouvaient agir sans leur secours; car c'étaient eux et leurs gens qui composaient les armées; aussi, quoiqu'ils dussent le service aux *Arii*, ces derniers n'entreprenaient jamais de guerre sans les consulter.

La puissance sacerdotale était aussi très-considérable; et, quoique les prêtres ne siégeassent pas dans les conseils, et ne prissent que rarement part aux discussions politiques, ils n'en étaient pas moins redoutés des chefs; car, considérés comme ils l'étaient par le peuple, les chefs n'auraient osé les traiter avec rigueur, tandis que leur ministère leur fournissait mille moyens de nuire aux chefs politiques. L'annonce d'un funeste présage suffisait pour décourager le peuple et laisser le chef dans l'abandon aussi pouvaient-ils, sans jamais agir ouvertement ni se compromettre, se venger, même du souverain, et le perdre, presque à volonté; mais les annales océaniennes offrent peu d'exemples de mésintelligences entre le haut clergé et le chef suprême; d'autant plus que le grand-prêtre était toujours frère ou proche parent de ce chef, et qu'ils avaient, dès lors, intérêt à s'unir pour consolider leur pouvoir mutuel. Il n'était pas rare, non plus, de voir les fonctions sacerdotales et administratives réunies sur la même tête, de manière à donner au gouvernement le caractère d'une véritable théocratie; ce qui arrivait toujours, quand

un chef mort était remplacé par un frère ou proche parent investi déjà des fonctions sacerdotales, et qui, bien que devenu *Arii* ou principal chef, n'en continuait pas moins à présider aux cérémonies religieuses les plus importantes.

Toutes les places, depuis celles des *Arii* ou princes, des *tavanas* et des *ratitas*, jusqu'à celles des moindres autorités, étaient héréditaires; et cela, depuis les fils ou les filles jusqu'à la parenté la plus éloignée (1).

Les terres et biens que possédaient les barons et les nobles inférieurs n'étaient pas considérés comme *bénéfices*, octroyés par le prince, et ne lui revenaient ni en cas de déshérence, ni pendant la minorité de leurs titulaires (2); et il ne pouvait, sous aucun

(1) Malgré le mépris généralement professé pour les femmes, la noblesse était si engouée de sa supériorité, que, s'il arrivait qu'une fille fût le seul rejeton de telle ou telle noble famille, cette fille héritait de la souveraineté, dans le seul but de l'y conserver. On la mariait dès qu'elle était en âge; mais sans que son mari prît le titre d'*Arii* et eût la moindre part à l'autorité, à moins qu'il ne fût lui-même le fils d'un chef principal. Dès qu'un fils était issu du mariage, c'était ce fils qui prenait le titre d'*Arii*, comme on le verra plus loin. Si le père n'était qu'un chef subalterne, et que la mère appartînt à la haute aristocratie, alors elle était régente. Nous trouvons quelque chose de fort analogue à ces institutions politiques dans quelques-uns de nos états européens, comme l'Angleterre, le Portugal, etc.

(2) Ainsi, dans l'Océanie, point de *garde noble*.

prétexte, les confisquer pour les ajouter à ses domaines. Ces propriétés étaient considérées comme privées et inviolables, quoiqu'une grande partie de leur produit fût toujours réclamée ou enlevée arbitrairement pour l'*Arii*, dont les revenus n'étaient pas fixes, et consistaient en ce qu'il recevait de ses sujets ou parvenait à leur soustraire (1).

Les propriétés foncières étant la principale, ou, pour mieux dire, l'unique richesse de ces peuples, le plus ou moins d'autorité des chefs dépendait toujours de la quantité et de la qualité de leurs terres; aussi, plus ils pouvaient nourrir de monde, plus ils étaient sûrs d'avoir des sujets. De là, le soin extrême que prenait chaque famille d'assurer l'indivisibilité de ses biens, pour perpétuer son pouvoir, et l'introduction d'une sorte de loi de majorat, d'une reconnaissance tacite du droit d'aînesse; ou, pour mieux dire, la coutume de ne reconnaître qu'un héritier pour les biens et pour les titres; car il arrivait aussi, souvent, que c'était un fils adoptif au lieu de l'aîné de famille, qu'on reconnaissait comme

(1) Il y avait pourtant des confiscations permises. C'étaient celles qu'exerçait un chef vainqueur sur tel de ses subordonnés, après sa défaite; mais ces confiscations étaient rares, parce que les sujets du vaincu ne s'attachant jamais à leur nouveau maître, elles ne faisaient guère que déterminer, sans fruit, des haines invétérées, toujours dangereuses, dans un pays où la guerre se rallumait à chaque instant.

héritier présomptif, et cela, dans presque toutes les classes de la noblesse.

Il y avait, aux îles de la Société, une singulière coutume, dont Cook fait mention, et qu'on a, depuis, trouvée la même dans presque toutes les îles. C'est la coutume en vertu de laquelle le fils, premier né d'un chef, succédait à son père, au moment même de sa naissance; ce qui était vrai jusqu'à un certain point, c'est-à-dire quant aux titres, et même quant à la considération qu'on lui accordait dès lors; lui témoignant, généralement, un respect qui allait même jusqu'à l'adoration; mais, pour l'autorité réelle, le fils ne remplaçait que rarement son père, avant la mort de ce dernier ou avant que l'âge ou des infirmités l'eussent rendu incapable de commander; cependant, le père, dès lors, paraissait effectivement ne plus exercer le pouvoir qu'au nom de son fils, qui prenait aussi le titre d'*Arii*, *roi* ou *prince*, tandis que son père, tout en gouvernant toujours, n'était plus considéré, par le peuple, que comme régent; ce qui, la plupart du temps, engageait les chefs à abdiquer, dès que leurs enfans étaient en âge de gouverner par eux-mêmes. Si l'abdiquant commandait à toute une île, il entrait dans la classe des chefs de district; mais rarement renonçait-il au gouvernement sans se réserver assez de pouvoir pour demeurer le rival dangereux de son propre fils, avec lequel il n'était pas rare de le voir postérieure-

ment en guerre ouverte (1); mais il n'en était pas moins toujours le premier à lui rendre hommage, et à donner, envers lui, l'exemple de la servitude et de la plus basse flatterie.

Je crois que cet usage, établi par les chefs eux-mêmes, ou du moins de leur consentement, n'était, de leur part, rien autre chose que le détour d'une adroite politique, calculée pour consolider d'autant mieux le pouvoir dans leur famille, en ménageant, par avance, à leurs descendans, les respects et la faveur populaires.

C'étaient d'abord des sacrifices humains pour obtenir la protection des dieux; puis des fêtes et des réjouissances à n'en pas finir; car rien n'était négligé pour lui assurer la vénération générale. Enfant, à peine le peuple avait-il la permission de le voir. Il n'en approchait qu'en se découvrant une partie du corps, lui rendant, sous ce rapport, les mêmes honneurs qu'aux dieux même. Sa personne était sacrée, et il ne pouvait marcher qu'en des lieux sacrés comme lui, tels que la demeure des chefs, les Marais, etc. Partout ailleurs, et cela, jusqu'à l'âge de

(1) Quelquefois, pourtant, les chefs abdiquaient tout pouvoir, et continuaient à vivre avec leurs enfans, dont ils étaient, alors, comme les premiers domestiques, sans même se voir toujours bien traités par eux; mais, dans tous les cas, à la mort d'un chef, l'héritier présomptif restait seul et à l'exclusion de tous les autres enfans, possesseur de tous les biens, titres et autorité du défunt.

dix-huit à vingt ans, il était porté sur les épaules de quelque serviteur, et le peuple se découvrait le corps sur son passage (1).

Mais si ce bizarre usage était une adroite politique de la part des chefs, il n'en était pas de même pour les autres classes; car on le suivait même dans les derniers rangs du peuple, où il sapait, comme par leur base, tous les liens de la société, en détruisant la première et la plus légitime de toutes les autorités, celle du père sur ses enfans. Partout, et toutes les fois qu'un homme marié devenait père d'un enfant mâle, il perdait, de ce moment, tout son pouvoir; il n'était plus que le second dans sa maison, où il finissait par devenir étranger, de jour en jour plus humblement soumis, à mesure que l'enfant grandissait, à toutes ses volontés et à tous ses caprices; et, de là, les désordres qui devaient, naturellement, naître d'une pareille coutume: des père et mère sans amour pour leurs enfans; des enfans sans respect pour leurs père et mère; les premiers détestant ces jeunes tyrans et les détruisant souvent à leur naissance; les seconds méprisant les auteurs de leurs jours, en exigeant des soins assidus, sans égard pour leur vieillesse, sans pitié pour leur misère; les abandonnant dans leurs maladies, ou, plus cruels encore, mettant eux-

(1) Aux Sandwich, aux Fidgi et dans plusieurs autres îles, les Indiens se prosternaient la figure contre terre au passage du chef suprême.

mêmes fin aux jours de ceux à qui ils devaient les leurs. Dès qu'un père ou une mère ne pouvaient plus soigner leurs enfans, ou quand l'âge ou des maladies leur rendaient nécessaires des attentions soutenues, leur sort était de mourir de misère, de faim ou de soif ou d'être enterrés tout vifs des mains de leurs enfans.

Les désordres causés par cet usage dans les classes inférieures n'empêchaient pas que l'application n'en fût, politiquement parlant, excellente; car rien de plus propre, sans doute, à en imposer à des peuples ignorans; et à consolider le pouvoir des chefs, d'autant plus que, là, l'élévation de l'enfant n'entraînait pas l'abjection du père, qui commandait long-temps encore, et quelquefois même toute sa vie. Jeunes, les chefs étaient donc, en quelque sorte, des divinités, dont on n'approchait qu'en tremblant, et avec adoration, et cela, souvent jusqu'à la mort, époque où, s'ils avaient fait quelqu'action d'éclat, ils étaient, effectivement, mis au rang des dieux. C'était là tout le secret de ce pouvoir si étonnant pour les étrangers, dont jouissaient ces chefs qu'on voyait sans armes, sans gardes, sans défense, assis, tout nus, au milieu d'un peuple farouche et barbare, obéis, néanmoins, au moindre signe, autant et plus que le plus puissant monarque des contrées civilisées.

Il paraît, cependant, que ces chefs n'étaient, pas plus que leurs dieux même, les protecteurs de l'in-

nocence ou les vengeurs des crimes ; et le seul avantage qu'il semble que le peuple tirât du gouvernement était de s'unir sous lui pour faire la guerre à des ennemis communs. Dans tout autre cas, le plus fort agissait assez ordinairement avec impunité.

Il y avait, néanmoins, des circonstances où les plaintes étaient portées devant les chefs ; mais il était rare qu'ils daignassent y faire droit au point de corriger les abus ou de punir les coupables, surtout s'il s'agissait de la cause du fort contre le faible ; car, dans leur système de gouvernement, le peuple était toujours opprimé. On peut au moins affirmer que, dans tous les cas, leurs jugemens étaient arbitraires, et que, s'ils se montraient indifférens pour le plus grand nombre, ils punissaient, avec fureur et cruauté, la moindre offense personnelle ou le moindre tort fait, soit à eux-mêmes, soit à leurs favoris.

Indépendamment de cette indifférence pour toute querelle entre les particuliers, et pour les actions les plus infâmes, comme pour les crimes les plus atroces, quand ils n'en éprouvaient eux-mêmes aucun dommage, les chefs principaux ou *Arii* ne se mêlaient que rarement des querelles plus sérieuses des chefs subalternes, à qui ils permettaient de se faire la guerre pour la cause la plus frivole. J'ai dit que le Tabou était la seule police de ces îles ; je pourrais ajouter que la représaille en était la seule justice ; et dans les petites, comme dans les grandes querelles, la seule satisfaction qu'on pût espérer pour

une injure, était la vengeance qu'on en tirait par soi-même; aussi, sous cette légalité toute draconienne, la mort était-elle le châtiment des moindres offenses. Un voleur pris en flagrant délit était, presque toujours, impitoyablement mis à mort. Le viol était aussi souvent puni de mort, ainsi que l'adultère pour les femmes, quoique la dissolution des mœurs fût portée à un excès extraordinaire; ce qui doit faire attribuer ces rigueurs beaucoup moins à un sentiment de jalousie qu'à des prétentions d'autorité de la part des hommes.

On croira, sans doute, que, dans une contrée où le gouvernement et ses agens n'avaient nullement l'administration de la justice, et où chacun s'arrogeait le droit de se venger par lui-même des moindres offenses, il ne devait y avoir que guerres, querelles, assassinats; que, suivant de tels usages, les peuples de ces îles vivaient à peine en société. Il en était, en effet, ainsi à la Nouvelle-Zélande, et en d'autres localités voisines; mais non pas à O-taïti et dans le plus grand nombre des autres îles. En dépit du droit reconnu de se faire justice à soi-même, on en était venu à admettre des espèces de lois tacites qui, en donnant à certaines actions un caractère de criminalité, ôtaient le droit de défense à celui qui les avait commises, attirant sur lui le blâme de toute la communauté, et l'abandonnant, sans secours aux poursuites, des préjudiciés. En vertu de cette convention tacite du plus grand nombre des

oupables étaient sévère-
on était autorisé non-
ce, un bien quel-
ais encore à saisir et
a propre maison, sans
n plaindre. Ces peuples
t, élevés à des idées géné-
aissaient à chacun un droit
e qui s'étendait jusqu'aux
t bien protégé la vie d'un de
i pour vol; mais ils auraient
objet volé; ils auraient bien fait
des fruits, couper un arbre sur
et quelconque (car il était égale-
'une partie de tout cela appartenait
; mais ils n'osaient que rarement
rain même à son propriétaire. C'eût
e despotisme dont l'injustice, trop fla-
ement sentie, aurait fait murmurer tout
(2).

and un chef disait : «A qui est ce cochon, cet arbre
lle autre chose? Le propriétaire ne répondait jamais :
oi; » mais : « *Notava* (à nous deux), ou à toi et à moi. »

2) Il est à remarquer que, malgré leur despotisme, et,
ut-être en raison même de leur despotisme, les chefs ne né-
igeaient généralement rien pour se maintenir en bonne in-
telligence avec leurs sujets, dont ils avaient si grand besoin
dans leurs fréquentes guerres. Un Indien, injustement traité
par son chef, menaçait de le quitter, et il était rare que ce

Les représailles ou les poursuites extra-judiciaires, de l'offensé contre l'offenseur, étaient donc les seules coutumes légales reconnues dans ces îles, avant l'introduction du christianisme; et il paraît que c'en était assez, en raison de leur peu de propriétés, pour maintenir, chez ces peuples, une certaine harmonie qui ne le cédait pas à l'ordre que les contrées civilisées doivent à leurs lois écrites. Il paraît même que, sauf quelques barbares coutumes, comme le mauvais traitement des femmes, le massacre des enfans, des vieillards et des malades, les sacrifices humains, leurs cruautés en temps de guerre, tous faits odieux pour nous, sans doute, mais qui, autorisés par l'usage constant ou par les lois du pays, ne peuvent leur être imputés à crime, il paraît, dis-je, que, sauf ces atroces coutumes, il y avait, chez eux, proportionnellement moins de vols, moins d'assassinats, etc., que dans les pays où des lois positives et une police

dernier ne cherchât point à l'adoucir, et à le retenir à son service. Il y a quelque chose d'assez touchant dans ces menaces d'un simple Indien à son chef, qui sembleraient prouver que ce dernier était bien plutôt le père que le maître despotique de ses sujets. « Tu es fâché contre moi, disait un » Indien que je connais, aujourd'hui vieillard, et à qui son » chef avait enlevé le peu de terrain qu'il possédait. Hé bien ! » je quitterai la terre où mes pères sont morts pour les tiens, » et j'irai mourir, avec mes enfans, chez des étrangers, tes » ennemis ! » Son chef, ému, se retira sans répondre; mais, le lendemain, il fit remettre à l'Indien, avec d'autres présens, deux fois plus de terre qu'il ne lui en avait enlevé.

vigilante poursuivent les criminels. Quant à leurs lois religieuses, j'ai déjà dit, ailleurs, que leurs dieux n'avaient point inspection sur les actions des hommes, à moins qu'elles ne fussent commises à leur préjudice. Ils ne fixaient pas plus le droit de propriété que tout autre droit; ils ne favorisaient que les chefs et les prêtres; et, dans tout le reste, par une exception dont aucun autre système religieux ne présente d'exemple, les lois religieuses semblaient être plutôt protectrices que vengeresses des crimes cachés.

§ II.

Cérémonial de la consécration des pouvoirs politiques.

En tenant compte de tout ce qui a été dit sur le caractère de droit divin imprimé, par la loi générale des îles océaniennes, à leurs pouvoirs politiques, on ne s'étonnera pas d'y retrouver ce même caractère énergiquement reproduit jusque dans les formes matérielles de leur consécration; mais ici les intérêts profanes et les intérêts sacrés s'unissent plus intimement que jamais, de telle manière qu'il serait assez difficile de les détacher les uns des autres, ou, pour appliquer ici l'une des expressions favorites des publicistes européens, de séparer le trône de l'autel. Si donc, parmi les détails qui vont faire

l'objet de cette section, il s'en trouve un grand nombre qni ne se rapportent pas moins aux usages religieux qu'à la politique proprement dite, il faudra bien que le lecteur en pardonne le déplacement, justifié par l'impossibilité de les ramener à leur titre spécial, sans rompre le fil des idées et sans démembrer les matières.

Nous avons vu que les peuples océaniens célébraient, par de grandes fêtes, et par de grandes réjouissances, l'avénement à la vie de tout être destiné à leur donner des lois; mais c'était bien autre chose encore, quand l'abdication ou la mort du chef suprême appelait à exercer le pouvoir son successeur, reconnu par le peuple. Les fêtes qui se célébraient alors ne le cédaient en rien, pour la pompe et pour l'éclat relatifs, aux sacre et couronnement des plus puissans de nos rois d'Europe.

A peine avait-on décidé l'établissement du nouveau chef dans l'exercice de ses fonctions, que l'on commençait à travailler au *maro ourou*, sorte de bandage de quatre à cinq pouces de largeur et très-long, orné des plumes les plus rares; et à un autre ornement de tête, nommé *taoumata*, fait avec des feuilles de coco, entremêlées de plumes. Ces deux ornemens, représentant le sceptre et la couronne des autres pays, comme insignes de l'autorité souveraine, étaient gardés, nuit et jour, par un homme appelé *tiaï hiava ;* et les chefs de tous les districts devaient

envoyer toutes les plumes rouges qui étaient en leur possession.

Pendant qu'on travaillait à ces insignes de la *royauté*, plusieurs victimes humaines étaient offertes aux dieux. La première, *taata no té mau ratiti*, l'homme pour unir les plumes ; la seconde, *taata no té pioura*, l'homme pour coudre ; et la troisième, *taata no té pourérei*, l'homme pour les prières. Il y en avait encore d'autres, comme celle qu'on plaçait sous le pilier qui soutenait une petite maisonnette dite *faré manaha*, où l'on déposait l'image du principal dieu, pendant qu'on travaillait au *mara ourou*.

Outre ces préparatifs et l'envoi de plumes rouges par les chefs, ceux-ci étaient encore astreints à l'obligation de construire, dans chaque district, quatre pirogues qui étaient censées devoir appartenir au nouveau chef. La première s'appelait *moiimoi* (pour dormir); la deuxième, *maihii* (couverture); la troisième, *hérvihi* (lit), et la quatrième, *fara atoua* (maison des dieux). Nombre de gens travaillaient à les sculpter, etc., etc., de même qu'à préparer les habits et ornemens des divers chefs et des prêtres.

Quand tout était prêt, on fixait le jour de la cérémonie; mais, avant tout, on portait autour de l'île, et l'on présentait à tous les *Arii* ou principaux chefs, deux pavillons, drapeaux ou bannières représentant les deux chefs, celui qui abdiquait et celui qu'on allait sacrer. Les recevoir, c'était reconnaître le nouveau chef; les refuser ou les déchirer, c'était lui re-

fuser obéissance, ou, en d'autres termes, lui déclarer la guerre.

Le jour de la cérémonie arrivé, des milliers de pirogues, remplies d'Indiens, et ornées de fleurs, de guirlandes et de drapeaux, arrivaient de tous les points de l'île. Les chefs et les prêtres de chaque district venaient, tous en grand costume, dans les quatre pirogues nouvelles dont j'ai déjà parlé, débarquaient près du Maraï ; et, de là, se rendaient à pied à la demeure du nouveau chef, où le peuple était assemblé depuis le point du jour. Quand tous les principaux personnages étaient arrivés, le nouveau chef sortait de chez lui, couvert de riches vêtemens, entouré de tous les dignitaires de l'île, et précédé des principaux Aréoïs, vêtus d'une manière extraordinaire, la figure et le corps peints, et la tête ornée des plumes les plus rares. Accompagné de ce cortége, il se rendait au Maraï. Tous, hommes et femmes, à son passage, se découvraient le corps jusqu'à la ceinture. Quelle que fût l'affluence du peuple, il n'y avait jamais ni bruit ni confusion, tous suivant en bon ordre, et grdant le silence le plus profond et le plus respectueux. Arrivé au Maraï, entièrement orné, dans la circonstance, de fleurs et de branches verdoyantes, le *roi* entrait, avec quelques-uns des principaux chefs et les premiers Aréoïs, dans l'intérieur, où s'étaient réunis d'avance le sacrificateur et d'autres prêtres, tous dans leur costume de cérémonie, qui étaient des vêtemens et des espèces de diadèmes couverts de

plumes et de coquillages des plus rares. Des nattes du plus beau travail avaient été étendues par terre, près de l'autel; et, là, le nouveau chef s'asseyait seul, auprès de l'image du dieu, tandis que les autres chefs et les Aréoïs s'asseyaient du côté opposé à l'autel, où des nattes avaient été aussi placées à cet effet.

Tout le monde assis, et l'ordre établi dans l'intérieur, plusieurs prêtres sortaient, et sonnaient des trompettes aux quatre coins du Maraï, pendant que l'un d'eux en faisait plusieurs fois le tour, en battant d'une caisse dite *sacrée*, afin de prévenir le peuple que le nouveau chef était au Maraï, et que la cérémonie allait commencer. Alors la multitude, réunie, dans toutes les directions autour du temple, s'asseyait par terre et gardait, plus que jamais, un profond silence.

Aussitôt que les prêtres qui avaient donné le signal de la cérémonie par le son des trompettes et du tambour étaient rentrés dans le temple, on plaçait une victime humaine morte devant l'image du dieu. Le roi et les prêtres commençaient, alors, des prières et des chants, espèce de récitatifs, qui duraient quelquefois très-long-temps; après quoi le grand-prêtre s'approchait de la victime humaine et lui arrachait les deux yeux, dont il déposait le droit devant l'image du dieu, et offrait le gauche au roi, qui ouvrait la bouche comme pour l'avaler; mais le prêtre le retirait de suite, pour le joindre au reste du corps, comme il a déjà été dit ailleurs.

Après ces cérémonies, l'image du dieu était posée sur un brancard soigneusement sculpté, dans toutes ses parties, par les meilleurs artistes; et, précédé de cette image, portée par des prêtres, le nouveau chef, assis lui-même sur les épaules de quelques chefs subalternes, partait en procession pour le rivage, où se trouvait la pirogue sacrée, accompagné, comme à son départ, de chez lui, des chefs et des Aréoïs, suivi de la multitude du peuple; et tous précédés par les prêtres, qui sonnaient de leurs trompettes, battaient de leurs tambours et dansaient devant leur divinité.

Quand on était arrivé à la pirogue sacrée, ornée, dans cette occasion, de fleurs et de branches vertes, on y plaçait l'idole; puis on ôtait ses vêtemens au nouveau chef, que le grand-prêtre conduisait tout nu dans la mer, où le peuple croyait que les *atoua mao* (les dieux requins) venaient le caresser et le laver. Peu de temps après, il revenait près du grand-prêtre, qui l'aidait à monter dans la pirogue sacrée, lui ceignait, autour des reins, le *maro ourou*, et autour de la tête le *taoumata*, signes de souveraineté, et le conduisait sur l'avant de la pirogue, pour le montrer au peuple, lequel, à cette vue, rompait son long silence, et faisait aussitôt entendre, de toutes parts, le cri mille fois répété de *maéva arii ! maéva arii !* (vive le chef ! vive le chef !)

Quand le tumulte de ce premier moment d'allégresse était un peu passé, on plaçait le roi sur le lit

sacré où avait été posée l'image du dieu, quand on était venu du Maraï, et on le ramenait au Maraï en procession, à peu près dans l'ordre suivi pour en venir. Les prêtres portaient l'image du dieu, des chefs portaient le roi. Comme en venant, les prêtres ouvraient la marche, avec leur musique et leurs danses ; et le peuple suivait, mais se livrant, alors, à toute sa joie, et ne cessant de crier : *Maéva arii ! maéva arii !*

De retour au Maraï, l'idole était replacée sur l'autel, et la fête finissait par une scène qui dévait en ravaler singulièrement la solennité, et dont le simple exposé ne pourra que blesser étrangement la délicatesse européenne. Le chef ou roi, placé sur des nattes, près de l'image du dieu, y recevait ce qu'ils nommaient le dernier hommage du peuple. C'étaient des danses et des représentations de la plus choquante saleté, de l'obscénité la plus grossière, où plusieurs hommes et femmes, entièrement nus, entouraient le roi, et s'efforçaient de le toucher des différentes parties de leur corps, au point qu'il avait peine à se préserver de leur urine et de leurs excrémens, dont ils cherchaient à le couvrir. Cela durait jusqu'à ce que les prêtres recommençassent à sonner de leurs trompettes et à battre de leurs tambours, ce qui était le signal de la retraite et de la fin de la fête. Le roi retournait alors à sa demeure, accompagné de sa suite.

Ces cérémonies n'avaient lieu que pour des chefs à

qui toute une île était soumise ou qui commandaient à plusieurs. Elles se renouvelaient pour leurs successeurs, soit à leur mort, soit à leur abdication; mais comme cette élévation au suprême pouvoir était censée être ordonnée par les dieux, le chef qui, le premier, voulait parvenir à cette dignité pour lui-même et pour sa famille, devait, afin de l'obtenir, quel que fût, d'ailleurs, son pouvoir, avoir recours aux prêtres; car, lors même qu'il avait soumis par les armes tous ses rivaux, il ne pouvait obtenir d'eux la reconnaissance de son autorité, tant que le grand-prêtre ne l'avait pas proclamée comme la volonté divine. Cette proclamation se faisait en envoyant un héraut porter un drapeau dans tous les districts; et, si c'était un chef puissant, d'ailleurs soutenu par le haut clergé, il était rare que les autres chefs osassent lui refuser leur hommage.

Il y avait encore d'autres cas où, après de longues guerres, quand tous les partis commençaient à se fatiguer de leurs fureurs, quelques prêtres, pour mettre fin à de sanglantes querelles, proposaient de créer un chef supérieur au roi. On choisissait, alors, quelque jeune chef, agréable à tous les partis, et chargé, comme dictateur, de remédier aux calamités publiques. Dans ce cas, la cérémonie de consécration était la même que pour les circonstances ordinaires, et c'était toujours à l'autorité religieuse qu'il devait la sienne et le respect qu'on lui portait.

La Nouvelle-Zélande fait, sous beaucoup de rap-

ports, exception à tout ce qui vient d'être dit d'O-taïti et des autres îles plus orientales. L'état de féroce barbarie de ses habitans, n'y permet guère d'autre autorité que celle du chef de famille; et ils ne s'unissent ni ne se soumettent à un autre chef qu'autant qu'ils admirent son courage, et dans l'espoir qu'ils pourront, sous lui, mieux se venger de leurs ennemis. Quant à leurs propriétés, ils n'avaient, avant la visite des Européens, que leurs armes, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils défendaient toujours jusqu'à la mort, se vengeant toujours par eux-mêmes de quiconque osait y porter atteinte. Élevés au sein de la guerre et du carnage, ennemis de presque tout ce qui les entourait, les sauvages habitans de cette île vivaient même trop peu en société pour s'attacher à un culte, ou pour respecter des dieux et leurs ministres. Aussi ne trouverait-on, dans toute l'Océanie, aucune localité où les prêtres eussent moins d'influence sur le peuple qu'à la Nouvelle-Zélande; et l'on pourrait presque dire que le plus grand nombre des habitans vivaient sans religion et sans culte, et souvent même ne reconnaissaient aucune autorité. Leur loi était la force; leur justice, la vengeance; et l'on peut avancer qu'ils étaient et sont encore, comme le démontrera surabondamment la suite de cet ouvrage, les plus barbares et les plus sauvages de tous les peuples dont nous nous occupons.

Il y avait encore, sans doute, outre la Nouvelle-Zélande, plusieurs autres îles où les usages que j'ai

mentionnés différaient, surtout sous le rapport du cérémonial, et cette observation est, d'ailleurs, applicable à beaucoup d'autres, de celles dont j'aurai à parler ultérieurement; mais nulle part la dissemblance n'est complète, et il se trouve partout quelqu'indice des usages religieux, politiques, civils ou militaires, dont j'ai déjà parlé ou dont il sera question plus tard; et, dans plusieurs des îles, tels de ces usages se rapprochent et se ressemblent tellement, qu'on serait tenté de croire que les diverses tribus qui les pratiquent encore, ne sont qu'à peine détachées de la grande nation à laquelle ils appartenaient.

SECTION II.

—

GUERRE ET PAIX.

Tous ces peuples étaient très-fréquemment en guerre; et, aujourd'hui même, encore, ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles des Navigateurs, des Marquises, etc., ne sont presque jamais en paix. Les premiers, quittant leurs demeures et marchant sous un chef, vont, de temps à autre, à des centaines de milles dans l'intérieur, guerroyer, de peuplade en peuplade, sans autre but que de massacrer, de faire des esclaves et de se repaître de chair humaine. Les seconds sont, comme autrefois, les habitans des îles de la So-

ciété, continuellement en armes, les principaux chefs d'une même île se disputant le pouvoir souverain ou bien des chefs inférieurs se battant pour les causes les plus frivoles, sans que les *Arii* ou chefs principaux daignent s'en mêler. Quant aux derniers, les hommes des Marquises, quoiqu'ils ne soient guère moins barbares que ceux de la Nouvelle-Zélande, ils ne se font, le plus souvent, qu'une guerre d'escarmouches, ou de surprises; car il ne s'agit, la plupart du temps, pour eux, que de se procurer, aux dépens de l'ennemi vaincu, les élémens d'un repas de cannibales. Ils ont, pourtant, des forts et marchent quelquefois en nombre pour se livrer bataille.

A O-taïti, et dans les autres îles de la Société, les guerres se faisaient aussi, le plus souvent, par surprise et sans déclaration préalable; aussi arrivait-il, parfois, que le plus fort était détruit par le plus faible. Comme dans les autres îles, ils ne jouissaient que rarement d'une longue paix. L'ambition des premières familles, la possession des meilleures terres, la nécessité de pourvoir aux premiers besoins même du moment, dans la classe des chefs inférieurs, étaient les causes les plus ordinaires de leurs fréquentes ruptures. Dans la saison où le fruit à pain abonde sur les terrains bas, les habitans des hauteurs et des vallons en descendaient ou en sortaient souvent pour enlever, de vive force, ce fruit aux habitans des riches plaines; et, souvent, à leur tour, en temps de disette, ces derniers attaquaient

les habitans des montagnes pour leur enlever le *féhi* (*musa féhi*, Bertero), et autres fruits, produit spontané des lieux élevés; mais c'étaient là, comme je l'ai déjà dit, des guerres ou de petits combats partiels entre des chefs subalternes, appartenant souvent aux mêmes districts, et auxquels les *Arii* restaient, le plus souvent, étrangers. Cependant, lorsqu'il y avait deux, trois ou plusieurs de ces derniers dans une même île, il arrivait souvent qu'ils se prévenaient de leurs intentions hostiles, soit par des menaces, soit par des préparatifs ostensibles. Dans ce dernier cas, les futurs combattans commençaient par envoyer à tous les chefs leurs vassaux ou leurs alliés, le *rahiri arii* (une branche de cocotier) ou une branche de *miro* (*thespesia populnea*), signe connu de tous, long-temps à l'avance, ce qui n'empêchait pas le *véa* ou héraut, qui en était porteur, de les instruire des projets du chef. Recevoir cette branche, c'était se montrer prêt à le soutenir, ou, du moins, à se rendre au conseil; c'était se soumettre. La refuser, au contraire, c'était se révolter ou déclarer la guerre. Quand un *Arii* s'était ainsi assuré de ses partisans, il convoquait une assemblée; et là, soit en secret, soit publiquement, la guerre était discutée.

Ces assemblées se tenaient, généralement, en plein air. Les chefs s'y présentaient en *auhaana* ou *costume d'assemblée*, nattes d'un travail fini qui enveloppaient la ceinture et qui descendaient jusqu'au-dessous des genoux. Les *ratitas*, possesseurs de vastes

propriétés territoriales, espèces de petits barons, dont j'ai déjà parlé, y siégeaient avec leurs supérieurs; et, sûrs qu'on avait besoin de leur secours, ils ne craignaient pas d'y donner leur opinion. Le plus souvent, le pour et le contre y étaient discutés avec clarté, chaleur et éloquence; et quelque belliqueuses que fussent, en général, les dispositions du peuple, il arrivait, pourtant, que l'avis de la majorité des chefs inférieurs forçait, parfois, l'*Arii* de renoncer à ses projets.

Pendant ces discussions, soit que ce fussent les principaux chefs d'une même île qui se préparassent à la guerre, soit qu'il fût seulement question de se liguer ou de s'unir, sous un chef commun, pour la faire à une autre île, des sacrifices humains étaient offerts aux dieux, et les prêtres rendaient des oracles; car on comptait particulièrement sur les dieux. Ces oracles étaient, toutefois, presque toujours conformes à la politique du chef; et c'était surtout dans ces occasions que ce dernier avait besoin du sacerdoce. Quelqu'opposés, en effet, que les *ratitas* fussent à la guerre, il était rare qu'ils résistassent à la volonté des dieux, et nul n'aurait refusé de marcher, quand les sacrificateurs avaient promis la victoire; mais ceux-ci avaient, de leur côté, grand soin de n'être pas trop explicites, dans la crainte de se compromettre, surtout s'il y avait, à la guerre, une opposition trop positive. D'ailleurs, ils ne manquaient pas de ressources : ou les dieux ne s'étaient pas expliqués, ou

leur réponse était équivoque; et la demande de nouvelles victimes était, presque toujours, le résultat de fortes dissidences d'opinion dans le conseil. Si, au contraire, la guerre était décrétée et si les augures étaient favorables, le *véa* ou héraut allait dans les différentes parties du district engager chacun à s'y préparer. Au jour fixé, chaque chef arrivait, avec son contingent, au lieu du rendez-vous, et l'*Arii* ou le général qui le remplaçait, prenait le commandement de l'armée, tant de terre que de mer; car, le plus souvent, les combats se donnaient près du rivage; et, alors, on se battait également à terre et en pirogues.

L'uniforme ou tenue militaire des chefs était assez imposant. Depuis l'*Arii hito*, nom que prenait le principal chef, s'il commandait son armée en personne, jusqu'aux *tavanas* et *ratitas*, tous portaient divers ornemens qui leur donnaient un air très-martial. Le premier portait l'*oro oro*, l'*ataro*, l'*oura*, tous ornemens de plumes, disposées en espèce de bouquets ou de guirlandes qui lui couvraient toute la tête, en tombant souvent, par derrière, jusqu'à la moitié du corps. Il se couvrait la poitrine du *taumi*, formé aussi de plumes, de coquillages et quelquefois de perles; et s'entourait la ceinture de nattes ou d'étoffes des plus belles. Les tavanas et les moindres chefs, de leur côté, avec le *parai* ou le *fau*, espèce de bonnet, également formé de plumes et de coquillages, et qui avait souvent de deux à

trois pieds de haut; portaient, comme le chef supérieur, le *taumi*, ornement de la poitrine; et mettaient quelquefois, par-dessous, le *tipouta*, vêtement pareil au *poncho* des Américains du Sud, fait, pour les chefs, soit de nattes, soit d'une étoffe jaune ornée de très-belles fleurs rouges. Quant aux simples soldats, ils se couvraient, aux îles de la Société, d'une manière qui semblait n'annoncer guère de bravoure; car chaque homme marchait au combat muni du *tai*, sorte de turban, formé d'une pièce d'étoffe roulée plusieurs fois autour de la tête; du *moiho*, pièces d'étoffe ou nattes, enveloppant la ceinture et descendant jusqu'aux genoux; fréquemment passées au nombre de trois ou quatre les unes sur les autres, et enfin du *tipouta*, espèce de *poncho* déjà indiqué, qu'ils mettaient souvent au nombre de six à sept par-dessus le reste; tous vêtemens dont le poids énorme leur permettait à peine de se mouvoir; mais au moyen desquels une grande partie de leur corps se trouvait à couvert des coups de leurs armes du temps.

Mais cette manière de se cuirasser n'était guère en usage qu'aux îles de la Société. Presque partout ailleurs ils marchaient au combat entièrement nus, sauf la ceinture et les parties naturelles. Quant aux ornemens, c'étaient partout quelques plumes flottant sur la tête, afin de distinguer les chefs; et, pour le reste de l'armée, les peintures les plus bizarres, de rouge et de noir, mélangés quelquefois d'une manière horrible, ou bien uniquement

leur tatouage, comme à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, etc., ce qui ne les rendait pas moins imposans. Leurs armes étaient l'*ofai maa* (la fronde), le *maéhaé* (le javelot), l'*omoré* (la massue); dans quelques endroits, de longues lances; et, à la Nouvelle-Zélande, l'*onora*, espèce de casse-tête en pierre (1).

Le mode d'attaque et de défense différait d'une île à l'île voisine. Voici ce qui se pratiquait, à cet égard, aux îles de la Société et dans plusieurs autres.

Quand les troupes de différens partis, unis pour la même cause, s'approchaient, le capitaine ou général de chacun des deux corps sortait des rangs; et, s'avançant de quelques pas au devant de sa troupe, se faisait reconnaître à l'autre, comme venant combattre avec lui l'ennemi commun, complimentait son frère d'armes et l'invitait à s'approcher. Ces précautions n'étaient jamais négligées.

La jonction opérée, les troupes marchaient en rangs et sans confusion. Chaque division avait son général et sa bannière. Cette bannière était ordinairement, dans les grandes querelles, un drapeau blanc ou colorié. Il arrivait aussi que l'image du dieu de la guerre accompagnait l'armée. Dans les combats de mer, elle figurait sur les pirogues sa-

(1) Le nom de ces armes différait dans plusieurs îles; et, de plus, quelques îles y en joignaient d'autres, comme le *paoha*, espèce d'épée des îles Sandwich.

crées. Dans les combats sur terre, cette image était portée et gardée par des prêtres.

Dès que les armées ennemies se trouvaient en présence, les troupes prenaient position, et tout le monde, excepté les chefs et commandans, s'asseyait par terre. Il faut remarquer qu'ils savaient se former en colonnes, gardaient des lignes de bataille et connaissaient les corps de réserve. Les harangues étaient en usage chez tous ces insulaires. Chaque chef supérieur, avant de donner le signal du combat, adressait à ses guerriers des discours généralement éloquens, analogues aux circonstances, et roulant presque toujours sur le mal que l'ennemi leur avait fait précédemment, soit à eux, soit à leurs parens, comme le moyen le plus propre de réveiller en eux l'esprit de vengeance, si violent chez tous ces sauvages. Ils ne manquaient pas, non plus, de s'efforcer d'exciter leur courage en leur rappelant leurs hauts faits dans les guerres antérieures (1).

Au moment de livrer bataille, des hommes isolés sortaient des rangs pour défier les plus braves d'entre les ennemis. Ces champions s'approchaient en dansant, en brandissant leurs armes, et se parlaient même souvent avant de commencer le combat. Ils citaient leurs actions de valeur, montraient leurs blessures, et donnaient toutes les preuves possibles de leur

(1) Voyez, *Langue*, ce qui a été dit de l'empire de l'éloquence chez ces insulaires.

adresse et de leur bravoure, pour intimider leurs adversaires. Ces combats particuliers, à quoi se bornaient souvent leurs batailles, n'étaient pourtant, quelquefois, que le prélude de l'engagement général.

Ils se livraient en présence des deux armées, qui s'animaient à cette vue, au point qu'impatientes elles fondaient bientôt l'une sur l'autre, en poussant des cris affreux et avec la plus grande animosité.

Ces batailles, extrêmement meurtrières, ne pouvaient jamais être de longue durée, et se décidaient bientôt pour l'un ou pour l'autre parti. Il arrivait, néanmoins, que le parti contraint de céder, ayant à proximité des forts ou des positions où il pouvait se rallier avec avantage, le conflit durait plusieurs jours, au bout desquels les deux armées, exténuées de fatigue et affaiblies par des pertes plus ou moins considérables, sollicitaient toutes deux la paix, ou se retiraient, en remettant les combats à d'autres temps; mais si l'affaire avait lieu dans les plaines, loin de leurs forts et de tout endroit où ils pussent se rallier, après une défaite, dès qu'un des deux partis avait le dessus, le carnage était affreux; car la retraite s'opérait, généralement, dans le plus grand désordre, et l'usage était de ne pas faire quartier, pendant la chaleur du combat; aussi la seule ressource qui restât alors aux vaincus était, ou de gagner leurs forts, toujours situés en des lieux inaccessibles, ou de se sauver dans les bois et sur les montagnes de l'intérieur; mais, en tout cas, leurs

pertes étaient immenses, puisque, le plus souvent, leurs femmes et enfans étaient mis à mort ou restaient exposés à toute la brutalité des farouches vainqueurs. On a vu, dans O-taïti et dans des îles des environs, des cas d'extermination totale. A Sandwich, quoiqu'ils ne fussent, en général, ni moins barbares, ni moins cruels que les sauvages des autres îles de l'Océan Pacifique, ils avaient un établissement digne de l'homme, et qui aurait fait honneur à notre espèce, même en des pays plus civilisés. C'étaient des lieux de refuge où se retiraient, au besoin, non-seulement les femmes et les enfans, mais encore les guerriers même, après une défaite; et les jours du plus dangereux des ennemis y étaient respectés, s'il en pouvait gagner l'enceinte sacrée, aux quatre coins de laquelle, en temps de guerre, comme pour mieux en assurer l'efficace, flottaient continuellement des drapeaux destinés à l'indiquer aux malheureux poursuivis par des adversaires dont il n'y avait, d'ailleurs, à attendre aucune grâce. C'est, sans doute, un phénomène moral bien remarquable, chez un peuple si arriéré et si barbare, que l'existence d'une institution si éminemment philanthropique, si digne d'être imitée par tous les peuples de la terre.

Quand les armées restaient en présence sans en venir aux mains, les troupes passaient la nuit et dormaient sur la place, en gardant leurs rangs et leurs armes. Quelques soldats seulement avaient la per-

mission de sortir des rangs, afin d'aller chercher et préparer les vivres pour eux-mêmes et pour ceux qui ne pouvaient quitter leur poste. Le plus profond silence régnait dans ces armées. Personne n'y pouvait parler qu'à voix basse, sauf les principaux chefs; et, dans chaque corps, un homme appelé *rauuti*, dont l'emploi était aussi singulier que fatigant; car, pour preuve de sa vigilanee, il devait ne cesser de parler ni nuit ni jour. Ces *raauti* étaient aussi, outre les avant-postes et autres factionnaires, des espèces de surveillans de tous, ou plutôt des orateurs officiels rappelant incessamment aux troupes leur devoir, la faiblesse et l'injustice de l'ennemi; infatigables dans l'exercice de leur emploi, travaillant sans relâche à soutenir le courage des leurs, en s'efforçant d'augmenter leur haine et leur mépris pour ceux qui leur étaient opposés.

Avant l'arrivée des Européens, les combats de terre étaient très-rares entre des armées un peu nombreuses, au moins aux îles de la Société; et c'était presque toujours par des combats de mer qu'on y décidait les grandes querelles. On y avait des bâtimens destinés uniquement à cet usage. C'étaient d'immenses pirogues, attachées ensemble deux par deux, et laissant entr'elles une large plate-forme susceptible de contenir de cent cinquante à trois cents combattans. Dans ces combats, plus meurtriers encore que ceux de terre, les guerriers faisaient preuve de cette bravoure exaltée qu'on trouve chez presque toutes

les nations sauvages; quand une noble confiance en leur valeur leur fait aimer à lutter à force égale contre l'ennemi, dans des combats particuliers.

Dans ces combats, livrés, le plus souvent, sur de grandes baies, à l'intérieur des rescifs, celui des deux partis qui se tenait sur la défensive, rangeait ses pirogues en ordre de bataille, c'est-à-dire sur trois lignes. A l'avant de chacune des pirogues de la première ligne, un homme se tenait debout, sans armes, mais des cordes à la main; et, en arrière, dans l'intérieur ainsi que sur la plate-forme, étaient rangés les combattans, équipés comme il a été dit précédemment, et armés de frondes, de lances et de massues.

L'ennemi rangé, équipé et armé, absolument de la même manière, entrait dans la baie, dont rarement on lui disputait l'entrée, quelque facile que fût cette opération, et calquait toutes ses dispositions sur celles de son adversaire. Toutes ces dispositions terminées, les deux premières lignes de chaque parti s'ébranlaient et s'avançaient l'une sur l'autre, jusqu'à ce que les pirogues se touchassent par leur avant, qui se projetait en pointe, et où se trouvaient les hommes armés de cordages, lesquels se les passaient aussitôt, et dont chacun tâchait d'attacher la pirogue ennemie à la sienne, de manière à ce qu'il fût impossible de les séparer sans couper les amarres; ce qui, du reste, n'était pas chose facile dans la chaleur du combat et avec les instrumens imparfaits qu'ils pos-

séduaient alors. Quand toutes les pirogues étaient bien amarrées, les hommes aux cordages se retiraient de l'avant sur les plates-formes, avec le reste des combattans. Le signal du combat se donnait, et tous s'élançaient sur la pirogue ennemie, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir.

On peut facilement se faire une idée de ce que devait être le carnage en de pareils combats, où, dans l'impossibilité absolue de battre en retraite avec les pirogues, il ne restait aux vaincus d'autre ressource que de sauter à la mer, ce qui les exposait sans défense aux coups presque toujours mortels des javelots et des lances; aussi était-il fort rare qu'un petit nombre de ces derniers échappassent, puisque, parmi les vainqueurs même, rarement, dit-on, un quart revenait en vie ou survivait à ses blessures.

Le plus souvent ces batailles, comme celles de terre, se bornaient à ces combats particuliers ou partiels, et un échec dans cette première action était presque toujours le signal de la retraite pour le parti auquel appartenaient les pirogues vaincues. Si les agresseurs étaient vaincus, ils tâchaient de gagner au plus vîte la sortie de la baie, qui, généralement étroite, les exposait beaucoup. Quelquefois, pourtant, leur retraite s'opérait tranquillement; mais, d'ordinaire, saisis d'une terreur panique, ils se sauvaient en désordre; et, alors, l'ennemi, les serrant de près, en faisait un horrible carnage, quoiqu'il

poussât rarement sa poursuite jusqu'en pleine mer. Si, au contraire, les assaillis avaient le dessous, il leur était plus facile d'échapper et de se rallier à terre, parce que leur fuite même les rapprochait de la côte. Quelquefois aussi les pirogues des lignes de réserve venaient au secours des premières, quand elles les voyaient sur le point de plier. Il y avait alors un engagement général qui durait souvent plusieurs heures, mêmes des journées entières; et, dans ces occasions, le carnage était tel, qu'au rapport des Indiens, le quart des combattans survivait rarement aux affaires de cette espèce, attendu qu'on n'y faisait point de prisonniers.

Le nombre des pirogues de la première ligne était indéterminé, deux, trois ou un très-grand nombre, suivant la force des puissances belligérantes. Ceux qui les montaient étaient des guerriers d'élite, qui, pour la plupart, s'étaient déjà signalés dans d'autres combats; aussi les armées se reposaient-elles entièrement sur leur valeur et sur leur adresse, et regardaient-elles, en général, leur cause comme perdue, si ces *aïto*, braves (nom qu'ils leur donnaient), étaient battus; à moins que la bataille ne se donnât sur terre et sur mer; car, alors, les pirogues avaient soin de serrer la côte, où elles pouvaient, au pis-aller, débarquer leur monde et se voir soutenues par les troupes de terre. Dans ces conjonctures, il y avait des combats partiels qui, après avoir, souvent, duré plusieurs jours, finissaient

par un engagement général, ou, plus ordinairement, par la retraite des deux partis, soit qu'ils eussent essuyé quelque perte sérieuse, soit que la chose tirât en longueur, de manière à lasser leur constance. En pareil cas, ils se retiraient presque toujours sans se faire de proposition de paix, et c'est ainsi que des districts étaient presque continuellement en guerre, sans en venir que rarement aux mains, ou sans pouvoir se vaincre, quand ils se livraient à des combats, ce qui ne faisait qu'augmenter leur inimitié et envenimer leur haine. Aussi ces longues querelles ne finissaient-elles presque jamais que par l'entière destruction de l'un des deux partis.

Quand un parti vaincu dans un combat de terre ou de mer s'était réfugié dans ses forts, la majeure partie du butin, fait sur le champ de bataille ou dans les maisons abandonnées par les vaincus, était remise aux prêtres des dieux qui avaient favorisé les vainqueurs, tant pour récompenser ces ministres de ce qu'ils avaient obtenu des dieux la victoire, que pour les engager à en obtenir, par la continuation de leurs prières, la destruction totale de l'ennemi; car les dieux décidant de tout, le bon et le mauvais succès leur étaient également attribués. Ils étaient mécontens des vaincus; et, pour cela, les accablaient du poids de leur colère, tandis que les vainqueurs prenaient le titre pompeux de combattans sacrés; mais c'était surtout aux prêtres qu'ils croyaient devoir la victoire; et un fait singulier, qui prouve bien

l'ignorance et la superstition de ce peuple, en même temps que l'adresse de son clergé, c'est que, quand les dieux avaient agi contre un parti, le peuple seul en était la cause, tandis que toutes les faveurs et toute la protection qu'ils accordaient étaient toujours dues aux prières et aux efforts des ministres des autels (1).

Comme ces peuples, au moins ceux des mêmes îles, adoraient, aussi, la plupart du temps, les mêmes divinités, et attachaient une plus grande vertu à l'une qu'à l'autre des images qui les représentaient, il arrivait que la possession de telle de ces images était considérée comme une grande faveur, et devenait, souvent, la cause des combats les plus opiniâtres, ceux qui les possédaient y mettant tout leur espoir et préférant presque toujours la mort à leur abandon. Quand donc il arrivait qu'une pareille image se trouvait au pouvoir des vaincus dans un fort, les assiégeans, pour engager l'esprit divin à quitter leurs

(1) Il serait difficile de décider si les prêtres de ces îles étaient fourbes ou de bonne foi, dans les pratiques de leur ministère et dans leur commerce avec les dieux. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils étaient stricts observateurs des rites et cérémonies de leur culte, et qu'en des momens critiques, comme la veille d'une bataille, ils passaient souvent des nuits entières en prières, et se mettaient, par des cris et des contorsions, dans cet état d'exaltation où l'homme peut bien se tromper lui-même, se persuader qu'il pénètre l'avenir et prendre les égaremens de son esprit et les rêves de son imagination pour des avis des dieux.

quemment que le peuple se rangeait sous ses ordres et marchait immédiatement au combat ; et, (chose aussi constante que remarquable !) des hommes ainsi disposés se battaient presque toujours en désespérés, et inspiraient, la plupart du temps, du courage aux leurs et des terreurs paniques aux ennemis.

L'ascendant de ces inspirés à l'improviste n'amenait pourtant que rarement des guerres, même entre de petits chefs ; mais il y en avait d'autres qui étaient, en quelque sorte, permanens, ou restaient, au moins, en cet état tout le temps des grandes guerres entre des chefs supérieurs. Ces inspirés, peu nombreux, formaient à O-taïti une espèce de collège ou corporation, dont quelques membres avaient un pouvoir considérable ; et, quoique liés avec les prêtres, les avaient, pour ainsi dire, supplantés dans leurs fonctions d'augures, en temps de guerre. Quand donc il se trouvait un de ces hommes à l'armée, c'était lui qui rendait les oracles, fixait les jours de bataille ; et, quand il parlait au nom d'*Oro*, le dieu de la guerre, on lui offrait, comme au dieu même, les trois premiers prisonniers et autres victimes.

Lorsqu'un Indien se disait en cet état (inspiré par *Oro*, dieu de la guerre), il s'enveloppait, ordinairement, un bras dans de l'étoffe, d'une manière bizarre et reconnaissable, signe qui lui donnait droit aux faveurs des femmes. Il pouvait en avoir jusqu'à douze, nombre également accordé aux prêtres, ainsi

qu'on l'a vu plus haut. Ces femmes restaient avec lui aussi long-temps qu'il demeurait dans cette exaltation délirante, et se livraient avec ardeur à ses embrassemens, les prenant pour ceux du dieu même qui l'inspirait. Aussi cette espèce de sigisbéïsme féminin était-il brigué même par des femmes du premier rang; mais toutes le quittaient, dès qu'il revenait à lui, et que l'esprit du dieu était censé l'avoir quitté lui-même.

Presque partout ces insulaires observaient, avec le soin le plus scrupuleux, toutes les cérémonies de leur culte pendant la guerre. Espérant tout de la protection des dieux, ils n'entreprenaient rien sans les consulter, et attendaient, avec anxiété, les annonces des prêtres et autres devins. A O-taïti et dans les îles voisines, ces derniers, presqu'à volonté, enflammaient de courage et d'ardeur une armée ou la plongeaient dans l'abattement. L'influence des inspirés sur les combattans était bien plus forte que celle des prêtres. Ceux-ci, en consultant les cieux, les victimes, leurs songes, laissaient souvent des incertitudes; tandis que l'annonce de l'inspiré était toujours aussi positive que véhémente. Ses cris, ses traits animés et souvent horribles faisaient, sur les troupes, un effet que rien ne pouvait arrêter; et quand un de ces énergumènes criait : Aux armes ! et annonçait la victoire, les troupes, les chefs, tous, en quelque façon, remplis de son enthousiasme, s'élan-

çaient sur l'ennemi avec tant de fureur, qu'il était rare qu'on pût résister à ce premier choc.

Pour rétablir la paix entre deux armées en présence, qui ne pouvaient se vaincre, ou à qui de grandes pertes faisaient désirer la fin d'un conflit gratuitement acharné, des envoyés s'approchaient de l'armée ennemie une branche verte à la main, symbole avec lequel on les laissait passer. Arrivés devant le chef ennemi, ils faisaient connaître les termes et conditions de l'arrangement projeté. Si les propositions étaient acceptées, il arrivait souvent que les chefs des deux partis s'unissaient en présence des deux armées et concluaient la paix sur le champ de bataille. D'autres fois les envoyés convenaient des conditions; les armées se retiraient, et les chefs s'assemblaient ensuite, pour lever toutes les difficultés; mais quand un parti avait été vaincu, était assiégé dans ses forts ou errait dans les montagnes, la paix n'était pas si facilement conclue. La commission de son envoyé était alors extrêmement périlleuse. La vie de ce plénipotentiaire n'était assurée que lorsqu'il avait été vu par le chef ennemi, muni de la branche verte, symbole de la paix; chacun, avant, ayant le droit de le tuer, quoique ce droit fût rarement exercé; mais, dès que le chef l'avait vu, sa personne était sacrée, inviolable, sous la protection des dieux, à qui s'offrait la branche verte, qu'il avait portée; et quiconque,

alors, osait attenter à ses jours, était lui-même puni de mort.

A la conclusion de la paix entre deux *Arii* ou principaux chefs, il y avait, de nouveau, plusieurs cérémonies aux Maraïs, des victimes, des actions de grâces; puis, pour preuve de l'union, le grand-prêtre prenait deux pavillons rouges représentant les deux chefs ou partis qui avaient été en guerre. Il en unissait les deux bouts et les déposait devant l'image du dieu de la guerre; après quoi commençaient les fêtes et réjouissances, qui duraient plusieurs jours, ou ne finissaient, pour ainsi dire, jamais; car, dès que la paix lui était rendue, ce peuple ne pensait plus qu'au plaisir.

Tout ce qui vient d'être dit ne s'applique, à la rigueur, qu'aux îles de la Société, peut-être à celles des Navigateurs, à quelques autres des environs; et, sous quelques rapports, aux îles Sandwich. Partout ailleurs, surtout dans les lieux dont les habitans étaient anthropophages, quoiqu'ils eussent les mêmes superstitions, des augures, des présages, des inspirés, etc., l'état de guerre conservait, jusqu'à la conclusion de la paix, quelque chose de sombre et de barbare; puisqu'aux Marquises, par exemple, les partis la discutaient toujours armés et prêts à combattre. Dans les fêtes qui la suivaient, il n'était pas rare qu'ils portassent, comme ornemens, les trophées de leurs sanglantes victoires, comme les crânes, les mâchoires des ennemis qu'ils avaient vaincus et dévorés.

Là, au lieu des scènes et des danses voluptueuses d'O-taïti et des autres îles de la Société, ce n'étaient qu'exercices, évolutions, marches militaires; et, chez ces barbares, toujours méfians, toujours sur leurs gardes, les réjouissances d'une paix éphémère n'étaient que l'image de leurs éternels combats.

II. MOEURS PRIVÉES.

Quand Wallis, Bougainville, Cook et les autres navigateurs qui ont visité les îles de l'Océanie dont je m'occupe, publièrent leurs ouvrages, l'étonnement fut extrême; car, décrivant ce qu'ils avaient vu des peuples de ces îles, sans connaître les raisons de leur conduite, et sans pouvoir se l'expliquer, il se trouvait, dans la peinture de ce mélange d'élégance et de rudesse, de douceur et de cruauté, quelque chose d'aussi inexplicable, pour les détails, que l'ensemble en était intéressant. Ces relations offrent, en effet, des scènes dont le charme et la nouveauté surpassaient tout ce qu'on avait vu, jusqu'alors, dans les descriptions des découvertes, soit du continent de l'Amérique, soit de tout autre pays ou de tout autre peuple du monde. Néanmoins ces voyageurs, ne faisant guère que passer au milieu de ces populations diverses, et les jugeant, trop souvent, d'après la réception qu'ils en avaient reçue, il est naturel de supposer qu'ils en ont

également exagéré les vices et les vertus. Ces mêmes voyageurs, ayant séjourné plus long-temps chez les peuples dont la bonté naturelle, les mœurs aussi sociales que singulières, l'extrême passion pour les plaisirs et pour la volupté, avaient plus d'attraits pour les étrangers, ce que ceux-ci exagèrent, surtout, c'est leur prétendu bonheur, au point de confondre toujours tous les états et toutes les situations, sans tenir compte des nuances qui distinguent la plus haute civilisation de la plus grande barbarie; de sorte qu'en en raisonnant d'après eux, on en est venu à conclure, avec les avocats de la vie sauvage, que l'homme est d'autant plus heureux qu'il se rapproche plus de ce qu'on est convenu d'appeler l'*état de nature*.

Si la question n'était depuis long-temps décidée, les cruautés déjà décrites, et celles que j'aurai encore à décrire, y répondraient, sans doute; car le moyen de concevoir du bonheur là où ne se trouvent ni affections durables, ni véritable sensibilité; là où l'on égorge sans pitié des êtres partout ailleurs regardés comme les objets les plus chers d'attachement et d'amour, des êtres que la brute même défend indistinctement jusqu'à la mort? Le bonheur absolu, tel que nous le concevons, n'existait donc pas dans l'Océanie; et cela est si vrai que l'homme le plus insensible, le plus barbare de nos contrées, n'aurait pas voulu acheter les plaisirs des sens et la volupté au prix des massacres et des assassinats sans nombre que ces Indiens commettaient tous les jours,

avec la plus inconcevable indifférence, sur leurs pères et sur leurs enfans.

Cependant, tout est relatif; et si l'homme civilisé ne peut admettre de bonheur réel avec des mœurs aussi féroces, cela ne prouve pas, qu'élevé dans de pareilles idées, le sauvage ne puisse être heureux. Son bonheur, sans doute, ne sera pas celui d'un être tendre, sensible et affectionné; tous ses plaisirs seront purement matériels; mais, coulant ses jours au sein de ces plaisirs, sans inquiétude et en paix, avec une conscience qui ne lui reproche point des cruautés introduites par la nécessité, ordonnées, sanctionnées par la religion, et avec lesquelles une longue habitude ne l'a que trop familiarisé, pourquoi sa félicité ne serait-elle pas parfaite, surtout en des lieux où, comme aux îles de la Société, la nature lui prodigue gratuitement tous ses biens; en des lieux où, tout-à-fait étranger à nos douleurs morales, ne connaissant qu'un petit nombre de nos maux physiques, il peut savourer, sans aucun souci, les délices d'une vie indolente et voluptueuse, et se livrer, sans scrupule, à tous les plaisirs des sens, particulièrement à ceux de l'amour, qui, sous l'influence d'un climat ardent, semblent être l'unique objet de sa pensée et le seul besoin de sa vie?

Il serait, en effet, impossible de se figurer un concours de circonstances plus favorables à la félicité matérielle que celles que présentent ces lieux enchanteurs; et, certainement, rien de plus aisé, pour

les aborigènes de ces îles que de goûter le bonheur, si tout n'avait été détruit par la guerre, les massacres et mille autres horreurs dont l'homme seul est capable, que l'homme seul invente, comme à plaisir, pour ruiner son propre bien-être, en contrariant les vues bienveillantes de la nature. En paix, si leurs cœurs n'eussent pas été fermés à tout sentiment de bonté, d'affection et de pitié, la situation de ces insulaires pouvait faire envie au reste de l'univers. Initiée aux jouissances de l'âme, leur vie simple, s'aidant de leurs arts enfans et d'inventions très-bornées, mais suffisantes aux lieux qu'ils habitent, pouvait leur assurer des biens inconnus aux autres hommes, et plusieurs de ces îles seraient devenues, pour leurs habitans, l'Eden des premiers humains.

Tels qu'on les a trouvés, ils jouissaient encore, en temps de paix, d'un bonheur peu commun en d'autres pays. Sans cesse aiguillonnés par des plaisirs de toute espèce, leur vie n'était pas l'inactive indolence de plusieurs autres nations indiennes, qui végètent et croupissent dans la paresse et dans la misère. L'insulaire du Grand-Océan voulait et savait jouir de la vie; et, quoiqu'ennemi du travail, peut-être n'y avait-il pas, sous les tropiques, de peuple si occupé que lui; aussi, par un singulier contraste avec sa gravité et ses barbaries, pendant la guerre, à peine la paix lui était-elle rendue, que les exercices gymnastiques, la danse, les chants, les

fêtes, occupaient presque tout son temps; et, alors, il ne pensait plus qu'aux plaisirs.

Les mœurs, dans toutes ces îles, étaient extrêmement licencieuses, et les plus sauvages même semblaient chercher quelque dédommagement à leur misère dans les plaisirs de l'amour; mais les excès de leurs habitans semblaient, toutefois, suivre, en cela, une sorte de graduation relative à la différence de climats des localités; car, à la Nouvelle-Zélande, par exemple, on était bien moins dépravé que dans les îles situées sous les tropiques; et, aux îles des Amis (latitude de 22 degrés sud, environ), on l'était bien moins que dans les plus rapprochées de la ligne. Dans ces dernières, et dans toutes les tropicales, presque toutes les classes du peuple se livraient aux excès les plus révoltans. La prostitution des femmes à plusieurs hommes y était la passion dominante. A Toubouaï, à Libouaï, qui ne sont fréquentées que depuis peu, les femmes étaient presqu'en commun. Aux Marquises, une seule femme a souvent jusqu'à vingt amans; et, aux îles basses de l'Archipel Dangereux, la corruption était aussi scandaleuse, pour ne pas dire plus. L'infanticide légal existait également dans toutes ces îles, et je n'exagère pas en disant qu'on n'y conservait, nulle part, plus d'un tiers des enfans du sexe féminin. Mais les îles de la Société sont, de toutes, celles où les mœurs étaient réellement les plus dépravées. O-taïti, surnommée la Nouvelle-Cythère, a

montré dans quels excès peuvent tomber des peuples ignorans, qui n'ont point à enchaîner ou tout au moins à régler leurs passions. Incapables de s'arrêter à des plaisirs simplement voluptueux, les O-taïtiens se livrent bientôt aux aberrations les plus étranges; et dans leur satiété, voulant raffiner sur les plaisirs, ils en viennent infailliblement aux plus monstrueuses débauches.

Tel était, effectivement, l'état des peuples dans ces dernières îles, où c'était peu de chose que d'ignorer la décence et de se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. N'est-il pas étonnant qu'avec de pareilles mœurs et tant de barbarie, ces insulaires aient conservé leur gaieté, et, de tous les peuples de la terre, soient, peut-être, les plus portés à toutes les sortes de plaisir? N'est-il pas étonnant qu'on les voie, quoiqu'ennemis du travail, vifs, animés, aimer le mouvement, et ne manifester aucun penchant pour la mélancolie? On pourra bien les trouver, en effet, assis, oisifs, des heures entières; mais jamais seuls, jamais immobiles ou dans un état de contemplation comme le mélancolique et doux Péruvien, comme le sombre et taciturne habitant du nord de l'Amérique. Ils rient toujours, au contraire... Ils rient, ils jouent ou conversent avec des gestes si précipités, qu'un étranger, qui ne saurait pas leur langue, pourrait croire qu'ils se disputent et qu'ils sont prêts à se battre, quand ils ne font que traiter amicalement les sujets les plus indifférens. Ils sont espiègles

et badins ; aiment beaucoup la plaisanterie, qu'ils mêlent aux sujets les plus sérieux, connaissant bien tout le pouvoir d'un ridicule jeté sur un ennemi; mais, dans leurs conversations familières, cette plaisanterie, toujours en rapport avec leurs mœurs, est souvent de la plus insigne obscénité.

Je passe de ces généralités au tableau de leur manière d'être, telle qu'elle était dans les intervalles de paix que leur laissaient leurs habitudes guerrières ; et j'expose successivement ce que j'ai appris de leur éducation, de leurs mariages et de leur état sanitaire.

A. Éducation.

Là, comme dans tous les pays du monde, les mères étaient chargées des premiers soins à donner à leurs enfans; mais, sous cet heureux climat, nus et couchés libres sur la verdure ou sur des nattes, les enfans donnent à leurs mères bien moins de peine qu'en d'autres pays, où des variations constantes de température et de rudes hivers exigent, pour le maintien de leur santé, tant et de si minutieuses précautions. On a vu plus haut, à l'article *Religion*, les gênantes restrictions imposées à une mère pendant plusieurs semaines, après la naissance de son enfant ; mais ce n'était là qu'une épreuve passagère. L'abondance de bon lait et de fruits ou de végétaux, qui, réduits en pâtes molles et presque liquides,

présentent une nourriture des plus convenable et des plus saine, même pour des enfans en bas âge, facilitait beaucoup le travail de les élever, comparativement du moins à ce qu'il coûte de temps et de fatigues en d'autres pays et sous l'empire d'autres mœurs; car, alors, il ne présentait plus guère d'autre embarras que l'embarras résultant de l'usage invariablement établi partout, de nourrir et d'élever séparément les garçons et les filles.

Une coutume fort singulière, et que je crois devoir mentionner ici, c'était celle de comprimer et de pétrir, en quelque sorte, la tête et la figure d'un enfant nouveau-né. S'il appartenait à un chef, et que ce fût un garçon, on lui pressait le sommet de la tête, et l'on tâchait de lui donner un front proéminent, étroit d'en haut; mais, dans tout autre cas, sans tenir compte de son sexe et de sa condition sociale, on lui aplatissait le derrière de la tête et le nez; car un nez plat était une grande perfection et une beauté chez les femmes. Ces formes, au reste, différaient, suivant les goûts. Il y a, dans l'île de la Chaîne, des familles entières dont chaque membre a, derrière la tête, une grosse bosse que sa mère ou sa nourrice ont pris la peine de lui ménager, peu de temps après sa naissance. Dans toutes les îles, les femmes, immédiatement après l'accouchement, sont conduites à l'eau pour s'y baigner, et l'enfant nouveau-né est aussi lavé dans l'eau froide.

Leurs enfans des deux sexes sont exercés, de très-

bonne heure, aux diverses occupations, soit domestiques, soit extérieures, qui constituent leur existence industrielle.

Les filles, sans jamais être forcées de travailler, se plaisent à suivre leurs mères, pour apprendre à préparer les écorces d'arbres qui servent, comme on le verra plus tard, à fabriquer les étoffes et les nattes. Il y en a quelques-unes élevées avec beaucoup de soin et très-sévèrement surveillées par leurs parens, qui ne négligent rien pour ajouter, le plus possible, aux avantages qu'elles peuvent avoir reçus de la nature. On ne les laisse jamais s'exposer au soleil; elles ne se baignent jamais qu'à l'ombre; elles ne quittent jamais leurs père et mère, au moins jusqu'à leur mariage, qui, dans ce cas, a même rarement lieu tant qu'elles sont fort jeunes, et jamais qu'avec des jeunes gens choisis par les parens; ce qui pourrait faire croire que, sous ce rapport, les insulaires ont quelqu'instinct de l'honnêteté; mais eux-mêmes semblent prendre à tâche de repousser cette idée, et soutiennent n'avoir ici d'autre but que d'augmenter ou de conserver la beauté de leurs filles.

Quant aux garçons, ils apprennent à lancer des dards, à jeter des pierres, s'exerçant à la lutte, à la course, et ne négligeant rien pour devenir un jour capables de défendre leurs droits et de tenir tête à un ennemi. On leur enseigne, généralement, la fabrication des armes, la construction des pirogues et des maisons, et le cérémonial religieux aux Maraïs. Ils

ne sont, dans tout cela, pas plus contraints que les jeunes filles, et ne s'occupent guère, au moins aux îles de la Société, que suivant leur caprice ou leur goût; mais les exercices des armes, chez un peuple guerrier, sont toujours de vrais plaisirs qu'ils n'embrassent qu'avec trop d'ardeur.

Là, comme partout ailleurs, les enfans se livrent à mille jeux divers, avec cet abandon, cette franchise d'un être que rien au monde n'inquiète ni ne gêne; mais ce qui leur plaît le plus c'est de jouer dans l'eau. Sous ce climat de feu, l'eau, pour eux, est un second élément, où ils passent au moins un quart de leur vie. A peine délivrée, la mère porte son enfant à la rivière; et, depuis lors, jusqu'au moment où il peut se gouverner seul, elle l'y lave plusieurs fois par jour; aussi les enfans, en général, savent-ils nager presqu'aussitôt que marcher.

Les parens n'ayant aucune autorité sur les enfans, et, d'ailleurs, plusieurs actions, cachées avec soin en d'autres pays, n'étant, ici, ni indécentes ni honteuses, les enfans sont présens partout, et souvent connaissent certains plaisirs secrets long-temps avant de pouvoir les goûter eux-mêmes. Il en est de même de toute chose. Les enfans prennent part à toutes les conversations, à tous les divertissemens, à toutes les fêtes; ils apprenaient surtout, dès leur plus jeune âge, ces chants et ces danses lascives, si célèbres chez ce peuple, leur amusement continuel et leur distraction favorite.

B. Mariage.

Il n'y avait pas chez les Océaniens, quoique, le plus souvent assez formalistes, de convention plus simple que le mariage, d'ordinaire environné, par les autres nations, dans l'intérêt de l'ordre social, de tant de réserves, de cérémonies et de conditions plus ou moins restrictives et plus ou moins gênantes. Cette sorte d'antimonie s'explique peut-être tout naturellement chez eux, par le fait seul de l'extrême facilité, ou plutôt de l'extrême dissolution de leurs mœurs, qui devait les porter à écarter des rapports sociaux à établir entre les sexes, tout ce qui en fait la garantie et la sûreté morale dans la société; mais qui ne pouvait être, à leurs yeux, qu'un obstacle à la satisfaction de leurs passions toujours exaltées.

Je considérerai ici le mariage sous le rapport de ses formes et conditions, et sous le rapport de l'état social des femmes qui en reconnaissaient les lois.

SECTION PREMIÈRE.

—

FORMES ET CONDITIONS DU MARIAGE.

Les deux sexes se mariaient jeunes, c'est-à-dire, en général, entre douze et seize ans. Par une singu-

larité remarquable, dans ce pays où toute action, quelque peu importante qu'elle fût, était soumise à des rites, le mariage seul était affranchi de toute sanction religieuse. Ce n'était qu'une convention entre les père et mère, le futur et la future. Quand un jeune homme se présentait pour demander une jeune fille en mariage, il apportait quelques présens, des cochons, des étoffes, etc. S'il plaisait, et qu'on agréât sa recherche, un lit était dressé, de suite, dans la maison du père de la fille, et il passait cette nuit-là même avec celle qui, de ce moment, devenait son épouse. Le lendemain, de bonne heure, on tuait des cochons, et l'on invitait quelques amis et quelques voisins à une petite fête de famille. Le jeune couple restait, ordinairement, deux ou trois jours dans la maison des parens de la fille; puis le mari emmenait sa femme de la maison de son père dans celle du sien, où il y avait une autre fête ou repas; et c'était tout.

Ces mariages, si facilement conclus, se rompaient, à ce qu'il paraît, avec non moins de facilité; car les époux restaient ensemble tant qu'ils continuaient à se plaire l'un à l'autre; se quittant dès qu'il leur en prenait envie. S'ils se séparaient, après avoir eu des enfans, ce qui n'arrivait que rarement, les choses s'arrangeaient toujours de manière à ce qu'il n'y eût pas de disputes; car, dès sa naissance, un enfant appartenait, en vertu d'une convention générale, ou au père ou à la mère; et, conformément à cette

convention, suivait l'un ou l'autre, quand ils venaient à se séparer. Cette convention était fondée sur ce qu'en naissant, l'enfant prenait le nom de quelque membre de sa famille, soit paternelle, soit maternelle, et appartenait à la famille dont il avait reçu le nom. Les séparations étaient plus communes, peu de temps après le mariage; ce qui rendait très-indépendantes les femmes qui, dès lors, n'étaient plus soumises ni au contrôle de leurs parens ni à celui de leurs maris, dont, en dépit du relâchement des mœurs, plusieurs étaient très-jaloux. La jalousie des hommes n'était, néanmoins, le plus souvent, qu'une jalousie d'autorité, et il n'y entrait aucune idée de vertu ni d'honneur.

Ce qu'ils exigeaient, c'était que leurs femmes ne disposassent pas spontanément d'elles-mêmes, tandis qu'ils ne se faisaient aucun scrupule de les livrer à un ami, à un étranger, les forçant même à céder aux caresses du premier venu pour de l'argent, quelques présens ou l'espoir d'un gain quelconque. Il n'y avait, à cet usage, qu'un petit nombre d'exceptions. Rassasiés de leurs femmes, ils ne voulaient plus que de l'autorité. Le partage de leur possession n'avait rien qui leur répugnât, et la façon dont ils en disposaient, n'impliquait, à leurs yeux, à ce qu'il paraît, ni honte, ni bassesse. D'un autre côté, il s'en fallait de beaucoup que les femmes fussent exemptes de jalousie. Quelques-unes suivaient leurs maris partout, ne les laissaient pas un moment

seuls; et, au moindre soupçon, se lamentaient et se livraient à des démonstrations qui auraient pu faire croire à un amour et un à attachement des plus sincères; mais il n'en est pas moins vrai que, le plus souvent, pas une de ces femmes, en apparence si passionnées, n'était réellement fidèle à l'époux dont le moindre écart paraissait tant la désespérer; et, ne sachant sur qui se venger, elle s'oubliait, souvent, jusqu'à se maltraiter elle-même. Ici, comme en bien d'autres pays, l'amour-propre blessé entrait pour beaucoup dans la jalousie des femmes. Ce n'était pas leur attachement pour leurs amans ou pour leurs maris, mais l'idée d'avoir une rivale préférée, qui causait tout leur désespoir; je ne veux pas dire, toutefois, qu'il n'y eût pas quelques exceptions, et que quelques-unes ne fussent pas capables d'attachement et du plus sincère amour; mais, ce dont je crains d'être sûr, c'est qu'aucune n'était constante de sa propre volonté. Les séparations réelles ne pouvaient guère avoir lieu que par consentement mutuel; car, en principe, le mari seul, ayant le droit de répudiation, pouvait ramener sa femme chez lui par la force, si elle l'avait quitté sans son consentement. Il arrivait souvent que la femme se sauvait du domicile conjugal et qu'elle y était ainsi ramenée. Il n'était pas moins fréquent qu'après avoir vécu séparés quelque temps, les époux se rapprochaient; car, tant qu'ils n'avaient pas contracté d'union nouvelle, ils restaient mari et femme. Les écarts de conduite n'a-

menaient que rarement des séparations; les hommes les punissaient ordinairement par des coups chez leurs femmes, sur lesquelles ils avaient aussi droit de vie et de mort; et il arrivait qu'ils les tuaient, en cas d'adultère. Il y avait peu de jeunes épouses qui n'eussent leurs momens d'oubli; et, si elles gardaient quelque réserve avant leur mariage, elles savaient bien, en général, regagner le temps perdu, aussitôt qu'elles étaient mariées, et surtout quand elles étaient séparées de leurs maris; car toutes se livraient d'autant plus volontiers au désordre des mœurs, qu'il n'en résultait pour elles aucun préjudice, les plus éhontées trouvant des maris tout aussi bien que les autres. Je crois même que les soins que certains parens prenaient de l'éducation de leurs filles, avaient surtout pour but de se ménager les moyens de disposer plus avantageusement d'elles. Là, comme partout ailleurs, en effet, chaque individu avait l'ambition de s'élever, par des mariages, au-dessus de sa classe; et la beauté, la fraîcheur des femmes pouvaient, plus qu'aucune autre considération, amener ce résultat. Ce peuple était sensible aux avantages extérieurs, mais indifférent à la vertu; du moins n'ai-je rien trouvé chez lui qui pût faire penser qu'on tînt, presque nulle part, compte de la bonne conduite, au contraire...... Il paraît démontré que, sous le rapport des plaisirs et de l'amour, les droits des maris seuls réservés, ils ne connaissent ni bonne ni mauvaise conduite.

J'ai déjà dit que les mariages ne recevaient aucune sanction religieuse. Les dieux, les prêtres, les sorciers ne s'en mêlaient point. Aucun contrat, pas même verbal; la promesse même de fidélité, ainsi que celle de vivre toujours ensemble, n'étaient que tacites; mais, ce qu'il y avait de pis, c'est que les premiers intéressés étaient fort peu consultés, ces unions se faisant rarement d'après le choix des jeunes gens, arrangées qu'elles étaient par les pères et mères ou autres parens, des mois et souvent des années avant d'être conclues. A cet égard, on le reconnaît, l'état sauvage ne restait pas en arrière de la civilisation.

Les Polynésiens tenaient beaucoup à la proportion des rangs dans leurs mariages, et toute l'aristocratie se serait opposée à l'union d'un noble avec une plébéïenne, et réciproquement. Il arrivait même souvent que, pour éviter des mésalliances, un frère et une sœur se mariaient. Ces mariages entre frères et sœurs ou autres proches parens n'étaient point communs, et répugnaient aux insulaires; aussi n'avaient-ils guère lieu que lorsqu'un intérêt politique les rendait absolument nécessaires. La bigamie était généralement permise dans toutes les îles et la polygamie pour quelques classes. Néanmoins, un homme avait rarement deux femmes, ou cela n'arrivait que quand la première, âgée et craignant la répudiation, permettait à son mari, pour se maintenir auprès de ses enfans, d'en épouser une seconde, ordinaire-

ment plus jeune. Le plus souvent, en pareil cas, les deux femmes vivaient en bonne intelligence. La réciprocité de cette loi n'existait point pour les femmes : il n'était pas rare qu'elles vécussent avec plusieurs hommes, mais c'était un concubinage. A O-taïti, les chefs avaient rarement plus d'une femme ; en d'autres îles, ils en avaient plusieurs ; aux Fidji, quelquefois jusqu'à deux ou trois cents. Presque partout les prêtres pouvaient en avoir jusqu'à douze.

A la Nouvelle-Zélande, la convention du mariage, sans être plus solennelle qu'en d'autres îles, est pourtant accompagnée d'une singulière circonstance : le futur y doit enlever sa future, soit par force, soit par adresse, lors même que le mariage est convenu. Dès qu'il est question d'un mariage, la jeune fille est surveillée avec le plus grand soin par toutes les familles de sa parenté, qui se disposent à la défendre avec vigueur ; mais, comme il est de l'honneur du jeune homme de l'enlever à main armée, il arrive souvent qu'il est fort maltraité dans ses entreprises, et ne peut même réussir à l'obtenir. Alors il a recours aux stratagèmes ; car, de toute façon, pourvu qu'il l'enlève de la maison de ses parens, et l'ait un seul instant en sa possession, l'usage n'en exige pas plus ; et, de ce moment, elle lui appartient de droit.

Aux Fidji, îles à l'ouest des îles des Amis, cette cérémonie, toute simple qu'elle est, se conclut, pourtant, sous des auspices horriblement barbares.

Quand un Indien désire prendre une jeune fille pour sa compagne, il va voir son père ou son frère avec une dent de baleine, ou d'autres présens qu'il lui offre. Si ce dernier consent à lui accorder la fille, ce qu'il indique en cassant en deux un petit bâton dont il remet une moitié au jeune homme, la fille est appelée; son parent la prend par la main et la présente au futur en prononçant ces terribles paroles : « Voici ma fille (ou ma sœur); je vous la donne. » Elle est votre propriété ; vous pouvez en faire ce » que bon vous semblera. J'espère qu'elle vous donnera beaucoup d'enfans qui seront des guerriers » (ou, si c'est un chef à qui l'on parle), de puissans chefs comme leur père ; mais si, au contraire, » vous en étiez mécontent, vendez-la, tuez-la, » mangez-la, vous en êtes le maître absolu. »

On a déjà vu que le fils succédait au père en autorité, même dès son enfance; aussi étaient-ce les frères qui disposaient de leurs sœurs, et c'était à eux plutôt qu'à ses père et mère qu'on devait s'adresser pour obtenir une fille en mariage. On a vu aussi que le nouveau marié emmenait toujours sa femme à la demeure de son père, coutume qui ne contribuait pas peu à augmenter le nombre de ceux qui vivaient sous un même toit, où se trouvaient quelquefois douze à vingt personnes mariées, formant, avec leurs familles respectives, une nombreuse société, dont les divers membres (il faut le dire à leur honneur), s'aidant mutuellement à se procurer leur

subsistance, vivaient presque toujours en bonne harmonie, et passaient leur vie dans l'abondance, au sein des plaisirs et des fêtes.

SECTION II.

—

ÉTAT SOCIAL DES FEMMES.

On a déjà vu et l'on verra encore, plus tard, à combien de restrictions légales, plus ou moins pénibles, les femmes étaient soumises, dans une foule de circonstances; mais ce que leur état avait de plus fâcheux, c'était cet avilissement où elles se trouvaient plongées dans les moindres transactions de la vie, et dont ne pouvait les affranchir même le titre, ailleurs sacré, d'épouse et de mère. Ainsi, par exemple, le mari ne pouvait se servir d'un jatte, si la femme l'avait touchée; ainsi la femme ne pouvait s'approcher ni de son mari ni de ses fils, pendant leur repas, et se voyait exclue de tout lieu sacré, partout méprisée, partout regardée comme impure, quand l'homme seul était noble et souvent l'égal des dieux. Encore ce préjugé était-il bien moindre à O-taïti que dans quelques autres îles, où, réduites au dernier degré d'abjection, elles étaient condamnées au plus cruel esclavage, aux plus douloureuses humiliations, aux plus rudes travaux de la vie. Ainsi jamais

de paix, de trêve, de repos pour les pauvres Indiennes des îles basses. On les verra, des journées entières, tantôt briser péniblement le fruit du fara (*pandanus*) pour en extraire le noyau ; tantôt, dans l'eau jusqu'à la ceinture, exposées nues à l'ardeur d'un soleil brûlant, et les pieds déchirés par le corail, chercher des coquillages, du poisson, dont les rebuts leur seront accordés à peine, quand les hommes, leurs maîtres brutaux, daigneront les leur jeter, après en avoir avidement dévoré les morceaux d'élite. Et qu'une épouse, qu'une mère ne s'avise pas de toucher à la moindre partie de la triste nourriture qu'on lui abandonne comme à regret, avant qu'un époux barbare, avant que des fils dénaturés aient tout-à-fait assouvi leur gloutonnerie. Une punition des plus sévères, ou même un traitement plus atroce, serait le prix de son audace.

M. Doursther, consul hollandais à Valparaiso, a vu, pendant qu'il était prisonnier chez les sauvages de l'île de l'Arc, une pauvre femme outrageusement maltraitée pour avoir cédé à la faim et avoir mangé quelques - uns des noyaux du *pandanus* qu'elle s'occupait à concasser depuis plusieurs heures. Des femmes encore fabriquent des nattes, préparent des étoffes, tissent le *maro* (ceinturon) pour leurs indolens et indignes maîtres. Il faut dire aussi qu'il est peu d'îles où il y ait tant de misère, et que, partant, le sort des femmes s'adoucit en raison de la fertilité des lieux ; car il est

certain que, dans ces îles favorisées, comme celles de la Société, des Navigateurs, des Amis, où l'abondance ramenait à chaque instant des fêtes qui unissaient les deux sexes dans les mêmes amusemens, les mœurs s'étaient adoucies; et la femme, nécessaire et participant à ses plaisirs, cessait d'être l'esclave de l'homme, pour redevenir sa compagne. Aux îles Gambier, où les mœurs, en général, sont beaucoup meilleures que dans les autres îles, les familles paraissent beaucoup plus unies. Les hommes n'y ont qu'une seule femme[1], semblent lui être attachés et la traitent bien. Dans mes courses sur cette île, je n'ai rien vu qui puisse en faire accuser les indigènes de mener une vie déréglée. Il n'y a point, jusqu'ici, d'exemple qu'ils aient cherché à prostituer leurs femmes aux étrangers; au contraire...... J'ai remarqué que, pendant que nous étions à l'ancre devant l'île Elson, ils avaient envoyé toutes les jeunes femmes à Péard (la plus grande des îles du groupe), et qu'il ne restait à portée que des enfans et des femmes déjà parvenues à un certain âge. En résumé, dans toutes les îles où les droits naturels des femmes étaient du plus au moins reconnus, les travaux étaient aussi partagés. La femme n'y sortait point des attributions de son sexe; et, si elle y était encore soumise à quelques restrictions, si la loi la dégradait et la soumettait à l'homme, ce sont là des institutions, qui, en d'autres temps, peuvent avoir eu un but raisonnable et dont on a barbare-

ment abusé, mais nécessaires, peut-être, dans ces climats, pour le maintien de la paix et du bonheur de ce peuple; question, d'ailleurs, impossible à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances, et que des découvertes ultérieures pourront, seules, nous mettre à portée de décider.

C. Vie domestique.

J'arrive à cette partie de mes études polynésiennes qui n'est, sans doute, ni la moins neuve, ni la moins originale; car, bien que le public européen en ait déjà pu prendre quelqu'idée dans les écrits de plusieurs de mes devanciers, voyageurs ou missionnaires, mon expérience personnelle a dû me présenter, sur la vie intime du pays, bien des détails entièrement nouveaux, ou me présenter des choses déjà connues sous un jour tout-à-fait neuf; encore le cadre de cet ouvrage ne me permettra-t-il d'offrir, en quelque sorte, de tout cela, qu'une sorte de résumé étendu, une espèce de tableau d'ensemble.

J'appelle successivement l'attention du lecteur sur l'emploi le plus ordinaire du temps chez ce peuple singulier; sur ses travaux, offrant implicitement des détails relatifs aux principaux procédés, et aux résultats les plus importans de son industrie, dans ses branches principales; et, sur leurs plaisirs, partie

de ces recherches qui, vu leur caractère, ne sera la moins développée.

SECTION PREMIÈRE.

UNE JOURNÉE DANS LA POLYNÉSIE.

Laquelle de nos langues européennes serait assez naïve en images et en expressions pour peindre avec vérité une journée indienne à O-taïti? Détails si simples! suite d'occupations si peu importantes; et, en quelque sorte, si enfantines! ou plutôt mouvemens continuels d'allée et de venue, quelques-uns réguliers, la plupart sans but, tous sans un grand intérêt particulier et intéressans, seulement, dans l'ensemble, en ce qu'ils révèlent une existence que, pour bien la définir, il faudrait nommer essentiellement nonchalante et sans destinée; existence où l'homme, exempt de soucis, d'inquiétudes, goûte, en plein, le bonheur de ne penser à rien, ou du moins à rien de bien sérieux; et se trouve, par-là même, naturellement disposé plutôt à jouir, à s'amuser de toutes choses, qu'à s'affliger ou à se chagriner d'aucune; aussi, dans la tranquillité d'esprit dont ils jouissaient à un si haut degré, nos Polynésiens avaient-ils toujours le rire sur les lèvres, connaissant à peine la mauvaise humeur, qu'amènent,

trop souvent, parmi nous, les contrariétés de la vie; et, comme leur état social ne présentait, non plus, les guerres exceptées, que peu de circonstances où ils eussent intérêt à se nuire, ils ne connaissaient presque jamais que des sentimens d'affabilité et de bienveillance, toujours remplis, les uns pour les autres d'égards, de prévenances et de bonté.

Le matin tous se levaient au point du jour; et, après une courte prière, cheminaient lentement, enveloppés dans leur *ahou taoto*(couverture de nuit) vers la rivière; seuls, quelquefois, mais, plus souvent, en sociétés plus ou moins nombreuses, toutes animées de cet esprit de douceur, caractère distinctif de l'O-taïtien, dont le salut est toujours amical; et il était rare qu'on n'y vît pas déjà briller quelque saillie de cette franche gaieté, naturelle aux habitans de toutes les îles de la Polynésie. Là, assis sur leur séant, ils prenaient tout le temps nécessaire pour se bien laver, quoique l'ablution se bornât, alors, à celle des mains, de la figure, et à se rincer la bouche. S'ils étaient en compagnie, ils causaient pendant tout le temps. Les mères y venaient avec leurs enfans, et les lavaient, dès leur plus tendre enfance, à l'eau froide, qui l'est extrêmement, le matin, à O-taïti. De retour au logis, chacun nettoyait sa natte, la pliait, la roulait; et, bien amarrée, la suspendait à quelque paroi de la maison. La première chose, ensuite, était de s'habiller. Les femmes se paraient de quelques fleurs, et puis on mangeait, s'il restait

quelque chose de la veille, ce qui manquait rarement. Les alimens étaient bientôt partagés entre tous sans querelle, et, aux rites près, sans la moindre préférence. Si rien de pressant n'était à faire, ou s'il n'y avait pas de travaux de rigueur, comme il arrivait quelquefois, tous, assis au grand air, devant les demeures ou sous des arbres, restaient à flâner, les hommes et les femmes toujours ensemble, s'amusant à quelque jeu, ou, le plus souvent, ne faisant que causer; car la causerie était leur fort, le babil le plaisir de tous, sans que personne s'en lassât jamais; mais là, par une exception peut-être unique, point de médisance, de critique amère, de méchanceté, parmi les femmes. Elles aimaient le badinage, les mots pour rire, même aux dépens de personnes, soit présentes, soit absentes; mais elles ignoraient la satire, incapables de jamais chercher à faire du mal; et l'épigramme, très-commune, souvent très-piquante, n'avait dans leur bouche, d'autre but que de provoquer la gaieté; mais la gaieté pure, innocente et sans malice.

La toilette, quoique simple, était là, comme dans tous les pays du monde, une affaire de première importance, surtout pour les femmes, dont l'instinct, si la race humaine en possède un qui lui soit propre, est certainement de se parer et de chercher à plaire; et, comme ailleurs encore, elles en parlaient long-temps d'avance. La danse, les fêtes passées ou à venir, étaient aussi des sujets fréquem-

ment reproduits, avec d'autres non moins frivoles; mais qui, occupant toutes leurs pensées, pouvaient seuls les intéresser. Si la conversation venait à tarir, la ressource était, quelquefois, la danse; mais, bien plus ordinairement le chant, qu'on préférait à tout le reste, la conversation exceptée; ensuite mille petits jeux, mille enfantillages communs aux deux sexes. Ils passaient de la sorte des matinées entières, goûtant, jusqu'à un âge avancé, les plaisirs de l'enfance, dont ils avaient l'innocence, la grâce et la gaieté; puis venaient les repas et la toilette, dont il sera parlé plus loin. Ainsi, sans jamais rien faire, ils n'étaient pourtant jamais inactifs; et, dans leur extrême vivacité, toujours en mouvement, souvent désœuvrés, jamais paresseux; et bien moins encore sombres, taciturnes et mélancoliques.

Quand il y avait des travaux, ils commençaient aussitôt après ce premier déjeûner. Chacun, alors, allait s'occuper de celui qui lui était propre. Les femmes retournaient préparer des écorces d'arbres, faire de la tapa, des nattes; et une certaine classe, sans distinction de sexe, les prisonniers, s'il y en avait, recueillaient les provisions, le bois, et faisaient la cuisine. Quant aux hommes libres, ils vaquaient à la fabrication des armes, des filets, des pirogues, des maisons, dont tous les matériaux ne se trouvaient qu'au fond des vallons, ou sur les hautes montagnes; puis à la construction,

à la fréquentation des maraïs, et à leurs exercices militaires.

On voit, par-là, qu'aux îles de la Société, les hommes n'étaient pas moins occupés que les femmes; et que si les travaux des O-taïtiens, rarement rudes, ne leur étaient presque jamais, alors, imposés par une obligation rigoureuse, au moins étaient-ils fort éloignés de cette indolence et de ce désœuvrement absolu qui font la vie de presque tous les Indiens et des autres peuples encore rapprochés de l'état de nature.

Les O-taïtiens n'avaient, le plus souvent, qu'une seule grande maison pour plusieurs familles; et, là, ils se réunissaient, le jour, pour causer, pour se divertir, mais surtout le soir, la crainte des revenans et la superstition leur faisant aimer à se trouver, alors plusieurs ensemble, pour s'encourager ou se tranquilliser mutuellement. Aussi, dès que le soir approchait, on allumait une espèce de flambeau que composaient les noyaux du tiairi (*aleurites triloba*), enfilés sur une baguette fichée en terre, ou dans un des piliers de la maison; car, quoiqu'ils fabriquassent de l'huile, ils n'avaient pas encore appris à l'employer comme luminaire; et, dans toutes les îles, on ne s'éclairait qu'avec ces noyaux, dont il fallait une immense quantité.

Le soir, donc, de bonne heure, tout était paix en dehors de ces demeures, où les Indiens n'osaient plus se hasarder de peur des esprits, et parce qu'ils

croyaient que leurs parens morts venaient errer autour des maisons, et les visiter dans l'obscurité des nuits.

Dans l'intérieur même des maisons, sauf quelques conversations ou chants historiques, tout, était tranquille; et, quel que fût le nombre de maisons formées en bourgs ou en villes, et de ceux qui habitaient sous le même toit, il y régnait toujours une religieuse tranquillité, que n'interrompaient jamais des querelles, des cris, des combats, si communs ailleurs (1). Aussi les hameaux les plus retirés de nos campagnes européennes pourrait-ils seuls donner quelqu'idée de la profonde paix qui régnait toujours la nuit chez ces insulaires.

Quelquefois, pourtant, ils se livraient encore à leurs plaisirs favoris dans leurs demeures; et, comme la danse était toujours accompagnée de chant, le chant, aussi, l'était de danse ou de mimique. Ils se trouvaient rarement plusieurs ensemble, sans qu'il y eût quelque danse ou quelque représentation dramatique, exercices pour lesquels la jeunesse était passionnée, au point de ne s'en lasser jamais. En général, pourtant, c'étaient des hommes déjà âgés qui chantaient, ou plu-

(1) Leurs plus grandes querelles avaient pour objet la délimitation des terres; et, comme ils n'avaient ni écrits, ni rien qui pût témoigner pour les temps reculés, ces disputes étaient éternelles et des plus acharnées.

tôt récitaient sur un ton grave, pendant que les femmes chantaient en effet, et battaient des mains en mesure. C'était dans ces occasions qu'on exerçait les enfans, qui, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, exécutaient toujours tous nus. Des nattes étaient alors disposées, soit isolément, soit plusieurs les unes sur les autres, d'après la qualité ou le rang des individus. Les chefs, avec leurs femmes, couchaient tout-à-fait séparés, ou du moins un peu à l'écart des autres, et avaient souvent, soit des bois de lit élevés d'un pied ou d'un pied et demi, soit nombre de nattes propres à rendre leur couche plus molle et plus commode que les autres; mais, pour le reste des habitans, ils couchaient tous à côté les uns des autres, quelque nombreux qu'ils fussent; les enfans, filles et garçons, tous nus et couverts par une même pièce d'étoffe; les autres, chacun dans son *ahou taoto* (drap de lit ou étoffe à dormir). Quant aux non mariés, ordinairement les filles couchaient d'un côté, et les garçons de l'autre, quoique ces dispositions fussent rarement ordonnées, et dépendissent de leur volonté.

Quand ils étaient couchés, commençaient la conversation, les contes et les récits poétiques. La conversation, pour la plupart du temps confuse, s'ouvrait sur différens points à la fois et sur divers sujets; mais, quand quelqu'un racontait ou récitait quelque chose, lui seul parlait, et tous les autres l'écoutaient en silence, rarement endormis, pour peu que le

conteur sût se faire écouter. Ils avaient des contes comme ils avaient des poësies de tout genre, tristes, horribles ou burlesques. Dans ce dernier genre, on n'observait pas toujours une sévère décence; mais plusieurs savaient conter avec grâce, et faire rire aux larmes leur auditoire, déjà naturellement si gai. Les hommes doués de ce talent étaient, comme les poëtes, très-recherchés. Le plus souvent, ils voyageaient, non-seulement bien venus, mais encore invités et demandés dans tous les endroits où ils allaient. Il était, en conséquence, assez rare que leurs auditeurs s'endormissent de bonne heure; mais quand enfin venait le moment de se livrer au sommeil, les dieux qui présidaient à tout, et qu'ils redoutaient tant, n'étaient pas oubliés; et, avant de s'endormir, ils ne manquaient jamais de les implorer. Aussi, dès que les contes et les récits avaient cessé, et qu'on avait commandé le silence, tous se mettaient, ou les jambes croisées, ou sur un genou; et, la tête inclinée, ils commençaient, à voix basse, des prières dont voici une formule :

Fouatoua toua
Sauvez-moi ! sauvez-
toua é ahiahi é
moi ! Il est soir ; il
ahiahi a té atoua.
est soir des dieux.

Éara mai iaou é té
Surveillez près de moi, ô mon
Atoua ! é tiai mai
Dieu ! près de
iaou ! é taa fatou !
moi, ô mon Seigneur !
Éara iaou i té toumoo,
Gardez-moi des enchantemens,
i té aiaaé, i té totoo
de la mort subite, de mauvaise conduite,
é i té ahoua
de souhaiter du mal, ou d'être
(de maudire)
rarai, i té apa horéa,
maudit, des secrètes menées
i té otia fénoua
et des querelles pour les limites des terres.
Éi haou no rapaé roa
Que la paix règne loin autour de nous,
É té Atoua éara i té
ô mon Dieu ! Gardez-moi contre le
raé hiéhié té maro
guerrier furieux, de celui qui erre
tairi té
furieux, se plaît à effrayer, dont
paparia taréi tara
les cheveux sont toujours hérissés.
To hou maouri ora Iaora
Que moi et mon esprit vivent

vau i téié néi arii
et reposent en paix cette nuit,
É té Atoua !
ô mon Dieu !

« Sauvez-moi ! sauvez-moi ! c'est le soir des dieux. » Veillez près de moi, ô mon Dieu ! près de moi, ô » mon Seigneur ! Gardez-moi des enchantemens, de » la mort subite, de mauvaise conduite, de maudire » ou d'être maudit, des secrètes menées et des que- » relles pour les limites des terres. Que la paix règne » au loin autour de nous, ô mon Dieu ! Gardez-moi » du guerrier furieux, qui se plaît à semer la ter- » reur, et dont les cheveux sont toujours hérissés !

» Que moi et mon esprit vivions et reposions en » paix, cette nuit, ô mon Dieu ! »

SECTION II.

—

TRAVAUX.

Distribution naturelle de la matière en trois paragraphes, basée, pour l'homme, sur la nécessité absolue de satisfaire à ses trois premiers besoins : le logement, l'aliment et le vêtement ; première origine de toute industrie, qui ne diffère que du plus

ou moins entre les peuples dits civilisés, et les peuples appelés sauvages.

L'étude de l'industrie des Polynésiens, du moins dans ce que j'en ai observé et connu, offre un *mezzo-termine* aussi piquant que rare, entre la grossièreté des peuples les moins avancés de l'ancien et du nouveau monde, et les raffinemens du luxe, devenus des besoins pour les vieilles nations des deux hémisphères.

§ Ier.

Logement et ameublement.

Rien de plus convenable, d'abord, que leurs demeures, pour le pays où ils sont appelés à vivre. Ce n'étaient pas, en effet, de misérables huttes mal construites, en forme de cône, comme on en trouve généralement chez les nations sauvages.

C'étaient des maisons spacieuses, élevées avec assez de régularité, et couvertes de toits de feuillage artistement travaillés, qui les mettaient bien à couvert des fortes pluies. Ces maisons étaient de différentes formes; celles de forme oblongue, dites *faré-poté*, étaient les plus communes. Ils commençaient toujours la construction d'une maison par élever le faîtage, pièce de bois de dix à douze pouces de long sur quatre ou cinq d'épaisseur, soutenue par deux ou plusieurs piliers de bois, proportionnés au faîtage ou à l'édifice qu'ils voulaient construire.

Quand le faîtage et les piliers de soutien étaient élevés et bien affermis, ils plaçaient, tout autour, d'autres piliers plus ou moins distans les uns des autres, suivant l'étendue qu'ils voulaient donner à l'édifice. A la partie supérieure de chacun de ces derniers, se trouvait une entaillure où se fixait et s'encastrait fortement un autre morceau de bois plat ou planche. Toute cette charpente, ainsi montée, bien débitée, bien jointe et proprement travaillée, généralement en bois d'arbre à pain, indiquait la forme que devait avoir la maison. Après l'avoir amenée à cet état, ils y plaçaient des chevrons de trois à six pouces de circonférence, sur une longueur proportionnelle, toujours faits de branches de *bourrau* (*hibiscus*), dont le bois jeune est extrêmement léger, et croît en longues et belles perches. Ils les dépouillaient de leur écorce; et, après les avoir, quelque temps, laissé tremper dans l'eau, les mettaient en place sans y rien faire autre chose que des entailles aux deux extrémités, où ils devaient porter sur le faîtage et sur le bordage des piliers de dehors. Ils les prenaient assez longs pour que, placés de chaque côté du toit, ils se croisassent au faîtage, où ils étaient fortement liés ensemble.

Mais, ce qu'il y avait de mieux dans ces demeures, c'était la couverture ou toit qui se faisait, dans l'antiquité, et qui se fait encore, avec les belles feuilles du fara (*pandanus odoratissimus*). On mettait d'abord, pendant quelques jours, tremper ces feuilles

dans l'eau, d'où on ne les retirait que quand elles étaient souples et très-maniables, les frottant ensuite une à une, sur un bâton planté en terre, pour les rendre plus unies, bien égales et bien plates. On les pliait alors en double sur des baguettes très-minces et de plusieurs pieds de long; et, pour mieux les y assujettir, les deux bouts de chaque feuille ainsi pliée étaient encore attachés, un peu au-dessous, par de petits bâtons tenant lieu d'épingles. Quand les feuilles avaient subi cette préparation, pour les placer sur les chevrons, les couvreurs commençaient par le bas du toit, et couchaient chaque baguette ou rangée de ces feuilles, qui, quoiqu'en double, avaient encore deux à trois pieds de long, un pouce et demi ou deux pouces au-dessus les unes des autres, formant de la sorte une toiture aussi épaisse que solide. Lorsqu'ils avaient garni, du haut en bas, les chevrons d'une de ces couches, qui pouvait bien avoir à peu près neuf pieds de longueur, et l'y avaient bien attachée avec des cordages, qu'ils y passaient au moyen d'une aiguille de bois, ils descendaient pour en placer à côté une autre qu'ils joignaient à la première, de telle façon qu'il était impossible de l'en distinguer; aussi ces toits garantissaient bien des pluies, duraient sept à huit ans, et même étaient fort jolis à voir, surtout en dedans. Leur partie supérieure, laissant une ouverture où il pouvait pleuvoir, était toujours couvert d'*arétou noncha* (*papyrus odoratus*), artistement tissé et si fermement attaché,

que non-seulement le vent ne pouvait l'enlever, mais qu'il tenait même les deux parties du toit parfaitement unies par leur sommet. La partie inférieure des chevrons des édifices publics ou des maisons des chefs était toujours chargée d'ornemens ou décorée de toiles peintes.

Très-souvent les maisons étaient habitées en cet état, ouvertes de tous côtés; d'autres fois (et c'était un usage assez général) on plantait, tout autour, des baguettes de roseaux ou de bonraau, très-rapprochées les unes des autres, et laissant seulement une ouverture pour la porte. Cette clôture ne pouvait guère défendre les habitans des inclémences de l'air, ni les dérober à la vue; mais elle était d'un très-joli effet, et une maison indienne construite sur ce plan ne devait pas mal ressembler aux grandes volières qu'on trouve quelquefois dans les parcs de notre aristocratie. En hiver, ou dans les mauvais temps, ils plaçaient assez généralement, tout autour, des nattes ou des feuilles de cocotier. Plusieurs aussi avaient des entourages ou enclos de palissades en bois d'arbre à pain ou des haies de branches de bouraau. Dans l'intérieur de ces maisons, le sol était aplani avec soin ou semé partout d'herbes sèches. Souvent on le couvrait de belles nattes, surtout dans les maisons des chefs; mais cet usage était peut-être plus généralement pratiqué aux îles des Amis, à Sandwich et en d'autres îles qu'à O-taïti et aux îles de la Société.

Il y avait des maisons de différentes dimensions;

mais, comme, presque toujours, plusieurs familles se réunissaient sous le même toit, la plupart étaient spacieuses, et celles des chefs avaient souvent de deux à trois cents pieds de long. Les autres avaient rarement moins d'*oé oumi té ano*, un dix de brasse ou soixante pieds de long. Elles n'étaient moindres que dans le cas où leurs habitans se trouvaient momentanément épars ou ne résidaient que provisoirement dans un lieu ; mais, quand ils stationnaient, ils unissaient toujours leurs efforts pour se construire de bonnes et grandes demeures.

Le mobilier de ces maisons ne consistait guère qu'en meubles de première nécessité ; et, quelquefois, en instrumens de musique et autres objets d'amusement ou en pièces d'étoffes et nattes suspendues au haut des poutres et bien amarrées, de crainte des voleurs ; car c'était là leur principale richesse ; mais ce qu'on trouvait partout c'étaient des lances, des frondes, des javelots, des massues et autres instrumens de guerre, toujours à portée et entretenus avec le plus grand soin ; puis des lits ou nattes à dormir dessus ; le *touroua* ou *touauroua* ou coussin, si l'on peut nommer ainsi un morceau de bois creusé, muni de pieds comme une table, où ils posaient la tête pendant le sommeil ; des filets, des lances à pêcher, et tout ce qui sert à la pêche ; l'*iri* ou chaise, le *papahia* et l'*oumité ;* le premier (le papahia), espèce de mortier où ils faisaient leur popoï, en y brisant, avec un pilon de pierre, différens fruits ou

végétaux; le second (l'oumité), servant de plat dans les fêtes ou assemblées, et quand il y avait beaucoup de monde réuni. Ils avaient aussi des calebasses contenues dans des filets, où ils conservaient leur eau à boire; des noix de cocos bien polies, les unes coupées à moitié, les autres entières, et qu'ils employaient en guise d'assiettes, d'aiguières à laver des mains, ou saucières à contenir de l'eau salée, ou autres sauces, dont ils assaisonnaient leur poisson, leur viande, etc.

Le touroua, l'iri, le papahia et l'oumité, se posaient ou se suspendaient en divers endroits de la maison; les calebasses, noix de coco, etc., se mettaient, en des paniers, au fata, ou pilier de bois dressé à cet effet au milieu de chaque habitation. Qu'il y eût un luxe relatif dans ces objets, si simples, c'est ce qui n'est pas douteux. Tous étaient si propres, si brillans, si ornés, si finis, polis avec tant de soin; chaque pièce, soit armes, soit ustensiles de pêche, ou de cuisine; les tables, les chaises, etc., tout était conservé, rangé avec tant d'ordre et de symétrie, qu'une maison indienne ainsi meublée, et le pavé couvert de belles nattes, ne devaient pas laisser d'étonner, de plaire et d'annoncer, en même temps, l'aisance, l'ordre et le bonheur.

La confection de ce peu d'objets devait leur coûter une peine infinie, à en juger par l'imperfection de leurs outils et de leurs moyens de travail. Point de scies ni de haches de fer pour abattre les arbres ou couper les bois; pas d'autres haches ou d'autres

herminettes pour les tailler, les creuser, les débiter, que des haches et des herminettes de pierre ; et, pourtant, tous ces meubles étaient tirés d'un seul bloc. L'oumité qui, dans les maisons des chefs, avait souvent de dix à douze pieds de long, de forme oblongue et creusé en dedans comme une pirogue, était toujours d'un seul morceau de *tomanou* (*calophyllum inophyllum*) bois dur, extrêmement difficile à travailler. Il en était de même de l'iri ou chaise, qui avait, souvent, plus de quatre pieds de long, deux de large et trois ou plus de haut ; car, formant une courbe et s'élevant considérablement aux deux extrémités, elle était du même bois et ne pouvait être tirée que d'un tronc immense. Ces chaises ainsi courbées, et ayant les quatre pieds assez près du centre ne servaient que pour une seule personne ; aussi ne les trouvait-on de cette grandeur que chez les chefs, où les dimensions en étaient, en quelque sorte, proportionnées au rang et au pouvoir de leurs propriétaires. Les autres plus petites et qui souvent n'étaient pas courbées, ressemblaient plus à de petites tables qu'à des chaises. Elles étaient construites de la même manière que les touroua et les papahia ; mais fréquemment d'autres bois. Les bois dont les Indiens se servaient pour la confection de leurs meubles, sont le tomanou (*calophyllum*), le miro (*thespesia populnea*), le tau (*cordia sebestena*), et quelquefois le poua (*crataora religiosa*), tous bois extrêmement jolis et égaux à

tous ceux qu'emploie l'ébénisterie européenne.

Les armes étaient faites avec l'aïto (*casuarina equiseti folia*); aux îles basses, elles l'étaient avec l'écorce des cocotiers (*cocos nucifora*), tout aussi dure que l'aïto. On trouvait encore, dans toutes les maisons, le *pia*, espèce de malle, singulièrement fabriquée. C'était un morceau de bois de trois à quatre pieds de long sur environ douze pouces de diamètre, quelquefois carré; mais, le plus souvent, cylindrique. Ce morceau de bois était évidé en dedans par les deux extrémités et par une autre petite ouverture d'environ six pouces, pratiquée au centre, jusqu'à ce qu'il se trouvât réduit à l'épaisseur d'environ un demi-pouce. Alors on le polissait avec soin; et on y ajoutait, à l'extérieur, comme ornement, des têtes ou autres figures, ajustées et attachées, à l'aide de cordages, avec autant d'adresse que de solidité. La confection d'un tel meuble, vu l'imperfection de leurs outils, devait leur coûter plus de temps, de soins, et leur demander plus de patience que n'en exigerait, de l'un de nos ouvriers, le plus magnifique et le plus compliqué de nos contrées. Chaque Indien, père de famille, devait, pourtant, avoir une de ces malles. Il n'était rien sans cela, et l'on se passerait plus facilement ici de tiroirs ou de commodes que, là, l'on ne se serait passé de ces malles. Elles avaient, sur la petite ouverture du milieu, un couvert qui ne fermait qu'au moyen d'un morceau de bois. On y

serrait les outils propres à fabriquer les filets et à coucher le feuillage sur les toits; les pioches, les pelles et autres instrumens aratoires; les cordages, les hameçons et mille autres petits objets, dont on avait besoin à chaque instant, et qui, sans cette précaution, indépendamment de ce qu'on ne les aurait jamais eus sous la main, se seraient égarés ou auraient pu être volés.

Outre ces maisons principales, où les familles s'assemblaient le jour et couchaient la nuit, ils avaient encore, en général, à peu de distance, deux ou trois maisonnettes où se faisait la cuisine, où l'on mangeait et où l'on fait la tapa, étoffe du pays. Dans les maisonnettes où les femmes faisaient la cuisine et mangeaient avec leurs filles, elles gardent aussi toute la vaisselle à leur usage, les jattes, les calebasses, etc.; car aucune femme ne pouvait se servir des mêmes ustensiles que les hommes; et sa nourriture ne pouvait être cuite au même feu. On voyait pourtant des hommes du peuple faire la cuisine pour les deux sexes, mais à des feux différents; et ils ne touchaient pas aux mets destinés aux femmes.

Ils pouvaient aussi aller chercher pour elles le fruit à pain, du taro, des féhi, etc., mais ils ne pouvaient, alors, charger ces fruits sur les épaules, comme ils en avaient l'habitude, et devaient les porter sous le bras; ce qui était extrêmement fatigant; aussi peu d'entr'eux leurs rendaient-ils ce service; encore les hommes n'avaient-ils qu'aux îles

de la Société cette condescendance et mille petits égards pour un sexe traité, partout ailleurs, avec mépris, et devant souvent faire tout le travail des hommes. Ces prescriptions, quoique très-gênantes, avaient, pourtant, des résultats très-convenables dans ces climats, et chez un peuple naturellement aussi peu soigneux que peu ami de l'ordre et de la propreté. Ces défenses sévères de mêler le manger et les ustensiles de cuisine ou de table, leur en faisait prendre un soin extrême; et, comme ils devaient toujours les mettre de côté, pour qu'ils ne s'égarassent pas, et pour que les enfans ne pussent y toucher, ces objets étaient toujours bien lavés et bien nettoyés à la fin de chaque repas, avant d'être suspendus, soit au fata dans la maison, soit à un pilier dans les maisonnettes.

D'ailleurs, ces maisonnettes séparées pour manger contribuaient beaucoup, je crois, à la propreté et à la santé de ce peuple, en conservant ses principales demeures propres et en bon état; car se lavant les mains à chaque instant, pendant le repas, et jetant tout par terre, l'eau de leurs diverses ablutions, ainsi que les os et autres restes, les lieux où ils mangent sont toujours, après le repas, sales et humides.

§ II.

Alimens.

Libres de soins, et n'ayant presque jamais de tra-

vail pressé, susceptible d'être commencé ou fini à une époque déterminée, il n'est pas étonnant que les Polynésiens n'eussent pas d'heures fixées pour leurs repas; et l'on peut dire qu'ils mangeaient quand ils avaient faim, souvent cinq ou six fois dans la même journée. Cependant ils cuisaient rarement plus de deux fois par jour; l'une dans la matinée, de neuf à onze heures; et l'autre de quatre à cinq, le soir, ne dérogeant à cette règle que dans les grandes disettes, ou quand tout était en abondance; mais, je le répète, ces cas étaient rares; car l'extrême disette ne se faisait presque jamais sentir; et, dans les temps d'abondance, leur indolence ne leur permettait guère de cuire plus de deux fois, si ce n'est dans les maisons des principaux chefs.

Les Polynésiens ne se nourrissaient presque que de végétaux et de poissons, ne mangeant que très-rarement de la viande. Toutes les espèces de poissons qu'on offrait aux dieux, ainsi que la viande, en général, la volaille exceptée, étaient défendues aux femmes; mais on avait une telle abondance de végétaux et de poissons, qui n'étaient pas taboués (défendus) ou sacrés (*moa*), qu'elles ne manquaient pas de nourriture. Dans l'antiquité, avant la découverte ou avant que les blancs eussent influé sur leurs coutumes et sur leurs habitudes, ces peuples prenaient un soin extrême de leurs champs, de l'arbre à pain et de tous les autres végétaux. Ils nettoyaient leurs terres, et plantaient continuelle-

ment de nouveaux arbres, etc.; aussi ne manquaient-ils jamais de vivres, quelque nombreux qu'ils fussent, à moins que les fureurs de guerres prolongées ne les portassent à détruire mutuellement leurs plantations, leurs récoltes, et à ravager leurs champs, ou quand, après la perte d'une bataille, ils étaient obligés de se tenir en grand nombre, et pendant long-temps, cachés dans les hautes montagnes.

A. Nourriture végétale.

Les plus importans à connaître entre les végétaux dont se nourrissaient tous les habitans des îles de la Société et de presque toutes les îles élevées du grand Océan, étaient les suivans : 1° Le Maïoré (*artocarpus*), arbre à pain dont ils avaient beaucoup de variétés, et qui, bien cultivé, donnant jusqu'à quatre récoltes par an, satisfaisait presque seul à tous leurs besoins. 2° Le taro (*caladium esculentum*), qui croît sans culture dans les montagnes d'O-taïti, et de plusieurs autres îles, et se nomme alors mapura, mais vient bien mieux dans les terrains continuellement baignés par une eau courante. C'est le fruit le plus généralement cultivé dans toutes les îles. Il est blanc, farineux, et ne le cède en rien à nos pommes-de-terre, mais ne se conserve que douze ou quinze jours. Les plus gros fruits du taro ne pèsent pas plus de cinq livres.

3° L'ouhi ou houhoui (*dioscorea alata*), ignames, qui croissent spontanément dans les montagnes de presque toutes les îles ; mais s'améliorent beaucoup par la culture. Ce fruit, très-farineux, comme le taro, ne le cède, pour le goût, ni au taro même ni à nos pommes-de-terre ; mais il a l'avantage de pouvoir se conserver toute une année. Chacun de ses fruits pèse généralement de cinq à vingt livres. Il était peu cultivé aux îles de la Société, et ne se trouve en abondance que dans les îles plus occidentales.

4° Le féhi (*musa fehi*, Bertero), espèce de bananier sauvage, mais dont le fruit s'élève droit du milieu de l'arbre, au lieu de prendre par en bas, comme ceux des autres bananiers. Il est d'une couleur rougeâtre et très-bon à manger, quand il est bien mûr et cuit. Ce fruit, qui vient abondamment dans les montagnes d'O-taïti et d'autres îles de la Société, est la principale ressource, quand manque le fruit de l'arbre à pain.

5° L'apé (*caladium costatum*), espèce de taro, mais très-insipide au goût, et qu'on ne mange qu'à défaut d'autre nourriture.

6° L'apéréo (*apereoa esculentu*), dont on mange aussi la racine. Ils en possèdent une variété nommée *maota*, dont la racine est beaucoup plus grosse que celle de l'espèce principale.

7° L'hoi (*dioscorea bulbiferu*), qui atteint la gros-

seur du taro. Ce fruit est excellent; mais il faut le mettre d'abord tremper aumoins un jour.

8° Le *patara*, genre nouveau de cucurbitacée. C'est, de tous les fruits de ces îles, celui qui, pour la forme comme pour le goût, se rapproche le plus de la pomme-de-terre. Il croît spontanément et en abondance, dans les parties les plus élevées des montagnes.

9° Le *pohoué*, convolvulacée dont le fruit est bon à manger.

10° Le nahé (*angeopteris erecta*), dont on mange la racine, qui est dure, fibreuse et insipide; et dont on ne se sert que dans les momens de grande disette.

11° Le mapé ou mararé (*inocarpus edulis*), fruit ressemblant à la châtaigne, et qui n'est pas moins bon à manger.

12° Le ti (*dracœna terminalis*), dont on mange la racine.

13° Le pia (*lacca pinnatifida*), qui croît spontanément et en grande quantité dans presque toutes les îles élevées. Le fruit de cet arbre ressemble beaucoup à la pomme-de-terre; mais, avant qu'on puisse le manger, il doit être réduit en farine, ce qui demande beaucoup de travail. Voici, en peu de mots, comment s'en opère la manipulation.

Quand le fruit est mûr, on le met tremper dans de l'eau douce, et on en enlève la peau, avec un coquillage, puis on le lave de nouveau, et on le

réduit en une masse, en le grattant sur un morceau de corail, sur un bâton plat, couvert de petits cordages, ou sur tout autre objet propre à tenir lieu de râpe. Ensuite, en prenant la pulpe avec la main droite, et en versant continuellement de l'eau dessus avec la gauche, on la passe au travers d'une espèce de tamis fait d'une toile assez fine, qui entoure le bas des cocotiers. Tamisée dans cette toile, elle coule en une eau épaisse et blanchâtre, qui, reçue dans une pirogue, y dépose une pâte épaisse. Cette pâte, lavée à plusieurs reprises, se sèche sur de l'étoffe du pays, et donne une farine blanche, analogue à la cassave, substance très-nourrissante et agréable à manger de différentes manières.

14° L'haari (*cocos nucifera*), cocotier, arbre superbe, qui croît si bien dans toutes les îles, qu'il y atteint, souvent, jusqu'à quatre-vingts pieds de haut. Il porte des fruits verts et mûrs pendant toute l'année. Le lait ou jus qu'en contient le fruit est excellent à boire; et la pulpe qui enveloppe intérieurement le fruit même est très-bonne à manger, mince et molle, quand elle est fraîche; mais dure et épaisse, quand elle vieillit. On fait de l'huile avec la pulpe des fruits déjà vieux; mais, anciennement, on ne s'en servait guère que pour la mêler avec d'autres fruits ou pour préparer les différens mets. On la cuisait aussi sur le feu, pour l'emporter dans des voyages de mer. Dans cet état, elle occupait moins de place que le fruit entier, et pouvait se conserver

des mois et même des années. Ce fruit est, avec le poisson, la seule nourriture des habitans de plusieurs des îles basses. A O-taïti, il y en a d'immenses plantations. Les cocotiers sont, en général, si abondans sur toutes les îles situées sous les tropiques, et dans quelques-unes des îles basses, qu'ils suffiraient presque seuls à la subsistance de leurs habitans. On a déjà vu, ailleurs, à combien d'usages divers ils appliquaient la coque de cette noix, qui leur servait en même temps de jattes, de plats, de bouteilles, etc.

15° Le to (*saccharum officinarum*), canne à sucre, qu'ils cultivaient dans plusieurs îles.

16° Le méïa (*musa*) : bananes. Ils en avaient plusieurs variétés. Ils cultivaient ce fruit autour de presque toutes les demeures, et plusieurs espèces en croissaient spontanément dans les vallées et sur les montagnes.

17° L'ahéïa (*Eugenia malaccensis*), forme d'une petite pomme; très-belle couleur; goût agréable, mais un peu fade.

18° Le nono (*morinda utrifolia*), fruit de la grosseur d'un citron, mais d'un goût peu agréable et qu'on ne mangeait que rarement.

19° L'houi (*spondias dulcis*), grand arbre, et qui donne un fruit dont le goût tient de celui de la prune et de l'abricot, d'une belle couleur jaune, de forme oblongue et de la grosseur d'une pomme. Ce fruit ne le cède à aucun de nos meilleurs fruits européens.

20° Le para (*marattia fraxinea*), fruit de la grosseur d'une pomme, qui ne croît que sur les hautes montagnes, et dont le goût a quelque analogie avec celui de la pomme-de-terre; mais qui est dur et coriace.

On a depuis introduit, dans les îles, un grand nombre d'autres fruits ou légumes, comme l'orange, le citron, le limon, la gouyave (*psidyum pyriferum*), le ninita carita, la papaye, le tapo tapo (*anonatripetala*), le fara (*bromelia ananas*); les melons, le maïs, les oignons, les choux et autres; mais, de toutes ces productions nouvelles, aucune n'est cultivée par les Indiens. Il y a aussi à O-taïti quelques plants de tamarin et de café.

On voit que la plupart de ces plantes sont indigènes, et viennent spontanément, quoique plusieurs soient cultivées.

B. Nourriture animale.

On a vu que les Indiens se nourrissaient particulièrement de végétaux; mais quelques animaux paraissaient aussi sur leur table, des cochons, des chiens, de la volaille, et surtout des coquillages et du poisson, qui se trouvait, partout, dans leurs îles, en telle quantité et tellement varié, pour les espèces, qu'on en ferait facilement l'objet d'une étude toute spéciale, dont les circonstances ne m'ont laissé ni le temps ni les moyens; aussi me bornerai-je à

constater ici le fait, sans entrer, à cet égard, dans aucun détail particulier; mais plusieurs de mes lecteurs ne verront pas sans quelque intérêt des notions assez développées sur les diverses sortes de pêches usitées chez ces peuples, non moins ichthyophages que frugivores.

J'ai peu de choses à dire du genre de pêche dans lequel les femmes étaient appelées à seconder les hommes, qui, pour la plupart du temps, au moins dans les îles de la Société, se livraient exclusivement à cet exercice. Les femmes, cependant, en certaines saisons, allaient à la pêche, soit la nuit, dans les rivières, armées d'un morceau de bois en forme de sabre, et d'une torche ou flambeau, pour tuer des anguilles et autres poissons d'eau douce; soit aux embouchures des rivières, avec des paniers ou petits filets, pour prendre de très-petits poissons qui, dans certains temps, viennent par bancs dans les endroits où l'eau douce et l'eau salée s'entremêlent; et, là, se tenant des semaines entières à l'abri des poursuites des autres poissons, y deviennent une proie facile pour l'homme, leur ennemi non moins redoutable.

Les habitans de toutes les îles polynésiennes, ou du moins ceux des îles de la Société, étaient d'excellens pêcheurs, et, je ne crains pas de le dire, aussi adroits et aussi exercés qu'aucun autre peuple de la terre.

Il faut noter d'abord, qu'ils savaient, comme le font certaines nations de l'Amérique continentale,

enivrer le poisson, au moyen de quelques-uns de leurs végétaux, tels que le nora (*aphrosia piscatoria*); le noutou (*barringtonia speciosa*); et l'éréva (*cerberia*), qui, jetés dans l'eau, le frappaient d'une espèce d'étourdissement, et le faisaient, en peu de temps, surnager comme mort à la surface.

Quant aux pêches proprement dites, ils en avaient un grand nombre, dont quelques-unes fort ingénieuses; mais dont le détail pourrait paroître fastidieux; aussi me bornerai-je à décrire ici les trois principales, c'est-à-dire la pêche au hameçon, la pêche au filet et la pêche au dard ou à la lance.

1° *Pêche au hameçon.*

Leur manière de pêcher à la ligne différens poissons était la même qu'en Europe, à cette différence près que leurs hameçons étaient toujours faits avec de la nacre de perle ou avec des os, qu'ils étaient en forme de poisson, et qu'on s'en servait sans appât pour quelques poissons, quoiqu'on y en adaptât pour certains autres.

Leurs hameçons étaient de diverses dimensions, quelques-uns extrêmement petits; d'autres, servant à prendre les bonites, les dauphins, et faits avec de la nacre en la forme de poisson volant. Les plus grands, ayant souvent plus d'un pied de long et construits avec soin, en aito (*camarina*), bois dur, fort et pesant, ne servaient qu'à prendre les requins.

Pour prendre des bonites, ils allaient hors des rescifs et en pleine mer, sur des pirogues disposées à cet effet. Ces pirogues étaient doubles, de moyenne grandeur, ayant entr'elles, vers le milieu, un panier alongé, en roseaux, espèce de réservoir, où ils mettaient les poissons, à mesure qu'ils en prenaient. Sur l'une des deux pirogues, et, plus souvent, entre les deux, il y avait une longue perche de bois en S, dont la partie la plus grosse portait et était liée sur un morceau de bois traversant horizontalement la pirogue, mais de manière à pouvoir jouer et se mouvoir, soutenue, d'ailleurs, par un autre morceau de bois ou planche d'un pied ou d'un pied et demi, placé perpendiculairement. A l'extrémité de cette perche inclinée vers la mer, était attachée une touffe de plumes pour imiter les oiseaux de mer; puis une ligne de même longueur que le hameçon de nacre, rasant la surface de l'eau, s'y plonge ou se relève alternativement, avec la pirogue. Le poisson, trompé par la couleur brillante, la forme et le mouvement du hameçon, s'y élance, dès qu'il le voit, et croit saisir sa proie, quand il ne saisit, en effet, que l'appât le plus illusoire et le plus perfide que l'homme ait jamais inventé. Dès qu'il est pris, on tire des cordes qui, attachées à l'extrémité de cette perche et tenues par une partie des pêcheurs, le relèvent et l'amènent, alors facile à saisir. Cette pêche était presque toujours abondante, et d'autant plus aisée, que les

oiseaux de mer guident vers les endroits où se tiennent les poissons.

Il y avait un autre genre de pêche à l'hameçon, où l'on se servait des pirogues simples et les plus légères. Là, un bambou de quatorze à seize pieds de long, auquel la ligne était attachée, remplaçait la perche dont j'ai parlé. Quand on voyait des bonites ou des dauphins, l'un des pêcheurs élevait le bambou de manière à ce que l'hameçon vînt toucher la surface de l'eau, pendant que les autres pagayaient de toutes leurs forces. Alors, le hameçon glissant et sautant sur la vague, imitait si bien la proie en fuite, que le poisson trompé manquait rarement de le poursuivre et de s'en emparer.

Toutes ces lignes, de même que celles avec lesquelles ils pêchaient à de grandes profondeurs, étaient fabriquées avec le *roa boehmeria*, tressé à la main ou roulé sur le genou; cette tresse est d'une force telle, que presque rien ne peut la casser, et que le fil le plus mince amènerait le poisson le plus fort et le plus robuste.

2° *Pêche au filet.*

Leurs filets (*oupéa*) étaient de différentes espèces, de diverses grandeurs, et se travaillaient comme en Europe. Ils les fabriquaient avec l'écorce du mati (*ficus tinctoria*), ou avec celle du *roa boehmeria*, qui, quoique tordues seulement avec la main sur le

genou, procuraient un fil fin, uni et solide. Ils en fabriquaient des filets d'une grandeur considérable, auxquels presque tout un district devait travailler, et faits, par conséquent, par pièces détachées qu'on apportait dans la maison du chef ou propriétaire, et qui, là, étaient joints et unis ensemble. Ils se servaient, en guise de liège, du bois léger des jeunes branches du bouraau; et, à défaut de matières plus pesantes, des pierres leur servaient pour le bas.

Je ne parlerai pas de leur manière d'employer leurs filets, à peu près en tout pareille à celle d'Europe; mais cette pêche, qui durait toute l'année, était extrêmement suivie et profitable en certaines saisons. Ils prenaient alors tant de poisson, qu'il était impossible de tout consommer.

3° *Pêche au dard ou à la lance.*

La sorte de pêche la plus générale, comme la plus recherchée dans ces îles, celle à laquelle l'Indien s'exerçait dès son enfance, et qu'il aimait encore dans l'âge de caducité, c'est la pêche au dard ou à la lance, chacun ayant l'ambition d'y exceller; aussi n'y a-t-il, en aucun autre pays, rien qu'on puisse comparer à leur adresse à cette pêche. Le poisson, venu à la portée de leur lance, était une proie assurée; et il était rare qu'ils le manquassent, tant qu'il n'était pas hors d'atteinte. Leurs lances étaient faites du bois de l'aito (*casuarina*). Ils en avaient à une,

à trois et à plusieurs pointes; mais elles avaient rarement plus de douze à quatorze pieds de longueur. Les lances à une pointe n'étaient que le bois même bien affilé. Les lances à trois pointes se faisaient en attachant au bout trois petits morceaux de bambous pointus, un peu écartés les uns des autres à leur extrémité. Il en était de même de celles qui avaient plus de trois pointes. Jadis cette arme ne les quittait presque jamais, et l'Indien en voyage, marchant le long du rivage, sa lance à la main, était rarement embarrassé pour son repas, sûr de trouver de quoi se nourrir pendant la journée.

Ils ont différentes manières de pêcher à la lance. Dans la journée, c'est principalement sur le rescif du dehors qu'ils s'en servent. Là, debout sur le devant des rochers de corail, où les vagues qui viennent s'y briser, les mouillent souvent jusqu'à la ceinture, ils surveillent, la lance à la main, le poisson que la lame apporte, et que leur œil exercé aperçoit à l'instant, quoique nageant au milieu d'une houle écumante. Ils le manquent rarement, quand il vient à leur portée; et, s'ils l'atteignent, la même houle leur apporte et la lance et le poisson.

Mais le plus beau moment, le moment le plus singulier de cette pêche, est celui qui les rassemble, la nuit, dans leurs petites pirogues ou sur les rescifs, avec de grandes torches en feu, formées de bottes de roseaux secs bien amarrés. Spectacle unique, en effet, que celui de ces figures nues por-

tant des centaines de flambeaux, et se mouvant, comme des spectres, en tous sens, dans leurs immenses baies! Ceux du rescif sont, ainsi que dans la journée, perchés au devant des rochers de corail, tenant d'une main la torche allumée, qu'ils agitent, et, de l'autre, la lance, prêts à frapper le poisson que cette lumière attire; mais la partie la plus pittoresque du tableau, c'est le côté des pirogues où chaque pêcheur nu ou n'ayant qu'un ceinturon, se tient debout sur l'avant de sa chétive barque, la torche enflammée dans la main gauche, et, dans la droite, la lance, prête à frapper, tandis qu'une autre figure, nue comme lui, assise dans le fond, pagaye de toute sa force. Cette scène, vraiment théâtrale, est bien au-dessus de toutes nos représentations de magie, de sorciers, d'enfer ou de diables; et, quand une de ces pirogues vient à ranger le rivage, qu'illumine, en jets éclatans, cette lumière à la fois répercutée sur ces hommes nus et armés, sur la pirogue, sur les arbres et sur tout le site environnant, en laissant, par intervalles, de larges masses d'ombre, et des espaces plongés dans l'obscurité la plus profonde, c'est un effet si neuf, si singulier, si extraordinaire, si frappant, qu'on ne saurait ni le dépeindre, ni décrire l'impression qu'il produit.

Il y avait des pêcheurs de profession ayant leurs rites et cérémonies, ainsi que leurs dieux tutélaires comme on l'a vu à l'article *Religion*, quoiqu'on puisse dire que tous s'occupaient plus ou moins

de la pêche, et que la pêche à la lance était commune à tous; mais les chefs s'y montraient les plus adroits, et avaient la prétention d'y exceller. La pêche, en général, était, d'ailleurs, une espèce d'amusement ou de récréation pour eux, soit qu'ils pêchassent à la ligne en pleine mer, au filet dans les lacs ou baies, ou à la lance sur les rescifs. Rien de plus animé que le départ, pour une de ces excursions, d'un chef armé de lances et de dards, et qu'accompagnait une multitude de ses gens, au milieu des cris de la foule. Les chefs n'y allaient guère que quand la pêche était abondante; aussi, à leur retour, chacun, indistinctement, venait-il chercher sa part, et ces jours de pêche étaient autant de jours de fêtes. La pêche était une occupation presqu'entièrement réservée aux hommes, comme la fabrication des étoffes et des nattes l'était aux femmes exclusivement. C'était le plus fatigant de tous les travaux; car elle tenait les travailleurs dehors, la nuit; les exposait à l'ardeur du soleil, pendant le jour; et, de plus, ils devaient souvent plonger, pour recueillir des coquillages, dans les cas où le poisson était rare.

C. Cuisine.

A la suite de ce que j'ai pu savoir sur le choix de leurs alimens, viennent tout naturellement se placer les notions recueillies sur leur manière de les préparer; et l'on en pourra conclure que leur industrie

culinaire, sans être peut-être aussi développée que la nôtre, n'était pourtant pas aussi imparfaite qu'on serait d'abord tenté de l'imaginer.

Toutes les substances dont ils se nourrissaient, comme leurs fruits, du moins pour la plupart, ainsi que la volaille, les cochons, etc., étaient cuits avant de paraître sur la table; à l'exception de quelques poissons, qu'ils mangeaient crus, en les trempant, à chaque bouchée, dans de l'eau salée, qui, à défaut de sel, était l'assaisonnement de tous leurs mets. Aux îles Sandwich, où ils avaient du sel, ils le mangeaient presque à pleine main; à la Nouvelle-Zélande, ils n'en mangent pas du tout, et ne veulent pas même se servir de l'eau salée, en usage dans presque toutes les autres îles. Leur manière de cuire, la seule et la même dans toutes les îles, était simple; mais excellente. Ils se servaient de fours construits au fur et à mesure des besoins, et dont ils trouvaient les matériaux partout; car quelques pierres, des feuilles ou de la verdure quelconque étaient tout ce qu'il leur fallait. Ce qu'ils voulaient cuire étant prêt, ils faisaient, dans la terre, avec le premier morceau de bois venu, un trou d'environ un pied de profondeur qu'ils remplissaient de bois, auquel ils mettaient le feu, après l'avoir couvert de pierres.

Le bois consumé, et les pierres bien chaudes, ils mettaient dessus ce qu'ils voulaient cuire, couvrant le tout de feuilles vertes et de terre. L'expérience

leur avait appris combien de temps il fallait laisser l
objets ainsi couverts ; et, quand ils les retiraient, i
étaient toujours bien cuits; la viande savoureuse
tendre, et nullement inférieure à ce qu'elle aura
pu être, cuite dans nos poêles ou nos meilleurs four
Ce mode de cuisson était le seul qu'ils connussen
dans toutes les îles ; cependant ils faisaient quelqu
fois cuire, dans la flamme, le fruit à pain, le féhi
autres bananes. Préalablement à la cuisson, ils gra
taient, à l'extérieur, le fruit de l'arbre à pain, le co
paient en deux ou en plusieurs morceaux et en enl
vaient la pulpe. Ils en faisaient autant du taro et d
ignames. Quant au tioo (conserve de fruit à pain), a
poisson et à la volaille, on les enveloppait dans d
feuilles vertes. Les cochons et les chiens se cuisaien
en entier, après avoir été vidés et nettoyés avec soi
Ils avaient différentes manières de préparer leu
fruits, et les mêlaient souvent pour varier leurs plat
mais le fruit de l'arbre à pain était, de tous, le pl
estimé, et, toujours, aux îles de la Société, la nou
riture principale. Ce fruit ne se conserve pourta
pas dans son état naturel, et se gâte au bout de deu
ou trois jours de cueillette; mais les Indiens avaien
trouvé des moyens de le conserver. D'abord ils
laissaient dans le four, auquel ils pratiquaient un
petite ouverture, afin d'en tirer la quantité nécessai
pour les besoins de chaque jour. Dans cet état, l
fruit de l'arbre à pain se nommait *opio*, et pouva
se conserver deux ou trois semaines; mais non san

perdre, alors, beaucoup de sa qualité. Ceci, d'ailleurs, ne se faisait que vers les derniers jours des saisons de grande abondance, parce que, devant alors cueillir une grande quantité de fruits mûrs, ils les auraient perdus, s'ils ne les avaient ainsi préparés. Ces fours de conservation étaient immenses. Comme, pour les construire, ils se réunissaient plusieurs familles des mêmes districts, on cuisait à la fois des milliers de fruits; et, tant qu'ils duraient, il y avait des fêtes et des réjouissances. Une manière plus générale d'en tirer parti, c'est d'en faire un aliment qu'ils nommaient *tioo*, fort aimé d'eux, quoique d'un goût aigre, et qui peut se conserver toute une année ou même plus. A cet effet, on pratique, dans la terre, de grands trous, dont on couvre le fond et les côtés avec de l'arétou nonoha (*papyrus odoratus*), des feuilles de l'oboui seitaminée, du ti (*dracœnæ species*) ou autre verdure. On y met le fruit à pain, gratté et coupé en deux, après en avoir enlevé le cœur, comme on fait pour le cuire, et on le recouvre d'herbes ou de feuilles et de pierres. Dans cet état, il fermente au bout de très-peu de jours. On tasse alors le tout, avec les pieds, en montant dessus, et l'on en fait une pâte solide, qu'on laisse dans ce trou, couvert de feuilles, de pierres et de terre, où elle se conserve très-bien, pour les temps de disette ou de guerre. Afin de le manger, il faut aussi le cuire; ce qui se fait, comme pour les autres mets, dans des fours de pierres chaudes, et en l'envelop-

pant en des feuilles, par morceaux d'environ deux livres.

Quant aux mélanges de ces différens fruits, ils les variaient presqu'à l'infini; mais les plus ordinaires étaient celui du pia avec la banane, de la banane avec le fruit à pain, etc.; toutes combinaisons formant des pâtes très-agréables à manger, quand elles sont cuites. De même étaient leurs popoi, qui sont différens fruits, mûrs ou cuits, brisés et mêlés ensemble avec le lait de noix de coco ou avec de l'eau seulement, et qu'ils faisaient assez liquides pour pouvoir les boire.

§ III.

Vêtement.

Si les Polynésiens étaient agréablement et commodément logés; s'ils ne manquaient presque jamais de nourriture; et si, même, ils se procuraient, presque sans travail, des alimens, le plus souvent, non moins abondans que délicats; leur industrie manufacturière ne faisait pas non plus défaut à la nécessité qu'éprouve l'homme de se préserver, par le vêtement, sous quelque latitude qu'il habite, des alternatives du chaud et du froid. A cet égard, comme aux autres, ils avaient même su joindre, jusqu'à un certain point, les intérêts du

luxe à ceux de la commodité, n'oubliant pas plus qu'ailleurs que la coquetterie est aussi une sorte de besoin pour l'homme; de manière qu'après avoir exposé les procédés, aussi simples qu'ingénieux, par lesquels ils se procuraient les étoffes nécessaires pour se vêtir, j'aurai à présenter quelques détails assez piquans, peut-être, sur la toilette polynésienne.

A. Habits.

Les nattes flexibles et les légères étoffes qu'ils étaient parvenus à fabriquer de l'écorce de plusieurs de leurs arbres, leurs étaient plus que suffisantes pour se préserver des inclémences de l'air, sous un climat constamment si doux. La confection de l'un et de l'autre de ces objets restait entièrement dévolue aux femmes. C'était leur plus grand travail aux îles de la Société, des Amis, des Navigateurs, de Sand wich, etc.

La fabrication de la tapa était d'autant plus rude, qu'une pièce, une fois commencée, devait s'achever presque sans la moindre interruption; et il paraît que le maniement prolongé du pesant maillet a coûté la vie à plusieurs d'entr'elles.

Voici comment les Polynésiennes confectionnent ces étoffes.

Après avoir détaché des arbres qui la fournissent, et qui seront mentionnés plus bas, l'écorce propre à

fabriquer leurs étoffes, elles la mettent tremper dans l'eau de rivière, jusqu'à ce que le premier épiderme dur et vert se détache aisément de la partie fibreuse de l'intérieur, qui est mince et blanche, selon la nature des arbres dont elle provient. L'intérieur de l'écorce ainsi détaché, elles l'étendent sur la verdure en fils de peu de largeur, mais bien rapprochés les uns des autres, ou prennent soin de les tenir partout à la même épaisseur, et de leur donner une fois la largeur et la longueur que doit avoir la pièce qu'elles ont à fabriquer. Ces fils restent quelque temps en cet état, afin d'en dissiper l'humidité; et cette seule opération suffit pour les joindre ensemble, de manière à ce qu'ils ne fassent qu'un tout déjà susceptible de se plier et d'être apporté dans les ateliers ou maisonnettes, où s'achève la fabrication.

Là, sont disposées des pièces de bois carrées, de vingt à trente pieds de long, sur environ sept à dix pouces d'épaisseur et un peu évidées par en bas, de manière à ne porter sur la terre que par leurs extrémités.

Ces pièces de bois, qu'on pourrait nommer métier, puisqu'elles servent, en effet, à la fabrication des étoffes, sont toujours tirées du mara (*cephalanthus*), qui est jaune, dur et très-sonore. Quand l'écorce fibreuse est apportée à l'atelier dans l'état précédemment décrit, les ouvrières en couchent l'une des deux extrémités, dans toute sa largeur, sur le métier; et, après l'avoir un peu mouillée, se mettent

à la battre dans toute son étendue, avec une sorte de maillet carré, de douze à quatorze pouces de longueur sur deux et demi à trois d'épaisseur, sillonné, sur ses quatre faces, de petites lignes peu profondes et d'une dimension inégale, c'est-à-dire plus minces sur une face que sur l'autre, et diminuant ainsi, graduellement, sur chacune de manière à devenir aussi délicates que le fil le plus délié. Les ouvrières battent ainsi la pièce, en longueur et en largeur, commençant par le côté du maillet pourvu des rainures les plus larges et les plus profondes, et continuant ainsi, successivement, jusqu'aux plus fines, et là se termine le travail.

Quand une pièce d'étoffe était ainsi achevée (car je parle ici plutôt d'une industrie passée que d'une industrie encore bien active), on la portait avec soin sur quelque gazon, et on la mettait sécher au soleil, ce qui, sous les tropiques, ne demandait pas beaucoup de temps; puis, roulée et enveloppée, on la suspendait aux poutres ou toits des maisons, pour s'en servir au besoin, soit comme habillement, soit comme présent à faire dans les noces, dans les cérémonies, etc., aux chefs, aux prêtres, aux sorciers, etc.

Chaque famille avait, comme je l'ai dit, une de ces maisonnettes où les femmes s'occupaient de cette fabrication; mais il y avait, de plus, dans chaque district, des espèces d'ateliers publics, maisons spacieuses où une immense quantité de ces étoffes se fabriquait à

l'occasion des fêtes, des visites des Aréoïs, d'un principal chef ou d'autres solennités. Là, les femmes se réunissaient souvent au nombre de deux ou trois cents. Les provisions leur étaient alors apportées par les hommes, qui même, en pareil cas, faisaient la cuisine; car les ouvrières, commençant des pièces de six à sept cents pieds de long sur dix à douze de large, n'avaient ni trève ni repos. Le bruit étourdissant des maillets se faisait entendre dès le matin, de bonne heure, pour ne cesser que tard, dans la soirée; mais leurs travaux, quoique fatigans, étaient plutôt agréables que pénibles pour elles; car, dans l'heureuse disposition d'esprit de ce peuple, la gaieté et les plaisirs régnaient au sein même de la fatigue, si bien que toutes ses occupations se changeaient, en quelque sorte, en plaisirs. Ainsi, fort souvent, les fabricantes de tapa ne travaillaient qu'au milieu des rires, des chants et des danses; et, comme il y avait de l'émulation entr'elles, l'achèvement de chaque pièce devenait l'occasion d'une scène d'allégresse, où celles qui venaient de la finir poussaient des cris de joie, et se mettaient à chanter et à danser autour de l'atelier de celles de leurs compagnes qui n'avaient pas encore rempli leur tâche. Tableau charmant, sans doute, qui pourrait faire croire que l'âge d'or des poëtes n'est pas tout-à-fait une fable !

Les arbres dont l'écorce était propre à faire de la tapa étaient :

1° Le maïoré (*artocarpus incisus*), dont on

ne prenait, à cet effet, que les jeunes branches ;

2° L'aoa ou ora (*ficus prolixa*) ;

3° Le mati (*ficus tinctoria*);

4° L'auté (*broussonetia papyrifera*).

Le maïoré et l'auté se travaillaient seuls et produisaient de très-belles pièces blanches; mais on les mélangeait pour en faire une espèce d'étoffe à jour ou mousseline de qualité supérieure. Le mélange du maïoré et de l'ora, de l'ora et du mati, en produisait aussi de fort belles, mais de couleur terne.

Les Polynésiens avaient différentes sortes de teintures végétales. Ainsi, de l'intérieur de l'écorce du tiaïri (*aleurites triloba*), ils tiraient une espèce de gomme ou couleur très-épaisse d'un rouge foncé, dans laquelle ils trempaient l'étoffe fine faite avec les branches du maïoré, ce qui lui donnait la consistance d'une toile cirée, et la rendait même, quelque temps, imperméable à la pluie. Ainsi, encore, du suc blanc du fruit du mati (*ficus tinctoria.*), et des feuilles du tou (*cordia sebestena*), ils obtenaient une très-belle couleur rouge, et en tiraient une autre, mais plus obscure, de l'écorce de l'aïto (*casuarina equisetifolia*). L'écorce du nono (*morinda citrifolia*), et les feuilles de l'obuiscitaminée, leur fournissaient un très-beau jaune, mais peu solide, qu'ils prétendaient améliorer, en y ajoutant le fruit râpé du tomanou (*calophyllum inophyllum*). Souvent ils mêlaient ensemble plusieurs autres

plantes, qui donnaient à leurs étoffes, soit une bonne odeur, soit des couleurs variées. Ils faisaient aussi fréquemment usage de l'éréa (*curcuma longa*), dont ils se servaient dans toutes les îles, non seulement pour teindre leurs étoffes, mais aussi pour se peindre le corps et la figure.

Outre qu'ils donnaient une couleur unie à des pièces entières, ils en avaient de nuancées, et d'autres où, sur un fond jaune, ils plaçaient des guirlandes de fleurs, ou autres dessins d'un beau rouge, produisant un très-bel effet. Ces étoffes de luxe n'étaient portées que par les chefs, les prêtres et leurs femmes, et s'employaient, surtout, pour une espèce d'habillement, nommé tipouta, qui, comme le poncho des Américains, beaucoup plus long que large, et ayant, au milieu, un trou propre à laisser passer la tête, tombe sur le devant, et sur le derrière du corps, en descendant jusqu'à la moitié des jambes, et couvre les épaules, mais laisse les bras libres et à découvert. La confection des étoffes de cette espèce demandait beaucoup plus de soin que celles des autres. Elles étaient beaucoup plus épaisses; car, souvent, on mettait deux ou même trois pièces les unes sur les autres, pour n'en faire qu'une seule, en les battant avec le maillet, après les avoir mouillées, de la manière décrite plus haut. Quant aux dessins ou aux fleurs, leur application demandait plus d'attentionque d'art; car, dès qu'une pièce était fabriquée, teinte en jaune et bien tendue, on

prenait des fougères ou d'autres herbes ou feuilles à jolis dessins; on les imbibait de couleur rouge, on les étendait sur la pièce, on les y pressait doucement avec la main, et la couleur s'imprimant, sans peine, sur l'étoffe encore molle, reproduisait correctement la forme de la feuille ou de l'objet qu'on y avait ainsi étendu.

La fabrication de tous ces produits étant entièrement abandonnée aux femmes, les épouses des chefs présidaient toujours à leur confection. Non contentes d'y travailler elles-mêmes, elles avaient encore, pour la plupart, la prétention d'exceller, surtout, dans la fabrication des étoffes plus précieuses, comme les étoffes nuancées et les étoffes ornées de fleurs, dont je viens de parler. Dans les momens de travail public, quand plusieurs centaines d'ouvrières devaient se réunir en un même atelier, elles étaient aussi toujours présentes; et, cela, depuis le commencement jusqu'à la fin des opérations, aidant à préparer l'écorce, à l'unir; travaillant, en général, en personne, à la plus grande pièce. Lorsque tout était fini, toutes se mettaient à chanter, à danser, et un bon repas faisait oublier les fatigues de ces corvées, d'ailleurs si joyeuses.

Les nattes aussi étaient fabriquées par les femmes. Celles qu'on faisait avec l'écorce des jeunes branches du bouraau (*hibiscus*) étaient d'un tissu très-fin. Cette écorce, après avoir été bien trempée et bien lavée, se grattait avec beaucoup de soin, sur une

petite planche, au moyen d'un coquillage, tant pour l'amollir que pour la rendre mince, et en faire sortir la partie gommeuse, avant que de la travailler; aussi ne l'employait-on que pour la confection des tipouta, et autres vêtemens des chefs. Celles qui servaient de voiles de pirogues ou de coucher, étaient faites de diverses autres écorces, et même des feuilles du jeune fara (*pandanus*), également préparées dans l'eau, grattées et amollies; mais demandaient moins de travail. Toutes étaient faites à la main, quelques-unes ornées de différens dessins, et souvent d'un tissu si fin et si régulier, qu'on pourrait le comparer à celui des produits de nos meilleures fabriques.

Ces étoffes et les nattes ne servaient que de vêtemens le jour, de coucher ou de couverture la nuit. Les étoffes étaient indifféremment à l'usage des deux sexes; mais, comme vêtement, les nattes n'étaient portées que par les hommes. On ne pouvait aller à l'eau ni avec les nattes, ni avec les étoffes, parce que les nattes étaient d'une trop grande valeur pour ne pas les ménager, et parce que l'étoffe tombait en lambeaux, comme du papier, au moindre contact de l'humidité. Il fallait donc se dépouiller de tout vêtement pour se baigner ou pour aller dans l'eau; et c'est en cet état de nudité complète que les femmes, sans même excepter la reine, préparaient l'écorce pour la confection des objets dont je viens de parler.

B. Toilette (*tatouage*).

J'ai déjà signalé plusieurs fois l'effet pittoresque de leurs costumes d'apparat, dans les fêtes et dans les réunions publiques. Il faut rappeler ici un usage, bien souvent décrit par les voyageurs; usage existant dans toutes les îles, excepté dans celle de Rapa, et dans un petit nombre d'autres. Je veux parler du tatouage ou coutume de s'imprimer des marques dans la peau avec une liqueur d'un bleu foncé, exprimée du noyau du fruit du tiaïri (*aleurites triloba*) brûlé. Le tatouage ne différait que par le genre des dessins. Ils recevaient, pour la première fois, ces marques, à l'âge de puberté; et, depuis, dans tous les âges, suivant les circonstances, leur rang et leur conduite. A la Nouvelle-Zélande, par exemple, les dessins indiquent les différentes tribus, de manière qu'on pourrait dire que, là, le peuple ou les vassaux portent les signes de leur vassalité, et les chefs leur écusson sur la figure; car c'est la figure qui, à la Nouvelle-Zélande, est le plus tatouée. Pour les femmes, le tatouage n'était, presque partout, qu'un ornement; mais, pour les hommes, c'était, souvent, un signe de distinction, le souvenir d'un haut fait, l'attestation d'une bravoure extraordinaire; ou il avait pour but de perpétuer la mémoire d'un ami, d'un enfant, d'une mère ou de quelqu'événement glorieux ou funeste, soit qu'ils s'y fussent signalés

eux-mêmes, soit qu'ils y eussent perdu quelqu'objet digne de leurs regrets.

Aux îles de la Société ils recevaient le tatouage beaucoup plus jeunes qu'en d'autres îles; du moins les jeunes filles étaient-elles obligées de l'y subir de fort bonne heure, non que des rites les y contraignissent, mais seulement pour ajouter à leur beauté; car, là, point de beauté parfaite sans ces ornemens. C'était de huit à dix ans que commençaient, pour elles, ces pénibles opérations, cause de douleurs si aiguës, que quelques-unes même y succombaient, quoique le tatouage n'eût lieu que par courtes séances, pour ne pas trop fatiguer les pauvres patientes. Pendant l'opération, elles étaient entourées de leurs mères et d'autres femmes qui les maintenaient, les encourageaient, les battaient, même, pour les rendre dociles, et les faisaient rester immobiles, pendant que le *tahoua* ou artiste (car c'est bien ainsi que je dois le nommer), imprimait, sur leur personne, ses fantastiques, mais toujours gracieux dessins. Aux îles de la Société, les femmes étaient tatouées aux mains, au bas des jambes, aux pieds, aux cuisses et aux hanches; mais jamais sur d'autres parties du corps. On commençait par les cuisses; et les jeunes filles ne s'habillaient guère qu'après avoir reçu les premières de ces marques; car, avant, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, elles allaient entièrement nues.

Le tatouage différait par le genre des dessins et

par les parties du corps où les marques en étaient imprimées. A la Nouvelle-Zélande, c'étaient des lignes minces, mais très-régulièrement dessinées, et qui, souvent, couvraient toute la figure, tandis qu'ils en traçaient rarement sur les autres parties du corps; ces dessins, d'un genre tout particulier, ne ressemblent pas mal aux ornemens des colonnes de quelques ordres d'architecture.

Aux Marquises, le tatouage s'imprime toujours en larges lignes traversant horizontalement le corps et la figure, comme autant de rubans blancs; et, là, des chefs ou des guerriers distingués en ont, souvent, le corps entièrement couvert, même jusqu'aux oreilles, aux lèvres et aux yeux. Ils ne peuvent réussir à se défigurer de la sorte qu'au prix de tourmens affreux; car, quoiqu'ils ressemblent alors à des nègres, ce n'est pourtant plus le même aspect. Il y a dans la contenance d'un homme ainsi tatoué, quelque chose qui repousse et fait horreur. C'est le sauvage inhumain dans son appareil le plus hideux; c'est le barbare cannibale, sous son point de vue le plus dégoûtant; c'est un tigre, un monstre qui fait frémir, qui boirait du sang humain, et qui dévorerait des chairs palpitantes.

Aux îles Gambier, le tatouage, qui est beau, ressemble à celui des Marquises; mais il est en lignes moins larges et mieux dessinées. Plusieurs en sont tout couverts; et, à distance, on les croirait habillés. Cependant ils se surchargent beaucoup moins que les

chefs, et les guerriers des îles Marquises; car, très-peu d'entr'eux ont des marques sur la figure, et leurs femmes ne sont que rarement tatouées. J'en ai vu pourtant quelques-unes qui avaient des lignes au bas des jambes et près des mains. Comme dans plusieurs autres îles, ils ne reçoivent ces marques qu'à l'âge de puberté, par petites parties, et à longs intervalles; mais il paraît qu'ils continuent à en recevoir à tout âge; aussi les vieillards en sont-ils plus couverts que tous les autres.

Aux îles de la Société, les figures, moins prodiguées, étaient disposées avec plus de goût. Ils imitaient souvent des objets de la nature, des animaux, des poissons et même des hommes. Uu Indien d'O-taïti vit une fleur de lys sur la boussole du bâtiment français l'*Adhémar*. Après l'avoir soigneusement examinée, il s'en alla et revint, peu de temps après, avec un autre Indien qui portait cette figure imprimée sur le bras et parfaitement imitée. Ni là, ni dans les îles environnantes, pas la moindre trace de tatouage sur la figure; aux îles basses de l'archipel Dangereux, tout le corps, la figure exceptée, en est souvent couvert; mais sans ordre et sans régularité.

L'instrument avec lequel s'imprimaient ces marques était extrêmement simple, ne consistant qu'en un tout petit fragment d'os, rarement long de plus d'un demi-pouce, de la forme d'une herminette, et ayant pour manche un bâton de longueur proportionnée. Ce petit instrument avait, au tranchant,

trois à cinq petites pointes ou dents, avec lesquelles se faisaient les piqûres dans la peau. Le *tahoua* (l'artiste), trempait ces pointes dans la liqueur bleue, les adaptait aux dessins qu'il avait préalablement tracés avec du charbon ou autre chose, et frappait légèrement dessus avec un autre petit bâton. Les dents pénétraient dans la peau, et la liqueur circulait dans les piqûres qu'elles avaient faites, piqûres qui, toutes légères qu'elles étaient en apparence, n'en restaient pas moins absolument indélébiles.

SECTION III.

PLAISIRS.

J'ai déjà peint ces insulaires comme grands causeurs, vifs, animés et amis de la société. On les a vus chercher et trouver des distractions et des occasions de réjouissances jusque dans leurs travaux, en apparence les plus pénibles; aussi pouvait-on presque dire que, dans son cours ordinaire, leur existence n'était qu'une fête.

J'exposerai successivement ici leurs amusemens domestiques, les plaisirs plus brillans que leur procurait la grande société des Aréoïs, et enfin leurs réjouissances publiques.

§ Ier.

Fêtes de famille ou de districts.

Si quelques heures d'un travail forcé, si les rites d'une religion quelquefois un peu exigeante, séparaient momentanément les amis, les maris, les enfans et les femmes, quand il n'y avait point de restrictions, et dès qu'ils pouvaient quitter ces occupations rarement pressantes, ils se hâtaient de se réunir, non-seulement entre membres d'une même famille, mais encore plusieurs familles d'un même village ou d'un même bourg, sur un même point ou dans la même demeure. Là, après les repas, et lorsqu'ils n'avaient plus rien à faire, le son du *vivo* (flageolet), le son du *péhou* (tambour), les mettait bientôt tous en mouvement. Ils ne tardaient pas à commencer leurs *péhés* (chants), leurs *oris* (danses), et passaient ainsi, presque chaque jour, des heures entières à se divertir et à goûter, dans leur heureuse insouciance, ces brillans plaisirs pour lesquels ils étaient si passionnés. Les enfans prenaient part, dès l'âge le plus tendre, à chacun de ces exercices, et souvent y remplissaient, conformément aux mœurs nationales, des rôles de la plus choquante indécence, aux acclamations et au grand amusement des personnes plus âgées.

A O-taïti, et dans les îles environnantes, ce qu'ils

aimaient le plus au monde, c'étaient la danse, le chant et les représentations. L'harmonie nasale de leur *vivo*, dont on jouait avec le nez, ou le bruit insignifiant de leur *péhou*, suffisait pour les faire tressaillir ; et, dès qu'avec accompagnement de ces instrumens, on entonnait un de leurs airs favoris, leur figure s'animait, et tout leur corps, s'agitant en un mouvement mesuré, indiquait assez l'impression de plaisir qu'ils avaient reçue. Leurs exercices de ce genre commençaient par deux ou quatre personnes vêtues, quelquefois, jusqu'à la ceinture ; mais, en d'autres danses, impatiens et suivant la pantomine des acteurs, plusieurs des spectateurs s'élançaient tour à tour sur la scène. Tout habillement alors devenait superflu, le tout s'exécutant dans un état de nudité complète. Acteurs et spectateurs, tous paraissaient alors atteints de folie, et représentaient, souvent, comme les Aréoïs, des scènes dont nos mœurs permettent à peine l'indication. On les voyait alternativement danser et gesticuler des mains et des bras. Les femmes chantaient et les hommes récitaient sur un ton passionné, à l'unisson, en mesure, formant comme la base des chants féminins, tandis que le flageolet et le tambour accompagnaient le tout. Les danses, en général, se nommaient *oris* ou *faupas*, quand elles étaient accompagnées de musique.

Les principales étaient :

1° *Oupépéhé*, danses et chants de femmes, avec accompagnement de tambour. Il n'y avait qu'un

homme et une femme qui chantassent. Toutes les autres femmes ne faisaient entendre qu'une espèce de sifflement, en accord avec le chant. Cette danse s'exécutait en état de nudité complète.

2° *Mamaha*, danse d'hommes et de femmes, au son du tambour. Les danseurs étaient aussi tous nus.

3° *Éhoura*, espèce de représentation où les acteurs s'habillaient derrière un rideau. Les hommes ouvraient la scène, en appelant à plusieurs reprises, et d'un ton passionné, les femmes qui arrivaient, bientôt, habillées avec beaucoup de recherche, la tête ornée de fleurs, les cheveux tressés et inondés d'huile et de parfums. Elles entraient et sortaient à chaque instant, incessamment appelées par les hommes, dont les gestes, les mouvemens, les paroles, exprimaient l'impatience, et qui semblaient tressaillir de plaisir à la vue de leurs amantes. Ils aimaient beaucoup cette espèce de représentation, pendant laquelle les musiciens étaient assis sur une élévation. Cet exercice ressemblait au *heiva*, et à plusieurs autres danses des Aréoïs, accompagnées de pantomimes et de paroles.

Il y avait encore le *mamoua*, le *maoupépé*, et plusieurs autres, mais si obscènes, qu'il est de toute impossibilité de les décrire.

Ainsi, enclins aux plaisirs, ils saisissaient toutes les occasions de s'en procurer. Dans tous les districts, il y avait presque journellement des réunions et des danses où les femmes se rendaient parées, ornées de

fleurs et de guirlandes, inondées d'huiles, parfumées et couvertes des plus blanches étoffes.

Comme toutes les nations indiennes, ces insulaires aimaient beaucoup à se frotter d'huile, les cheveux et tout le corps; mais au lieu de ces graisses dégoûtantes dont on se sert, à cet effet, en beaucoup d'autres pays, les habitans des îles de la Société employaient une huile préparée avec le bois de sandal et autres bois et fleurs, dont le parfum eût été recherché dans les pays les plus civilisés. Presque toutes leurs danses étaient dans le goût de celles que je viens de citer, et s'exécutaient, pour la plupart, dans un état de nudité complète. Il y avait même souvent, entre les districts, des assauts de danses et de représentations. Ils se portaient des défis; ils concouraient, en présence des chefs et de nombreux spectateurs; et, quoique les danses fussent toutes plus ou moins lascives, celles qu'ils choisissaient pour ces espèces de concours étaient généralement les moins obscènes. On y luttait surtout d'agilité et de grâce dans les mouvemens.

§ II.

Fêtes des Aréoïs.

J'ai déjà parlé des Aréoïs, en les considérant dans leur origine, dans le mode de leur initiation,

dans leurs mœurs, dans le but présumé de leur établissement; mais, surtout, sous le point de vue religieux, et comme formant, sans nul doute, une association essentiellement revêtue de ce caractère.

Je n'ai plus à m'en occuper ici que pour les considérer sous le rapport purement profane, et comme contribuant, évidemment, par les habitudes de leur éducation, et par une sorte de vocation toute spéciale, aux amusemens d'un peuple qui ne semblait vivre que pour la joie.

La vie entière des membres de la société des Aréoïs se passait, en effet, dans les plaisirs et dans les fêtes. C'étaient des espèces de bardes, de troubadours ou plutôt de comédiens ambulans, allant de lieu en lieu donner des représentations, et exécuter des scènes et des danses. Leurs chants étaient une sorte de récitatifs, mais cadencés, généralement accompagnés de tambour et de musique. Ils y célébraient la création de l'univers, les merveilles de la nature, les grands événemens et les exploits des dieux inférieurs et des héros. Ils récitaient les poëmes de Mani, de Hiro, chantaient leurs voyages, leurs combats, leurs victoires, et ajoutaient à l'expression des paroles, par des gestes et par des mouvemens aussi gracieux qu'animés. Ils avaient, de plus, des espèces de combats de gladiateurs, comme chez les anciens Grecs et Romains; aussi, leurs fêtes, où le luxe des costumes, la pompe du cérémonial, la musique, les chants, et le nombre des acteurs se réu-

nissaient pour inspirer la gaieté, l'enthousiasme et le délire, attiraient-elles le peuple en foule, et l'on peut dire qu'ils étaient toujours, dans toutes les îles, l'âme des plaisirs et des festins.

Leurs représentations ne se bornaient pas aux scènes mythologiques et historiques. Ils en avaient de plus singulières et de plus animées encore. C'étaient celles où leurs associés de classe inférieure représentaient, sans scrupule, la volupté et l'amour; et où il n'était pas rare que des jeunes gens et de jeunes filles offrissent au public des sacrifices à la déesse de ces plaisirs. Ces scènes commençaient également par des chants et des danses; les premiers ne roulant que sur les délices des plaisirs des sens, et les dépeignant avec d'autant plus de vérité et de feu, que tout y était exprimé en termes non équivoques. Quant aux danses, uniques dans leur genre, et probablement connues là seulement, c'était tout ce que le génie de la volupté peut inventer de plus lascif.

Ils ne représentaient néanmoins que rarement ces scènes à nos yeux si scandaleuses, mais qui, dans leurs mœurs, n'avaient rien de répréhensible ni de choquant. Je crois même qu'elles entraient, comme les scènes mythologiques et autres plus graves, dans l'esprit de l'institution des Aréoïs, et représentaient seulement, par des images vivantes, au lieu de figures inanimées, les deux principes de génération dans la nature; auquel cas, elles n'impliqueraient

d'autres idées que celles que les anciens Égyptiens attachaient à leur *phallus*, et que les habitans de l'Inde attachent encore à leur *lingam*.

Les scènes d'amour étaient pourtant les plus fréquemment représentées; mais de celles qui, même dans nos mœurs, n'auraient rien de répréhensible; espèces d'élégies en action, qui n'étaient ni sans beautés poétiques, ni sans entraînement.

Les Aréoïs n'étaient jamais stationnaires. Ils allaient d'île en île, et de district en district, leur vie se passant en des fêtes continuelles. Vénérés par le peuple, recherchés surtout par les chefs, ils étaient partout les bien-venus, partout magnifiquement traités, partout comblés de présens.

Leurs divers exercices poétiques, musicaux, chorégraphiques ou gymnastiques, avaient souvent lieu le soir, aux flambeaux, et ces scènes nocturnes, en des lieux où la superstition et des craintes puériles permettaient à peine aux autres hommes de bouger de leurs demeures, n'ajoutaient pas peu au prestige de leur existence et au respect qu'ils inspiraient; car, seuls entre tous, sous la protection des dieux, ils pouvaient ainsi braver les esprits.

Leur nombre était fort considérable, et paraît l'avoir été plus encore avant la découverte. Des traditions attestent le concours de cent cinquante pirogues venant à la fois de Raïatéa, d'Ouhaïné, etc., et qui portaient rarement, chacune, moins de trente à quarante, et quelquefois de cent personnes. Les

habitans se souviennent encore de fêtes où l'on tuait plus de mille ou douze cents cochons.

On a vu la description des cérémonies de réception; mais il serait difficile de se faire une idée de l'imposant spectacle que devait présenter l'arrivée d'une pareille flottille, quand s'approchaient ensemble du rivage ces doubles pirogues, grandes et belles par elles-mêmes, toutes pavoisées, surchargées de monde; et quand les premiers Aréoïs, en grand costume, la tête ornée de plumes et de fleurs, en descendaient aux acclamations de leurs collègues et de la multitude, qui, généralement, avaient tout préparé d'avance, pour célébrer leur venue; et, si les longueurs d'un cérémonial assommant n'eussent pas rendu ce spectacle languissant et ennuyeux, peu de démonstrations de ce genre, en auraient, sans doute, soutenu la comparaison.

Dans tous les lieux où arrivaient les Aréoïs, des maisons spacieuses étaient préparées pour les recevoir. A des jours fixés, commençaient leurs représentations et leurs danses, auxquelles présidaient les premiers Aréoïs, en grand costume; mais assis sur quelqu'élévation, et seulement comme spectateurs, sans jamais figurer ni exécuter eux-mêmes. Les musiciens, ceux qui battaient les caisses (1), les chanteurs et les dé-

(1) Leurs tambours avaient environ trois à quatre pieds de haut, et neuf à douze pouces de diamètre. Ils étaient d'un seul morceau de bois presque entièrement évidé, mais solide par

clamateurs, étaient assis sur une plate-forme, également un peu élevée, et les acteurs ou danseurs occupaient une place marquée devant ou dans la maison. Dans les grandes réunions, leurs exercices commençaient toujours par des sujets religieux. La description des deux principes, Taaroa et la matière avec laquelle il s'unit, la création de l'univers, des dieux, des élémens, des esprits, des plantes et des autres productions de la terre; puis la vie des demi-dieux ou des héros, leurs voyages, leurs combats, etc.; puis les sujets d'amour, dialogues entre amans (plaintes, querelles, véritables scènes de comédie), et les représentations finissaient toujours par des danses; mais, comme je l'ai déjà dit, ils avaient aussi des gladiateurs; et, dans les occasions ordinaires, ils commençaient leurs fêtes par le défi au combat, qui se faisait en plaçant la main gauche sur la poitrine, et en frappant de la main droite le creux que forme alors le bras gauche près du coude. A cet appel, tout étranger pouvait descendre dans l'arène; et, si ce défi était accepté par quelqu'un des spectateurs, les

le bas, à peu près comme nos mortiers. Ils garnissaient l'ouverture d'en haut, d'une peau de requin bien tendue, par nombre de petites cordes, qui s'attachaient vers le milieu ou au bas de l'instrument. Ces tambours, faits avec le poua (*crateava religiosa*), bois jaune, dur et beau, étaient toujours ornés de figures et de dessins. Ceux des Maraïs ou temples étaient beaucoup plus grands, mais faits de la même manière. On les battait avec les deux mains, sans jamais se servir de baguette, ni de rien d'analogue.

combattans se portaient des coups qui souvent avaient des suites fatales; mais si la lutte n'avait lieu qu'entre membres de la société, il était rare qu'ils se fissent du mal. C'étaient alors plutôt des assauts ou des exercices que des combats.

Toutes ces scènes, ces danses, ces combats, étaient, comme j'ai déjà dit, exécutés par les nombreux subalternes d'entre les Aréoïs, et ceux qui s'attachaient à leur suite. Les principaux, comprenant les chefs, et ceux des six premières classes, ne faisaient que présider dans les grandes fêtes, en costume de cérémonie, c'est-à-dire couverts de belles nattes ou d'étoffes de couleur, la tête ornée de plumes et la figure peinte. Ils étaient entourés de nombreux domestiques, empressés à leur obéir; tandis qu'eux-mêmes, sans soins, sans inquiétude, ne pensant qu'aux plaisirs, vivant dans l'abondance, passaient leurs jours au milieu de toutes les jouissances que ces îles enchanteresses offraient alors aux aborigènes; et, pour que rien ne leur manquât, ils attendaient, après leur mort, non-seulement la continuation de tous ces plaisirs, mais encore de nouvelles et de plus pures délices, dans un ciel fait exprès pour eux. Ainsi, dans cette vie comme dans l'autre, tout pour eux était faveurs et priviléges, puisqu'indépendamment de ce ciel qui les attendait, en commerce avec les dieux, dès la terre, leur présence seule portait bonheur à ceux qu'ils daignaient visiter et honorer de leur protection.

D'après cet exposé, qui s'étonnerait du nombre prodigieux des Aréoïs ? Non-seulement respectés et privilégiés, mais encore vivant au sein des plaisirs et des fêtes, qui ne finissaient pas à leur mort, leur existence était, en quelque sorte, un éternel tissu de félicités. Qui n'aurait voulu appartenir à un corps dont les membres ne paraissaient vivre et mourir que pour être heureux ?

§ III.

Fêtes générales.

(Taupiti ou Oroa.)

Outre les divertissemens de famille et des réunions de districts, les fêtes des Aréoïs, et les festins qu'on donnait aux chefs en voyage, dans tous les districts où ils arrivaient ; outre les fêtes des prémices et autres fêtes spécialement religieuses, dont j'ai déjà parlé, en traitant de la religion, ils avaient encore les *taupiti* ou *oroa*, fêtes générales, où la population de toute une île ou de plusieurs îles se réunissait dans un même lieu ; véritables pompes olympiques, dont l'ensemble et les détails avaient quelque chose d'analogue aux brillantes solennités des anciens Grecs, en des circonstances semblables.

Quand une de ces fêtes était annoncée, les préparatifs s'en faisaient partout de longue main, en habillemens, en ornemens, et surtout en pirogues et

en étoffes, destinées à être offertes comme présens aux dieux et aux chefs de la localité où la fête devait se célébrer; car, jamais, ni sous aucun prétexte, les cérémonies religieuses n'étaient négligées, et jamais un chef ne visitait un autre chef, jamais un ami son ami, que sous les auspices et avec le consentement des dieux.

Voici quelques-unes des cérémonies qui s'observaient en cette occasion.

Les Aréoïs arrivaient toujours les premiers, précédés de la pirogue sacrée, chargée de présens pour les dieux, et pour le chef du district où se donnait la fête. A leur arrivée, et avant de débarquer, le chef, le principal des Aréoïs et les prêtres du district, venaient les recevoir, apportant un cochon et des plumes prises au Maraï, sur l'image du dieu Oro, et qu'ils déposaient sur la pirogue sacrée, après avoir félicité les étrangers sur leur arrivée. Cette cérémonie s'appelait *eutou*, et n'avait lieu que pour les Aréoïs. Un des Aréoïs répondait ensuite au discours de leurs hôtes, et descendait avec le *marotaï* (présent pour les dieux), consistant en un petit cochon, des plumes rouges, une branche verte, qu'il apportait au Maraï; et ce n'était qu'à son retour que les autres pouvaient débarquer. Le premier, qui était toujours le grand-maître ou principal des Aréoïs, en grand costume, commençait par inonder le principal Aréoï du district, du *mouoï* ou huile d'onction, et lui remettait le *maro ourou*, suspensoir ou ceinturon

rouge, déjà décrit, formé de plumes de trois couleurs, jaune, rouge et noir, puis il lui faisait présent de la pirogue sacrée, des nattes, des étoffes, et de tout ce qu'il y avait dedans. Le principal des Aréoïs, après les avoir reçus, les remettait à l'arii rahi, ou chef politique, qui en gratifiait les autorités inférieures, ne gardant pour lui que la pirogue sacrée.

Quant aux chefs, s'ils venaient d'une autre île, quoique amis et en paix, ils se faisaient accompagner, outre les présens, consistant en pirogues neuves, en nattes, en étoffes, etc., d'une pirogue sacrée, et d'une victime humaine, observant, alors, les mêmes cérémonies que ceux qui amenaient des secours en temps de guerre, et que j'ai décrites ailleurs. Les visiteurs de la même île n'étaient pourvus que de pirogues neuves, de nattes, d'étoffes, et d'un certain nombre de leurs meilleurs cochons, tous objets destinés au chef chez lequel ils allaient, et qu'ils étalaient avec pompe en débarquant; mais non pas sans avoir préalablement observé la cérémonie du *marotaï*, c'est-à-dire apporté au Maraï des plumes rouges, des feuilles vertes et un cochon, pour les offrir aux dieux, qu'ils priaient, en même temps, de consentir au débarquement.

Le premier aspect de cet appareil était déjà fort imposant, quand des centaines de pirogues, les voiles déployées et couvertes de pavillons, de guirlandes et de fleurs, se dirigeaient par divisions, et, en bon ordre, vers le lieu de la célébration. S'il n'y avait

pas de vent, elles étaient dirigées par nombre d'Indiens entièrement nus, la tête ornée de verdure, et qui, s'avançant en chantant, et ramant en mesure, faisaient voler sur les eaux, avec une rapidité extraordinaire, ces embarcations toujours légères et souvent élégantes. Les chefs, les prêtres, les principaux guerriers, tous en grand costume, se tenaient sur les plates-formes, vers le milieu des doubles pirogues, les premiers après les Aréoïs; puis venaient le peuple et les femmes, dont les pirogues, moins grandes, n'étaient pas décorées avec moins de recherche et de luxe.

Les femmes, en particulier, ne manquaient pas de déployer, dans toutes ces occasions, beaucoup de goût et d'élégance, surtout dans le choix des fleurs et autres ornemens dont elles se couvraient la tête, en forme de guirlande, le col et les épaules, en forme de collier.

Il est à remarquer que, quoique les divers peuples fussent alors en paix, et parussent même très-étroitement liés, chaque homme n'en apportait pas moins toujours ses armes, surtout la lance et la fronde. Il est vrai qu'il les laissait dans sa pirogue en débarquant; mais jamais il ne les perdait de vue. Ce fait peut donner une juste idée du véritable état moral de ce peuple, ainsi que de son caractère, naturellement trompeur et traître, et montre combien ils comptaient peu les uns sur les autres, malgré les

témoignages et les démonstrations de l'amitié la plus dévouée.

Il y avait, comme pour les Aréoïs, des maisons spacieuses, destinées à loger les visiteurs. Quantité de provisions étaient préparées dès le premier jour; mais le gala n'avait lieu que le lendemain de l'arrivée. Avant le jour, de larges fours étaient allumés, les uns pour les végétaux, les autres pour les cochons, les chiens, la volaille, le poisson. L'abondance des alimens préparés pour de pareils festins, est vraiment inconcevable. Le nombre de cochons, seul, passait souvent le mille, et tous, les uns dans les autres, pesaient au moins cent livres. Les cochons et les chiens étaient cuits en entier, et servis ainsi, devant ceux à qui ils étaient destinés, dans des paniers faits avec des branches du cocotier.

Les dieux ou les prêtres recevaient leur part avant tous; puis les Aréoïs, puis les chefs, dont chacun, à son tour, partageait la provende entre ses subordonnés. Tout cela prenait du temps, et ce jour entier se passait soit à manger, soit à distribuer les vivres.

Les *paupa* (fêtes) ne commençaient donc que le troisième jour. C'est alors qu'avaient lieu les représentations, les danses, les combats des Aréoïs; mais, dans ces occasions, il y avait aussi le *fatou noté paupa*, espèce de maître des cérémonies, qui présidait à la fête. Il entretenait une troupe d'hommes et femmes qui voyageaient, comme les Aréoïs, et, comme eux, donnaient des représentations, mais

principalement des combats et des danses. Cette troupe excellait particulièrement dans ces dernières; et l'on peut considérer les femmes qui en faisaient partie, comme les bayadères de la Polynésie.

Ces représentations, comme je l'ai déjà dit, commençaient presque toujours par le *taupiti mahouna* (fêtes de combats), ou par le *tauroua mahouna* (défi au combat), qui comprenait :

1° Le *moto*, combat à coups de poing ;

2° Le *tapouto*, lutte, combat corps à corps;

3° Le *mea*, consistant à se renverser par adresse, en se saisissant par les jambes, etc.

On a vu la manière de porter le défi, ou d'appeler au combat, en mettant la main gauche sur la poitrine, et frappant, de la main droite, le creux que forme alors le bras gauche près du coude. Ils dansaient, aussi, en s'élançant dans l'arène, pour s'animer au combat.

Quand deux champions étaient aux prises, tout était silence autour d'eux, pendant le conflit, et personne ne pouvait les animer, même par des gestes; mais si la lutte devenait trop vive, ou si l'un des deux combattans paraissait trop maltraité, ordinairement on les séparait, et cela s'appelait *évavau*. Si l'un des deux renversait son adversaire, et demeurait ainsi vainqueur, le parti auquel il appartenait, battait des mains, poussait des cris et dansait de joie autour de la lice.

Quand, dans un des partis, plusieurs avaient été

battus les uns après les autres, il arrivait souvent qu'ils en venaient à un engagement général, se précipitant alors en nombre dans le cirque, armés de bâtons, avec lesquels ils s'attaquaient en furieux. Ces combats s'appelaient *bouraau*; parce qu'on s'y servait (et cela, exclusivement) des branches sèches du bouraau (*hibiscus*), qui sont légères et cassent facilement, ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût souvent des combattans fort maltraités. Quelquefois même ils en venaient aux lances. C'étaient alors de vraies batailles, où il y avait toujours des blessés et souvent des morts. Ils se séparaient pourtant dès que les chefs criaient : *atira! atira!* (c'est assez! c'est assez!) mais ces divertissemens brutaux indisposaient les partis, et amenaient toujours la guerre.

Ils avaient une grande variété de jeux et d'exercices du corps, et les hommes s'appliquaient beaucoup au maniement des armes. La fronde, la lance, la massue et la javeline, étaient d'un usage presque général dans toutes les îles, quoique différent pour la forme et pour la grandeur. Plusieurs avaient aussi l'arc, mais n'en faisaient guère usage que dans les fêtes. Partout ils lançaient bien un dard et des pierres, et il était rare qu'ils manquassent un but, quand ce but se trouvait à la portée de leur arme. Ces exercices étaient presque la seule occupation des hommes, surtout dans les endroits où le cannibalisme existait encore, tandis que les femmes devaient y faire tout le travail. On a vu, pourtant, qu'elles étaient un peu

mieux traitées aux îles de la Société. Là, bien plus enclins aux plaisirs, les deux sexes se réunissaient plus souvent dans leurs fêtes; là, par conséquent, les hommes, en général, bien moins belliqueux, bien moins sauvages, trouvaient aussi moins de plaisir dans ces exercices, image de la guerre; et, ce qu'on peut regarder comme un premier pas vers la civilisation, en temps de paix, ils leur préféraient les chants, la danse et la musique.

C'étaient les Aréoïs et le *fatou noté paupa* qui se trouvaient le plus en faveur, et attiraient le plus de monde, quoiqu'il y eût, en divers lieux, un grand nombre d'autres divertissemens, dont les principaux étaient : 1° Le *tia raoua*, combat ou assaut à la lance, que donnaient les hommes les plus experts dans cette arme. Cette lance était faite du bois du miro (*thespesia populnea*), dur, mais moins pesant que l'aïto. Elle était longue de dix à douze pieds. Les combattans n'entraient que deux à la fois en lice. Leur adresse était si extraordinaire, que, quoiqu'ils n'eussent pour se défendre que la lance seule, sans bouclier, il était rare qu'ils reçussent le moindre coup; et il arrivait même que les plus experts se défendaient contre trois ou quatre, qui ne pouvaient les atteindre ni leur faire le moindre mal.

2° Le *tiana noura*, combat à l'*éavéma* ou à la fronde. Ce combat s'engageait entre un grand nombre d'adversaires. Les partis se tenaient à une bonne distance l'un de l'autre, et se lançaient le fruit du

houi (*spondias*), ou du nono (*merinda citrifolia*); projectiles avec lesquels ils ne se tuaient pas; mais il y en avait toujours plusieurs de blessés.

3° Le *fatitiaï hémo*, course à deux, toujours entre jeunes gens. Le but, et en même temps le prix de la victoire, était un pavillon planté dans la terre, que le premier arrivé enlevait, et avec lequel il revenait en triomphe aux acclamations des assistans. Les chefs se tenaient près du but et le long du chemin à parcourir, d'où ils encourageaient les concurrens. Le signal du départ était donné par un homme qui criait *haré !* (partez !)

La course et le maniement des armes étaient au nombre des exercices auxquels partout on assujettissait continuellement la jeunesse; mais nulle part on n'y excellait autant qu'à Tongatabou, où la légèreté à la course est un des moyens par lesquels les habitans de cette île se rendent si redoutables à la guerre, sachant se dérober, se disperser, se réunir avec une vîtesse incroyable. Quand ils couraient dans les fêtes, ils avaient le corps frotté d'huile, la tête ornée de fleurs ou d'une espèce de turban, et pas d'autre vêtement que le *maro*.

4° Le *fatiti achémo vaa*, la course des pirogues. C'était l'amusement favori des habitans de Tongatabou et autres îles des Amis; et la marche supérieure de leurs pirogues les rendait aussi redoutables dans les combats sur mer, que leur légèreté à la course dans les batailles sur terre. Les courses de pirogues

n'étaient point d'usage aux îles de la Société, et il n'y en avait que dans les grandes fêtes et dans les réjouissances publiques. Elles avaient pour but, comme la course à pied, quelque pavillon, dont s'emparait le vainqueur. Toutes les pirogues, quelles que fussent leurs dimensions, pouvaient entrer en lutte; mais jamais plus de deux à la fois, depuis les plus petites, pagayées par deux individus seulement, jusqu'aux pirogues doubles, qui l'étaient souvent par douze à vingt. Le signal du départ donné, les embarcations rivales étaient suivies d'un grand nombre d'autres qui devaient constamment se tenir en arrière; ceux qui les montaient poussaient des cris et tâchaient d'encourager, chacun les joûteurs de son parti, de même que la multitude qui se tenait sur le rivage, ou s'efforçait d'y suivre, en courant, la direction des pirogues. Ce tumulte allait toujours croissant, jusqu'au moment de l'arrivée, moment où partait un cri perçant des vainqueurs, et de tous ceux de leur parti, qu'ils répétaient jusqu'à trois fois, en levant les bras et en agitant, dans l'air, des pavillons, leurs lances et autres objets. Ces démonstrations se répétaient pour chacun des couples engagés dans le concours; et au plaisir qu'ils semblaient prendre à ce divertissement, on s'étonne qu'il ne fût pas plus généralement répandu. Aux îles des Amis, les pirogues concouraient aussi à la voile. Ces joûtes étaient d'autant plus brillantes, qu'elles avaient lieu par un temps calme et serein, et que les baies spacieuses,

formées par les rescifs de corail qui entourent toutes ces îles, sont autant de bassins naturels, les plus propres du monde à ce genre d'exercice (1).

5° Les *fatiti raa moa* (combats de coqs), comme chez les Malais des îles de la mer des Indes. Les combats de coqs étaient un de leurs plus grands amusemens. Les étrangers, qui apportaient des coqs pour combattre dans les fêtes, étaient entretenus et bien traités par ceux qui avaient de ces animaux, qu'ils réservaient surtout pour ces luttes. Ils ne faisaient, pourtant, pas de paris, et paraissaient ignorer l'usage de compromettre leur fortune. Dans tous les concours, les vainqueurs n'avaient pour récompense que la gloire du succèset l'approbation publique .En ce dernier cas, comme pour toutes leurs autres luttes, quand un coq était vainqueur, ceux à qui il appartenait se mettaient à danser, à chanter, et donnaient tous les signes de la plus vive allégresse. Il est étonnant que sans être mus par aucune vue d'intérêt, ils prissent tant de plaisir à cet amusement; mais il y en avait peu pour lesquels ils fussent aussi passionnés, et le guerrier n'était pas plus fier de sa

(1) Les habitans des îles des Amis attachaient une telle importance à la confection des pirogues destinées à concourir dans ces joûtes publiques, que celles qui, après avoir été lancées et essayées, ne répondaient pas à leur attente pour la sûreté et l'accélération de la marche, étaient immédiatement condamnées et détruites.

bravoure qu'un propriétaire de coqs ne l'était de la leur.

Ils prenaient de ces oiseaux des soins propres à faire croire qu'ils leur portaient, un attachement rarement manifesté pour aucun être, non pas même pour leurs enfans. Dans chaque maison s'élevait un pilier auquel les coqs étaient attachés avec des cordages faits tout exprès, de fibres de noix de coco, qu'ils ne pouvaient rompre; et on les y retenait sur des substances plus molles afin de ne pas blesser leurs jambes. Là, non contens de passer des heures entières à les contempler et à les caresser, leurs maîtres se seraient plutôt privés de nourriture que de ne pas donner à manger à leurs oiseaux favoris. Ils les nourrissaient toujours eux-mêmes, de fruit à pain ou d'autres végétaux, qu'ils leur mettaient dans le bec, après leur avoir appris à l'ouvrir, comme on apprend à un enfant à ouvrir la bouche, pour recevoir les alimens.

Il y avait peu de maisons où il n'y eût au moins un de ces oiseaux; chaque district en possédait toujours un grand nombre; et l'on se portait souvent des défis, non-seulement de particulier à particulier, mais de district à district, ou même d'île à île, pour des combats de coqs, qui duraient souvent plusieurs jours; car on ne les laissait se battre que le matin, de bonne heure; ou vers le soir, quand l'ardeur du soleil était passée. Les prouesses de ces vaillans oiseaux étaient rappelées et célébrées en des ballades, et

chantées comme les hauts faits des plus braves guerriers. On se souvient de combats de coqs livrés de temps immémorial, entre districts, et ils en conservent la mémoire comme celle de leurs grandes batailles.

6° Le *téa ra*, jeu des archers. L'arc s'appelle *fana*; la flèche *éové*. Les arcs étaient faits de bouraau (*hibiscus*), mais du cœur de l'arbre, qui est à la fois très-fort et flexible. Ils avaient environ cinq pieds, étaient très-peu courbés, et plus gros au milieu qu'aux deux extrémités. Les flèches étaient de bambou; mais la pointe en était d'un bois fort et pesant, l'éïto (*casuarina*), et la corde de l'écorce du roa (*boehmeria*). C'était l'amusement favori des chefs, et celui auquel ils se livraient toujours pendant les grandes fêtes. Ils n'avaient point de but, et il s'agissait seulement, pour chacun, d'envoyer, plus loin que les autres, la flèche qu'il tirait, en mettant un genou en terre. Le lieu qu'ils choisissaient pour ces exercices était toujours quelque pointe de terre sacrée, où les premiers chefs et les membres de la haute aristocratie avaient seuls droit de se présenter. A l'entrée, on plaçait des hommes de garde, armés chacun d'une lance qu'ils croisaient en forme de barrière; et, quand un individu osait s'y présenter, sans être premier chef ou du plus pur sang aristocratique, ils gardaient leurs lances croisées, en baissant les pointes de son côté, pour marquer que l'entrée lui en était interdite; mais ils les relevaient à l'ap-

proche de toute personne de la haute noblesse.

Les femmes en étaient indistinctement exclues, quoiqu'elles eussent souvent le même amusement, mais à une certaine distance du lieu où se tenaient les chefs.

Il y avait une espèce de plate-forme en pierre, où ils montaient pour tirer de l'arc ; et des jeunes gens, se tenant à l'autre extrémité, avec des pavillons blancs adaptés à des bâtons, indiquaient, par certains mouvemens convenus, la flèche qui portait le plus loin. Les flèches, fréquemment de deux pieds et demi de long, étaient aussi souvent ornées. Chaque archer en avait dix à douze dans un carquois. Le carquois était un morceau de bambou d'environ trois pieds de long sur deux à trois pouces de diamètre, bien poli, le haut et le bas ornés de sculptures, liés soit avec des tresses de cheveux soit des cordes extrêmement fines. Le couvercle en était la moitié d'une noix de coco, noir et luisant, quelquefois sculpté, et s'y attachait par des tresses de cheveux. L'arc, les flèches, le carquois étaient de vrais objets de luxe, aussi élégans que riches.

Cet amusement, si exclusif, que les rois et les grands pouvaient seuls s'y livrer, n'en était ni moins soumis à l'inspection des dieux, ni plus exempt de cérémonies. D'abord, ils devaient se rendre au Maraï, où, après quelques prières, ils dépouillaient leurs vêtemens ordinaires pour revêtir le costume d'archer, que je nommerai *sacré*, car il ne servait qu'en cette

occasion, et ils devaient le rapporter, aussitôt après l'exercice, au temple, où il était remis à un gardien, ainsi que les arcs, les flèches et les carquois. Puis, chaque archer, tous ceux qui avaient pris part à cette récréation, et qui avaient touché ces choses sacrées, devaient se laver tout le corps, avant de pouvoir reprendre leurs habillemens ou toucher à la moindre nourriture.

Ils avaient encore nombre d'autres amusemens communs, et, en quelque sorte, journaliers, ce qui n'empêchait pas qu'ils ne s'y livrassent aussi pendant ces fêtes solennelles.

Tels étaient:

1o L'*apéréa*, qui consistait à lancer une flèche à la main, et sans le secours de l'arc. Ils choisissaient, pour cet exercice, un terrain droit et uni, sur lequel il fallait donner à la flèche une direction déterminée, en la faisant, à plusieurs reprises, glisser et rebondir sur la terre, comme une pierre sur l'eau. Hommes et femmes se livraient également à cet exercice.

2° L'*ativira* (le ricochet), qui consistait à lancer et à faire glisser sur l'eau de petites pierres, ce qui se faisait près des baies, des lacs, ou des embouchures de rivières. Les pierres étaient choisies, et souvent arrondies, et préparées à cet effet. C'était à qui ferait glisser et bondir le plus loin sa pierre, sur la surface des ondes, jusqu'à ce qu'elle y disparût.... Amusement que prenaient les hommes, les femmes et les enfans.

3° L'*horoué* ou *goroué* (1), qui consistait à se laisser emporter par les vagues de la mer, en se tenant sur leurs sommets, amusement le plus agréable pour eux, de tous ceux qu'ils s'étaient créés dans l'eau. Cet exercice avait pour théâtre les ouvertures dans les rescifs, lieux où la mer brise avec le plus de fureur. Parmi tous les tours de force ou d'adresse que les hommes, en différens pays, sont parvenus à exécuter, je n'en connais pas qui surpasse celui-ci ou qui cause plus d'étonnement à la première vue. En général, ils ont une planche de trois à quatre pieds de long, avec laquelle ils gagnent la mer à une certaine distance, guettant les vagues, plongeant sous celles qui ne sont pas assez fortes, et en laissant ainsi rouler plusieurs sur leur tête, jusqu'à ce qu'il en vienne une très-élevée, que leur annoncent les cris poussés de la terre, par les spectateurs, toujours réunis en grand nombre sur le rivage. Couchés sur leur planche, ils attendent la lame; et, au moment où elle les aborde, ils se donnent un mouvement qui leur en fait atteindre le sommet, d'où on les voit, aussitôt, emportés, avec la rapidité d'une flèche, vers la rive, sur laquelle on croirait qu'ils seront jetés en lambeaux; mais, quand ils en sont très-près, un petit mouvement les fait retourner et quitter la vague, qui, presqu'au même instant, se brise avec fracas sur le sable, ou sur les rochers, tandis que l'Indien,

(1) Le *g* prononcé comme en espagnol.

à flot, et sans jamais quitter sa planche, part, en riant, pour recommencer son terrible jeu. Hommes et femmes aiment à la fureur ce divertissement, et s'y exercent dès leur plus tendre jeunesse; aussi quelques-uns en acquièrent-ils une habitude qui passe toute croyance. J'en ai vu, dans de très-gros temps, sauter à genoux sur leur planche, et se tenir ainsi en équilibre, pendant que le flot les emportait avec une vîtesse effrayante.

Les femmes avaient aussi plusieurs jeux auxquels elles se livraient pendant ces fêtes. Les principaux étaient : *Ėharouraapou*, *teuraa* et *éapaïra*, trois jeux de balles. Pour le premier, on se servait d'une balle faite des fibres du tronc du bananier, qui, quoique solidement attachées et tressées ensemble, étaient légères, et lui permettaient de surnager. Dans ce jeu, les deux partis se tenaient à distance l'un de l'autre, dans une plaine ou sur le rivage, la balle entr'eux, au milieu. A un signal donné, toutes partaient pour la saisir. Celle qui l'avait saisie la première, aidée par toutes ses compagnes, tâchait de la diriger vers un but indiqué, malgré les efforts du parti contraire, appliqué à la détourner à son tour; et, ainsi, elle passait, de main en main, les femmes se battant, tombant tantôt dans l'eau, tantôt sur le sable, avec des cris et un bruit épouvantable, jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles réussît à porter la balle au but désigné. Alors, cri de triomphe du parti vainqueur, qui revenait, en dansant et chantant, au

point de départ, pour reprendre ses rangs et recommencer.

Les deux autres jeux étaient exactement les mêmes, si ce n'est que les balles plus petites étaient poussées, soit avec le pied, soit avec un bâton de douze pouces de longueur, aplati à l'une de ses extrémités. Là, de même, cris, tumulte, culbute soit dans l'eau, soit sur le sable, les rivales plongeant dans l'une, se roulant sur l'autre, pour la saisir, souvent couvertes de boue et méconnaissables; même dénouement..... Cris de triomphe, chants et danses du parti vainqueur....; et, tout cela, souvent pendant des journées entières.



La grande affluence, dans ces fêtes, ne durait ordinairement que trois ou quatre jours. On n'y faisait guère que deux offrandes, et quelquefois, même, qu'une seule offrande de provisions; mais, en effet, assez abondante pour suffire, aux besoins, de trois ou quatre journées. Ce terme écoulé, chacun devait chercher à se pourvoir par lui-même, les Aréoïs seuls exceptés; car, tant qu'ils continuaient leurs représentations, on continuait à les nourrir, jusqu'à ce que soit la rareté ou le manque de vivres, soit d'autres causes, les engageassent à visiter quelqu'autre île ou quelqu'autre district. Les autres se retiraient peu à peu chacun chez soi. Quant aux étrangers d'une autre île, il arrivait que le chef qu'ils visitaient les nourrissait encore; quoique la coutume la plus générale fût, pour chacun, d'avoir ou de se

faire un ami, chez lequel il vivait, et était nourri pendant son séjour, à la charge, toutefois, de partager les travaux de la maison, comme d'aller aux provisions, d'aider à les préparer, etc.

Les fêtes finies, une singulière coutume qu'observaient toujours les comédiens du *fatou noté paupa*, le maître des cérémonies, et quelquefois même les Aréoïs, c'était de planter en terre un pilier qu'on appelait le *potii ino* (la mauvaise petite fille); et qu'on surchargeait de vieux morceaux d'étoffe, de paniers vides ou remplis des restes du manger, etc.; le tout au milieu des rires et des plaisanteries....; espèce de lendemain du mardi-gras; folie à laquelle ils ne laissaient pas que d'attacher quelqu'idée superstitieuse; car, s'ils étaient mal reçus dans leur station la plus voisine, c'est qu'ils avaient été suivis par le *potii ino*.

D. État sanitaire.

Point de bonheur sans la santé! Vérité triviale, mais non moins applicable aux nations qu'aux individus. Quelle félicité peuvent goûter, en effet, fussent-elles, d'ailleurs, enrichies de tous les trésors de la nature, ces populations incessamment décimées, sur quelques points de notre globe, par les affections morbides que développent, au milieu d'elles, soit l'erreur ou la négligence d'une administration cou-

pable, soit l'inflexible loi d'un climat naturellement insalubre ?

Ici, encore, nos Polynésiens semblent n'avoir rien à demander à la Providence, prodigue de tant de bienfaits envers la plupart d'entr'eux ; et, abstraction faite même de ces plaisirs si multipliés qui les entouraient chaque jour, une circonstance qui, sans doute, contribuait beaucoup à leur bonheur, c'est l'état constamment satisfaisant de la santé publique parmi eux, c'est le peu d'infirmités dont ils avaient à se plaindre, avant que nous ne les eussions visités. Ils n'éprouvaient, alors, qu'un petit nombre de nos maladies, et nulle tradition n'atteste, dans leurs îles, l'existence et les ravages d'aucune maladie épidémique et contagieuse, avant l'apparition des Européens.

Les principales maladies dont ils étaient alors affligés, étaient des maladies cutanées, l'éléphantiasis en particulier, et toutes espèces de boutons, abcès, furoncles, ulcères, etc., la lèpre même, en quelques îles.

Ils avaient aussi et ont encore des espèces d'*albinos*. J'en ai vu dans presque toutes les îles que j'ai visitées. L'iris de leurs yeux est rouge. Ils ne supportent que difficilement la lumière du jour ; leurs cheveux sont blancs et leur peau blafarde et tachetée.

Voici les noms qu'ils donnaient aux maladies les plus communes alors parmi eux :

1° *Notaté* (phthisie ou consomption). Elle était accompagnée d'une toux. Ils croyaient ce mal con-

tagieux, et s'éloignaient de ceux qui en étaient affligés.

2° *Féfé* (éléphantiasis). Cette maladie attaque presque toutes les parties du corps, mais principalement les jambes, qui deviennent souvent d'une grosseur monstrueuse, se couvrent, avec le temps, d'ulcères, et s'ouvrent en larges plaies. Elle s'annonce et augmente par attaques, accompagnées de fièvres successivement froides et chaudes, mais toujours violentes, qui font beaucoup souffrir, et durent de trois à huit jours, jusqu'à ce que le mal descende dans la partie affligée qui s'enflamme et s'enfle, ce qui fait souffrir encore pendant quelques jours; après quoi il paraît qu'on ne souffre plus guère, et qu'on n'est incommodé que par la grosseur toujours croissante des parties attaquées.

3° *Ouné ouné*, gales ou toute espèce de maladies de la peau, accompagnées de démangeaisons.

4° *Ouna*, boutons, abcès, furoncles, etc.

5° *Hobi*. C'était la plus horrible de toutes les maladies auxquelles ils étaient sujets. La chair devient d'abord dure et insensible; puis il s'y manifeste des taches noires et ternes; et, bientôt, tous leurs os sont attaqués, particulièrement ceux des mains, des pieds et de la figure. La chair se dessèche, les doigts des pieds et des mains deviennent crochus et semblent brisés; la peau se déchire et s'ouvre en larges plaies; les os, comme moulus, se brisent en morceaux et tombent en poussière; et, se dissolvant ainsi, peu à

peu, les mains, les pieds, le nez, les yeux tirés, ils deviennent monstrueux, et meurent, généralement au bout de cinq à six années, dans un état horrible, mais sans souffrir.

6° *Érimatoua*, quand ils se croyaient sous un charme ou ensorcelés. C'était une espèce de tristesse ou de découragement, une sorte de *spleen*. Pris de ce mal imaginaire, il était rare qu'ils en échappassent. Ils avaient plusieurs autres indispositions attribuées à la même cause.

7° *Taïrétia*, mort subite, très-commune alors, extrêmement rare aujourd'hui; ce qui ferait croire qu'elle était occasionnée par le poison, dont ils connaissaient plusieurs espèces, et de très-violens.

8° *Ouha raïhi*, gonflement des testicules, sorte de sarcocèle. Cette maladie dont plusieurs sont attaqués, paraît n'être que le *féfé* (*éléphantiasis*), qui prend son siége dans ces parties; car le mal augmente, ou plutôt les testicules enflent dans le cours d'attaques accompagnées de fièvres absolument pareilles aux attaques d'éléphantiasis. Le plus souvent, il n'y en a qu'un d'attaqué; mais il s'en est présenté des cas monstrueux et tels qu'en peu d'années, les malades ne pouvaient marcher. J'en ai vu chez qui, lorsqu'ils étaient debout, ces parties touchaient à terre.

Telles étaient les principales maladies dont ils se voyaient autrefois affligés; et nul doute qu'il ne s'y joignît nombre d'autres légères indispositions. Ainsi,

leur extrême gloutonnerie, qui, dans les temps de grande abondance, dans leurs fêtes, ou dans leurs visites, les portait à surcharger leur estomac, devait leur faire éprouver, par exemple, de fréquentes indigestions, aux résultats souvent funestes. D'un autre côté, leur vie, par trop voluptueuse, et l'abus qu'ils faisaient des plaisirs des sens, les épuisaient de bonne heure, et leur causaient les maux les plus fâcheux. Toutefois il est certain qu'ils connaissaient peu des nôtres, absolument exempts de violentes endémies; et que, malgré beaucoup de marécages, malgré les terrains toujours humides où ils plantaient leur *taro*, malgré des eaux croupissantes et une chaleur excessives à l'intérieur, ils ignoraient ces fièvres malignes et intermittentes, si terribles dans plusieurs pays situés sous la même latitude. Il serait assez difficile de dire pourquoi ces îles étaient affranchies de ces fléaux, tout en réunissant tant de causes propres à les y faire naître et à les y entretenir.

Peut-être cela vient-il de ce qu'elles sont de moyenne grandeur, toujours rafraîchies par de fortes brises, et éloignées de toute grande terre du continent; ce qu'on peut regarder d'autant plus probablement comme la cause de leur salubrité, qu'en avançant seulement jusqu'aux Nouvelles-Hébrides et autres îles plus rapprochées de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée, on retrouve, aussitôt, ces fièvres mortelles de Batavia, et autres contrées de l'Inde qui rendent ces îles inhabitables, même pour

les Indiens de Tongatabou et des autres îles orientales.

Depuis long-temps on connaissait le climat mortel des Nouvelles-Hébrides. Le capitaine Dillon, celui qui a découvert les restes de la Pérouse, et d'autres qui avaient aussi visité les Nouvelles-Hébrides, y avaient perdu beaucoup de monde par des fièvres violentes; mais c'est en 1830 qu'on vit un effet terrible de leur insalubrité, quand plusieurs bâtimens s'y rendirent pour recueillir le bois de sandal que le même Dillon y avait découvert. Ces bâtimens portaient à leur bord nombre d'Indiens d'O-taïti, des îles Sandwich, des îles des Amis et de Rotouma, dont les deux tiers succombèrent en peu de jours; et, dans cette malheureuse expédition, il ne mourut pas moins de mille à douze cents personnes en peu de semaines, par un naufrage, par des escarmouches contre les naturels, et surtout par les maladies. Une chose remarquable, c'est que les Indiens en étaient particulièrement atteints, et que peu de blancs en furent victimes.

Exempts de fortes épidémies, ils l'étaient également de presque tous nos autres maux. Cet état de bonne santé, qui seul constituerait le bonheur, ils le durent, particulièrement, je crois, à ce que, libres de toute préoccupation d'esprit, ils ne vivaient qu'au jour le jour, et pour le présent, non par abrutissement, mais par suite de circonstances singulières, qui, dans un des pays le plus fertile de l'univers,

les laissaient sans soins, comme sans inquiétude, pour leur subsistance. Leur existence, en effet, était plus physique, et par-là même plus saine que dans les contrées où des craintes, des inquiétudes, et surtout les travaux de l'esprit, amènent les plus grands maux et les deux tiers des maladies. Plus sensés sous leur heureux climat, ils suivaient presque littéralement, d'instinct, les préceptes d'Aristippe, considérant la sensualité et la volupté comme les jouissances suprêmes de la vie. C'est peut-être aussi à ces heureuses circonstances, et à la disposition non moins heureuse de leur caractère et de leur esprit, qui les porte toujours plutôt à rire qu'à se chagriner des événemens quels qu'ils soient, que les femmes, en y joignant la manière leste et dégagée dont elles s'habillent, doivent la facilité avec laquelle elles accouchent en ces îles; car je ne pense pas que cela provienne de quelque différence d'organisation. J'ai cru pourtant remarquer que les enfans des Indiens, quelque forts et grands qu'ils deviennent par la suite, sont, en naissant, plus petits que la plupart des enfans des blancs. Que je me trompe ou non à cet égard, il est de fait que peu de Polynésiennes meurent en couche; et cela, malgré une habitude qui paraît ne devoir pas être salutaire, celle de mener l'accouchée et son enfant à la rivière, et de les y laver l'un et l'autre dans l'eau froide, aussitôt qu'elle est délivrée.

Les enfans, en général, étaient sains et robustes, et ne souffraient point ou peu de la dentition et autres

maux, auxquels ils sont sujets en nos climats; aussi n'en mourait-il que peu de ceux qu'on laissait vivre; observation, d'ailleurs, applicable à tous les âges et à toutes les classes. Il s'y trouvait beaucoup de vieillards, et il paraît certain que la durée de la vie n'était pas moindre en ces îles que dans les pays civilisés, et sous les climats les plus tempérés.

Outre ces heureuses dispositions d'esprit, qui, sans nul doute, contribuaient beaucoup à les maintenir en bonne santé, ils avaient des règlemens, qui, comme on l'a vu, peuvent n'avoir été établis que pour assurer ce résultat. Leur régime de vivre leur était, d'ailleurs, tout-à-fait favorable, sous ces climats; car, s'ils n'étaient point rigoureusement frugivores, si, partout, ils se nourrissaient beaucoup de poisson, les fruits et les végétaux n'en étaient pas moins leur nourriture principale; et, les grandes fêtes exceptées, ils ne mangeaient que peu ou point de viande. Ils étaient, pourtant, grands mangeurs et digéraient avec facilité des quantités énormes de leurs légers alimens. C'est peut-être à cette diète et à la coutume de se baigner, plusieurs fois par jour, dans l'eau de rivière, toujours fraîche, et même froide, le soir et le matin, qu'ils devaient, leur haute stature et leur force corporelle, qui m'a toujours paru, dans la plupart des individus, égale à celle des habitans des pays froids et tempérés. J'ignore à quelle source ont puisé leurs documens, ou quels moyens ont employés ceux qui ont peint les

Polynésiens comme faibles et débiles, et ne veux pas contester ici l'exactitude de leur dynamomètre; mais, moi, pendant près de six années de séjour, j'ai eu d'autres moyens de les éprouver. C'étaient des caisses d'arrow-root, espèce de cassave, de trois à quatre cents, des barils, des sacs et des balles de toute espèce de marchandises, des pièces de bois de mille à deux mille livres, transportés de l'intérieur au rivage, par un petit nombre d'hommes. C'étaient soit des voyages de dix à vingt lieues dans des embarcations et à la rame, pendant la plus grande chaleur du jour, soit des courses dans les montagnes, où un même homme m'a porté cent fois au travers des torrens; et, par tous ces travaux, j'ai toujours vu que, tout en ayant moins d'habitude, moins d'adresse, moins d'expérience que les blancs, ils leur étaient, néanmoins, supérieurs, quand il s'agissait de lever et de charrier de pesantes masses ou de supporter des fatigues et des privations, comme le prouvera le récit de mon dernier voyage à O-taïti, fait de l'extrémité de Taïarabou à Papéiti, à une distance qui n'est pas moindre de vingt-cinq lieues. Nous partîmes à dix heures du matin, et arrivâmes à trois heures de la nuit. Mes Indiens avaient ramé pendant toute la route, et ne s'étaient arrêtés qu'environ deux heures pour se reposer et préparer quelque nourriture. Le lendemain ils ne parurent ni abattus, ni fatigués; et, certes, aucun blanc n'en pourrait faire autant, au moins dans ce pays-ci. Toutefois ils manquent de

constance. N'éprouvant pas de grands besoins, rien ne peut les engager à un travail prolongé; mais c'est de force, et non pas de constance qu'il s'agit.

S'ils avaient peu de maladies, ils n'avaient aussi que peu de remèdes. D'ailleurs, presque toutes leurs indispositions, ils les attribuaient, comme on l'a vu, bien moins à des causes naturelles qu'aux dieux, aux tiis (esprits infernaux), aux enchantemens et aux enchanteurs; aussi étaient-ce plutôt les prêtres et les sorciers que les médecins, qu'ils consultaient dans leurs grandes maladies. Ils avaient, pourtant, des espèces de médecins et de chirurgiens dans la personne de leur *taata paou maï* (hommes qui font cesser le mal); et leur *raaou paou maï* (herbes qui guérissent), représentaient une sorte de médecine. Tous leurs remèdes étaient des simples, et encore était-il rare qu'ils les administrassent autrement qu'au dehors. Dans presque toutes leurs maladies, des frictions étaient leur grande ressource, et il n'y avait que très-peu de cas où ils prissent intérieurement des médecines, quoique connaissant et employant quelquefois des purgatifs. Les frictions pour les douleurs et dans des cas ordinaires, ne se faisaient qu'avec la main et à sec; mais, dans plusieurs maladies graves, on y employait les sucs de certaines herbes, qu'on chauffait quelquefois avant de les administrer; et, comme ils n'avaient ni chaudières, ni ustensiles en métal, ils jetaient une pierre rougie au feu dans le vase qui contenait la médecine. Ils avaient

aussi l'usage des bains de vapeurs; car ils tenaient la partie affligée au-dessus de la vapeur produite par les liquides ainsi échauffés.

Nul doute que ces frictions ne fussent, dans plusieurs cas, de la plus puissante efficacité. C'étaient, généralement, les femmes qu'on employait pour cela, comme ayant la main plus douce, quoique, parfois, ces opérations fussent extrêmement rudes, jusqu'à marcher ou à sauter sur le corps du malade, quand il s'agissait de fortes douleurs de reins, etc.

Un autre de leurs grands moyens, mais dont il serait, je crois, difficile de penser autant de bien, était de se baigner dans l'eau froide. Souvent, dans les plus sérieuses maladies, au milieu de l'accès d'une fièvre ardente, on portait le malade à la rivière. C'était bien jouer le tout pour le tout; car il fallait ou guérir ou succomber. Ils prétendent que ce mode de traitement a fait des cures merveilleuses; mais je croirais bien plutôt à l'effet contraire. Ils faisaient même pis que cela, et se jetaient à l'eau, en sortant des bains de vapeurs. La manière de prendre ces bains était d'échauffer des pierres, qu'ils couvraient de feuilles, et sur lesquelles se plaçait la personne malade, bien enveloppée d'étoffes, ainsi que le four à vapeur. Les femmes s'en servaient avant et après leurs couches, mais ne se jetaient pas à l'eau aussitôt après en être sorties. Ces fours étaient dressés près des rivières ou de la mer, et les malades, comme les personnes bien portantes en Russie, se précipitaient

dans l'eau froide, en sortant, tout en sueur de ces bains, qui sont d'une chaleur excessive. Ils étaient beaucoup plus entendus, comme chirurgiens, au moins pour guérir des coups et des blessures; savaient remettre un membre cassé, et possédaient, en anatomie, des connaissances qui pourraient étonner, quoiqu'ils paraissent en avoir eu de beaucoup plus étendues encore, autrefois; car ils conservent quelques fragmens ou traditions semblant avoir appartenu à un cours complet d'anatomie; fragmens qui, tout incomplets qu'ils sont aujourd'hui, présentent la synonymie descriptive de tous les os qui composent le corps humain. Cette tradition existe, j'en suis certain, sous le titre de *tino*, du corps, mais je n'en ai été informé qu'à mon dernier voyage, deux ou trois jours seulement avant mon départ, et je n'ai pas eu le temps de me le procurer.

Quant au remboîtement des membres disloqués, ils l'opéraient à force de bras, et réussissaient assez généralement à les faire rentrer dans leurs joints. Il paraît certain qu'ils ont, quelquefois, entrepris et exécuté, avec succès, la dangereuse opération du trépan; et quoiqu'il ne semble pas qu'ils aient connu l'amputation des membres, comme celle des jambes et des bras, celle d'un testicule, dans certaines maladies, était en usage, et même assez fréquemment pratiquée dans toutes les îles. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle s'exécutait avec une pierre tranchante. Ils perçaient aussi les abcès, les furon-

cles, etc., se servant de dents de requins en guise de lancettes. Ils racontent, au reste, tant de merveilles de leurs opérations chirurgicales qu'il est permis de douter de plusieurs. Il serait même ridicule d'en mentionner quelques-unes, comme celle par laquelle ils prétendent, non-seulement avoir ouvert le crâne, mais avoir enlevé des parties de la cervelle fracturées, et les avoir remplacées par les parties analogues d'un cochon tué sur la place ; ajoutant que les personnes ainsi opérées ont survécu à l'opération.

On doit, sans doute, rabattre beaucoup de leur prétendu savoir; mais on ne peut leur refuser beaucoup d'adresse pour la guérison de simples blessures, et des connaissances assez étendues sur les propriétés pharmaceutiques de leurs plantes. Ils traitaient aussi avec succès les maux d'yeux, et guérissaient facilement la piqûre des scorpions, des mille-pieds, et même les blessures bien plus redoutables des arêtes d'un poisson très-venimeux, auxquelles une prompte application des remèdes connus pouvait seule arracher la personne blessée à une mort aussi terrible que certaine.

Les prêtres et les sorciers, dans plusieurs îles, étaient aussi, souvent, médecins, administrant alors au spirituel et au temporel. Il n'y avait pas d'accoucheurs; mais des sages-femmes qui étaient, en même temps, des *vahiné paumai* (femmes médecins); et, généralement, ordonnaient les remèdes pour les fem-

mes et pour les enfans. Telles étaient leurs ressources dans l'état morbide, quand la superstition ne s'en mêlait pas; car, alors, croyant les dieux la cause immédiate de leurs souffrances, le découragement leur était bien plus fatal que la maladie. Il est certain que, sans ces craintes puériles, les maux réels auraient tué peu de monde. Dans ces cas ils avaient recours aux offrandes, aux prêtres et aux sorciers, dont j'ai déjà décrit ailleurs le manége et la fourberie. C'est ainsi que le peuple le plus heureux du monde, par l'égalité de son humeur et l'enjouement de son caractère, un peuple vivant en des lieux aussi fertiles que salubres, était encore victime de l'imposture et de l'hypocrisie, malheureux seulement par les écarts de son imagination, et par les erreurs dans lesquelles la superstition entraîne toujours l'ignorance crédule.

III. Résumé et conclusion.

Tel était, en général, du moins d'après les notions que j'ai pu recueillir jusqu'à ce moment, l'état moral des Polynésiens, dont je n'ai pourtant dit ni toutes les jouissances, ni toutes les privations, ni tous les vices, ni toutes les vertus. Pour se résumer à cet égard, il suffira de dire que chez eux aucun excès n'était sujet à réprobation, et qu'ils ne connaissaient, dans leurs plaisirs, ni règle, ni

mesure; qu'en cela, comme dans tout le reste, il n'y avait, pour eux, conscience ni du blâme, ni de la honte, ni même du crime, au point qu'un de leurs dieux présidait aux crimes contre nature; mais il faut tirer un voile sur ces monstruosités, appartenant à un autre peuple, à d'autres lieux, à d'autres circonstances, et si contraires à nos idées sociales que la description seule que j'en pourrais faire révolterait la délicatesse des lecteurs européens, et les scandaliserait sans fruit. En un mot, leurs mœurs, propres, je crois, à les rendre heureux, mais d'un bonheur qui n'est pas le nôtre, n'étaient, en rien, faites pour des Européens, et devaient inspirer de l'horreur même au plus dépravé des blancs d'un pays civilisé.

Leur état sanitaire était également satisfaisant, dans toutes les îles; cependant, je dois le répéter: sous d'autres rapports, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes douées des avantages dont jouissaient les îles de la Société et quelques autres. Peu d'entre elles, d'abord, étaient aussi fertiles. Ainsi, les misérables Ichthyophages des îles basses, trouvant à peine quelqu'ombrage sous leur fara (*pandanus odoratissimus*), dont le fruit insipide constitue, avec du poisson, leur seule nourriture, peuvent bien avoir des mœurs corrompues, et se livrer, quelquefois, à la volupté; mais leur misère ne leur permettra pas de trouver long-temps leur félicité dans ces plaisirs. Plusieurs de ces îles possèdent, pourtant, le cocotier; quelques-unes, même, ont le taro et l'arbre

à pain, et leurs habitans vivent, alors, dans une abondance au moins relative. Le cocotier seul, avec du poisson, suffit, à ce qu'il paraît, entièrement à les alimenter; et, dans toutes les îles où cet arbre abonde, on les voit gros, gras, robustes et bien portans.

Mais, dans la plupart des îles basses, au lieu des fêtes brillantes d'O-taïti, le plus grand bonheur des habitans, souvent à demi affamés, était un festin de cannibales, ou l'inaction d'une vie paresseuse qu'ils passaient assis ou couchés sous quelqu'arbre touffu. D'autres, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande, vivant, sans culture, sur une terre qui produit à peine quelques racines, sont aussi bien peu adonnés à la volupté, qnoiqu'ils aient plusieurs danses très-lascives; mais leur plus grand plaisir c'est la guerre, c'est le carnage; et, pour eux, le souverain bien consiste à se venger, en dévorant un ennemi, qui, peut-être, en d'autre temps, a dévoré, lui-même, ou leurs aïeux ou leurs amis ou leurs enfans. Ces anthropophages sont, incontestablement, les plus sauvages et les plus barbares des insulaires; et, si quelque chose compense en eux cette rudesse de mœurs, c'est leur fierté, c'est leur amour pour l'indépendance; car, tandis que les voluptueux habitans des îles du tropique, rampaient en esclaves sous leurs tyrans politiques et religieux, les intraitables habitans de la Nouvelle-Zélande connaissaient à peine un supérieur; et, s'ils daignaient suivre à la

guerre un plus vaillant qu'eux, pour combattre l'ennemi, au moins ne se seraient-ils jamais abaissés jusqu'à l'appeler soleil, source de la vie, maître des hommes, dieu, même, comme il arrivait communément aux îles de la Société, de Sandwich et des Amis. Isolés et concentrés en eux-mêmes, à peine consentaient-ils à une soumission temporaire; et, dans le sentiment de leur dignité, ils seraient morts plutôt que de descendre à flatter ou à élever au-dessus d'eux, pour un seul instant, tout autre que le plus brave. Abstraction faite de l'extérieur, du langage et de quelques rites religieux, ils n'avaient aucune analogie avec les hommes de la même race qui habitent les îles plus septentrionales; et, sous l'empire de mœurs si différentes, ils ne devaient plus chercher les mêmes plaisirs; aussi leurs fêtes étaient-elles du sang, du carnage, des banquets affreux, auxquels on exerçait les enfans, comme, dans O-taïti, on les exerçait à la danse et au chant; mais j'ai reproduit, ailleurs, quelques traits de leurs mœurs si dures et de leur misérable vie. Ce que je remarquerai ici, c'est que, quoique exposés à toutes les fatigues et à toutes les souffrances d'une vie guerrière et presque nomade, sur une terre inculte, et sous un climat très-rigoureux en hiver, ils étaient presque tout-à-fait exempts de maladies, et toujours sains et robustes de corps, se montrant, malgré leur misère, de même que les Ichthyophages de l'archipel Dangereux, très-attachés au séjour de leurs îles, où,

malgré tous les avantages qu'on pouvait leur offrir ailleurs, ils revenaient toujours avec le même empressement et le même plaisir.

Sauf ce sentiment de patriotisme, qui leur était commun avec les Nouveaux-Zélandais, les mœurs et les habitudes du peuple d'O-taïti, et de la plupart des peuples des autres îles de la Société ou îles voisines, présentaient un contraste parfait avec celles de la Nouvelle-Zélande. On a vu les O-taïtiens passer leur vie au milieu de fêtes, dont la guerre même n'arrêtait que fort peu le cours; car il était rare qu'ils s'attaquassent dans leurs districts; et, souvent, pendant des années entières, leurs combats se bornaient à quelques rencontres ou escarmouches, où rarement il y avait des hommes tués. Jouir était leur seul objet. Le contentement et la joie régnaient partout chez eux; partout, on n'entendait que des chants; on ne voyait, partout, que des festins, des danses, des représentations. Ils poussaient la passion de ces plaisirs jusqu'à en introduire l'image dans leurs travaux et dans leurs occupations journalières. Ainsi, les hommes pagayaient leurs pirogues en mesure, au chant joyeux de l'un des rameurs, avec lequel les autres faisaient chorus, par intervalle; ainsi, les femmes fabriquaient leurs étoffes, aux accords harmonieux de chœurs souvent accompagnés de danses; car il suffisait qu'elles fussent réunies trois ou quatre pour ne plus travailler qu'en chantant, et marquant la mesure avec le pesant maillet dont elles battaient

tantôt l'étoffe couchée sur le métier sonore, tantôt la paume de la main gauche, pendant qu'une ou deux des ouvrières exécutait, avec légèreté, quelques mouvemens voluptueux, et reprenait, aussitôt, son travail, sans jamais perdre la mesure; changeant en plaisirs, par une sagesse bien digne d'être partout imitée, des travaux auxquels, sans cela, peut-être, en raison de leur indolence naturelle, ils ne se seraient livrés qu'avec répugnance et dégoût.

Sous l'empire de pareilles mœurs et quand il était en paix, ce peuple était donc parfaitement heureux, si, par ce mot, on entend jouir et être satisfait; et telle était la situation des habitans du plus grand nombre des îles; car ces fêtes, ces réjouissances se retrouvaient également aux îles de Sandwich, aux îles des Navigateurs, aux îles des Amis, et même aux Marquises; et, dans les trois premiers groupes, pour la pompe des fêtes, des revues, des manœuvres et des évolutions navales, des marches et des danses guerrières, pour la magnificence des costumes, ils surpassaient même O-taïti et les îles environnantes; mais, à l'exception des îles des Navigateurs, il n'y avait pas un seul groupe qui jouît d'autant de fertilité, d'autant d'abondance que les îles de la Société. A des peuples pourvus de si nombreux avantages, combien la patrie devait être chère! Car, quels liens plus forts, pour nous attacher à la patrie, que ce premier bonheur, ces premières affections, ces premiers plaisirs de

notre enfance, qui nous rappellent, sans cesse, aux lieux où nous les avons goûtés ? Et ces douces illusions, on peut dire qu'elles étaient pour eux toujours vivantes. Quant aux plaisirs, en effet, encore enfans, même dans l'âge avancé, ils se livraient à toute espèce de jeux avec l'ardeur d'êtres sans soins, sans inquiétudes, qui n'ont rien à redouter, affranchis qu'ils sont même du besoin de penser à rien, oubliant le mal dès qu'il est passé; et, sûrs, pour le présent, de ne pas manquer du nécessaire, l'avenir n'était rien à leurs yeux. Aussi libres, contens, ne désirant presque rien de plus que les biens qu'ils possédaient et dont ils savaient jouir, leurs îles étaient, pour eux, l'univers. Ils les aimaient à l'adoration, et tout le luxe, tous les spectacles, toutes les froides jouissances des pays civilisés, ne les leur rendaient que plus chères, ne les faisaient que plus regretter de ceux d'entr'eux que la curiosité ou d'autres causes en avaient éloignés momentanément.

J'en conclurais qu'il y a bien plus de beautés poétiques que de vérité, dans les vers où Cowper suppose qu'Omaï, qui avait accompagné Cook en Angleterre, éprouve des regrets, en retrouvant son indigente patrie, après avoir quitté un pays de richesse et de luxe (1). Le poëte Delille, chez les

(1) Thee, gentle savage! whom no love of thee
Or thine, but curiosity, perhaps,
Or else vain glory, prompted us to draw
Forth from thy native bow'rs, to show thee here

Français, a mieux compris les Indiens, quand il peint le jeune O-taïtien Potavéri, que Bougainville avait amené en France, tombant à genoux et embrassant l'arbre qui lui rappelle son île chérie; et les sentimens qu'il prête au jeune sauvage retracent au vrai ceux de tous ces insulaires, trop heureux dans leur patrie pour se plaire ailleurs; où, même au sein de nos villes les plus riches, notre magnificence et nos arts ne peuvent leur rendre ni le climat de leurs îles enchantées, ni leur vie indolente et voluptueuse, ni leurs spectacles et leurs fêtes, plus simples, sans

With what superior skill we can abuse
The gifts of Providence and squander life.
The dream is past; and thou hast found again
Thy cocoas and bananas, palms and yams,
And homestall thetch'd with leaves. But hast thou found
Their former charms? And, having seen your state,
Our palaces, our ladies, and our pomp
Of equipage, our gardens, and our sports,
And heard our music; are thy simple friends,
Thy simple fare, and all thy plain delights,
As dear to thee as once? And have thy joys
Lost nothing by comparison with ours?
Rude as thou art (for we return'd thee rude
And ignorant, except of outward show),
I cannot think thee yet so dull of heart,
And spiritless, as never to regret
Sweets tasted here, and left as soon as known, etc.

(Cowper, *the Task*, Book the Ist.)

doute, mais plus gaies, ni leurs vifs et brillans plaisirs (1).

(1) Des champs d'O-taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté;
Et son île riante et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour dans ces jardins, où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde, en un seul lieu rassemble,
Ces peuples végétaux, surpris de croître ensemble;
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous, à l'envi, rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies;
Quand, tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans,
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans,
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux;
Ce fleuve, qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ses bananiers chargés et de fruit et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour;
Ces bois qui répondaient à ces doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie,
Du moins pour un instant, retrouve sa patrie.

(Delille, *Jardins*, ch. II.)

CHAPITRE III.

RECHERCHES SUR L'ANTIQUITÉ DES PEUPLES DE LA POLYNÉSIE.

Comparées soit entr'elles, soit avec celles que j'ai pu recueillir dans les écrits de quelques-uns de mes principaux devanciers, mes observations sur la langue, la religion, les mœurs et les usages des îles de la mer du Sud, m'ont amené à la conviction la plus intime de trois faits généraux qui me paraissent résumer tout ce qu'on a pu dire et penser jusqu'à ce jour de plus positif sur ces mêmes peuples.

Je suis convaincu, d'abord, que les peuples de la Polynésie étaient, à l'époque de leur découverte par les Européens, dans un état de décadence absolue.

Je crois, en second lieu, qu'antérieurement à cette même découverte, ils ont dû, pendant plus ou moins long-temps, et, probablement depuis une époque déjà fort ancienne, connaître un état de civilisation et de splendeur politiques relativement très-avancé.

Il m'est, enfin, démontré que cette antique civilisation de la Polynésie, quelles qu'en aient été,

d'ailleurs, l'intensité et la portée, doit se rattacher à une époque nécessairement antérieure à la grande révolution géologique qui a formé les îles dont elle se compose aujourd'hui.

SECTION PREMIÈRE.

ÉTAT DES POLYNÉSIENS A L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE

S'il fallait invariablement juger de l'antiquité des peuples par l'état de leur industrie, de leurs sciences et de leurs arts, les Polynésiens ne seraient que depuis peu sur la terre. A peine, en effet, chez ceux-là même d'entr'eux qui ont paru le plus avancés dans la civilisation, a-t-on trouvé, encore existans, quelques indices d'agriculture ou d'astronomie, science qui leur était si nécessaire, particulièrement dans leur situation, où tous, séparés les uns des autres par la mer, ils ne peuvent communiquer ensemble sans se voir exposés à se perdre dans un immense océan. O-taïti, et les autres îles de la Société, quoique dans un état bien barbare, étaient, incontestablement, les plus avancées dans cette dernière science, et là même, d'après ce qu'en purent voir les premiers navigateurs et les

missionnaires, les connaissances astronomiques, celles du moins qui subsistaient encore, vers le temps des premières visites des Européens, se bornaient à quelques observations faciles, le reste n'étant que notions vagues et incertitudes. Ils comptaient par lunes, et n'avaient que quelque faible idée d'une année solaire, qu'ils nommaient *matauïti*, et qu'ils divisaient en été et en hiver. Leur été, comprenant la course du soleil dans le tropique du capricorne jusqu'à son retour vers l'équateur, se nommait *roua roa* (grand roua), et *roua boto* (petit roua), était le nom qu'ils donnaient à leur solstice d'hiver.

Ils divisaient aussi leur année solaire en deux *matarii* (1), nom qu'ils donnaient aux pléiades. La première s'appelait *matarii inia* (pléiades élevées), temps où ces étoiles se voient au-dessus de l'horizon, après le coucher du soleil; et *matarii iraro* (pléiades basses), temps où ils ne pouvaient les voir. Outre la division de l'année, en été et en hiver, ils la divisaient aussi en trois saisons (2); ces trois saisons en

(1) *Matarii* est le nom qu'on donne au soleil dans plusieurs des îles Malaies. Le mot vient, je crois, de *mata*, figure, et d'*ari*, chef ou roi, *figure du roi*.

(2) Les noms des saisons étaient *tétau*, *tétau poaï* et *tétau miti rahi*. La première s'étend depuis la mi-février jusqu'à la mi-juin. C'était la saison de grande abondance et des fêtes, surtout au commencement ou vers le milieu de mai. La seconde, la saison de la sécheresse et de la rareté, s'étendait de juillet en novembre. La troisième, temps de la moisson de l'ouest et des hautes marées, comme son nom même l'indique.

douze, et quelquefois en treize mois (1); et les mois en trente jours, c'est-à-dire que le mois synodique ou lunaire était de vingt-neuf nuits, la trentième

s'étendait de novembre en février. Cependant la plupart ne divisaient l'année qu'en deux saisons, *tétau ahouné*, saison des pluies, d'octobre en avril, et *tétau poaï*, saison sèche, de mai en octobre.

(1) Les noms des mois ou lunes étaient :

1. *Avaréhou*, vers décembre.
2. *Faaahi*, janvier et février (saison d'abondance).
3. *Pipiri*, février et mars.
4. *Taaoa*, mars et avril (commencement d'une nouvelle récolte).
5. *Au nou nou*, avril et mai (grande abondance).
6. *Apaapa*, mai et juin. (C'était la fin de leur année. Ils se retiraient à l'intérieur, et n'allaient plus à la pêche. Le dieu de l'abondance se retirait.)
7. *Pararo mona*, juin et juillet.
8. *Pararo mouri*, juillet et août.
9. *Mouria ha*, août et septembre.
10. *Ia ia*, septembre et octobre.
11. *Yéma*, octobre et novembre. (Approches d'une nouvelle récolte.)

12 et 13. *Té cri et tétai* (novembre et décembre), quand ils quittaient les montagnes pour retourner, comme l'indique le mot *tétai*, au dehors, sur le bord de la mer.

Il paraîtrait qu'en général ils commençaient à compter leur année vers juin; mais tout cela est fort incertain aujourd'hui; car, quoiqu'il soit probable que ceux qui établirent ces divisions avaient quelques connaissances en astronomie, il ne se trouve plus un seul Indien qui puisse indiquer l'ordre régulier de l'ancienne année, ni quand et comment elle se composait quelquefois de treize mois.

étant considérée comme la mort de la dernière lune, et la naissance de la nouvelle (1). Ils croyaient que quelque divinité comprimait cet astre, lors des éclipses; ils ne connaissaient les éclipses de soleil que par des traditions ou par le souvenir conservé d'épaisses ténèbres qu'il y avait eu, quelquefois, pendant le jour.

Ils avaient observé les comètes, et les appelaient

(1) Chaque nuit de la lune avait son nom par lesquels ils comptaient, et que voici :

1. Ohio iti.
2. Oata.
3. Ami ami moua.
4. Ami ami roto.
5. Ami ami mouri.
6. Oro oro moua.
7. Oro oro mouri.
8. Tamatéa.
9. Ohouna.
10. Oari.
11. Omaharou.
12. Ohoua.
13. Ohodou.
14. Omaidou.
15. Omara iti.
16. Otoutou téa.
17. Raau moua.
18. Raau roto.
19. Raau mouri.
20. Oro oro moua.
21. Oro oro roto.
22. Oro oro mouri.
23. Taaroa roto.
24. Taaroa moua.
25. Taaroa mouri.
26. Otané.
27. Oroo mou.
28. Oroo ma ari.
29. O moueu.
30. O térito.

Ils avaient aussi plusieurs divisions pour le jour, dont les principales étaient :

Poipoi roa, le point du jour ;
Ava téa, midi ;
Outapi tapi lé mahani, le midi de l'après-dîner ,
Daïhaï, le coucher du soleil ;
Votoi té po, minuit.

du nom vulgaire de *fétia avé* (étoiles à queue).

Ils connaissaient Mars, Vénus et Jupiter, mais non pas comme planètes, les confondant avec les autres étoiles, et ne les distinguant que par leur nuance et l'époque de leur lever.

La première se nommait *fétia ma*, étoile rouge; *fauma* où *paupiti* était le nom de la seconde, quand elle paraît le soir, et *horipoipoi*, chien du matin, quand elle paraît le matin; mais ils donnaient souvent les mêmes noms de *fauma* et d'*horipoipoi* à Jupiter. Les Pléiades, comme on vient de le voir, se nommaient *matarii*, et les étoiles formant la constellation d'Orion se nommaient *féhoué tarava*, et guidaient leurs navigateurs pendant la nuit. Ils avaient aussi un ou deux points dans la voie lactée et les taches du sud, qu'ils nommaient *mao* et *airi*, noms de requins, qui, selon eux, mangeaient certaines étoiles, à leur disparition de l'horizon. C'étaient là toutes les remarques qu'ils avaient faites pour se guider, la nuit, dans leurs navigations; c'était là ce qui leur restait de connaissances astronomiques, au temps de la découverte; aussi ces connaissances si bornées ne leur permettaient-elles plus que de très-courts voyages, qui, d'ailleurs, ne pouvaient réussir qu'autant qu'ils étaient favorisés par les vents (1).

(1) Les grandes pirogues des îles des Amis allaient pourtant et vont encore aux Fidji, à environ quatre degrés à

Les vents connus d'eux étaient *maoai*, l'est; *haapiti*, le nord; *maraamou*, le sud; *toérau*, l'ouest; et, pour subdivisions, ils n'avaient guère que *pafatii*, le nord-est, et *mouri*, le sud-est.

L'agriculture, ce premier élan de l'industrie dans tous les lieux où la faim réclame ce développement de l'intelligence humaine, l'agriculture, dis-je, n'avait fait que peu ou point de progrès dans ces îles. A peine même en trouva-t-on quelques traces aux îles des Amis, dont, néanmoins, les habitans ne pourraient vivre sans leurs ignames. On a beaucoup vanté l'aspect agréable et la régularité des champs de Tongatabou; l'on y a vu une preuve des progrès de l'île dans l'agriculture; mais la culture de l'igname (*dioscorea alata*), ainsi que celle du taro (*cala-*

l'ouest de leur île, mais n'en revenaient et n'en reviennent jamais que par des vents favorables; aussi leurs voyages sont-ils généralement de deux, de trois années, ou plus longs encore. Ces mêmes insulaires visitent aussi les îles des Navigateurs, à plus de cent lieues au nord-est; mais ils n'y vont que par les vents du sud, qui règnent assez souvent; et peuvent toujours revenir par les vents alisés d'est et de nord-est. Les habitans de l'île de la Chaîne viennent aussi à O-taïti et autres îles de la Société; mais attendent, également, un vent favorable pour retourner chez eux. Les O-taïtiens n'allaient guère qu'à Maupiti, à environ deux degrés et demi dans l'ouest, quoique telles de leurs traditions peignent quelques-uns de leurs chefs célèbres comme de grands navigateurs, et comme ayant visité des îles très-éloignées. On se rappelle que Toupia, l'Indien d'O-taïti, qui accompagnait Cook, indiqua aux navigateurs anglais un grand nombre d'îles dans toutes les directions.

dium esculentum), dans les autres îles, sont si faciles, qu'on ne peut certainement pas regarder ces faits comme l'indice d'une haute antiquité, ou comme un pas remarquable vers la civilisation; d'autant moins que ces plantes, venant spontanément dans presque toutes ces îles élevées, la nature même y indiquait la manière de les cultiver. Malgré ces faits, qui semblent militer en faveur des habitans des îles des Amis; et, quoiqu'on ait trouvé, d'ailleurs, dans l'élégance de leurs manières, dans la pompe de leurs fêtes, dans la grâce de leurs danses, et de leurs représentations, autant d'annonces assez positives d'une antique civilisation déjà très-élevée, il faut dire que ces insulaires n'en étaient pas moins, lors de la découverte, et sont encore, dans un état de barbarie tel, que, dans leurs guerres, ils se peignent ou plutôt se barbouillent horriblement le corps et la figure de rouge et de noir; et que, soit par esprit de vengeance, soit par défaut de vivres, ils se nourrissaient, souvent, de chair humaine, massacrant impitoyablement tout prisonnier ou ennemi tombé entre leurs mains. A la Nouvelle-Zélande, sous une latitude si favorable à l'agriculture, mais où la nature ne produit, pourtant, sans travail, rien de ce qui peut nourrir l'homme, on n'en a trouvé aucune trace, et les habitans de ces îles en étaient encore au point où l'homme, plus féroce que l'animal même le plus sauvage, aime mieux se repaître de la chair de son semblable que de cultiver la terre, pour en

tirer sa nourriture. Aucun art, aucune industrie (1); la construction même de leurs forts, quoiqu'admirée par Cook, n'annonçait certainement pas, chez eux, un peuple essentiellement belliqueux, et toujours en guerre ; ni une longue expérience, ni une haute antiquité. Nul progrès, non plus, pour aucune des îles, dans l'art de communiquer les idées, de transmettre les nouvelles ou de rapprocher les distances par des caractères ou autres signes. Tout devait se faire de vive voix. On n'a trouvé, chez eux, ni hiéroglyphes, ni aucunes autres marques ou figures propres à exprimer positivement, soit les événemens périodiques ou d'un intérêt général (2), soit les choses les plus

(1) On pourrait peut-être excepter ici la construction de leurs pirogues, qui, à la Nouvelle-Zélande, comme dans presque toutes les autres îles du grand Océan, étaient d'un travail très-ingénieux, ainsi que les maisons, quelquefois, et les étoffes, dans plusieurs des îles. Tous ces produits, néanmoins, étaient d'un travail simple et aisé, demandant plus de temps et de patience que d'art et de génie, tels enfin qu'on peut les attendre de peuples encore dans l'enfance, c'est-à-dire ne demandant ni de grands efforts d'esprit, ni la combinaison de différens procédés.

(2) Il y avait, pourtant, quelque chose d'analogue dans les feux qu'ils allumaient et éteignaient à plusieurs reprises, sur les hauteurs, pour annoncer la guerre et pour donner l'alarme à des alliés et à des amis. Peut-être pourrait-on citer encore les cailloux envoyés par un arii ou roi à des chefs subalternes, afin de les prévenir qu'il fallait des victimes et combien il en fallait; les petits morceaux d'un certain bois qu'ils envoyaient au peuple pour l'inviter au Maraï; ceux dont se

ordinaires ; et, quoique possédant un système de numération admirable et capables de compter même plusieurs millions (1), ils n'avaient ni signes représentatifs propres à soulager la mémoire, ni moyens matériels quelconques de supputer des sommes ou de grouper des chiffres. Quant à leurs beaux-arts, les images, qui s'exécutaient encore au temps de la découverte, prouveraient seules qu'ils y étaient toujours dans leur première enfance.

Avec ces faibles élémens d'arts, de sciences, d'agriculture, d'industrie, on a trouvé, partout, parfois, sous une apparence de civilisation, une barbarie réelle qu'on ne peut comparer, si elle n'était pas plus grossière, qu'à celle dans laquelle croupissaient, lors de la découverte de l'Amérique,

servaient les prêtres à l'effet de se guider dans l'ordre de la liturgie, en mettant l'un d'eux de côté à la fin de chaque exercice ; les petits bâtons des Fidji employés dans toutes leurs transactions, comme je l'ai dit ailleurs ; la petite corde des îles Sandwich, que portait toujours tout envoyé ou commissionnaire, et dont les différens nœuds, de diverse dimension, leur rappelaient leurs diverses commissions ; enfin, la branche verte qui annonçait ou demandait partout la paix, dont elle était partout le symbole.

(1) C'était le système décimal. Ils comptaient d'un à dix.

Atai, *aroua*, *atorou*, *aëha*, *arima*, *aféni* ou *éono*, *ahitou*, *avarou*, *aiva*, *aharou* ; puis, dix fois dix, *rau*, cent ; dix fois cent, *mano*, mille ; dix fois mille, *mano tini* ; dix fois cent mille, *rehou tou*, un million, etc.

les nations les plus sauvages de cet immense continent; car l'anthropophagie, par exemple, ou les sacrifices humains existaient chez les habitans de toutes ces îles. A la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, dans plusieurs des îles des Amis, dans l'archipel Dangereux, etc., ils étaient divisés en troupes peu nombreuses, commandées par des chefs qui les conduisaient à la guerre, ne se nourrissant (à la Nouvelle-Zélande surtout) que de poisson, de racines et de chair humaine; et, dans leurs guerres éternelles de peuplade à peuplade, ne pensant qu'à surprendre, massacrer et dévorer leurs semblables ou à venger la mort de ceux des leurs que l'ennemi avait dévorés. Vivant au milieu des dangers, toujours sur le qui-vive, ne marchant et ne dormant même, le plus souvent, qu'armés et prêts à combattre; et portant la férocité jusqu'à ne conserver la vie à quelques prisonniers que pour s'assurer, à l'occasion, un repas de cannibales, dans le cas où la chance de la guerre ne leur livrerait pas d'autres ennemis (1). Dans toutes

(1) On voit encore, à chaque instant, de ces horribles festins à la Nouvelle-Zélande; ce sont, surtout, les jeunes gens des deux sexes qu'ils conservent à cet effet; et, quand, soit avant d'entreprendre une guerre, soit pour quelque fête générale, ils tuent des hommes ou des femmes (deux, trois au plus), ils invitent leurs proches et amis à ces repas, ne croyant pas pouvoir leur faire de plus aimables politesses.

A Sandwich, ils gardaient les prisonniers pour les sacrifier aux dieux.

les îles, ils avaient l'habitude de se meurtrir le corps à la mort d'un proche ou d'un ami, et pleuraient pendant quelques heures, pour passer, souvent, ensuite, le plus brusquement possible, de l'expression de la plus vive douleur à celle de la plus folâtre gaieté. Ce qui prouverait que ces démonstrations, loin de reproduire toujours, en pareil cas, leurs sentimens véritables, n'étaient, le plus souvent, que l'application d'un usage barbare, c'est qu'ils faisaient absolument la même chose, en se revoyant après la plus courte absence, exprimant leur joie au retour d'un ami, avec la même énergie avec laquelle ils eussent exprimé leurs regrets et leur douleur après l'avoir à jamais perdu (1).

Aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, quand un chef meurt, ils étranglent ses femmes sur sa tombe. Par exception à ce qu'on a vu le plus souvent, parmi les cannibales des autres parties du monde, il paraît prouvé que, dans plusieurs des îles de l'océan Pacifique, ils ont souvent mangé jusqu'à

(1) Le fait est qu'aujourd'hui encore, ils pleurent rarement, quand les convenances ne l'exigent pas. La plupart d'entr'eux verraient père, mère, enfans, dans le plus affreux état ou souffrant le martyre, qu'ils y feraient à peine attention, du moins si le mal durait long-temps; et ils reprendraient bientôt cette gaieté folâtre, véritable fond du caractère de ce peuple, bon, mais aimant trop le plaisir pour être doué d'une vraie sensibilité. Quoiqu'ils pleurent souvent, c'est rarement par sentiment, mais seulement pour suivre les usages qui exigent qu'on pleure.

leurs proches, morts dans les combats. Il y a même à la Nouvelle-Zélande des exemples de fils mangeant leur mère, ou de père mangeant leurs fils tués par l'ennemi, après les avoir déterrés pour les dévorer.

Ne respirant que cruauté, guerre et carnage, n'ayant, dans le cœur, ni bonté, ni vraie tendresse, quant au moral; pour le physique, le corps et la figure tatoués et souvent barbouillés de rouge et de noir, mêlés d'huile et d'autres substances grasses, tels étaient et tels sont encore les habitans de cette dernière île et de quelques autres. L'homme peut difficilement tomber dans un état de plus brutale barbarie.

A O-taïti, et dans les autres îles de la Société, l'anthropophagie n'existait plus (1); mais les peuples n'en étaient pas moins encore dans un état bien grossier. Il s'y faisait souvent des sacrifices humains; l'infanticide y était si commun, qu'on y voyait le

(1) Il paraît certain que l'anthropophagie a existé dans quelques-unes des îles de la Société, mais à une époque assez reculée. D'après ce que j'ai pu apprendre, cette horrible coutume s'y serait graduellement perdue. Elle fut d'abord tabouée ou interdite au peuple, et les prêtres seuls conservèrent le droit de manger les victimes humaines offertes aux dieux. Il paraît même que cet usage subsistait encore, peu de générations avant la découverte de ces îles; mais il fut enfin également aboli, et les victimes restèrent entièrement aux dieux.

Cook semble croire que, de son temps, les habitans des îles Sandwich étaient toujours cannibales.

massacre des enfans avec la plus révoltante indifférence; et, quelquefois, les trois premiers enfans du sexe féminin étaient régulièrement tués dans chaque famille, aussitôt après leur naissance (1).

Plus féroces encore aux Sandwich, les habitans ne les massacraient pas seulement à leur naissance, mais aussi à un an, deux ans ou davantage. La rareté des vivres, des indispositions de ces pauvres petites créatures, qui leur arrachaient des cris ou les rendaient incommodes, suffisaient pour que ces monstres s'en défissent de la manière la plus cruelle, ceux-ci les enterrant tout vifs, ceux-là leur remplissant la bouche avec une pièce de tapa, étoffe du pays, et les étouffant ainsi, pour les empêcher de crier.

Le plus étonnant, c'était le soin extrême qu'on prenait aux îles de la Société, et dans plusieurs autres, de n'en pas laisser échapper; et tous, sans

(1) Plusieurs tuaient indistinctement les enfans des deux sexes, et il n'est pas rare de trouver, aujourd'hui, des femmes qui avouent, avec une franchise et une indifférence tenant encore de bien près à leur ancienne barbarie, qu'elles ont ainsi fait mourir de six à douze enfans. Aux îles de la Société on leur tordait les orteils, et on les asphixiait, en leur tenant la tête en bas, en leur obstruant le nez et la bouche, et par d'autres moyens qu'on ne peut mentionner; mais, dans ces mêmes îles, si l'enfant n'était pas mis à mort immédiatement, s'il pouvait seulement vivre une demi-heure, être vu ou recevoir une caresse de sa mère, il était sauvé, et l'on en prenait alors un soin qui présente un contraste inexplicable avec cette coutume même de l'infanticide, comme avec tant d'autres usages barbares

même, quelquefois, en excepter les femmes, concouraient, avec un égal empressement, à ces horribles assassinats. Des parens, des amis, attendaient la naissance d'un enfant pour l'emporter dans le bois, avant que la mère pût le voir, et là, on l'étouffait ou on l'écrasait contre un arbre.

Ainsi des coutumes barbares, que commandait la nécessité, avaient détruit, chez ces peuples, qui, sous bien d'autres rapports, paraissaient doux et aimans, jusqu'aux sentimens les plus naturels. Ils en étaient venus, et cela dans la plupart des îles, à se dépouiller de toute tendresse, de toute pitié, de toute affection, soit pour leurs enfans, soit pour leurs pères; car, si, chez tous, le massacre des enfans n'était qu'un jeu, de même, partout, les vieillards et les malades étaient des objets d'importunité et souvent d'horreur (1).

(1) Encore une anomalie morale inexplicable, quand on rapproche ces odieux procédés des prières et des oblations qu'ils adressaient aux dieux, pour la guérison des malades, de la peur qu'ils avaient des esprits de ceux qui mouraient mécontens de leur famille; mais il paraît qu'ils croyaient rendre service à ceux qu'ils tuaient ainsi, après de longues maladies ou qui étaient trop âgés pour s'aider eux-même et ne redoutaient, en conséquence, aucun ressentiment de leur part. Interrogés, d'ailleurs, sur ces atrocités, sur ces contradictions, ils répondaient toujours que c'était leur coutume, réponse peu satisfaisante, sans doute, dont il faut pourtant bien se contenter avec eux; car ils ne paraissaient plus agir, en effet, que pour suivre aveuglément des usages dont l'origine et le but se perdent dans la nuit des temps.

Il était rare qu'ils en prissent soin long-temps; et, dès qu'ils les voyaient hors d'état de s'aider eux-mêmes, souvent ils les chassaient de leurs maisons, les laissant quelquefois sans gîte, exposés à l'air, mourir de désespoir et de misère; ou, pour comble de cruauté, ils les enterraient tout vivans, et prenaient plaisir à entendre leurs cris et à contempler leurs angoisses (1).

Ces dernières atrocités étaient rares; mais elles existaient; et on les a également trouvées aux îles des Amis, aux Navigateurs, aux Marquises, aux îles basses de l'archipel Dangereux, où, sans préjudice de l'usage de l'anthropophagie, avaient aussi lieu, quelquefois, des sacrifices humains et le massacre d'un grand nombre d'enfans.

Les habitans des îles basses, comme ceux de la Nouvelle-Zélande, conservaient souvent leurs prisonniers, pour les dévorer, ensuite, en des festins d'apparat offerts à leurs amis, au retour d'un voyage. Aussi cruels, aussi terribles dans leurs ressentimens

(1) Un chef même n'était pas toujours exempt d'un tel sort. Quand il était très-vieux ou long-temps malade, son successeur ou ses enfans et ses femmes s'unissaient souvent pour s'en défaire. Dans ce cas, ils engageaient les gens de sa maison à feindre quelque sérieuse querelle dans le lieu où se trouvait le vieillard; et, saisissant leurs massues et leurs lances, ils faisaient semblant de vouloir s'en frapper, tandis que tous les coups étaient portés sur le vieux chef, qui, ainsi assassiné, n'en était pas moins pleuré par ceux qui avaient pris part au meurtre ou qui l'avaient ordonné.

que les Tupinambas, les Iroquois et autres anthropophages de l'Amérique continentale, le père mourant disait à son fils le nom de l'ennemi dont il n'avait pu se venger; le fils mourant, à son tour, en faisait autant au sien; et, ainsi de génération en génération, ils léguaient à leurs descendans le soin de poursuivre les moindres insultes restées pour eux personnellement sans vengeance (1).

Les habitans des Marquises, de la Nouvelle-Zélande et de quelques-unes des îles des Amis, épient, nuit et jour, dans leurs guerres, l'occasion de se venger d'un ennemi particulier, l'appellent au combat, et, vainqueurs, s'élancent sur lui comme des tigres, pour boire le sang tout chaud et dévorer la chair encore palpitante de l'homme qui, en d'autres occasions, aura dévoré leurs pères, leurs enfans ou leurs amis. C'est encore ainsi que, lorsque deux districts se font une guerre acharnée, ils guettent un ennemi, homme ou femme, avec plus de constance que l'animal le plus féroce ne guetterait sa proie. Quand ils ont réussi à s'en emparer, ils l'entraînent hors de la portée des siens, frappant trois fois l'air

(1) A la Nouvelle-Zélande, quand ils ont triomphé d'un parti qui, à quelqu'époque que ce puisse être, leur a fait beaucoup de mal, ou qui a dévoré des leurs, avant de faire mourir les chefs ou les guerriers les plus distingués des vaincus tombés en leur pouvoir, ils leur font souffrir mille tourmens, et souvent engagent leurs jeunes enfans à s'exercer aux cruautés sur ces victimes.

d'un cri sauvage, qui glace de terreur leur adversaire, et fait tressaillir de joie les gens de leur parti, à qui il annonce qu'ils vont se repaître du sang et de la chair d'un ennemi (1).

(1) Un Anglais, vieillard qui habite actuellement l'île de Toubouaï, et qui, il y a près de vingt-cinq ans, a résidé, plusieurs années, aux Marquises, m'a raconté qu'un soir, pendant qu'il était là, nombre de femmes pêchaient aux lumières, comme c'est l'usage dans toutes les îles, quand, tout à coup, on entendit ce cri trois fois répété de l'ennemi. Saisies de frayeur, toutes se sauvèrent à terre, où les hommes furent aussitôt réunis et prêts à combattre. Chaque père, chaque mère, appelait ses enfans à haute voix. Le tumulte, la consternation étaient extrêmes. On s'aperçut bientôt qu'une femme manquait. C'était la fille unique du principal chef. D'abord, un morne silence ; puis, le cri des guerriers qui, hurlant de rage et brandissant leurs armes, demandaient à marcher aussitôt pour la délivrer, s'il en était temps encore, pendant que les femmes, qui entouraient la malheureuse mère, faisaient entendre ces lamentations particulières à ces îles, quand le sang coule avec les larmes, et qu'au milieu des plaintes et des sanglots, elles se déchirent le sein, se meurtrissent le corps, comme hors d'elles-mêmes et dans le plus affreux désespoir. La même nuit, le père, à la tête de tout son peuple, marcha contre l'ennemi, pour lui proposer la paix, s'il épargnait sa fille, ou pour lui déclarer une guerre à mort, dans le cas contraire. Il était trop tard ; elle n'existait plus.

Peu de jours après, quelques guerriers du malheureux père se glissèrent dans les bois, et parvinrent à saisir deux jeunes filles, qui se baignaient. Ils les amenèrent au chef. Elles étaient extrêmement jeunes; et, versant des torrens de larmes, demandaient à genoux la vie; mais ni la jeunesse, ni la beauté, ne touchent ces barbares dans leur soif de vengeance. Il balança, pourtant, quelques minutes ; mais il finit par or-

Et qu'arrive-t-il, quelquefois, quand des peuplades vaincues doivent abandonner leurs femmes et leurs enfans à l'ennemi, qui, comme je l'ai dit ailleurs, les massacre presque toujours impitoyablement ?

Dans ces horribles extrémités, on a vu les femmes s'unir et courir toutes ensemble sur l'ennemi, saisir le bras des hommes, embrasser leurs genoux, verser des larmes, et mettre en usage tout ce que la jeunesse, la beauté, le malheur et la faiblesse ont de plus éloquent, pour toucher les cœurs. Dans leur détresse, leur langage présentait tout ce que le sentiment et le désespoir ont de plus attendrissant; elles les imploraient au nom de leurs mères, de leurs amantes, de leurs sœurs, de leurs filles; promettaient d'être leurs épouses, leurs servantes, de se consacrer entièrement à leur bonheur; et, quand rien de tout cela ne pouvait les toucher, on les a vues, souvent, déchirer leurs vêtemens, se mettre nues devant ces monstres, dans l'espoir d'émouvoir leurs sens, à défaut de leur cœur; et, la mort sur les lèvres, parler la langue de la volupté et de l'amour. Eh bien ! il était rare qu'une seule fût sauvée....; et, s'il en échappait quelqu'une, c'était effectivement toujours quand leurs sens, émus des

donner de leur couvrir la tête avec des étoffes, et les guerriers qui les avaient surprises les assommèrent à coups de massue.

charmes de la jeunesse et de la beauté, leur promettaient plus de plaisir dans les bras de leurs victimes, que ne leur en aurait donné le sang versé pour satisfaire leur vengeance. Encore, ces cas étaient-ils fort rares; car, dans l'état d'exaltation et d'ivresse mentale où ils se plongeaient toujours, avant d'engager le combat, ils y apportaient la fureur du tigre; et à leur sanguinaire coutume venait se joindre la superstition. Attendris et peut être disposés à la clémence, ils voyaient leurs pères revenir du séjour des morts, pour leur reprocher une faiblesse, et les punir eux-mêmes de n'avoir point vengé leurs mânes plaintifs. Il en résultait des scènes affreuses. Les plus endurcis frappaient leurs captives sans les écouter; les autres, partagés entre la soif de la vengeance, la superstition, la pitié, et plus souvent encore leurs désirs, avaient quelquefois de longues conversations avec elles, jusqu'à ce qu'enfin, entraînés, soit par leur passion dominante, la vengeance, soit par la superstition, ils saisissaient ces malheureuses par un bras, leur ordonnaient de fermer les yeux, et les assommaient de leurs massues ou leur perçaient le sein de leurs javelots.

Ces cruautés, heureusement, étaient peu fréqnentes, parce qu'il n'arrivait guère à un parti vaincu de ne pouvoir pas se retirer dans ses forts, où il était rare encore qu'on allât l'attaquer, quand une fois il y avait pris refuge.

Cependant elles avaient lieu; et ces dernières

scènes, quelque cruelles, quelqu'atroces qu'elles paraissent, ne se passaient qu'en des îles où semblaient s'annoncer quelques progrès vers un état moins sauvage, comme aux îles de la Société, etc., où le cannibalisme avait cessé.

Partout ailleurs, si la mort n'était pas la suite immédiate de la capture, il n'y avait là ni sentiment de pitié, ni désir de sauver un malheureux prisonnier; c'était un calcul, un acte de prévoyance plus horrible, peut-être, que toutes les cruautés imaginables. Ils ne les gardaient que pour les dévorer, plus tard, dans leurs festins de cannibales. D'autres, enfin, (et c'est, encore aujourd'hui, l'histoire d'un grand nombre de ces petites îles basses, qui couvrent toute l'étendue de l'océan Pacifique sous les tropiques), ne pratiquaient pas seulement toutes ces cruautés; mais, vivant presque sans chef et sans lois, continuellement en guerre de district à district, de famille à famille, d'homme à homme, se disputant, chaque jour, la nourriture de la journée, leur corps déchiré par les armes, le nombre des cicatrices dont tous étaient couverts, attestaient assez combien, souvent, ils devaient payer cher leur triste subsistance; et comme, là, tout se décidait par la force, la force seule y commandait.

Hideux tableau qui justifierait, s'il était possible, la triste et désolante doctrine de Hobbes, sur l'homme en état de nature !

Telle paraît avoir été l'Océanie tout entière;

telles sont, encore aujourd'hui, ces innombrables petites îles basses de l'Océanie, qui couvrent toute l'étendue du grand Océan, sous les tropiques; les îles *King's mill's group* et tant d'autres, qui s'étendent depuis un peu au delà de la longitude de Tongatabou jusqu'aux Mariannes.

SECTION II.

—

ÉTAT PRÉSUMÉ DES POLYNÉSIENS ANTÉRIEUREMENT A LA DÉCOUVERTE.

L'état que je viens de peindre paraît bien avoir dû être celui de l'homme sortant des mains de la nature, avant que le temps et les besoins eussent développé son intelligence, et l'habitude de la société, sa sensibilité et ses affections; mais, pour appliquer cette idée générale aux Polynésiens, en particulier, l'origine de ce peuple se perdant au milieu de la nuit des âges, il semble, d'abord, assez difficile de déterminer, d'une manière bien positive, si, à l'époque de la découverte, il était dégénéré d'un état de civilisation plus ou moins avancé, ou si, au contraire, il a toujours été, soit dans l'état de barbarie où on l'a trouvé à cette même époque, soit.

dans un état pire encore, dont quelques îles, comme O-taïti, etc., sortaient alors à peine, marchant, peu à peu, pour la première fois, dans une voie d'amélioration. Ces deux hypothèses sont également admissibles; et, pour arriver à une solution satisfaisante de la question, peut-être faudrait-il, en thèse générale, examiner, d'abord, si des peuples civilisés peuvent tomber dans un état d'avilissement, tel que celui dans lequel on a trouvé ces insulaires, et par quels événemens; puis si ces événemens ont eu lieu dans la Polynésie; ou bien si une société d'hommes, supposée brute et sauvage, a pu traverser des siècles en restant, du principe de son existence jusqu'aux derniers temps, aussi stationnaire que paraissaient l'être les Polynésiens à l'époque de la découverte; toutes recherches de beaucoup au-dessus de mes forces, et qui m'entraîneraient, d'ailleurs, loin du but que je me propose dans cet ouvrage; mais, abstraction faite d'aussi profondes investigations, l'histoire seule paraît nous offrir l'un et l'autre de ces cas. En Asie, plusieurs peuples, aujourd'hui presqu'aussi barbares que nos insulaires, étaient encore, il y a peu de siècles, au rang des peuples civilisés; tandis que d'autres peuples d'Afrique et d'ailleurs, trouvés il y a des milliers d'années, dans un état sauvage, qui n'offrait même, alors, pas le moindre indice de civilisation, sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient à ces époques reculées, ce qui prouverait bien, que les circon-

stances locales, et peut-être son organisation physique et intellectuelle, peuvent également faire passer l'homme d'un état de splendeur à un état de décadence ou le laisser éternellement enseveli dans l'ignorance et dans la barbarie.

Pour arriver, de suite, de ces généralités à ce qui concerne plus particulièrement les Polynésiens*, je dirai qu'en dépit de toutes apparences contraires, et malgré la certitude acquise que des milliers d'années doivent s'être écoulés depuis que ces peuples vivent dans la plus profonde abjection, on trouve, parmi eux, des faits qui semblent indiquer quelques restes de mœurs moins grossières, et qui feraient croire qu'une suite d'événemens, dont eux-mêmes ignorent une grande partie, et sur lesquels on ne peut que former des conjectures, les a plongés dans la dégradation où nous les voyons aujourd'hui.

Leur cosmogonie est un de ces faits; leur cosmogonie, dont, ailleurs, j'ai donné quelques notions, et qui se trouve si conforme dans toutes les îles. Ce n'est pas l'homme appelé primitif, l'homme ayant toujours vécu dans la plus grossière barbarie, ou qu'y ont plongé les circonstances; ce n'est pas un tel homme qui réfléchit ainsi sur la nature des dieux, sur la création du monde, sur la formation de tous les êtres. Ces spéculations ne sont pas de l'état sauvage, et accusent évidemment les opinions traditionnelles d'un peuple plus civilisé; mais, d'un autre côté, ces

traditions, le seul de leurs monumens qui paraisse avoir traversé des siècles de barbarie, portent l'irrécusable empreinte de la plus haute antiquité. Le fonds, la forme et l'extrême élévation de ces traditions, prises dans leur ensemble, ne sont pas seulement de beaucoup au-dessus de ce que peuvent être capables de produire des peuples réduits à l'état où l'on trouva ces insulaires; ils sont encore, ce me semble, avantageusement comparables à tout ce que d'autres nations ont écrit de plus sublime sur la création. Aussi, quoiqu'on ne retrouve, chez les Polynésiens, que peu d'autres traces d'une antique civilisation, ne peut-on se refuser à la reconnaître dans ce seul fait. Le légendaire, quel qu'il soit, a décrit le Créateur et ses attributs; mais, quel homme ne reconnaîtrait, dans le passage suivant, le langage d'un enthousiaste, qui, frappé des merveilles dont il est entouré, admire l'œuvre d'un être tout-puissant, en sent la grandeur, et s'élève jusqu'à lui par ses propres idées?

On a déjà vu ce passage; mais il est si beau, et présente, d'ailleurs, une si forte preuve de ce que j'avance, qu'on me pardonnera de le reproduire ici.

Dieu, voulant former la terre, s'adresse à ce qui doit la composer :

« Vous, pivots! vous, rochers! vous, sables! Nous » sommes..... Venez, vous qui devez former cette » terre. » —Il les presse, les presse encore; mais ces » matières ne veulent point s'unir. Alors, de sa



» main droite, il lance les sept cieux, pour en for-
» mer la première base, et la lumière est créée;
» l'obscurité n'existe plus. Tout se voit; l'intérieur
» de l'univers brille. Le dieu reste ravi en extase,
» à la vue de l'immensité. L'immobilité a cessé; le
» mouvement existe. La fonction des messagers est
» remplie; l'orateur a rempli sa mission; les pivots
» sont fixés; les rochers sont en place; les sables
» sont posés. Les cieux tournent; les cieux se sont
» élevés; la mer remplit ses profondeurs; l'univers
» est créé. »

Quelqu'obscures que soient encore quelques-unes de ces phrases, ce n'est pourtant pas là le langage d'un barbare dansant sur le rivage en agitant ses armes, pour défier son ennemi; c'est celui d'un Zoroastre, d'un Pythagore, d'un philosophe solitaire, qui, après avoir long-temps médité sur les merveilles de la nature, y reconnaît l'œuvre d'un dieu créateur; c'est, enfin, celui d'un théïste, qui, découvrant Dieu dans ses œuvres, s'est élevé à la plus sublime des religions, à la connaissance et à l'adoration d'un être tout-puissant.

Mais, indépendamment du passage cité, qui n'a reconnu, dans l'ensemble des fragmens de la cosmogonie polynésienne, le sabéisme, ce culte si ancien, trouvé, dans le principe des religions, chez presque tous les peuples de la terre? Les messagers de la nuit, les messagers du jour, ceux-ci chargés de surveiller la terre, ceux-là de surveiller les mers; l'union de

Dieu avec les divers élémens ; leurs idées sur ce que ces élémens produisent, leurs idées sur la lune et sur la terre et tant d'autres..... Tout cela prouve invinciblement que le sabéisme a existé chez eux ; qu'ils ont possédé des connaissances dont ils conservent encore de vagues souvenirs, sans plus les entendre ; ayant, d'ailleurs, comme tant d'autres peuples, pris probablement, dès long-temps, ces êtres figurés et symboliques, pour des êtres réels et des dieux, ainsi que leurs mouvemens et leur influence pour leurs actions et leur pouvoir.

En supposant même qu'on se trompât sur l'esprit de ces antiques traditions, du moins y découvre-t-on, partout, des idées qui, loin de pouvoir appartenir à des nations sauvages, ne sauraient être le fruit que de raisonnemens des plus profonds, et d'une philosophie dont l'existence est impossible à supposer ailleurs que chez des peuples parvenus au plus haut degré de civilisation. On s'en convaincra, non-seulement par leur système de la création ; mais encore par toutes les idées nettes et claires qui s'y rattachent dans les traditions, et surtout par la description de Taaroa ou du dieu créateur. Quelle idée donnent-ils, en effet, de cette première divinité, sinon la plus grande que l'esprit humain s'en puisse faire ? Un être incréé, existant par lui-même ; souveraine intelligence, qui donne la vie et le mouvement à l'univers ; souverain maître de la nature, dont toutes les substances, tous les êtres émanent, dont

émane la hiérarchie même des dieux; des dieux qui, tous, jusqu'aux plus puissans, jusqu'aux plus redoutables et aux plus redoutés d'entr'eux, régnant, par sa volonté seule, sur les diverses parties de l'univers, ne sont jamais, quoiqu'associés à sa nature et à son pouvoir, que des subalternes; et que des intermédiaires, de l'homme à lui, qu'il peut anéantir comme il les a créés.

Tel est Dieu; mais la manière dont ils concevaient l'univers ou le monde dans son principe ne peut être, non plus, l'opinion de barbares inconséquens et irréfléchis. Taaroa était seul. Il n'y avait ni ciel, ni terre, ni mer, ni hommes. Il y avait la matière; les pivots, les pierres, les sables existaient et faisaient partie de la divinité; mais ils existaient désunis, sans ordre, sans mouvement ou dans un état d'immobilité. Le dieu, voulant former l'univers et tirer le monde du chaos, appelle les élémens pour les unir; immobiles, inanimés et sans vie, les élémens ne répondent pas à son appel. Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux. La force de l'impulsion crée le mouvement avec la lumière; et, aussitôt, la nature est vivifiée par le feu céleste et mise en activité. Tout se compose, se forme, s'organise; les cieux s'élèvent et tournent autour de la terre; les pierres se rangent en couches; les sables sont placés; la mer entre dans ses profondeurs; le feu et le mouvement établissent la plus parfaite harmonie; et l'univers est créé.

On sent, de reste, combien toutes ces combinaisons sont hors de la portée des peuples dans l'état barbare; mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est la conformité de tout ce système avec celui de plusieurs peuples anciens, et surtout avec celui de l'Inde. Brama, comme Taaroa, est l'être suprême qui créa, et qui est lui-même tout ce qui existe. Ses sectateurs l'ont peint également en termes sublimes; et, suivant la remarque d'un auteur moderne, sans le dégrader, comme les divinités inférieures, par des contes et par des fables absurdes (1). Tel est bien Taaroa, dont la vie et les actions consistent à créer l'univers dans son ensemble, à s'unir avec les élémens et la matière, pour produire les êtres secondaires et tout ce qui existe dans la nature. Aussi rien d'extravagant dans les traits descriptifs des attributs et des travaux de ce dieu, qui, les exposant d'une manière à la fois simple et solennelle et souvent sublime, sont assez peu figurés pour qu'on les comprenne, pour la plupart, sans difficulté; tandis que les légendes des autres divinités, si elles cachent un sens, comme je le crois, sont au moins autant d'énigmes peu faciles à deviner, et dont plusieurs même répugnent plus encore par la bassesse des actions et du langage que par leur extravagance et leur extrême merveilleux.

Une seconde preuve de l'antiquité des Polyné-

(1) Frédéric Stroberi, *The world in miniature*.

siens se tirerait des connaissances qu'ils ont dû avoir en astronomie. Ces connaissances semblent même avoir été assez étendues. Pour le prouver, je pourrais rappeler les fêtes périodiques des Aréoïs; je pourrais dire qu'ils n'ignoraient pas la cause de la clarté de la lune qn'ils croyaient, d'ailleurs, être un globe à peu près pareil au nôtre, habité comme notre globe, et riche en productions analogues aux siennes, sans parler même de l'idée qu'ils paraissaient avoir de la distance de ce satellite à la terre (1); mais la preuve la plus positive de ce que j'avance à cet égard, serait le fragment suivant, trouvé dans la Polynésie; et où je crois voir un système raisonné d'astronomie, d'après lequel on pourrait penser que la marche régulière des corps célestes leur était connue.

Ce fragment est fort énigmatique. Je me bornerai, pour le moment, à en citer quelques phrases textuelles, qui donneront, tout à la fois, une idée et des difficultés qu'en présente l'explication, et du parti qu'on en pourra tirer, quand des découvertes ultérieures auront démontré qu'une telle conception ne peut être un simple jeu de l'imagination exaltée, et

(1) La semence de l'arbre ora (*ficus prolixa*) leur avait été, disaient-ils, apportée de la lune par un pigeon blanc. Il lui avait fallu deux lunes afin d'y aller, et deux pour en revenir, et il n'avait plus de plumes, lorsqu'il retomba sur la terre. Cet oiseau est, de tous ceux qu'ils connaissent, celui qui passe pour avoir le vol le plus rapide.

doit se rattacher à un ordre d'idées dont la suite suppose un certain degré de réflexion et d'aptitude aux plus hautes spéculations de la science.

LA NAISSANCE DES ÉTOILES.

Roua , touboua noui ,
Roua , grande est
té touma a noho i té
l'origine (1) , dormait avec sa
vahiné ia éréére fanoua :
femme la terre ténébreuse :
fanaou aéré tana arii éoné
d'elle sont nés son roi , le sol ;
héémaira lé Atoua é
est né après lui le dieu
hiahi héémaira té toua
soir ; sont nés depuis nuages
é ata oua fauroué atoura
obscurs ou ténèbres ; mais ici
o roua touboua noui ia
Roua répudia
vahiné.
cette femme.

« Roua (grande est son origine), dormait avec sa femme, la terre » ténébreuse ; elle donna naissance à son roi , le sol, puis au cré» puscule, puis aux ténèbres ; mais, alors, Roua répudia cette » femme. »

(1) On confondait souvent ce dieu avec Taaroa , et quelques-uns disaient que c'était lui qui avait créé le ciel, la terre, etc.

O Roua touboua noui
Roua Touboua, grande
té toumou a noho i té
est l'origine, dormait avec, la
vahiné ia tuonoui fanaou
femme grande réunion ; sont nés
aaéra tana arii o fétou
d'elle, sont rois ; l'étoile
héémaira toua o marama
est venue, et puis la lune,
é fatou o faiti (1).
l'étoile faïti.

« Roua (grande est son origine), dormait avec la femme dite » grande réunion. Elle donna naissance aux reines des cieux, les » étoiles, puis à l'étoile faïti. »

Té arii o marairéa
Le roi, les cieux dorés (jaunes),
a noho Fanoui é té vahiné
dormait avec sa femme Fanoui.
ia fahi arii fanaou aéra
Le seul roi est né d'elle
ana arii o faouroua
sont rois Fauroua (2)
o Faouroua noui nané i
Fauroua ou étoile du matin, grande

(1) C'est, je crois, l'étoile du soir.
(2) C'est, je crois, l'étoile du matin.

vanaa i té po ma té ao
c'est elle, donne des décrets à la nuit et au jour,
i té fétou ma ma té
aux étoiles, à la
marama, té ra ma
lune, au soleil, et
té avéia.
sert de guide aux marins.

« Le roi des cieux dorés, le seul roi, dormait avec sa femme » Fanoui. D'elle est né l'astre Fauroua, le roi Fauroua, qui donne » des lois à la nuit et au jour, aux étoiles, à la lune, au soleil et sert » de guide aux marins. »

O fanou i tahatoa i té
Il fit voile du côté ganche vers le
arii o apatoa a noho
roi nord dormait
i té vahiné ia roua
avec sa femme le guide
o méré té avéia fanaou
des marins est né
aéra taoua arii o naounou
d'elle sont rois étoile
oura o naounou oura é hiti
rouge. Cette étoile rouge qui luit
mai i té ahiahi té
le soir à double
mataroua o fétou oura
figure étoile rouge

té Atoua é réré i tara
le dieu qui vole dans

té fëiau a rarao a maounou
l'ouest prépara maounou

oura té vaa é vaa
ou étoile rouge sa pirogue. Pirogue

o té ao noui é réré i té
du grand jour qui vole vers les

rai é fono i té hitia raa
cieux il fit voile au lever

o té ra.
du soleil.

« Il fit voile à gauche, vers le nord; et là, dormant avec sa femme,
» le guide des marins, il donna naissance à l'étoile rouge, cette
» étoile rouge, qui brille le soir, sous deux faces... Etoile rouge, ce
» dieu, qui vole dans l'ouest, prépara sa pirogue, pirogue du grand
» jour, qui cingle vers les cieux. Il fit voile au lever du soleil. »

O Réhoua (1) *é fano i té*
L'étoile Réhoua passe dans

ama ama noui ia atéà a
l'étendue ou grandeur de l'horizon

noho i té vahiné té Oura
dormait avec la femme l'étoile Oura

Tanéipa fanaou aéra tana
Tanéipa d'eux sont nés leurs

(1) Leur année commençait quand cette étoile se montrait le soir. C'était vers octobre.

arii o té houi tarara ia
rois, les gémeaux près
matarii.
ou en face des pléiades.

« Réhoua s'avance dans l'étendue. Il dormait avec sa femme » Oura Tanéipa ; d'eux sont nés les rois, les gémeaux, en face des » pléiades. »

Ce langage qui, probablement, a toujours été obscur et énigmatique, l'est peut-être bien davantage, aujourd'hui, parce que ce ne sont plus là que des fragmens que les Indiens même n'entendent plus. Il est aussi fort à craindre qu'ils n'aient tout confondu au point que les phrases paraissent souvent ne pas se lier entr'elles, et que le sens semble altéré.

Cependant, si ce que j'ai appris sur ce fragment, permet de former quelques conjectures sur le reste, il y aurait un singulier rapport entre ce système d'astronomie et celui de plusieurs autres nations.

Il est certain, par exemple, que leurs *houi tarara* ou gémeaux, sont les mêmes que nos Castor et Pollux (1); que leur *atouahi*, qui vient dans les

(1) Voici ce qu'on raconte de ces deux enfans. Ils étaient de Bora-Bora ; et, ayant entendu leurs parens parler de les séparer, ils quittèrent la maison paternelle, et allèrent ensemble à Raïatéa, puis à Ouhaïné, à Eïméo et à O-taïti. Leur mère, inquiète, se mit à les chercher, aussitôt après leur départ ; mais elle arrivait toujours trop tard dans ces différentes îles. Cependant, à O-taïti, elle apprit qu'ils y

nuages moutonnés, est notre étoile du berger ; et que leur *naunou oura*, qui brille le soir sous deux faces, est notre sagittaire, que les anciens ont quelquefois représenté sous cette forme. Quant à l'explication du reste, dans la crainte de me perdre en interprétations trop positives d'un texte fort obscur, j'attendrai, comme je l'ai dit, que de nouvelles découvertes viennent me permettre d'offrir au public une explication plus satisfaisante.

Il est à regretter, sans doute, qu'il ne reste pas quelque monument, quelque signe plus authentique qui vienne, tout en appuyant ces traditions, aider à en dévoiler le mystère. Ces monumens, au reste, ont existé.

Les statues colossales de l'île de Pâques, de Laïvavaï et autres lieux, peuvent du moins le faire présumer. Dans cette première île, qui n'est qu'un point presqu'imperceptible au milieu d'un immense océan, situé, d'ailleurs, à deux mille milles du continent de l'Amérique, et à plus de seize cent mille de toute autre terre, on trouve non-seulement des habitans, mais encore ces statues dont la masse, et la régularité relative firent l'étonnement et l'admira-

étaient encore et se cachaient dans les montagnes ; enfin elle les découvrit ; mais ils se sauvèrent devant elle jusqu'au sommet de la plus haute montagne ; et, de là, au moment, où, tout éplorée, elle croyait enfin les atteindre, ils s'envolèrent vers les cieux, où ils figurent encore parmi les constellations.

tion des premiers navigateurs appelés à visiter ce lieu, peut-être le plus isolé de la terre.

Ces statues, dont quelques-unes avaient près de quarante pieds de haut, et qui présentaient une surface considérable, puisqu'elles mesuraient de huit à dix pieds d'une épaule à l'autre, étaient d'un seul bloc, et portaient sur leur tête, en forme de bonnet, une pierre énorme, d'une autre espèce et de couleur rougeâtre. Comment ces insulaires, sans autres outils que d'autres pierres dures, ont-ils pu tailler ces blocs? et ce qui est bien plus inconcevable encore, comment, étrangers à la mécanique, ont-ils pu les dresser d'abord, et puis y superposer d'autres pierres d'une masse énorme, dont le poids devait être considérable? Ce fait particulier, ainsi que le fait général de l'existence des habitans des îles de l'Océanie, a donné lieu à des conjectures et à des hypothèses sans nombre. Dans l'impossibilité matérielle d'attribuer l'érection de ces monumens aux habitans actuels des îles, dans l'état où on les a trouvés, quelques personnes ont été jusqu'à supposer qu'elles devaient être habitées, jadis, par une autre race, et que les Indiens qui les habitaient lors de la découverte n'en étaient pas les aborigènes, mais y étaient venus des îles occidentales, dont ils parlaient et parlent encore la langue, comme ils en avaient et en ont encore les mœurs et les usages.

Cette conjecture s'appuie de quelques remarques judicieuses; mais elle n'en est pas moins des plus

invraisemblables, en raison de l'impossibilité bien reconnue que des embarcations aient pu dériver si loin de l'ouest; et quand bien même les vents et les courans eussent amené, causé cet accident, ce que je ne puis admettre, au moins, est-il certain, qu'à en juger d'après l'imprévoyance qui les caractérise tous, ces malheureux aventuriers auraient péri, en route, de faim et de soif, avant d'avoir achevé un si long voyage. Ne serait-ce pas là, d'ailleurs, augmenter les difficultés? Il resterait, en effet, alors, à démontrer, non-seulement comment les derniers habitans y ont pu venir, mais encore comment d'autres y seront venus avant eux; et puis, comment ces derniers, tout bruts et tout sauvages, affaiblis, abattus par un si immense trajet, auraient-ils pu soumettre, expulser ou exterminer les premiers occupans, qu'on suppose industrieux et civilisés? Ce sont donc là des suppositions trop peu vraisemblables pour être admises; aussi le lecteur se convaincra-t-il que ces monumens appartiennent bien véritablement à la race des habitans actuels de ces îles, en examinant seulement les oreilles aux longs lobes percés de toutes ces statues, fidèle image d'une coutume encore généralement répandue chez la plupart des peuples de l'Océanie.

Il est, ce me semble, bien plus naturel de croire que les habitans actuels sont ceux qui ont toujours vécu dans ces îles, inventeurs et exécuteurs des travaux qu'on a trouvés chez eux, que d'y supposer la

préexistence d'une autre race qui devrait s'y être entièrement éteinte, hypothèse peu probable, et, surtout, trop dénuée de preuves pour mériter un long examen.

SECTION III.

ÉPOQUE PRÉSUMÉE DE L'ANTIQUE CIVILISATION DES POLYNÉSIENS.

Que les habitans actuels de la Polynésie sont déchus d'un état de haute civilisation, c'est ce que paraissent prouver surabondamment dans leurs détails, comme dans leur ensemble, les monumens, les traditions, les usages, les cérémonies et les pratiques de toute espèce qu'on y a observées, depuis l'époque de sa découverte; mais si cette civilisation a réellement existé chez ces insulaires, à quel temps faut-il la rapporter? Je pense qu'elle doit dater du temps où ils vivaient unis, soit sur un continent occupant le point du globe où leurs îles sont aujourd'hui disséminées, soit en d'autres lieux, séparés de leur séjour actuel par une immense distance. De ces temps datent probablement aussi la division de leur année en douze ou treize mois, dont ils se souvenaient encore sans savoir l'appliquer; leur connaissance des

équinoxes et autres notions d'astronomie, dont j'ai rapporté les faibles débris, mais à l'égard desquelles bien des découvertes peuvent se faire encore, ainsi que sur tout ce qui concerne leur antiquité.

Mais ces débris de traditions et autres ne sont-ils pas, même dans leur imperfection, plus que suffisans pour démontrer que la civilisation de ce peuple devait être d'un ordre assez élevé?

En supposant, en effet, qu'ils aient vécu, jadis, sur un continent ou grande terre, comme un souvenir général paraît incontestablement le prouver; et que cette terre ait été subitement détruite par les eaux de la mer, qui, d'après leurs traditions, se seraient élevées jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, il est certain que, quelles que fussent les connaissances de ces peuples, toutes pouvaient se perdre à jamais et au même instant, abstraction faite même du nombre des individus épargnés par le cataclysme. Je suppose qu'un tel événement vînt frapper l'Europe; que, tout à coup, le continent, les îles, en fussent submergés, et que les eaux s'y élevassent de manière à ce que, de ces vastes terrains, il restât à peine quelques points, séparés, les uns des autres, par des centaines de lieues : est-il probable que, de ces sciences poussées si loin, de ces beaux-arts portés à une si grande perfection, mais tous réunis et confinés dans les plaines qu'on habite surtout, et que couvrent les grandes villes, est-il probable, dis-je, que de ces sciences et de ces beaux-arts il restât beaucoup de

choses? Non, sans doute. Quoique l'instruction soit, aujourd'hui, si généralement répandue, après une telle catastrophe, après la période de terreur, de consternation et de désordré dont elle serait nécessairement suivie, faudrait-il beaucoup s'étonner que l'art d'écrire vînt à se perdre, et que, de cette belle morale, de toute la théorie et des dogmes de la religion chrétienne, il restât, dans la mémoire des survivans, seulement quelques notions vagues et incertaines?

Mais, sans placer gratuitement nos insulaires dans un état de haute civilisation qu'ils peuvent cependant fort bien avoir connue, ce qui est au moins certain, c'est que le peu d'entr'eux qui échappèrent au grand cataclysme, s'ils ne furent pas, dès l'abord, en proie à la faim et à l'extrême misère, enfermés comme ils l'étaient en des localités si étroites, durent éprouver, quand leur nombre augmenta, toutes les vicissitudes qui conduisent à la barbarie; car, le manque de terrain, le manque de vivres, joints à l'augmentation des habitans, devait infailliblement amener, entr'eux, la mésintelligence, les dissensions, les querelles d'abord de famille et bientôt de partis; d'où les guerres, les massacres, les expulsions. Poussés par la faim, aveuglés par la rage, ils durent, inévitablement, se laisser entraîner aux plus révoltantes barbaries; jusqu'à ce qu'enfin, ne pensant plus qu'à attaquer, qu'à ravir et qu'à surprendre, ne connaissant plus d'autre droit que

celui de la force et de la violence, augmentant leur misère par leurs ravages mêmes, ils purent tomber dans le dernier état de dégradation, et en venir à dévorer ceux qui avaient absorbé leur subsistance (1).

Cet état paraît avoir été celui de toutes les îles, et il est probable qu'il faut lui assigner la cause que je viens de mentionner. Il existe, en effet, dans plusieurs des îles basses le plus nouvellement peuplées. Là règne constamment tout le désordre que doit amener le manque de subsistances, en des lieux d'une étendue bornée, où, chaque jour, la famine augmente avec la population, en des lieux où la conquête d'un poisson devient souvent le prix du sang, où des affamés se disputent avec fureur la possession d'un coquillage.

Là, querelles, inimitiés sans fin, au sein desquelles l'homme ne voit bientôt plus, dans son semblable, qu'un ennemi prêt à lui ravir jusqu'à sa dernière ressource; et se terminant toujours par ces hos-

(1) Pitcaïrn peut servir d'exemple. En 1800, Adams y resta seul avec quelques femmes et des enfans, au nombre de vingt, environ, en tout. En 1808, ils avaient doublé; en 1825, ils étaient soixante-huit; en 1830, ils étaient quatre-vingt-quatre : et sont encore, aujourd'hui, au même nombre, quoique leur voyage à O-taïti en ait fait périr de vingt-cinq à trente. Si on les eût laissés à eux-même et sans moyens de sortir de leur île, que seraient-ils devenus en un lieu d'une étendue si bornée? Bientôt, incapables de s'y nourrir, ne se seraient-ils pas trouvés, en moins d'un siècle, dans la position que je viens de décrire?

tilités non plus politiques, mais personnelles, qui, en peu de temps, changèrent ces îles en autant de déserts incultes, où l'on ne voit plus, quelquefois, que deux ou trois individus, tristes restes d'une population immense.

Soit donc que la catastrophe dont j'ai parlé, la destruction de leur continent, ait effectivement eu lieu, soit que d'autres moyens les aient amenés en leurs îles, les suites devaient toujours être les mêmes, quand ils y devenaient trop nombreux; mais il paraît qu'elles n'ont pas été immédiates. Ils ont conservé le souvenir d'une époque presque partout plus heureuse et plus brillante. En me parlant de ce souvenir d'une splendeur éclipsée depuis des siècles, cet homme respectable, à qui je dois tant de notions sur leur religion, leurs mœurs et leur état ancien, mon vieux prêtre, me disait un jour, en gémissant : « Je sais que vous nous appelez un peuple nouveau ; » mais, néanmoins, que de temps écoulé, avant que » les larges voiles de vos navires eussent frappé nos » regards ! Que de siècles avant que le bruit de vos » armes à feu fût venu nous épouvanter ! Nos pirogues » ont parcouru ces mers, en se guidant sur les astres » que nous observions alors. Il n'y a même pas si » long-temps que nos aïeux connaissaient encore la » situation d'un grand nombre d'îles, quoiqu'ils eussent cessé de les visiter. On se souvient encore que » des chefs des îles, que votre race a retrouvés de» puis, venaient à O-taïti et dans les autres îles

» voisines; » et, comme pour m'en donner la preuve, il commençait à réciter une conversation entre un chef d'O-taïti et un chef de Toubouaï; mais sa mémoire le trahissait; et il tombait dans la mélancolie, devenant triste et taciturne, toutes les fois que nos conversations lui retraçaient le souvenir de l'ancienne splendeur de sa nation.

Il me paraît donc certain qu'il y a eu une seconde époque pendant laquelle les Polynésiens cultivaient jusqu'à un certain point les arts, les sciences, et se livraient à la navigation. A cet ordre de choses, qui a dû se prolonger beaucoup dans quelques unes des îles, aura insensiblement succédé celui dont j'ai parlé, quand les productions de la terre, ni les ressources de la mer, ne suffisant plus à leur subsistance, il leur fallut émigrer, s'entretuer ou périr. On conçoit les premiers effets d'une telle situation, où, après des disputes, des guerres, des massacres, les plus forts expulsaient ou laissaient mourir de faim ceux qu'ils avaient vaincus (1). Plus généreux ou plus hardis, je suppose qu'en de pareils momens, plusieurs offraient

(1) Des scènes de ce genre ont encore eu lieu, il n'y a que très-peu d'années, à Rouratonga, à Laïvavaï et à Rapa. Dans la première de ces îles, il arriva souvent qu'un père, qu'un mari tuèrent secrètement leurs enfans, ou leurs femmes pour les dévorer; et, il y a trois ou quatre ans, un brick de Port-Jackson (Nouvelle-Hollande) rencontra en mer une pirogue montée par environ soixante personnes qui cherchaient une autre île, ne trouvant plus de quoi vivre dans l'île dont elles venaient.

de quitter volontairement leurs îles, pour chercher de nouvelles terres. Les traditions de tous ces peuples parlent de ces voyages ou émigrations, d'ailleurs favorisés par les prêtres, au point que, pour les multiplier, ils ne craignaient pas d'annoncer que les premiers partis leur étaient apparus en songe pour leur dire qu'ils avaient découvert une île où ils jouissaient de l'abondance et du bonheur, et leur indiquer la position de cet heureux séjour (1).

En réfléchissant donc bien mûrement à la situation réciproque de ceux qui partaient ou de ceux qui restaient, et à combien de maux tous devaient être exposés, en ces temps horribles, n'est-il pas naturel de voir, dans leur situation même, la cause de leur

(1) C'est sans doute aussi alors que ce peuple se porta dans toutes les directions du grand océan et vers ces îles éloignées, qui ne furent certainement habitées que bien postérieurement aux autres. Ce fait paraît d'autant plus probable, qu'ils en ont comme conservé le souvenir. Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, ils disent qu'ils viennent du Nord, d'où ils allèrent à la recherche d'une nouvelle terre, en se dirigeant sur les taches magellaniques; ainsi, aux îles Sandwich, ils se rappèlent qu'ils viennent de Bora-Bora et connaissaient O-taïti et les Marquises; et puis, comme pour donner à croire que ces événemens sont arrivés peu de temps après la destruction de leur grande terre, ces îles portent, presque toutes, des noms pris dans la Cosmogonie. La plus grande des îles Sandwich, par exemple, se nomme *Ohaïi* (Hawaï); une autre *Mahoui* (Mawaï); toute la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande se nomme *Ikana Mahoui* (poisson de Mahoui).

barbarie, l'origine du cannibalisme, auquel les portaient, malgré eux, la faim et la rage ?

Ne reconnaît-on pas, enfin, que, fatigués de guerres, de meurtres et de tous ces excès, que l'imagination repousse avec horreur, les chefs, les prêtres, devaient presque, logiquement, au nom de leurs dieux impuissans ou sourds, imposer silence à la nature et ordonner la mort de quiçonque n'avait pas encore connu la vie, puisqu'un sol ingrat se refusait à le nourrir ? De là l'infanticide légal ; de là ces ordonnances sanguinaires, qui frappaient surtout le sexe dont le nombre contribue le plus à multiplier notre espèce ; de là cet horrible serment des Aréoïs, mais qui n'existait qu'aux îles de la Société, de ne point se survivre à eux-même dans la personne de leurs enfans.

Il est donc assez probable qu'après la destruction de leur grande terre, les habitans de la Polynésie, probablement alors peu nombreux, ont vécu en assez bonne intelligence ; ce qu'ils font encore aujourd'hui dans tous les lieux où leur petit nombre n'a point conservé de vieilles rancunes, souvenirs de leur âge de prospérité ; dans tous les lieux où, s'unissant par le mariage, ils donnent, quelquefois, long-temps, l'exemple de la plus parfaite harmonie.

Il paraît également certain que, postérieurement à cette époque, des communications ont subsisté entre les différentes îles, et qu'enfin leur état sauvage et leur barbarie viennent des causes que je leur

ai primitivement assignées, comme semblent l'indiquer, à la fois, d'antiques usages généraux et des usages particuliers plus modernes.

Je tâcherai d'en établir les différences, et de déduire de ces différences, avec plus ou moins de précision, l'origine et l'antiquité de ces mêmes institutions.

Parmi les établissemens trouvés dans ces îles, les institutions religieuses et gouvernementales sont, assurément, celles qui s'y sont le mieux conservées. Elles paraissent n'y avoir guère subi d'autres changemens que ceux que rendaient indispensables l'état précaire et l'ignorance des populations individuelles de chaque localité; mais toutes révèlent une origine commune, et datent certainement de l'époque où les peuples, aujourd'hui disséminés, vivaient unis en un seul corps de nation. Si, pourtant, il est permis de se jeter dans le champ des conjectures, je croirais, qu'après cette grande catastrophe, la destruction de leur terre, en la supposant prouvée, partout peu nombreux, ils se séparèrent, par suite de dissensions; que chez plusieurs, du moins, l'autorité dut long-temps se borner à celle du père dans chaque famille; que l'état auquel les amena graduellement leur position locale, dut, seul, aussi, ramener, au milieu d'eux, l'existence de chefs ou rois, sous l'ancienne dénomination de *arii* ou *arii rahi*; rois dont le pouvoir, d'ailleurs, dépendait entièrement des circonstances et de la situation relative de leurs sujets, et variait

en raison des localités, comme ont pu le faire reconnaître les diverses révolutions politiques et gouvernementales survenues dans les diverses îles. Ainsi, dans tous les endroits où ils sont encore peu nombreux, point de chef, ou le chef n'y est considéré que comme le père d'une grande famille. Ailleurs, au contraire, où la population, plus considérable, se divise en partis perpétuellement armés les uns contre les autres, il règne une licence effrénée. Les chefs, dans ces endroits, n'ont guère d'autre prérogative que celle de commander les armées; et, quand on y a voulu détruire ces désordres et ramener un peu la paix, il y a fallu fonder, par le fanatisme, le pouvoir absolu, effectivement trouvé dans toutes les îles où il y avait le plus d'ordre, le plus de civilisation, l'intelligence la mieux sentie des devoirs et des droits de l'homme social.

Si, dans les îles pourtant le moins barbares, le despotisme le plus violent naquit de cet état de dissension, d'anarchie et de désordre, où les plongeait leur grand nombre, en leur laissant à peine de quoi subsister, quelques-unes de ces mêmes îles nous présentent d'autres règlemens évidemment postérieurs, et qu'y fit adopter, à divers degrés, une raison d'état partout cruelle, mais partout inévitable. Telle était, par exemple, la loi de l'infanticide aux îles de la Société, aux Navigateurs, aux Sandwich et peut-être en d'autres îles, atrocité révoltante, sans doute, mais qui sauva plusieurs de ces populations

de la destruction totale dont il paraît souvent qu'elles furent parfois menacées.

Il semblerait, néanmoins, que toutes n'eurent pas recours au même remède. Plusieurs se livrèrent à l'agriculture, comme aux îles des Amis, aux îles de Hawaï; mais cette ressource même ne pouvait longtemps leur suffire, puisqu'il y a peu d'années, qu'à Rotuma, à Roroutonga et ailleurs, où les habitans cultivaient leurs terres avec le plus grand soin, on les a vus, dans certains momens, s'entredévorer pour ne pas mourir de faim.

D'autres ont eu recours aux sacrifices humains, à l'exil volontaire, aux expulsions violentes même, dont il paraît qu'on faisait usage à l'île de Pâques et ailleurs.

D'autres, enfin, ont continué leurs dissensions, et préviennent l'augmentation de leur nombre par des guerres à mort et par l'extermination; mais, comme je l'ai déjà dit, il est certain, qu'en tous cas, tous, dans le principe, doivent avoir éprouvé le même sort, les mêmes vicissitudes; et il ne l'est pas moins que l'anthropophagie, l'infanticide et toutes les autres énormités sociales qu'on leur a tant reprochées, proviennent toutes, indistinctement, des causes matérielles que je leur ai assignées; ce qu'il est juste de répéter, non pour justifier, en eux, des habitudes et des mœurs inexcusables aux yeux de l'humanité, mais pour expliquer, au nom d'une philosophie tolérante et réparatrice, des excès qu'on eût peut-être arrêtés

ou prévenus déjà plus d'une fois, si, au lieu de se livrer à des déclamations faciles sur leur culpabilité, on se fût appliqué franchement à en rechercher la source, seul moyen de les arrêter et d'en prévenir le retour, comme c'est le devoir de tous les peuples *civilisés* envers tous les peuples *sauvages*.

CHAPITRE IV.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES PEUPLES DE LA POLYNÉSIE.

Prêt à professer, sur cette matière, un eopinion diamétralement opposée à toutes celles que des hommes d'un mérite incontestable ont exprimées jusqu'à ce jour, je dois protester, par avance, comme je l'ai déjà fait, dans la Préface de cet ouvrage, contre tout esprit d'exclusion des idées quelconques qui ne rentreraient pas dans les miennes; et ma position personnelle, en dehors du cercle de la science, m'impose, plus qu'à tout autre écrivain, peut-être, l'obligation d'une réserve extrême dans toutes les allégations qui pourraient paraître s'éloigner, plus ou moins, des conventions généralement admises; mais je n'ai pas cru que cette réserve dût aller jusqu'à me prescrire le silence sur l'objet de sérieuses méditations, qui ont pour base une série nombreuse de faits recueillis avec soin dans mes longs et fréquens voyages; car si l'amour éclairé des sciences exige, de tout ami de la vérité, le respect des hypothèses con-

sciencieuses, ce même amour lui fait aussi un devoir de lutter avec courage, persévérance et loyauté, contre toute doctrine qui lui paraît pouvoir perpétuer, dans leur domaine, des préjugés et des erreurs, susceptibles d'en compromettre ou d'en entraver les progrès.

L'analogie du langage des peuples indique, plus sûrement que celle de leurs traits, de leurs coutumes et de leurs climats, par exemple, les différences spécifiques des diverses races du genre humain. L'identité des climats peut, en effet, influer sur leurs traits et sur la couleur de leur peau; une ignorance et une vie sauvage communes peuvent amener les mêmes habitudes; mais jamais ou bien rarement du moins, je crois, un même mot n'a servi de signe à une même chose, chez des peuples totalement étrangers les uns aux autres et d'une origine différente. La présence de plusieurs mots semblables, chez des nations séparées par de longues distances, est donc la preuve, sinon d'une même origine, du moins de la préexistence, entr'elles, d'un commerce ou de relations plus ou moins intimes, plus ou moins prolongées; et, dans tous les lieux où l'on trouve ces analogies, on peut tenir pour certain que les peuples chez lesquels elles sont signalées, ont bien pu se perdre de vue, mais n'ont pas toujours vécu séparés.

Ce n'est donc pas sans raison que plusieurs personnes ont avancé que les peuples des îles de l'océan

Pacifique sont de la même race que les Malais, puisque, depuis l'île de Pâques, ou *Easter Island*, par 111° de long. ouest, l'île la plus orientale de l'Océanie, parmi celles qui sont habitées, jusqu'aux Moluques et autres îles malaies, on rencontre plusieurs mots qui sont absolument les mêmes dans toutes les îles, comme *maté*, mort; *ai*, je; *ika*, poisson; *oua*, pluie; *lima* pour *rima*, cinq; *mata*, yeux; tandis que leur système de numération décimale est aussi tout-à-fait identique, sans parler de la parfaite identité de plusieurs des noms de nombre qui le constituent. Ainsi,

AUX ÎLES MALAIES.	A O-TAÏTI.	
Sato.	Atachié, *signifie*	un.
Doua et roua.	Artoua,	deux.
Tinga.	Atorou,	trois.
Hampa.	Ama,	quatre.
Alima et arima.	Alima et arima,	cinq.
Nam.	Chounou,	six,
Tujo.	Actou,	sept.
Delampan.	Évau,	huit.
Sambilan.	Ihivo,	neuf.
Cipoulou.	Chauvou,	dix.

On remarquera que les mots qui expriment les nombres *deux* et *cinq* sont absolument les mêmes; et que l'équivalent du mot *quatre* a beaucoup de rapport dans les deux langues. Il est encore une quantité de mots qui, d'un usage moins générale-

ment répandu, ne se trouvent que dans quelques îles malaies, comme :

A O-TAITI.	AUX ÎLES MALAIES.
Étoile, *fétoua*,	*Lintang*, à Java et dans presque toutes les autres îles; mais, à Timuri, c'est *fitoun*, qui présente quelque rapport avec le dialecte o-taïtien.
able, *one*,	*Pasir, kasi, wadé* (mais, à Lampung, c'est *honoui*).
Eau, *vai* ou *wai*,	*Tiriowich*, *ayer*, *jami* (à Lampung, *ouwai*; à Soundou, *chai*; à Boungis, *ouwai*; à Rotti, *owai*).
Femme, *vahiné*,	*Wadon*, *parampouan*, *makinvai*, etc. (En plusieurs endroits, *wainité*, *baini* et *ina*.)
Père, *médoua tané*; autrefois *pa* ou *bapa*.	*Pa* et *bapa ma*, *ébou*, *bonda*, *angrong*, *ama*. (En plusieurs îles, *ina*.) (1)
Mère, *médoua vahiné*; autrefois, *ma*.	
Dent, *nihau*.	*Ounto*, *waho*, *gigi* (à Timor, *nihaou*).

Il est peu douteux que des recherches plus attentives ne fissent découvrir tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des îles malaies, presque tous les mots de la langue polynésienne; et l'on trouvera, sans doute, étonnant qu'une telle similitude de mots puisse exister chez des peuples que sépare une si prodigieuse distance; mais, quoiqu'elle me paraisse attester qu'ils ont une même origine, et qu'ils ont

(1) On aura remarqué que, dans la cosmogonie polynésienne, l'être femelle est toujours nommé *Ina*.

eu, jadis, quelques communications, je n'en conclurai pas que les îles dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire, celles qui se trouvent, comparativement, le plus reculées vers l'est, aient été peuplées par les habitans des îles de la Sonde, des Moluques, etc., où se trouve aujourd'hui le principal siége de la race malaie.

Le premier fait contraire à cette opinion est la prédominance du vent d'est, qui règne presque continuellement et souffle de toutes parts, sous les tropiques, depuis une centaine de lieues du continent de l'Amérique jusqu'à l'extrémité occidentale de cet immense océan; et cela, pendant dix mois de l'année, au moins, tandis que les vents variables, qu'on éprouve de temps en temps, du mois de décembre au mois de mars, ne s'étendent jamais bien loin à l'est, et ne soufflent presque jamais avec violence que pendant un très-petit nombre d'heures.

Ceci posé, regardera-t-on comme possible que, chez des nations où l'art de la navigation était aussi peu perfectionné que chez les Malais, d'aussi frêles embarcations que les leurs aient pu être poussées de l'extrémité orientale de la mer des Indes à l'extrémité orientale de l'océan Pacifique, depuis les îles Moluques jusqu'à l'île de Pâques, près du continent de l'Amérique du Sud; et, parcourir, en luttant contre un vent et un courant constamment contraires, plus d'un tiers de la circonférence du

globe, ou plus de cent trente degrés de longitude (1)?

Que la grande multiplicité des îles ne fasse pas supposer qu'ils auraient pu communiquer de l'une à l'autre, et arriver, à la longue, jusqu'à la plus orientale. Cette supposition-là, même, est inadmissible, et les faits le prouvent, puisqu'aucune circonstance ne vient l'appuyer, dans les souvenirs des Indiens, et que toutes les embarcations, canots ou pirogues égarés, qui ont, par hasard, touché quelqu'île, ont toujours été poussés de l'est à l'ouest, et jamais de l'ouest à l'est. Que toutes les îles aient été peuplées, avec le temps, par des embarcations égarées en cette direction, cela est rigoureusement possible, quoiqu'assez difficile à admettre; mais aucune supputation de temps imaginable ne pourrait expliquer le même phénomène dans une direction opposée.

Une autre circonstance s'élève également contre l'opinion que les habitans des îles orientales seraient venus de l'ouest; c'est la différence de manières, de mœurs, de langage, toujours plus marquée chez les habitans des îles, à mesure qu'on

(1) Partout, sous les tropiques, dans l'océan Pacifique, les courans portent à l'ouest; et cela avec une telle violence, près de la ligne, que, par les légers vents d'ouest qui souvent y règnent, les navires ne peuvent avancer vers l'est, et dérivent fréquemment de vingt à soixante milles à l'ouest, dans les vingt-quatre heures

avance à l'ouest, au delà des terres que j'ai données comme limites de la race dont il s'agit. En effet, pour peu qu'on s'avance, dans cette direction, au delà des îles des Amis, on rencontre un groupe d'îles (les îles Fidgi), dont les habitans paraissent différer, sous tous les rapports, de ceux des îles de l'est. Moins robustes, d'une couleur plus foncée et souvent noire, cheveux crépus, yeux ronds, tels sont les principaux traits physiques qui les distinguent; et, quant aux mœurs, ils sont plus sauvages et plus intraitables que les habitans de la Nouvelle-Zélande même (1); marchant toujours armés d'arcs et de flèches (2), odieux cannibales, dangereux surtout par leur hypocrisie, et ne ressemblant en rien, par leur langue, aux habitans des îles les plus rapprochées de l'est.

Tels étaient et tels sont encore les habitans de plusieurs de ces îles; mais des communications s'étant ouvertes entr'eux et les peuples des îles des Amis, il en est résulté de grands changemens dans le langage et dans les mœurs des plus voisins d'entr'eux (3).

(1) Plusieurs de ces îles, au nombre desquelles je signale les nouvelles Hébrides, ont obstinément refusé toute communication avec les étrangers; et, si l'on y débarque, leurs habitans tuent tous ceux qu'ils peuvent surprendre.

(2) Cette circonstance est d'autant plus remarquable que, dans aucune des îles polynésiennes, on ne se sert de ces armes, qu'on rencontre pour la première fois aux Fidgi, et ensuite dans toutes les îles occidentales. Elles n'appartiennent exclusivement qu'à la race noire.

(3) De temps immémorial, les îles Fidgi étaient connues

Néanmoins, la liste que voici montrera combien ils diffèrent de ceux que j'ai précédemment cités. Ainsi,

	A O-TAÏTI.	A TONGATABOU.	AUX FIDGI.
Dieu, se dit	*Atoua*,	*Otoua*,	*Kalou*.
Femme,	*Vahiné*,	*Fifiné*,	*Léva*.
Poisson,	*Ia*,	*Ika*,	*Missimissi*.
Cochon,	*Bouaa*,	*Fouaka*,	*Varé*.
Hameçon,	*Matau*,	*Matau*,	*Vaki*.
Soleil,	*Ra*,	*La*,	*Singa*.
Lune,	*Marama*,	*Mahina*,	*Youla*.
Fille,	*Famainé*,	*Fahiné* ou *Fahainé*,	*Nongéaléva*.
Mauvais,	*Ino*,	*Kino*,	*Fa*.
Grand,	*Rahi*,	*Lahi*,	*Léba*.
Guerre.	*Tamai*,	*Tamai*,	*Yala*.

Il y a, cependant, plusieurs mots qui sont identiques ou analogues à quelques-uns de ceux qui ap-

des habitans des îles des Amis, où, d'après les traditions de ces derniers, des pirogues avaient été portées, et d'où elles étaient revenues. Depuis, ils ont continué à les fréquenter, et y ont souvent porté la guerre, pour se procurer le bois de sandal, dont ils firent une huile odoriférante. C'est par suite de ces relations hostiles ou autres, que les plus orientales des îles Fidgi ont adopté, en partie, les coutumes, les mœurs et le langage des habitans des îles des Amis, de même que certaines coutumes des Fidgi se sont introduites aux îles des Amis. Ainsi, les chefs de Tongatabou ont tous appris le dialecte des Fidgi, et le parlent entr'eux pour se distinguer du peuple, à peu près comme, dans quelques cours d'Europe, on parle le français au lieu de la langue du pays.

partiennent à la langue des îles plus orientales, comme :

	A O-TAITI.	AUX FIDGI.
Homme, se dit	*Tanta,*	*Tamata.*
Mort,	*Maté,*	*Maté.*
Eau,	*Vai,*	*Vai,* etc.

et quelques noms de nombre, ainsi :

Deux,	*Aroua,*	*Roua.*
Trois,	*Atoro,*	*Tolo.*
Six,	*Eono,*	*Ono.*
Sept,	*Fitou,*	*Faitou.*
Neuf,	*Cheiva;*	*Taiwa.*

Mais il paraît que ces rapports ont pour cause unique celle que j'ai déjà mentionnée, c'est-à-dire les communications des habitans des Fidgi avec ceux des îles des Amis. Tout le reste de leur langage, en effet, n'a plus la moindre ressemblance avec les dialectes des îles orientales. Les mots n'ont pas la même racine; la construction des phrases est tout-à-fait différente; ce qui exclut toute possibilité de leur assigner la même origine.

Outre la différence du langage, les coutumes et mœurs des habitans des Fidgi dénotent, aussi, une origine différente, quoiqu'il y ait, généralement, sous ce rapport, entr'eux et les tribus orientales, beaucoup moins de différences positives que pour la langue même. J'indique à l'appui, de cette remarque, quelques-uns de leurs usages, totalement différens de ceux des peuplades de l'Est, tandis qu'ils

ont un rapport frappant avec ceux des peuples occidentaux, et même avec ceux de l'Inde.

C'est aux Fidgi, par exemple, qu'on trouve, pour la première fois, la fabrication et l'emploi de la poterie de terre, qui n'existe dans aucune des îles orientales, pas même aux îles des Amis. Là, aussi, les chefs prennent, souvent, jusqu'à trois ou quatre cents femmes, parmi lesquelles ils n'en ont pourtant qu'un petit nombre de légitimes, et dont les enfans puissent hériter du père, les autres n'étant guère que des concubines, qu'il tient à la disposition de tous ses guerriers, et dont, à ce qu'il paraît, il ne s'entoure que pour mieux assurer son service.

Un usage singulier est que, lorsqu'un chef principal épouse une de ces femmes, filles de quelqu'autre chef, et destinées à devenir souveraines, la nouvelle mariée prend avec elle une jeune fille encore enfant, mais qui promet d'être belle, et qu'on a scrupuleusement choisie dans la classe du peuple. C'est une vierge destinée pour son mari. Elle l'élève avec la plus tendre sollicitude ; et, quand la jeune fille est nubile, la reine, à un jour fixé, la déshabille, la lave soigneusement elle-même, fait couler, sur ses cheveux, de l'huile parfumée, la couronne de guirlandes de fleurs, la conduit ainsi, nue, à son mari, la lui présente et se retire en silence. Là, pourtant, pas plus qu'ailleurs, les femmes ne sont exemptes de jalousie ; et il n'arrive que trop souvent que, craignant de rencontrer, dans son élève, une dangereuse rivale,

la reine trouve quelque moyen de la laisser seule avec des hommes, engage ces derniers à la séduire, ou même l'accuse, faussement, d'avoir cédé à la séduction; et inflige, alors, à cette malheureuse, la cruelle punition de lui couper le nez; aussi n'est-il pas rare de rencontrer, en ces îles, des filles ainsi mutilées.

J'ai déjà fait connaître, ailleurs, l'usage de tuer les femmes d'un chef à sa mort, usage appliqué aux femmes légitimes ou reines. Pour avoir tout le mérite du sacrifice, elles doivent s'étrangler elles-mêmes. Si elles s'y refusent, leurs frères ou leurs plus proches parens les exécutent, bon gré malgré; mais, comme je l'ai dit, celles qui s'y prêtent de bonne volonté acquièrent, généralement, par-là, une haute considération, et leurs enfans sont choisis, de préférence à tous autres, pour succéder au pouvoir de leur père; aussi voit-on là, fréquemment, un fils supplier tendrement sa mère de vouloir bien se tuer elle-même; et, en cas de refus, l'étrangler de ses propres mains (1).

Les chefs y ont un pouvoir absolu. Les hommes du peuple se courbent, s'accroupissent ou tombent

(1) Cet usage s'est trouvé en partie aux îles des Amis et à la Nouvelle-Zélande; mais on ne le trouve dans aucune des autres îles plus orientales. Il est certain que les deux premiers archipels le tiennent des Fidgi, etc. On y reconnaît les *suttíes* de la côte du Malabar (DEKAY).

le visage contre terre à leur approche. Ils emploient, en parlant aux chefs, les mots *kalou* (dieu), *bouana valou* (racine de la guerre), et mille autres expressions qui indiquent, avec non moins d'énergie, leur état d'esclavage et d'abjection. Tout le bien du peuple leur appartient; ils s'en emparent, quand ils en ont envie (1).

Continue-t-on à se porter des îles Fidgi à l'est-nord-ouest, vers les îles Salomon, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée? Partout on trouve des peuples qui diffèrent entièrement des habitans de la Polynésie, tant pour la couleur et le langage, que pour les traits, les coutumes et les mœurs.

Si, au contraire, des mêmes îles on se porte à l'ouest-sud-ouest, vers les Nouvelles-Hébrides, vers la Nouvelle-Calédonie; à mesure qu'on avance dans cette direction, on voit s'y dégrader notre espèce, jusqu'à ce qu'on arrive à la Nouvelle-Hollande et à la terre de Diémen, dont les habitans, avec les Hottentots, et surtout avec les peuples de quelques-unes des Nouvelles-Hébrides déjà mentionnées, repré-

(1) Les îles Fidgi sont très-nombreuses; quelques-unes d'entr'elles sont très-grandes et très-élevées. On y trouve, en abondance, du bois de sandal, de l'écaille de tortue, etc. Ces îles ne sont encore que très-imparfaitement connues; et les rescifs qui les entourent, ainsi que le peu de sociabilité des peuples qui les habitent, en rendent l'exploration extrêmement difficile.

sentent, par leur excessive infériorité, le dernier anneau qui sépare l'espèce humaine de la brute. Tristes races, qui végètent dans la misère et dans la turpitude, sans industrie, presque sans intelligence, se nourrissant de poissons, d'herbes et d'ordures, et dont la langue semble n'être qu'un bruit confus de sons presqu'inarticulés; races dégradées, qui, par un trait unique de stupidité, ne sont parvenus à compter que jusqu'à trois, comme les habitans de la Nouvelle-Hollande; ou, comme ceux des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie, comptent par cinq, et ne vont que jusqu'à dix, nombre des doigts des deux mains réunis (1); races dont la conformation, enfin, au moins quant à l'extérieur, semble à peine se rattacher à l'humanité, et tenir plus à l'orang-outang qu'à l'homme. Ni chez eux, assurément, ni depuis les îles plus occidentales des Fidgi, jusqu'à la Nou-

(1) Les doigts de la main ont pourtant aussi servi, comme premier moyen de calcul, chez la race olive ou chez les habitans des îles situées à l'est de l'Océanie, ainsi que le prouve si bien leur mot *rima* ou *lima*, qui signifie, partout, *main* et *cinq*; mais il est à remarquer que, chez les Malais, ce dernier signifie également *cinq*, mais non plus la *main*, qu'ils désignent par un autre; ce qui démontre que leur système de numération est originaire de la Polynésie; car il est certain que les peuples chez qui *main* et *cinq* s'expriment par le même mot, sont les inventeurs de cette manière de compter. Cela prouverait également que c'est de ce côté qu'il y avait le plus de civilisation.

velle-Guinée, dont les habitans sont presque tout aussi hideux, il n'y a pas la moindre affinité avec la belle espèce qui peuple les îles de l'océan Pacifique, depuis le voisinage du continent américain jusqu'à la frontière de l'Océanie la plus reculée vers l'ouest.

On peut faire les mêmes observations, quoique d'une manière moins frappante, en se portant des îles des Amis, au nord-ouest et à l'ouest-nord-ouest, en suivant les îles qui s'étendent depuis les îles Wallis, par 12° à 13° de lat. sud, et 178° de long. occid. environ, jusqu'aux Pescadores et aux îles Mariannes. Là, également, à mesure qu'on suit cette direction, les traits et le langage des habitans changent, jusqu'à ce qu'on arrive aux Philippines, à Macassar ou Célèbes, aux îles indiennes, où les nombreux dialectes, d'ailleurs totalement étrangers les uns aux autres, mais offrant encore, de temps à autre, quelques mots de la langue polynésienne, en diffèrent, néanmoins, tous essentiellement par le génie, sous tout autre rapport; et, surtout, manquent de duel, l'un des caractères distinctifs les plus remarquables de l'idiôme de la Polynésie, strictement reconnu et rigoureusement employé dans toutes les îles, même par les classes les plus ignorantes et par les tribus les plus sauvages.

Cette différence, observée tant pour les traits que pour le langage, dès qu'on avance à l'ouest de Tongatabou, n'est-elle pas une preuve convaincante que les peuples qui habitent les îles dont j'ai parlé, et

que, pour être plus clair, je nommerai seuls Polynésiens, ne sont pas venus de l'ouest? Comment, en effet, dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich, et depuis les îles des Amis jusqu'à l'île de Pâques, ne parlerait-on qu'un seul et même langage? Comment ce langage serait-il, chez les émigrans, pur et sans mélange, tandis qu'à leur point de départ il en resterait à peine quelques traces, chez des peuples qui l'auraient abandonné pour en adopter de nouveaux, presqu'aussi nombreux que leurs îles, et qui existaient déjà aux époques les plus reculées où l'histoire puisse remonter (1)?

Ces difficultés, et, surtout, celle qui naît de la

(1) Les aborigènes des îles Malaies ou les habitans qu'on y a trouvés parlaient tous différentes langues. A Timor, il y en avait, et il y en a encore au moins quarante; à Bornéo, on en compte plus de cent; et, néanmoins, les tribus les plus civilisées mêlent toujours, à leur idiôme, quelques mots polynésiens. M. Crawford, qui a fait les plus profondes recherches sur les habitans des îles Malaies, dit, à ce sujet, qu'une des preuves les plus frappantes qu'on puisse donner de l'influence de la langue générale de la Polynésie sur la civilisation des tribus les plus sauvages est l'analogie que présente le système de numération dans leurs différens dialectes; et, plus loin, il ajoute que les noms de nombre des tribus le plus civilisées sont, à peu d'exceptions près, les mêmes chez toutes; qu'on trouve également chez les autres, des restes d'une numération générale identique; que, chez les moins avancées, ces restes sont considérables, dans la moindre partie de l'échelle; mais que, chez celles qui vont au delà, toutes tirent leur numération d'une même source, c'est-à-dire, de la langue polynésienne.

direction des vents alisés, la plus frappante et la plus facile à constater, ont fait douter, dès le principe de la découverte des îles polynésiennes, qu'elles aient été peuplées par l'ouest. On a, conséquemment, exprimé, en la regardant comme plus probable, l'opinion que ces îles pourraient bien avoir reçu leurs habitans du côté opposé, et que ces Indiens sont de la même race que les Indiens du continent de l'Amérique; mais cette opinion, quoique levant la difficulté des vents régnans, n'a, cependant, pour appui que quelques coutumes plus ou moins analogues; car il ne se trouve, d'ailleurs, pas la moindre affinité entre les traits et le langage. Voici, d'après ce que j'en ai pu savoir, les faits ethnologiques relatifs aux Américains, qui paraissent soutenir le mieux cette dernière hypothèse.

Les Américains offraient des sacrifices à leurs dieux, comme les insulaires; et, au Mexique, c'étaient souvent des sacrifices humains, comme à O-taïti, aux îles Sandwich et ailleurs. Les prêtres américains disaient des prières, dormaient dans les temples; et, au commencement d'une guerre, donnaient leurs rêves de la nuit comme des prédictions de son succès. Le même usage existait chez tous les insulaires de la Polynésie. Chez les Indiens du Chili, et chez plusieurs autres peuples de l'Amérique, la mort accidentelle, comme d'être tué à la guerre, etc., est seule regardée comme naturelle, tandis que la mort occasionnée par des maladies est toujours attribuée

à l'inimitié de quelque personne qui, par des prières et des sacrifices, obtient, des esprits malins ou démons, le pouvoir d'occasionner ces maux. Dans ce cas, on consulte les sorciers, qui s'enferment dans la maison avec la famille du défunt, y accomplissent plusieurs cérémonies, y récitent des prières, et prétendent qu'alors les dieux leur font connaître le coupable, qu'ils nomment à la famille, cé qui ne manque jamais d'attirer la vengeance de tous les parens sur le malheureux accusé, d'autant plus facilement victime de poursuites acharnées, qu'il ignore jusqu'au fait même de l'accusation dont il est l'objet. Pour peu qu'on se rappelle ce qui a été dit des usages superstitieux des insulaires, on reconnaîtra qu'il serait difficile d'en trouver de plus identiques. Il n'est pas jusqu'aux terribles conséquences de l'incrimination des sorciers, qui ne soient absolument les mêmes sur le continent et dans les îles (1).

A la mort des caciques, chez quelques nations américaines, on tuait plusieurs de leurs femmes. Cet usage se retrouve à la Nouvelle-Zélande, aux îles des Amis; mais il faut ajouter, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que cet usage me paraît leur être étranger, tenir à l'Inde, et leur avoir été apporté des Fidgi.

(1) Le lecteur sera frappé de l'analogie de ces coutumes avec la mystérieuse influence du tribunal des *francs-juges*, au moyen âge, ainsi qu'avec l'effrayante *vendetta* des Corses, qui subsiste encore aujourd'hui.

Il est, en Amérique, une nation qui, à certaine époque de l'année, déterre ses morts pour les pleurer de nouveau, couvrant alors ces squelettes de tout ce qu'elle possède de plus précieux, et les replaçant ainsi dans la terre, afin de mieux honorer la mémoire de ses ancêtres. Quelques tribus de la Nouvelle-Zélande suivent un usage presqu'absolument semblable. Là, aussi, l'on déterre les morts à certaines époques déterminées, afin de les pleurer de nouveau; comme au moment des funérailles, on se meurtrit, on se couvre la tête et le corps de plaies profondes, faites avec la dent aiguë du requin; et, cela, jusqu'à ce que le sang, jaillissant à flots, vienne se mêler aux larmes de nouveau versées; manière barbare mais énergique d'exprimer les regrets et la douleur.

Il est de coutume, quand il y a des guerres parmi les habitans des îles océaniennes, qu'un ou plusieurs guerriers sortent des rangs, pour défier les plus braves de l'ennemi. Ces champions se battent, comme chez les anciens, en présence des deux armées. Cet usage existe également chez les Indiens du Chili. On a vu même, dans les dernières guerres de la république avec les Araucanos, ces barbares sortir un, deux ou davantage, de leurs rangs, et provoquer à un combat, d'homme à homme, un nombre égal d'ennemis; ce que les soldats de la république jugeaient rarement à propos d'accepter; car il paraît que ces Indiens ont, aujourd'hui, une grande supériorité dans les duels à cheval.

Le *poncho*, habillement de l'Indien de l'Amérique du sud, est absolument le même qu'un habillement dit *tipouta*, en usage chez presque tous les habitans des îles de l'océan Pacifique.

Dans toutes les îles où croît la plante dite *ava* ou *kava* (*piper inebrians*, Bertero), les Océaniens avaient la coutume d'en mâcher la racine, et d'en cracher le jus dans une jatte, s'enivrant avec cette boisson. Les Indiens de l'Amérique font exactement la même chose, mais avec d'autres plantes.

Les insulaires, comme les Indiens du continent de l'Amérique, se peignaient le corps de rouge et de noir; ils se tatouaient, plus ou moins, dans toutes les îles. Cet usage existait aussi chez les Américains, quoiqu'il y fût plus rarement pratiqué, et tous aimaient également à s'orner de plumes et de fleurs.

On donnait au chef, chez quelques Américains, un morceau de bois, comme signe de l'engagement pris de le suivre à la guerre. Aux Fidgi, et dans quelques-unes des îles des Amis, pour toute convention, pour tout contrat, pour toute réponse à des demandes de quelqu'importance, on remet, aussi, un petit morceau de bois en signe de consentement; à O-taïti, et, dans presque toutes les autres îles, c'était la remise d'un petit morceau de bois qui, dans telles ou telles circonstances, prévenait les intéressés de se rendre aux Maraïs.

Les pirogues des habitans de Chiloé et autres îles

de cet archipel ont quelque rapport avec celles des insulaires de la Nouvelle-Zélande.

Je suspends ici ces rapprochemens, présentés par le seul désir de rendre hommage à la vérité, dans l'intérêt d'une thèse qui n'est pas la mienne; car, je ne considère pas les usages, quelque semblables qu'ils soient, comme une puissante autorité, si des analogies de langage ne viennent les corroborer de la leur. Il me paraît, en effet, démontré que, dans une situation donnée, les hommes se rapprochent, en quelque sorte, instinctivement, par une certaine tournure d'esprit qui leur est commune, et qui, surtout à l'état sauvage, à l'état d'ignorance, et quand ils flottent encore dans le vague, les fait tomber, partout, dans les mêmes vices, et les entraîne dans les mêmes erreurs. Quoi de plus frappant, comme application de ce principe, que les cruautés commises par toutes les nations au berceau, surtout en matière de religion et de culte? Partout les mêmes superstitions amènent les mêmes résultats; et la preuve que de pareils rapports ne tiennent qu'à des inclinations, en quelque sorte, innées dans notre espèce, c'est qu'il ne se trouve pas un peuple sur la terre, quelqu'opposé qu'il soit, d'ailleurs, aux autres, sous d'autres points de vue, que le fanatisme n'aït conduit aux sacrifices humains et à telles autres atrocités non moins révoltantes. Il est donc certain qu'on ne peut rien conclure des usages, quand on les voit ainsi généralement répandus chez

les nations à leur enfance ; et il est prouvé que, pour les mœurs et pour la religion, les hommes, placés dans les mêmes circonstances, s'imitent presque toujours, quoiqu'éloignés les uns des autres, et sans avoir jamais eu la moindre communication.

Il n'en est pas de même pour les langages ; là, tout rapport doit être concluant ; mais il faut que ce rapport soit positif ; car si les mots ne sont pas absolument les mêmes, si l'on ne les rapproche qu'en les mutilant, comme le font souvent certains étymologistes, on ne peut en rien conclure, d'autant plus qu'il ne suffit pas de voir les mots écrits, puisqu'il faut encore en connaître parfaitement le son propre, savoir au moins à quelle nation appartient celui qui les a tracés, et s'il ne s'est pas mépris sur la valeur intrinsèque de telle ou telle des syllabes qui les constituent (1). Quand donc quelques mots, dans les nombreux dialectes des Américains, auraient une ressemblance éloignée avec des mots qui signifient la même chose dans le langage de ces îles ; il me semble qu'on n'en pourrait tirer aucune induction concluante ; car, de faibles rapports, on en trouverait partout ; à telles enseignes que je pourrais citer plusieurs mots

(1) J'ai vu souvent les mêmes mots des dialectes de ces îles écrits par des personnes d'une même nation, sans qu'il fût possible d'y reconnaître la moindre ressemblance. Que doit-ce donc être de ceux écrits par des gens qui ne parlent plus la même langue, surtout quand on veut les comparer avec les mots des langues mortes ?

des dialectes polynésiens qui ont de la ressemblance avec l'espagnol et le français. En conclura-t-on que les habitans de la Polynésie descendent de ces nations civilisées ?

Or, on n'a reconnu, jusqu'ici, pas même l'analogie la plus faible entre la langue polynésienne et les langues américaines, et s'il y a rapprochement entre quelques-uns des usages de ces localités éloignées, un bien plus grand nombre sont diamétralement opposés ; mais, ce qui semble le plus distinguer ces peuples, ce sont leurs traits. Un teint olivâtre, tirant sur le brun, mais non pas cuivré, variant peu dans les différentes îles, et ne tenant absolument, malgré tout ce qu'on a dit du croisement des races ou des castes, qu'à des causes locales, telles que le séjour en des îles plus ou moins boisées (1); une stature

(1) Il n'y a presque pas un navigateur, un voyageur ou un auteur, qui, parlant de la Polynésie, ne fasse mention du mélange des races ou des castes ; et moi, après six années de séjour dans plusieurs de ces îles, après six ans de voyages dans un grand nombre d'autres, et d'observations des plus consciencieuses, je n'ai rien trouvé qui vînt à l'appui de cette opinion. Je n'y ai jamais vu un seul individu à cheveux crépus. Si le teint des uns est un peu plus foncé que celui des autres, cette différence n'est jamais plus sensible que celle que nous remarquons chez nous dans nos familles ; et, si des peuples entiers diffèrent entr'eux, cela tient absolument à des localités ou à leur manière de vivre, puisque cette différence disparaît dès qu'ils résident quelque temps dans le même lieu. Ainsi, des habitans des îles basses de l'archipel Dangereux, en apparence si différens de ceux d'O-taïti, changent entièrement,

élevée, et de beaucoup au-dessus de la taille moyenne; des membres nerveux et parfaitement dessinés; un front élevé ; la contenance ouverte ; les yeux noirs, grands, vifs et pleins d'expression ; le nez très-peu aplati, la bouche très-belle, quoique les lèvres soient, généralement, plus grosses que celles de la race blanche ; la denture superbe ; la face ovale, et dont l'angle égale souvent celui des blancs et s'en approche toujours ; les cheveux noirs et frisant à larges boucles .... Tels sont les traits physiques qui distinguent tous les insulaires, depuis l'île de Pâques jusqu'aux îles de la Nouvelle-Zélande, des Amis et de Sandwich; tandis qu'une taille souvent au-dessous de la moyenne, des cheveux noirs, gros et plats, une couleur cuivrée, un nez épaté, et dont l'extrémité se recourbe vers la lèvre supérieure ; des lèvres grosses, une face large et plate, caractérisent tous les Américains. Enfin, et cette objection, prise à l'inverse, n'a pas moins de force contre les Américains que contre les Malaies, il paraît de toute impossibilité que des embarcations semblables à celles qu'on a trouvées chez les nations du Nouveau-Monde, aient jamais pu franchir la prodigieuse distance qui les sépare de l'île de Pâques, la plus orientale des îles océaniennes connue, du

après un séjour de quelque temps dans cette dernière île ; et. très-noirs en arrivant de leurs terres nues et peu boisées, il n'est pas rare de les voir devenir aussi blancs et même plus blancs que les habitans des îles élevées.

moins jusqu'à ce jour, puisque, de quelque point qu'elles fussent parties, elles auraient toujours eu à franchir de douze à quinze mille milles pour atteindre cette île, qui n'est qu'un point imperceptible dans cette immensité, et auraient infailliblement péri de faim et de soif avant d'y arriver. Quant à ces auteurs, qui, d'un trait de plume, les font venir du Mexique, de la Californie, du détroit de Behring même, aux îles Sandwich; et, de là, parcourir les quatre quartiers de l'océan Pacifique, on ne peut s'empêcher de sourire, au simple exposé d'un pareil système; car il suffit de jeter un coup d'œil sur les moyens de navigation des Indiens de l'Amérique, pour se convaincre que de tels navigateurs n'ont jamais pu faire autant de milles qu'on leur fait franchir de degrés; puis, enfin, comment expliquer la présence, dans les îles océaniennes, de certains animaux, le cochon, le chien, la volaille, d'espèce qu'on ne trouve point en Amérique? D'où les auraient-ils tirés, pour les apporter avec eux (1)?

(1) De tous ces animaux, le cochon était le plus généralement répandu; et, certainement, il l'a été dans toutes les îles élevées, puisque celles qui ne l'avaient plus en connaissaient encore le nom. L'extinction de cette espèce d'animaux s'explique très-bien, par suite des guerres, et a encore eu lieu dans plusieurs îles, postérieurement à la découverte, même en des îles où ils avaient été introduits par des navires. Plusieurs peuples se sont aussi vus forcés de les détruire, faute de nourriture, et pour conserver leurs végétaux, à Rapa, par exemple, et, probablement, à l'île de Pâques, etc.

Les difficultés sont donc égales sur tous les points. S'il est impossible que les habitans actuels de la Polynésie soient venus de l'Ouest, il est également peu probable qu'ils soient partis du continent d'Amérique; mais qu'il y ait de l'affinité entre leur langage et celui des Malais, ce fait, incontestable, se prouve par la parfaite identité de certains mots des Malais avec certains autres, usités dans toutes les îles océaniennes, mots dont j'ai cité quelques-uns au commencement de ce travail. Il en résulte, pour moi, la certitude qu'il y a eu quelques relations entre les Malais et les insulaires de la Polynésie, et cette certitude, jointe au peu de probabilité que ces derniers soient venus d'aucune partie du continent de l'Amérique, me conduit à une conclusion toute nouvelle. Loin de voir, en effet, dans les habitans des îles polynésiennes, les descendans des Malais, je verrais, au contraire, dans les Malais, les descendans des habitans des îles océaniennes, et des peuples originaires des îles de l'océan Pacifique; où se trouverait, dès lors, la véritable souche de ces nations aujourd'hui si nombreuses, répandues sur une si grande partie du globe et à une distance si considérable.

Les vents régnans, d'est en ouest, appuient, d'abord, beaucoup cette supposition. Il est extrêmement possible que des embarcations aient été poussées, dans cette direction, d'une île à une autre, depuis la plus rapprochée du continent d'Amérique jusqu'à la plus occidentale des îles de la Sonde; ou même

jusqu'à Madagascar, soit par les vents alisés, qui règnent dix mois de l'année, de l'une à l'autre extrémité de l'océan Pacifique, et conduisent régulièrement les bâtimens jusqu'aux Mariannes, aux Philippines et à Célèbes ; soit par les moussons qui, à leur tour, portent, six mois de l'année, les bâtimens de ces dernières îles dans toutes les parties de la mer des Indes les plus reculées vers l'Ouest ; mais ce ne serait encore là, dans l'intérêt de la thèse que je cherche à établir, qu'une probabilité plus ou moins contestable. Voici des faits plus positifs.

Les Malais ne paraissent pas être les aborigènes des îles qu'ils habitent, mais ils les ont probablement conquises sur les Oran Caboo, les Oran Gorgoo, les Maroots, les Béajos, les Negros del Monte, les Harofaros, les Papous et autres sauvages farouches et hideux qu'on trouve encore à Sumatra, à Bornéo, aux Philippines, aux Moluques et dans toutes les autres îles qu'on donne toujours comme le foyer de la race malaie.

Avant d'aller plus loin, examinons quelle peut avoir été autrefois la position des peuples polynésiens, et de ceux qui habitent les terres plus occidentales, jusqu'au continent asiatique ou aux Indes. On reconnaît, au premier coup d'œil, et les relations de voyages de toutes les personnes qui ont parcouru ces mers l'affirment de la manière la plus incontestable, que ces deux nations nombreuses, mais très-distinctes, se partageaient toute cette étendue, de-

puis les îles habitées, au plus près du continent américain jusqu'à l'est du continent asiatique et à Madagascar. La première de ces deux nations, de couleur olive, et distinguée par la beauté de ses formes, se retrouve encore, comme on l'a vu, toujours la même et sans mélange, tant pour le langage et pour les mœurs que pour les traits, depuis l'île de Pâques jusqu'à Tongatabou, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich; mais elle change, sous tous les rapports, dès qu'on avance plus à l'ouest; perd de sa beauté et devient de couleur plus foncée, à mesure qu'elle s'éloigne de ses limites et se mêle avec l'autre race, qui, noire et difforme, se présente dès qu'on avance à l'ouest des îles des Amis, s'étendant de là jusqu'à la Nouvelle-Hollande, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, pour se retrouver encore dans les îles de la mer des Indes et à Madagascar. Ce peuple, qui n'est ni laid ni difforme partout où il est resté sans mélange, s'améliore à mesure qu'il s'éloigne de son foyer, lequel paraît être aux Nouvelles-Hébrides, gagne en stature, en grâce, en force, et pour tous les avantages extérieurs, en se mêlant à la race olive, comme on peut s'en convaincre aux Fidgi, par exemple, et dans tous les lieux où il y a des métis.

Si, donc, la racine primitive des Malais se trouve où je suppose, aux îles ou sur un continent qui semble avoir existé dans l'est de l'Océanie, toutes les anomalies apparentes se trouveront expliquées, et l'on ne s'étonnera plus que les traits et le langage des

habitans de ces îles polynésiennes aient si invariablement conservé leur unité, tandis que, chez les peuples dit Malais, on rencontre à peine encore quelques faibles traces de leurs traits et de leur langage primitifs, qui varient tellement d'une île à une autre, qu'il serait extrêmement difficile d'y reconnaître quelque rapport (1).

(1) Les peuples dits Malais me paraissent, quant à la différence du langage et des mœurs, pouvoir se ramener à cinq divisions bien distinctes, savoir :

Première division. — Habitans de la presqu'île de Malacca, des îles de Sumatra, de Java, de Bali et de quelques-unes des parties occidentales de Bornéo. Là, on rencontre plus de civilisation : leurs mœurs et leur langage se rapprochent, en général, quoique ces peuples diffèrent encore considérablement les uns des autres.

Deuxième division. — Habitans des Célèbes et de toute la côte de Bornéo, jusqu'au 3e degré de lat. N., du 116e au 124e degré de long. E. Là, aussi, progrès dans les arts utiles ; mais leur civilisation est d'un autre genre que celle de la première division ; et leur langage, leurs mœurs et leurs institutions sont tout-à-fait différens.

Troisième division. — Habitans des pays situés du 10e degré de lat. S. au 2e degré de lat. N., entre le 122e et le 130e degré de long. E., essentiellement de ceux des deux premières divisions. C'est la région des noix muscades et des épices. Les peuples y sont moins civilisés, et leur langage, comme leurs coutumes et leurs institutions, diffèrent essentiellement de ceux des premiers. Ils n'ont connu l'art d'écrire que long-temps après les autres.

Quatrième division — Habitans des contrées situées entre le 116e et le 128e degré de long. orientale, et entre le 4e et

Cette invariable unité des traits et du langage des habitans des îles polynésiennes, s'expliquerait par le seul fait que ces peuples ayant, comme je l'ai dit, vécu sur un immense continent, dont leurs îles ne seraient plus que les parties les plus élevées, ont probablement été, après ce grand événement de la destruction de leur terre, chassés par les besoins ou poussés par les vents et par les flots, des restes de leur continent détruit sur d'autres restes, sans pourtant se mêler jamais avec d'autres races, et restèrent un seul et même peuple jusqu'à l'extrémité de la longitude occidentale, tandis que d'autres peuples de la même race, qu'on trouve depuis cette frontière jusqu'à l'Inde et jusqu'à Madagascar, soit qu'ils aient quitté volontairement leur séjour primitif, après de

10° de lat. N., comprenant le nord de Bornéo, la grande île de Mindanao et l'archipel de Sooloo. La végétation, dans ces contrées, ressemble, du plus ou du moins, à celle des trois premières divisions. Il s'y trouve aussi des épices, mais d'une qualité inférieure. En civilisation, cette division ressemble aux deux premières, mais la langue et les usages y sont entièrement différens.

Cinquième division. — Habitans des îles Philippines, du 10° au 19° degré de lat. N.; régions exposées aux ouragans. Là, quoique la végétation soit des plus riches, il ne se trouve plus d'épices; et le langage ainsi que les mœurs n'y ont pas le moindre rapport avec ceux des autres divisions.

Outre les différences notables, signalées dans chacune de ces grandes divisions, il y a encore, dans Sumatra, Bornéo et autres lieux, de nombreux dialectes qui n'ont pas entr'eux la plus légère analogie.

grandes révolutions de leurs terres, ou pour d'autres causes perdues dans la nuit des temps, soit que le vent et le hasard les aient poussés, de groupe en groupe, comme il arrive encore journellement, paraissent avoir trouvé partout la race noire à laquelle ils se sont mêlés. Qu'ils l'aient soumise, expulsée ou exterminée à la longue, ils en ont presque partout altéré les traits et corrompu le langage; mais nulle part assez pour qu'on en puisse méconnaître l'origine; cause non douteuse de cette extrême variété des langues observée dans toutes les îles situées dans le sens de la longitude orientale, qui n'empêche pas de leur reconnaître, partout, une même racine, ou, du moins, un certain nombre de mots tout-à-fait semblables, avec des traits et des mœurs qui se rapprochent du plus au moins de ceux des habitans des îles orientales du même océan (1).

(1) Les peuples noirs des îles Malaies ont conservé quelque souvenir de l'arrivée du peuple, qui eut une si grande influence sur leurs mœurs, leurs coutumes et leurs langages; et, d'après la description qu'ils en font, ce ne peut être que celui des îles occidentales de l'océan Pacifique ou de la Polynésie. « La » nation qui y répandit sa langue était, dit Crawford, vêtue » d'une étoffe fabriquée avec l'écorce des arbres et ignorait la » fabrication des étoffes de coton. » Et plus loin : « L'époque » de l'introduction de l'arabe chez les Malais, est indiquée » par l'histoire; des données assez certaines peuvent faire soupçonner celle du sanskrit; mais celle de la langue polynésienne est ensevelie dans la plus profonde et même dans » une impénétrable obscurité. »

Dès qu'on place le foyer de cette grande famille de Malais dans les îles orientales de l'Océanie, on conçoit comment son langage et sa race ont pu se répandre dans toutes les directions au nord, au sud, mais surtout à l'ouest, à une distance si considérable. Au moyen des larges pirogues qu'on trouva chez ces insulaires, lors de la découverte, et qui portaient de cent à cent vingt hommes, il devait y avoir dans ces mers, à la faveur des vents alisés, une migration continuelle (1); de là, ces peuples parlant, presque dans sa pureté primitive, en des îles très-éloignées vers l'ouest, l'idiôme des îles situées à l'est de l'Océanie; de là, aux Fidgi et même aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon, ce mélange d'hommes noirs et à cheveux laineux, avec des hommes de couleur olive, pourvus de traits et

(1) Il existe, dans toutes les îles, des souvenirs traditionnels d'embarcations venues d'îles étrangères, et d'autres surprises par des vents imprévus et poussées au large, sans qu'on en ait, depuis, jamais entendu parler; mais, dans tous les cas, la direction indiquée est toujours d'est en ouest. A O-taïti, entr'autres événemens semblables, on se souvient d'une flotte nombreuse qui était partie de Raïatéa pour O-taïti, par un vent d'ouest; quand, à peu de distance de son point de départ, le vent sauta tout à coup au sud-est, et souffla si violemment qu'elle ne put même regagner Raïatéa, de sorte que les hommes qui la montaient ont dû nécessairement périr en mer, au bout de peu de jours, à moins qu'ils n'aient rencontré quelqu'île sur leur route.

usant de l'idiôme des habitans des îles des Amis (1); comme à la Nouvelle-Calédonie, dans un langage foncièrement très-différent, on trouve des mots qui présentent une analogie frappante avec des mots de signification identique, appartenant aux dialectes des îles de l'est; ce qui atteste que les habitans de ces dernières ont, plus d'une fois, visité les naturels de cette grande île.

Tout vient à l'appui de mon hypothèse. Je l'ai déjà fondée, en partie, sur les observations relatives à la direction des vents; et, en effet, les seuls vents constans qui règnent dans cet océan, sous les tropiques, portent tous à l'ouest; et ceux de sud-est et de nord-est soufflent, souvent, avec tant de violence et amènent une si forte mer, que, de l'aveu des Indiens même, aucune de leurs pirogues ne pourrait l'affronter sans se voir presqu'immédiatement brisée; aussi, dans ce cas, sont-ils obligés de courir devant ces vents, capables de les mener d'autant plus loin, que, souvent, ils soufflent plusieurs jours de suite d'un de ces quartiers, sans varier d'un seul point (2).

(1) Cook, et d'autres navigateurs après lui, ont trouvé à Tana une peuplade qui avait les traits et le langage des habitans de Tongatabou.

(2) Depuis mai jusqu'en novembre, les vents de sud-est sont dominans au sud de la ligne. Les vents d'est et de nord-est règnent les autres mois; mais il s'y joint alors, par intervalles, des vents d'ouest et du nord, qui ne soufflent guère que trois

J'ajoute que, partout, sous les tropiques, les courans portent constamment dans cette direction; et, cela, d'une extrémité à l'autre de l'Océanie. Des pirogues ou tous autres bâtimens, peuvent donc, d'autant moins, faire route de l'ouest à l'est, même par des vents favorables, que ces courans leur sont contraires; et qu'ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, les vents d'ouest ne règnent qu'à de courts intervalles, et ne soufflent jamais avec force près de la ligne, jusqu'au 10e degré, nord et sud.

Ainsi tout s'accorde pour détruire la supposition si long-temps accréditée que la migration aurait eu lieu de l'ouest à l'est; et toute personne qui connaît ces mers regardera la chose comme absolument impossible (1). D'ailleurs, s'il en est autrement, et si le

ou quatre jours sur trente. Il en est de même au nord de la ligne ; à cette différence près que les vents alisés sont du nord-est et règnent plus régulièrement toute l'année.

(1) Rien ne vérifie mieux ce fait que les observations faites par les bâtimens baleiniers qui croisent depuis tant d'années dans toute l'étendue de l'océan Pacifique, sous la ligne.

Ceux qui naviguent à l'est de cet océan, aux environs des Gallapagos, peuvent rarement se maintenir dans ces parages; et, quoique généralement bons voiliers, les courans les portent toujours à l'ouest. Je sais tels d'entr'eux qui ont été contraints de courir deux fois dans la même année, vers le sud, jusqu'aux vents variables, afin de remonter à l'est, et de revenir, par-là, sur leurs pas. Il en est de même pour ceux qui croisent plus à l'ouest, aux environs de l'archipel, dit *King's mill's group*, parages favorables à la pêche; mais où ils ne peuvent jamais se maintenir, obligés qu'ils sont, au bout

peuple malais est effectivement venu de si loin pour peupler les îles orientales de l'Océanie, pourquoi, non-seulement chez les Malais, mais même chez des nations beaucoup plus rapprochées, ne voit-on pas se renouveler la migration de l'ouest à l'est, tandis qu'elle a encore journellement lieu dans la direction opposée? Si les Malais ont été poussés de la mer des Indes jusqu'aux îles situées à l'est de l'océan Pacifique, pourquoi ne trouve-t-on pas aussi, dans les îles polynésiennes, le mélange de races qu'on remarque aux îles Fidgi, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie, aux îles Salomon, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Guinée, dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, et dans le groupes d'îles basses qui s'étendent de quelques degrés au delà des îles des Amis, dans une direction nord-ouest, jusqu'auprès des îles des Larrons? Pourquoi, enfin, ne trouve-t-on nulle part, dans ces mêmes îles, un seul descendant des races hideuses qui peuplent l'ouest du méridien ?

En résumé, s'il est vrai, comme l'a dit un auteur moderne, que les foyers des populations puissent se

de quelque temps, de courir soit au nord, soit au sud, afin de ne pas dériver de manière à devoir faire, pour revenir à l'est, le tour de la Nouvelle-Hollande ou des îles Ladrones; et, parmi tant de bâtimens qui font la pêche près de ligne, je n'en ai jamais vu un seul réussir, malgré ses efforts, à remonter un peu à l'est, ou même à garder les mêmes parages, sans dériver du plus au moins vers l'ouest.

reconnaître à la beauté et à la perfection corporelles de chacune des familles qui les constituent; et si chacun de ces foyers est le centre d'une langue-mère, d'où sont descendus différens idiômes ou dialectes, il est certain que les îles polynésiennes sont le foyer de la grande famille malaie; car, dans les îles polynésiennes seules, cette race joint, à une haute stature et à de belles proportions, une régularité et une beauté de corps qui ne se trouvent nulle part dans les îles Malaies; où, comme le langage, comme les habitudes et comme les mœurs, les traits diffèrent et semblent partout corrompus, par le mélange d'espèces moins belles et d'idiômes moins parfaits.

Cette dernière observation, qui résume, en quelque sorte, toutes les données de ce discours, m'amène naturellement à conclure que cette belle race de couleur olive et au corps tatoué, a eu son foyer primitif sur un continent situé à l'est de la mer Pacifique, et que les Malais de la mer des Indes sont leurs descendans et non leurs pères, comme on l'a cru jusqu'à ce jour.

Peut-être m'objectera-t-on que si le continent, dont je suppose l'existence, a existé véritablement, il a pu s'étendre, soit jusqu'à l'Amérique, dans l'est, soit jusqu'à l'Asie, dans l'ouest; et recevoir, ainsi, ses habitans, indifféremment de l'un ou de l'autre de ces deux points du globe; mais cela même paraît également improbable, en raison de la différence des langages, de la couleur, des traits, et pour les

autres motifs déjà allégués. De plus, si ce continent eût été gagné d'un ou d'autre côté, par leurs populations respectives, pourquoi les animaux des îles polynésiennes sont-ils si différens ? Pourquoi ne trouve-t-on, dans ces îles, ni ceux de l'Amérique, ni ceux des îles Malaies? Pourquoi, surtout, les insulaires, loin de les connaître, n'en ont-ils pas la moindre idée ? Dans les combats de leurs héros, de leurs géans ou de leurs dieux, leur imagination même, souvent si riche, n'a rien créé d'analogue au tigre, au serpent et autres animaux, partout si funestes à l'homme; et ils n'ont jamais trouvé, pour éprouver la valeur de leurs divinités, d'autre adversaire que le cochon sauvage, ce qui prouverait qu'ils ne connaissaient point, même par tradition, d'animaux plus formidables; raison de plus pour croire qu'ils sont autochthones, et ne descendent d'aucun autre peuple; car, comment des hommes qui divinisaient tout, les oiseaux, les requins, les lézards, etc., n'auraient-ils pas mis au nombre de leurs dieux l'horrible et hideux crocodile, les terribles serpens, les tigres, les rhinocéros, les éléphans et autres animaux monstrueux des îles Malaies et de l'Asie ? Mais ils ne connaissaient ni ces monstres de l'Inde, ni les caïmans, les serpens, les ours, les jaguars, les pumas, et autres animaux féroces de l'Amérique. Ignorant tout l'univers, ils se croyaient eux-mêmes, avec le peu d'animaux qui les entouraient, les seuls êtres organisés, et les uniques habitans de ce monde.

Tout semble donc annoncer une race d'hommes et même quelques animaux nouveaux, originaires d'une terre également nouvelle; et ce fait me paraîtra prouvé, tant que d'autres voyageurs ou d'autres écrivains, combattant ces probabilités si fortes par des raisons plus fortes encore, n'auront pas démontré comment ils sont venus dans leurs îles, ou qu'ils tirent, avec les blancs et les noirs des autres parties du globe, leur origine d'un seul homme. Quant à moi, sans vouloir audacieusement m'élever contre l'autorité de la Genèse, j'admettrais la disparition de faits intermédiaires, l'infidélité des traductions, la corruption même des originaux, causes de tant de mécomptes et d'erreurs, plutôt que de faire parcourir, contre vents et courans, des mers inconnues, à de faibles pirogues, ou d'obliger ces peuples à traverser, soit l'Amérique, soit l'Asie, pour franchir, après, un océan presqu'égal en étendue, avant d'arriver dans leurs îles, où ils conservent un langage unique dont on ne trouve nulle part aucune trace, pas même chez les peuples dont on les suppose issus. Expliquer leur existence n'est pas, d'ailleurs, l'objet de cet ouvrage; et, dans l'impossibilité de dire au juste d'où ils sont venus ni de remonter à leur origine, j'ai dû me borner à dire d'où je ne les crois pas originaires, et ce qui me paraît ne pas être. Ils ne viennent, dans mon opinion, ni du continent de l'Amérique, ni du continent de l'Asie; et j'ai déduit, avec franchise, tous les motifs sur lesquels me

semble se fonder naturellement cette conclusion toute négative ; mais dire comment ils sont venus dans les lieux qu'ils occupent aujourd'hui, serait tout aussi difficile ou plus difficile encore, peut-être, qu'expliquer comment le noir a pris sa couleur et diffère si fort du blanc, tant au physique qu'au moral.

Telles sont mes idées particulières sur ce sujet encore si neuf, quoique déjà si souvent traité; et, qu'on les admette ou non, je ne les croirai pas tout-à-fait stériles pour la science, si les amis de la science même y puisent des sujets de méditations nouvelles ou des motifs pour donner l'essor à leurs propres spéculations; car c'est là ce qui garantit les jouissances de l'esprit aux individus, et aux peuples les avantages de la diffusion des lumières.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE.

Chez des peuples qui n'ont point d'écriture, et chez qui, par conséquent, l'époque d'aucun événement ne saurait être exactement fixée, il n'existe, à vrai dire, point d'histoire ancienne; et tout ce qu'on peut rapporter de leur antiquité historique, doit, nécessairement, se borner à quelques recherches plus ou moins positives, plus ou moins concluantes dans leur résultat; à quelques hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins probables. Si cette vérité d'expérience s'applique à tous les peuples qui n'en sont encore qu'au premier degré de la civilisation, dans le sens que nous donnons ordinairement à ce mot, dans notre Europe, à plus forte raison est-elle applicable à tous les peuples de l'Océanie, en général, et à chacun d'eux en particulier, vu l'isolement dans lequel leur situation géographique les a toujours tenus de tous les autres peuples du monde; aussi,

même chez les plus avancés d'entr'eux, peut-on à peine remonter, pour les événemens les plus remarquables, à une ou deux générations. Les longues listes de chefs, loin de faciliter ces recherches, ne font qu'embrouiller la matière, parce qu'elles n'indiquent même pas les générations écoulées depuis les premiers d'entr'eux; car chaque chef avait au moins deux noms et changeait souvent ces noms plusieurs fois dans sa vie; d'où il résulte qu'on ne sait jamais si ces diverses appellations désignent la même personne ou des personnes différentes. Il est, d'ailleurs, certain que les chances de la guerre ou d'autres circonstances ont amené la substitution de familles à d'autres, et que les dernières régnantes ne faisaient remonter leurs annales que jusqu'au premier de leur race ou jusqu'à celui à l'existence duquel remontaient leurs souvenirs. Ce dernier, par une politique nécessaire en ces lieux, se trouvait toujours fils d'un dieu, quoique bien d'autres chefs pussent l'avoir précédé. L'histoire ancienne des îles de l'Océanie ne remonte donc pas au delà de l'époque de la découverte de chacune d'elles. Tous les événemens antérieurs à ce dernier fait, sont nécessairement conjecturaux, et leur exposé ne peut avoir d'autre caractère que celui de recherches sur leur antiquité; aussi ne devra-t-on pas s'étonner des fréquentes lacunes que présentera, dans plusieurs points, la suite de ces études historiques, sur les différentes îles de l'Océanie; lacunes qu'aucune observation ulté-

rieure ne laisse guère l'espoir de remplir ; mais le plus important est toujours de tâcher d'apprécier ce que furent jadis ces peuples, par ce qu'ils sont encore aujourd'hui ; dans le but seul raisonnable et seul philosophique de bien constater le rang qu'ils ont occupé, ainsi que celui qu'ils occupent dans la grande famille humaine, afin d'arriver, s'il est possible, par une juste estimation de leur passé et de leur présent, à rendre à leur avenir, comme c'est le devoir de toute nation éclairée, la splendeur et la gloire qu'ils paraissent avoir dues, jadis, à une civilisation éteinte, et le bonheur qu'ils ont droit de partager, sur la portion du globe qu'ils occupent, avec tous leurs frères en humanité.

La marche à suivre, dans cette dernière partie de mon travail, m'est naturellement tracée par celle que j'ai adoptée pour la partie géographique ; et, conséquemment, elle sera, comme celle-ci, divisée en deux chapitres, dont l'un comprendra tout ce que j'ai pu recueillir de documens d'abord sur l'histoire des îles pélagiennes, et ensuite des îles archipélagiennes.

CHAPITRE PREMIER.

ILES PÉLAGIENNES.

J'ai à parler ici de toutes les îles pélagiennes dont il a été question dans la géographie, savoir : l'île de *Pâques*, l'île *Ducie*, l'île *Elisabeth*, l'île *Pitcaîrn*, les îles *Gambier*, et îles voisines, l'île *Lord Hood* et îles voisines, l'île *Rapa*, les îles *Australes*, les îles *Harvey*, l'île dite *Matilda's rock*.

SECTION PREMIÈRE.

ILE DE PAQUES.

L'île de Pâques a été découverte par le navigateur hollandais Roggewein, le 6 août, 1722. La première observation qu'on fit, dès qu'une pirogue vint à bord, attesta, comme caractère distinctif reconnu depuis chez les habitans de toute la Polynésie, cette extrême vivacité, cette gaieté naïve, cette bonne humeur qui respire dans leurs yeux, dans toute leur physionomie, dans leurs moindres mouvemens, et qui contraste d'une manière si étrange avec la gra-

vité, la taciturnité, l'air boudeur et souvent farouche de l'Indien de l'Amérique, ainsi qu'avec cette disposition à la mélancolie si générale sur le continent, chez tous les peuples rapprochés de l'état de nature (1). Abordant avec confiance le bâtiment, celui qui monta le premier, manifesta une hilarité, un laissez-aller poussés jusqu'à la bouffonnerie, jusqu'à l'enfantillage. Il reçut, avec plaisir, mais sans montrer d'avidité, tout ce qu'on lui donnait; se para de verroteries, de clous, d'étoffes, de tout ce qui lui était remis, mangea sans hésitation à la table étrangère, imita les mouvemens et les gestes des Européens, se mit à danser au milieu d'eux, et porta la confiance jusqu'à vouloir rester à bord du navire.

Ce fut là, je crois, la première entrevue publique des Européens avec les insulaires de la mer Pacifique, quoique Quiros eût déjà visité beaucoup des îles de cette mer, où il avait été tout aussi bien reçu.

Le lendemain de son arrivée, Roggewein mouilla près de l'île, et ouvrit des communications avec les habitans; mais un des hommes de son équipage, sans qu'on dise pourquoi, fit feu sur eux et en tua un. Le peuple, étonné, indigné, se montra aussitôt en armes, prêt à venger la mort d'un compatriote; mais Roggewein, indigné à son tour qu'ils osassent se plaindre d'être maltraités chez eux, prit terre en

(1) *Voir* Première partie.

personne, à la tête de cent cinquante hommes. Débarqué librement, et quoiqu'il ne fût pas encore sûr d'être attaqué, dès qu'il se vit à portée, il tira sur ces malheureux et en fit tomber plusieurs, entr'autres celui qui, le premier, était venu à bord et s'était montré si confiant et si bienveillant pour les Hollandais. Les pauvres Indiens consternés, presqu'aussi épouvantés du bruit que de l'effet des armes à feu, et craignant, sans doute, d'être massacrés jusqu'au dernier, se sauvèrent en toute hâte, mais ne tardèrent pas à revenir, pour se mettre à la discrétion des étrangers, leur apportant tous les produits de leurs îles, et leur amenant jusqu'à leurs femmes, leurs filles, qu'ils leur offraient, dans leur crainte, pour apaiser ces injustes aggresseurs.

Dès ce moment, les Hollandais purent, sans danger, parcourir l'île tout entière. Ils la trouvèrent dans l'état le plus florissant, et les habitans leur en parurent parfaitement heureux. Les terres étaient cultivées, bien encloses, et les maisons aussi spacieuses que propres et bien bâties.

Roggewein, à ce qu'il paraît, trouva ce peuple très-religieux, pourvu d'un culte extérieur, dont la partie cérémonielle se rapprochait de ce qu'on a trouvé dans O-taïti et autres îles, au temps de leur découverte; mais ce qui piqua le plus la curiosité des Européens, ce furent de nombreuses statues placées dans plusieurs endroits du rivage, et dont quelques-unes avaient de trente à

quarante pieds de haut, mesurant, d'ailleurs, de huit à dix pieds d'une épaule à l'autre. Exhaussées sur des plates-formes de pierres taillées et polies avec soin, chacune de ces statues avait été tirée d'un seul bloc de rocher; mais portait sur la tête, en guise de bonnet ou de tiare, une autre énorme pierre de couleur rougeâtre. Les traits de la figure humaine y étaient assez fidèlement reproduits, sauf des oreilles hors de toute proportion, dont les lobes ouverts descendaient jusque sur les épaules, et que les Indiens de cette île; ainsi que ceux de plusieurs autres, cherchent toujours à imiter. Le reste du corps en était difforme et monstrueux.

Ces statues, le mode et le but de leur érection, sont, depuis long-temps, l'objet de discussions et de conjectures sans cesse renouvelées. Je les ai retrouvées, depuis, à Pitcaïrn, à Toubouaï, etc.; et, d'après ce qu'en disent les traditions locales, je crois pouvoir affirmer que ce n'étaient point, comme on l'a cru jusqu'ici, des divinités du premier ordre ni des monumens élevés à la mémoire des grands hommes, mais simplement des *Tiis* ou divinités inférieures, marquant les limites et maintenant les droits des divers élémens, des dieux, des hommes, des morts et des vivans; et qu'elles étaient, très-probablement, érigées dans le seul but de perpétuer le souvenir des phénomènes les plus extraordinaires, des catastrophes les plus épouvantables connus dans le pays, comme la destruction du continent, etc.; ce

que je crois avoir prouvé surabondamment ailleurs.

Roggewein se loue beaucoup des dispositions amicales et bienveillantes de ces insulaires, après le rétablissement de la paix. Oubliant bientôt le mal qu'il leur avait fait, et son injuste invasion, ils reprirent toute la gaieté, toute la vivacité de caractère qui leur sont naturelles; et il se félicite de leur bonne conduite, des attentions qu'ils eurent pour lui, jusqu'au moment où des vents d'ouest l'obligèrent à quitter l'île.

Cette singulière localité ne fut plus visitée qu'en 1774, par Cook; et les changemens qu'y remarqua ce navigateur étaient alors et sont encore aujourd'hui des sujets de conjectures. Il fut d'abord frappé de n'y voir qu'un très-petit nombre de femmes; mais, si l'on songe aux suites que pouvaient avoir eues les libres communications de l'équipage de Roggewein avec ces insulaires, on présumera d'où venait, à cet égard, de leur côté, cette réserve, qui, toutefois, n'existait plus, lors de la visite de Lapérouse, en 1786, époque où les femmes vinrent en foule s'offrir aux Français, et où les hommes les prostituaient de la manière la plus honteuse. Quant aux autres changemens observés aussi dans cette île, où l'on trouva les statues, les Maraïs ou temples, et tout culte extérieur abandonnés, les demeures et plantations bien moins soignées, les chefs moins respectés; c'étaient là, comme dans toutes les autres, les conséquences inévitables de nos visites. Nous

y abordions malgré les habitans; nous les combattions avec une supériorité qui les frappait de terreur, et sans qu'ils pussent nous résister. Leurs dieux n'étaient donc plus les plus forts; leurs chefs et leurs prêtres n'étaient donc plus infaillibles. De là le mépris de l'autorité, l'anarchie et tous les maux qui devaient si promptement en résulter, en des localités semblables à l'île de Pâques; car la religion, une fois tombée, le pouvoir des chefs, fondé seulement sur la religion, devait nécessairement tomber après elle, et sa chute entraîner tous les désordres. Le *Tabou* ou loi sacrée, seule police de l'Océanie, n'étant plus observé, on coupait le bois, on cueillait les fruits en tout temps et par caprice; les forêts étaient dévastées; l'agriculture se négligeait. Par suite des disputes et des guerres qu'occasionnait et qu'envenimait souvent même le fer que nous leur portions, les peuples indolens s'abrutissaient; et l'oubli de toutes les lois changeait bientôt en stériles déserts des lieux naguère rians et fertiles, où végétaient, jusqu'à la mort, dans la misère et dans la souffrance, des êtres nés pour le bonheur.

Et qu'on ne voie pas, dans ce tableau, le rêve d'une imagination exaltée. J'en adoucis plutôt les traits; et je n'aurais que trop à dire pour en démontrer la vérité. Les choses se sont ainsi passées aux îles de la Société, quoiqu'avec des résultats moins graves, à cause de leur extrême fertilité; dans un grand nombre d'autres îles, et, sans doute, aussi, dans l'île de

Pâques. Au passage de Roggewein, elle était florissante, couverte de verdure; le peuple en était heureux, bien nourri, bien logé, dans des demeures dont plusieurs avaient de soixante à cent pieds, et observait, avec rigueur, un culte régulier. Quand y vinrent Cook et Forster, ils n'y virent presque plus de bois; et, quoiqu'il y eût encore de belles plantations, les habitans étaient misérablement entassés dans des huttes formées de quelques bâtons et à peine couvertes. Ils ne montraient plus, d'ailleurs, le moindre esprit de religion, et semblaient étrangers à toute forme extérieure de culte; seulement ils étaient encore bons et hospitaliers.

Lapérouse, en 1786, les trouva presque dans le même état; mais les femmes, qui s'étaient cachées lors de la visite de Cook, se montrèrent alors en grand nombre; et, soit qu'ils n'eussent pas été contens de ce que Cook leur avait donné, soit qu'ils fussent devenus plus avides des trésors de notre industrie, ils employaient les femmes pour séduire les étrangers et s'assurer leur bienveillance; au reste, importuns, indiscrets et querelleurs, mais ne faisant rien qui méritât ni représailles, ni châtimens trop sévères.

Depuis Lapérouse, jusqu'en 1816, il ne paraît pas qu'aucun bâtiment de guerre ait visité l'île de Pâques; mais, alors, le navigateur russe Kotzebue y mouilla, avec un petit bâtiment nommé *Rurick*. Il eut une affaire avec les naturels qui l'attaquèrent

après son débarquement, et l'obligèrent de faire feu sur eux, et de quitter l'île sans autres communications. Après lui, en 1825, le capitaine Beechey n'y fut pas mieux reçu, surpris également et contraint de se défendre. Il tua plusieurs insulaires, et eut un certain nombre de ses gens blessés; aussi, disposés comme peuvent l'être aujourd'hui ces peuples, serait-il imprudent à des bâtimens marchands de se présenter chez eux, surtout s'ils y voulaient descendre. Les bâtimens de guerre même ne le feraient pas sans danger. Le seul moyen d'y réussir serait de n'y prendre terre qu'avec une force capable d'imposer à ces peuples, et de les tenir continuellement en échec.

Une chose vraiment digne de remarque, c'est ce changement total de conduite de tous les Indiens à notre égard, à mesure que nous multiplions nos visites; mais est-ce leur faute ? est-ce la nôtre ? Question qui, avant d'aller plus loin, mérite, je crois, d'être examinée.

Nul doute qu'à la première entrevue, il n'ait été, presque toujours, extrêmement difficile d'ouvrir les communications avec des peuples dont nous ignorions le langage, les mœurs; qui, parmi leurs coutumes, en avaient une d'une haute antiquité, trouvée, depuis, dans presque toutes les îles; coutume que leur situation justifie, et peut-être rendait jadis nécessaire, mais barrière presque insurmontable pour les Européens, et cause première de toutes les querelles et de tous les malentendus. C'é-

tait la coutume de n'admettre les étrangers qu'après l'observation de certains rites religieux, et sous la condition de remettre tout ce qu'ils possédaient à leurs hôtès, qui leur ôtaient jusqu'à leur pirogue, et à leurs armes, à l'effet de se garantir de toute surprise et de toute trahison de leur part, tant qu'ils seraient au milieu d'eux, sauf à les leur rendre, et souvent avec usure, quand ils venaient à quitter l'île.

Les Européens, soit qu'ils ignorassent ou ne comprissent pas ces singulières conditions d'hospitalité, soit qu'il leur fût impossible de se soumettre à une partie d'entr'elles, se voyaient, le plus souvent, refusés ou exposés au pillage de la part des Indiens, qui, nantis par leurs lois, de tout ce qui appartenait à l'étranger, devaient se croire autorisés à employer tous les moyens pour s'en mettre en possession. De là ces scènes de larcin, de pillage, de combats, et souvent de meurtres, en cas de résistance, qui les firent regarder, par la plupart des premiers navigateurs, comme des êtres perfides, et comme les plus insignes voleurs de l'univers.

Il est donc certain que la conduite des Indiens était, en raison de ces coutumes, fort incommode aux étrangers, surtout dans les premières visites; et qu'on ne pouvait que difficilement les empêcher de voler, sans en venir à des voies de fait plus ou moins directes; mais il faut reconnaître aussi qu'ils étaient vraiment dans leur droit. J'ajoute qu'enfin, con-

vaincus que nous ne pouvions ni ne voulions nous soumettre à leurs usages, une fois décidés à nous recevoir sans nous y astreindre davantage, on les a vus toujours et partout, à moins de nouvelles provocations de notre part, nous accueillir avec plaisir, nous traiter avec amitié, et se montrer constamment loyaux et fidèles. Tels on les a trouvés dans l'île de Pâques; tels en tous les lieux où l'on s'est présenté, quand les perfides conseils ou l'infâme conduite de quelques blancs restés au milieu d'eux, ou bien encore les injustices des capitaines de navire ou de leurs gens, ne vinrent pas modifier leurs idées.

Il ne faudrait donc pas attribuer à la versalité de leur caractère le changement de conduite des insulaires de l'île de Pâques à l'égard des blancs; puisqu'après avoir admis Roggewein, quoique ce dernier eût ouvert ses relations avec eux d'une manière aussi sanglante, ils continuèrent à bien recevoir les étrangers, comme le prouve l'accueil qu'ils firent à Cook et à Lapérouse; et si, depuis, ils ont entièrement changé de conduite, c'est que des aventuriers, des baleiniers, ont, depuis, commis, chez eux, des horreurs; et, par leurs vilenies, leurs injustices, leurs cruautés, rendu ce peuple, de doux et hospitalier qu'il était naturellement, méchant, vindicatif et intraitable. On ne sait pas, à beaucoup près, de combien d'atrocités ces malheureux ont été victimes, quoiqu'il fût déjà beaucoup trop long de raconter tout ce qu'on en sait. Je ne signalerai que ce que j'ai ap-

pris de plus choquant, et qui suffira pour justifier la conduite des insulaires. Je citerai d'abord le *Nancy* de New-London, déjà signalé par Kotzebue et plusieurs autres, mais qui mérite encore de trouver place sur cette feuille. Il était à la pêche des chiens de mer ou *phoques*, sur l'île de *Masafuero*. Le capitaine de ce bâtiment, manquant de monde, songea à l'île de Pâques, dont les habitans, forts, robustes, bons nageurs, lui convenaient d'autant mieux qu'il n'aurait rien à leur payer. Après avoir communiqué ce projet à quelques-uns de ses gens laissés à Masafuero, il fit voile avec les autres pour l'île de Pâques. Là, s'approchant de terre, il attira plusieurs Indiens, hommes et femmes, qui vinrent à bord à la nage; et, quand il jugea qu'il en avait assez, il choisit un moment propice pour s'emparer de ces malheureux; mais, malgré son nombreux équipage, il ne put se saisir que de dix hommes et de dix femmes qui, presque tous, se trouvaient dans l'entrepont, et avec lesquels, malgré leurs cris et leurs prières, il fit voile pour le lieu de sa pêche. Hors de vue de l'île, et se croyant enfin sûr de sa proie, il les laissa monter sur le tillac; mais, à son grand étonnement, tous les hommes, à un signal donné, se jetèrent à l'eau. En vain mit-on les embarcations à la mer, pour tâcher de les rattraper. On les poursuivit quelque temps sans pouvoir les atteindre; car, plongeant avec dextérité, dès qu'on les approchait, ils changeaient de direction plus promptement que ne

pouvaient le faire les embarcations. Quelques-uns de ces malheureux prenaient la direction de l'île, mais d'autres en suivaient une absolument opposée; et, dans tous les cas, il y avait peu d'apparence qu'aucun d'eux pût regagner l'île à la nage. Cependant, quand les embarcations revinrent à bord, après une chasse inutile, le capitaine, au lieu de reprendre la piste de ces infortunés avec le bâtiment, afin de les y recueillir, quand ils seraient fatigués, contrarié du mauvais succès de son barbare dessein, joignit un second crime au premier, en les abandonnant à une mort aussi cruelle que certaine. Quant aux femmes, il paraît qu'il les traita mieux; car, serrant l'île au plus près, il les en rapprocha de manière à ce qu'elles pussent facilement gagner la terre à la nage.

D'autres ont fait, depuis, la même chose, c'est-à-dire ont enlevé des Indiens; mais avec des intentions différentes. Il faut encore citer ici le nommé Waden, Américain, comme le premier, et maintenant capitaine d'un navire baleinier, mais alors second du navire le *Pindos*. Ce bâtiment, arrivant en vue de l'île de Pâques (c'était, je crois, en 1822), les embarcations furent envoyées près de terre pour se procurer des végétaux, mais surtout des femmes; et ne tardèrent pas à revenir avec autant de jeunes filles qu'il y avait d'hommes à bord. Le lendemain, on les renvoya dans les mêmes embarcations, les forçant de se jeter à l'eau, quand elles furent assez près de terre pour pouvoir la gagner facilement à la nage.

Les embarcations restèrent là, pour regarder ces malheureuses, nageant d'une main en s'efforçant de tenir, de l'autre, au-dessus de l'eau, les bagatelles qu'elles avaient reçues pour se prostituer, et portant, d'ailleurs, peut-être, avec elles, le germe d'un mal qui pouvait leur coûter la vie. Arrivées à terre, elles furent reçues par des groupes rassemblés en foule sur le rivage; et c'est alors que Waden, sans provocation aucune, et apparemment pour le seul plaisir d'assassiner, prit son fusil, tira au milieu d'eux, en forme d'adieu, avec l'adresse des hommes de son pays; et l'on reconnut de suite, à la confusion régnant autour d'un pauvre Indien qui tomba, que le coup avait porté (1). Il ordonna ensuite de ramer, et s'éloigna, le sourire sur les lèvres, en s'applaudissant de la justesse de son coup d'œil!...

Après de pareils traits, et tant d'autres semblables, dont la liste seule ferait frémir, de quel côté sont les sauvages, les barbares, les traîtres, les cannibales; et qui s'étonnera que ces gens, en dépit même de leur douceur naturelle, cherchent à se venger; deviennent méchans, dissimulés, perfides; opposent la ruse à la force; jurent une haine mortelle à leurs redoutables adversaires, et se refusent à toute liaison ou communication amicale avec les nations aux-

(1) Je tiens cette anecdote de M. Stillwell, capitaine de la *Rosalie*, qui était sur l'embarcation d'où Waden tira sur les Indiens.

quelles appartiennent les monstres dont je viens de parler?

Enfin, pour quiconque connaît les Indiens, quelles ne peuvent pas être les suites de pareilles actions? Peut-être les parens de la victime auront-ils voulu punir l'assassin sur les jeunes filles, cause innocente du crime; peut-être les parens, les amis de celles-ci, auront-ils tenté de les défendre; et de là des querelles, des combats, des guerres même, où tous se seront entr'égorgés; source d'inimitiés, et de haines que le moindre sujet réveille chez ces peuples toujours exaltés, et qui deviennent, à la longue, les élémens de dissensions éternelles.

SECTION II.

DUCIE.

L'île Ducie paraît avoir été vue par Quiros, en 1606.

Elle a reçu, en 1791, de l'Anglais Edwards, le nom par lequel on la désigne aujourd'hui; et, visitée, depuis, par plusieurs autres navigateurs, elle a été explorée, en 1825, par le capitaine Beechey.

SECTION III.

ÉLISABETH.

L'île Elisabeth paraît avoir été vue, en 1606, par Quiros, qui l'aurait nommée *San Juan Batista*.

Elle n'est bien connue que depuis 1820, époque à laquelle l'équipage de l'*Essex*, bâtiment baleinier américain, détruit par une baleine, vint s'y réfugier dans ses canots. Ces malheureux, qui l'avaient prise pour Ducie (1), n'y trouvant aucune ressource, se remirent en mer, à l'exception de trois d'entr'eux, qui préférèrent y rester. Les autres, ignorant qu'ils étaient près de Pitcaïrn, et qu'il leur était facile de gagner O-taïti, osèrent, dans trois embarcations, entreprendre le voyage de Valparaiso, quoiqu'ils fussent à plus de mille lieues de la côte du Chili. Une de leurs pirogues se perdit entièrement, ou, du moins, on n'en a jamais eu de nouvelles. Les deux

(1) Le capitaine, à son arrivée à Valparaiso, indiqua ce nom comme celui de l'île où il avait laissé trois de ses matelots. Le bâtiment chargé de les recueillir ne les ayant pas trouvés là, s'avisa, fort heureusement, de les aller chercher à l'île d'Élisabeth, où on les recueillit, en effet, souffrant de la faim et de la soif, de manière à n'y pouvoir vivre un mois de plus.

autres furent heureusement rencontrées en mer; mais ce ne fut pas avant que la faim eût réduit ces infortunés marins aux horreurs du cannibalisme; car ils avaient déjà dévoré les corps des premières victimes du fléau, et l'un d'eux, désigné par le sort, avait été sacrifié pour servir de nourriture aux autres. Dans l'une des embarcations, on ne trouva que le capitaine et deux matelots, de six ou sept qu'ils y avaient été; l'autre, rencontrée plus tôt, avait moins souffert. Quant aux hommes restés dans l'île Elisabeth, ils s'étaient vus souvent cinq ou six jours sans eau, presque sans nourriture, et seraient certainement morts de soif, s'ils n'avaient eu le bonheur de surprendre quelquefois des tortues, dont ils gardaient le sang pour des momens de disette absolue; car ils n'avaient d'autre eau que celle des pluies ou celle qu'ils recueillaient dans les petites cavités des morceaux de corail. D'autres infortunés avaient probablement souffert avant eux sur ce sol inhospitalier; car ils trouvèrent, dans une grotte voisine de la mer, huit squelettes humains, tous couchés les uns près des autres. Les malheureux avaient, sans doute, abordé cet écueil; mais, épuisés de fatigue ou privés des forces nécessaires pour aller chercher des vivres, ils étaient morts sans pouvoir gravir cette côte escarpée. Ces douloureuses catastrophes, en montrant l'utilité des recherches et des découvertes géographiques, imposent, au nom de l'humanité même, à ceux qui ont des notions précises sur ces lieux déserts et isolés, le devoir



de les publier; car ces notions, consciencieusement reproduites et méditées par les hommes de l'art, pourront leur servir comme de phares sur ce théâtre de tant de naufrages, et prévenir ou sécher bien des larmes.

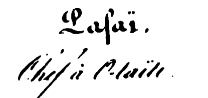
SECTION IV.

PITCAÏRN.

Les annales de Pitcaïrn se distinguent, entre toutes celles des diverses îles de l'Océanie, par un caractère tout spécial et des plus singuliers, celui de se composer d'événemens qui n'appartiennent exclusivement ni aux nations dites sauvages, ni aux nations prétendues civilisées. Elles présentent, en effet, un amalgame assez bizarre de faits ressortant des habitudes combinées de la civilisation, jetée, en quelque sorte, hors de sa sphère d'action ordinaire, avec celles de l'état sauvage, modifié déjà par des relations plus ou moins fréquentes avec les Européens; la première se prévalant avantageusement, de sa supériorité sur le second, pour le soumettre à son empire; le second se rangeant, de bonne grâce, sous les lois de la première, et lui présentant, en échange des dons qu'il en reçoit, la piquante crédulité, le touchant

abandon de sa naïve inexpérience. Tous deux se prêtent un secours mutuel, après s'être, quelque temps, livrés à toutes les fureurs de la haine; et se rallient dans un même hommage au christianisme épuré, qui vient, enfin, rendre heureux, du bonheur des âges d'innocence, un peuple né d'une révolte et racheté, comme par miracle, des suites de l'ivresse, de la jalousie et de l'assassinat, menaçant de l'anéantir dès son berceau.

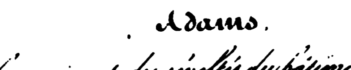
Peu d'histoires (et c'est ma seconde observation générale) sont tirées de sources à la fois plus simples et plus nouvelles que celles à qui j'emprunte l'exposé de l'histoire de Pitcaïrn. J'en tiens le commencement de la bouche même du vrai législateur de la colonie anglo-taïtienne, de cet homme exceptionnel qui, matelot sans instruction, dut, aux seules inspirations instinctives d'un sens droit, la force de vouloir le bien et le talent de l'accomplir, expiant une erreur criminelle par mille vertus, et méritant, avec la pleine amnistie de son pays offensé, l'amour et les regrets de toute une génération, dont il devient, en peu d'années, l'instituteur, le chef et le père; destinée unique, sans doute, dans les fastes du monde; gloire non moins sûre et plus douce que celle que s'assurèrent, au prix de tant de sang, les Alexandre et les César. Tel fut cet Adams, qui va lui-même transmettre à mes lecteurs le récit de l'origine de la petite nation pitcaïrnienne, dont je ferai connaître les progrès. Je les exposerai d'a-



Lafaï.

Chef à Otaïti.





Adams.

seul survivant des révoltés du bâtiment de guerre Anglais Bounty trouvé à l'île de Pitcairn

Lith. de Benard et Frey

près ce que m'en ont appris les enfans d'Adams lui-même; et j'ai personnellement été témoin de ce qui s'est passé lors du transport momentané de la colonie de Pitcaïrn à O-taïti; de manière que des témoignages oraux et oculaires compléteront, seuls, toute la suite de ses archives, depuis son origine jusqu'à nos jours. Cette sorte de documens vaut bien ceux que vont chercher les historiens dans la poudre de nos bibliothèques pour des nations plus nombreuses et plus célèbres, mais qui ne sont pas plus intéressantes.

En décembre 1787, le gouvernement anglais expédia pour O-taïti le sloop de guerre la *Bounty*, capitaine Bligh, chargé d'y prendre des plants de l'arbre à pain et de les transporter aux Indes occidentales. Ce bâtiment arriva à O-taïti le 26 octobre 1788; et, suffisamment pourvu de cette plante, il quitta l'île pour l'Inde, le 4 avril 1789. Le 23, le bâtiment jeta l'ancre à Anamooka, quitta cette île le 26, et se dirigeait vers le nord, quand, dans la nuit du 27 au 28, il y eut à bord une révolte dont le principal moteur et le chef était Christian, lieutenant du vaisseau. Les révoltés s'emparèrent du bâtiment, et forcèrent le capitaine, avec dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles, à le quitter dans une embarcation ouverte, munie de quelques provisions, d'un quart de cercle, d'une boussole; mais dépourvue d'armes à feu.

S'il faut en croire Adams (dont le vrai nom est Alexandre Smith, et, d'ailleurs, le plus ancien des

habitans de Pitcaïrn, en même temps que le seul survivant des révoltés de la *Bounty*), la révolte aurait eu pour cause la sévérité tyrannique de Bligh, poussée au point que Christian, ne pouvant plus la supporter, avait résolu de quitter secrètement le vaisseau, quand les conseils des autres mécontens le portèrent à l'acte désespéré de s'en servir. Voici comment Adams m'a raconté l'événement :

« Pendant tout le voyage, depuis notre départ » d'Europe jusqu'au moment de la révolte, il y avait » eu des difficultés venues de ce que M. Bligh retran» chait tantôt sur les vivres, tantôt sur l'eau-de-vie, » faisant punir avec rigueur tous ceux qui osaient » proférer la moindre plainte; ce qui indisposait » également officiers et matelots. Pendant un séjour » de six mois à O-taïti, nous avions été traités avec » la plus grande affabilité par les insulaires; mais le » capitaine fit tout son possible pour nous fatiguer. » Il allait jusqu'à opérer des réductions sur les provi» sions fraîches qu'on obtenait là si facilement; il » insultait les officiers, dégradait des subalternes, et » prenait plaisir à infliger des châtimens rigoureux » pour les fautes les plus légères.

» Après notre départ d'O-taïti, et quand nous » eûmes jeté l'ancre devant l'île d'Anamooka, il » traita M. Christian de poltron, parce que ce der» nier lui faisait quelques observations sur un ordre » donné par lui d'aller à terre faire de l'eau parmi » des Indiens mal disposés et en armes, tandis que

» nous avions reçu l'ordre le plus strict de ne faire,
» sous aucun prétexte, usage des nôtres. Trois ou
» quatre jours après, ce fut bien pis encore, quand il
» accusa cet officier de lui avoir volé quelques noix
» de coco qui lui manquaient. Christian, ne pouvant
» supporter cette dernière offense, qui lui était faite
» dans la nuit du 28 au 29, projeta, dès cette nuit
» même, de quitter le bâtiment, et en parla à deux
» ou trois de ses amis, qui tâchèrent de le détour-
» ner de son dessein; mais il avait fait ses prépara-
» tifs; et quand, à quatre heures du matin, seul avec
» les hommes de son quart, il monta, plein de fer-
» meté, sur les planches qu'il avait assemblées en
» forme de radeau, et voulut, malgré leurs instan-
» ces, s'abandonner à la mer sur cette frêle machine,
» ne pouvant l'en dissuader, plusieurs des matelots
» de son parti se disposèrent à l'accompagner dans son
» embarcation; mais alors, l'un d'eux, nommé Mar-
» tin, ouvrit l'avis de s'emparer du navire. Ce parti
» désespéré, auquel je suis sûr que Christian ne pensait
» pas, fut pris au même instant par toutes les per-
» sonnes réunies alors sur le pont. J'étais couché et
» dormais profondément, quand l'une d'elles vint me
» réveiller et me proposa d'embrasser leur cause.
» Sans songer un seul instant aux conséquences, et
» mécontent depuis long-temps, j'acceptai tout aussi-
» tôt. Plusieurs autres, mécontens comme moi, fi-
» rent de même; et quand nous nous vîmes assez
» forts, Christian, accompagné de quelques hommes

» armés, alla s'emparer de Bligh et de ceux que nous
» savions disposés à nous résister, en raison de l'atta-
» chement qu'ils portaient au capitaine.

» Cela fait, nous mîmes la grande embarcation à
» la mer; nous y déposâmes des voiles, des outils, une
» boussole, un quart de cercle, quelques provisions de
» bouche, des haches, des sabres, mais non des armes
» à feu; et nous forçâmes le capitaine, le second, le
» chirurgien, le botaniste, et quinze hommes de l'é-
» quipage, à s'y embarquer; puis, y ayant mis, de
» plus, une boussole et un quart de cercle, détachant
» la corde qui retenait leur embarcation au navire, et
» forçant, en même temps, de voiles, vers le nord,
» nous les perdîmes promptement de vue.

» Christian avait pris le commandement du navire.
» Nous tînmes conseil et nous convînmes de chercher
» quelqu'île inconnue dans les environs d'O-taïti.
» Dans ce but, nous changeâmes de route, et jetâmes,
» par-dessus bord, la plus grande partie des plantes,
» n'en gardant que quelques-unes, pour le cas où la
» terre que nous allions chercher ne produirait pas
» l'arbre à pain. Quelques jours après, nous eûmes
» en vue Toubouaï. Une embarcation fut envoyée
» pour reconnaître la passe; et, quoique les Indiens
» l'eussent attaquée et se fussent montrés très-hosti-
» les, nous y entrâmes avec le sloop, et mouillâmes
» dans une baie au nord-nord-ouest de l'île.

» Au moment où nous voulûmes attérir, pour exa-
» miner l'île, les Indiens voulurent nous empêcher

» de débarquer, et se montrèrent en nombre sur le » rivage, armés de piques; mais quelques coups de » canon, tirés du bord, les effrayèrent, et tous se » sauvèrent dans les montagnes de l'intérieur.

» Cette île nous parut convenable. Produisant » l'arbre à pain, du taro, des bananes, et susceptible » de culture, nous pouvions nous y procurer tout. » Aussi prîmes-nous la résolution de nous y fixer » malgré les Indiens, qui, au moins en apparence, » peu disposés à nous bien recevoir, n'avaient plus » reparu, après les coups de canon qu'on avait tirés » sur eux; mais il nous manquait des femmes; et, » nous souvenant d'O-taïti, où chacun de nous avait » formé des liaisons intimes, nous nous décidâmes à » nous rendre dans cette dernière île, afin d'en pren- » dre chacun une, et d'engager aussi quelques hom- » mes à venir nous aider à cultiver la terre et à » établir des communications amicales avec les in- » sulaires de Toubouaï. Nous partîmes donc pour » O-taïti. Là, un conte, que nous avions arrangé d'a- » vance, nous fit bien recevoir. Nous avions découvert » une île qu'on voulait peupler. Le capitaine Bligh y » était resté, et avait envoyé Christian avec la » *Bounty*, pour se procurer des cochons, des poules, » des ignames, etc. Les bons O-taïtiens n'eurent garde » de mettre en doute la véracité de cette histoire, et » ils nous remirent, sans balancer, des cochons, des » chèvres, des poules, des fruits de toutes espèces; » mais nous ne trouvâmes pas autant de femmes que

» nous désirions. Neuf seulement vinrent à bord; et,
» avec elles, huit hommes et une dizaine de garçons.
» Après d'inutiles efforts pour engager d'autres fem-
» mes à nous suivre, nous retournâmes à Toubouaï,
» où nous fîmes entrer le bâtiment aussi loin que
» possible dans le port, mouillant au milieu de ro-
» chers et de rescifs où il aurait été difficile de nous
» suivre, et où nous pouvions nous défendre de l'ap-
» proche d'un bâtiment, quel qu'il pût être. Cette
» précaution ne nous empêcha pas de nous mettre
» de suite à construire un fort, tant pour protéger
» notre établissement contre les attaques des insulai-
» res, que pour nous trouver en mesure dans le cas
» où, de l'Europe, on viendrait à notre recherche.

» Mais les querelles qui s'élevèrent entre nous
» pour les femmes, et celles que nous eûmes avec
» les insulaires de Toubouaï pour le même sujet,
» rendirent bientôt notre position fort désagréable.
» Plusieurs d'entre nous ayant pris des femmes par
» force, nous en vînmes souvent aux mains avec les
» naturels, et en tuâmes même quelques-uns. Les na-
» turels, qui voulaient se venger de nos succès, et
» à qui notre fort faisait surtout ombrage, formèrent
» le projet de nous attaquer avec toutes leurs forces
» pendant que nous serions au travail. Heureusement
» les O-taïtiens, qui communiquaient avec eux, en
» furent instruits et nous en prévinrent. Alors, sans
» attendre l'attaque que les Indiens méditaient con-
» tre nous, nous profitâmes d'un moment où tous

» étaient réunis, tombâmes sur eux à l'improviste,
» les mîmes en déroute et en tuâmes un très-grand
» nombre. Cette affaire, très-fatale aux habitans de
» l'île, rompit de nouveau toutes nos communica-
» tions avec eux, et ne manqua pas d'augmenter
» les mécontentemens auxquels avait surtout déjà
» donné lieu le manque de femmes. On parlait sou-
» vent d'O-taïti; et le souvenir des liaisons qu'on y
» avait formées, et des plaisirs qu'on y avait goûtés,
» prit un tel empire sur plusieurs d'entre nous, que,
» malgré les observations de Christian sur les nou-
» veaux dangers qu'ils allaient courir, et sur le sort
» qui les attendait, en supposant qu'un bâtiment de
» guerre anglais vînt à les rencontrer, ils le forcèrent
» à les reconduire à O-taïti, à condition, toutefois, que
» ceux qui y resteraient auraient leur part dans tout
» ce qu'il y avait à bord, mais que le bâtiment et
» son artillerie appartiendraient à Christian et à ceux
» qui reviendraient avec lui. Nous quittâmes donc,
» pour la seconde fois, Toubouaï, et arrivâmes à O-
» taïti, en octobre ou novembre 1789. Là, Christian
» renouvela ses remontrances; ce fut en vain. Les
» femmes et les amis que plusieurs de ses gens
» avaient connus, étant venus à bord pleurer et les
» inviter à rester dans l'île, seize s'y décidèrent.
» Christian leur remit fidèlement leur part de tout
» ce qui pouvait se diviser sur le navire. Nous
» étions huit bien décidés à ne pas le quitter. Dès
» le lendemain, munis de tout ce dont nous avions

» besoin, nous partîmes pendant la nuit, après » avoir autorisé Christian à nous conduire où bon » lui semblerait. Nous avions avec nous douze fem- » mes et six hommes d'O-taïti. Des douze femmes, » neuf nous appartenaient; car nous les avions épou- » sées. Deux des autres avaient aussi leurs maris; » quant à la dernière, d'après les mœurs de l'île que » nous quittions, elle était l'amante des quatre céli- » bataires. Nous courûmes pendant quelques jours » des bordées, ne sachant si nous voulions aller aux » Marquises et dans l'espoir de rencontrer quelqu'île » inconnue. Christian, enfin, se souvint de Pitcaïrn, » sur laquelle il se dirigea tout aussitôt; mais nous » n'y arrivâmes qu'en janvier 1790.

» A peine y touchions-nous, que Christian, im- » patient, sauta lui-même dans l'embarcation, ne » prenant avec lui qu'un seul de nous et quatre In- » diens. En l'abordant, il la trouva hérissée de ro- » chers, qui, comme vous l'avez vu (1), s'étendent » au loin dans la mer, et qui semblent la rendre » inabordable, même pour les plus petites embar- » cations; mais, en même temps, l'intérieur lui en pa- » rut très-fertile; aussi, en en faisant le tour, s'écria- » t-il à plusieurs reprises: C'est cela! Voilà le séjour » qu'il nous fallait. Qu'on vienne nous y chercher ou » qu'on essaie de nous en arracher! Il débarqua au

(1) On n'oublie pas qu'Adams parle à l'auteur, lors du premier voyage de ce dernier à Pitcaïrn.

» nord, mais sans beaucoup s'avancer dans les terres,
» qu'il trouva, comme il en avait jugé du dehors,
» très-fertiles.

» Persuadé que le navire aurait pu entrer dans la
» baie que les rochers forment sur cette plage, il re-
» vint à bord d'un air joyeux, que nous ne lui avions
» pas vu depuis long-temps; et, décidé à prendre do-
» micile en ces lieux, il mit le sloop à l'ancre presque
» au milieu des brisans d'où il eût été, pour ainsi
» dire, impossible de le retirer.

» Le temps était beau. Nous désirions tous voir
» cette terre où nous allions nous reléguer, en disant
» adieu, pour jamais, à la patrie, au monde et à ses
» plaisirs. Plusieurs de nous y descendirent, bien ar-
» més, en cas qu'il y eût des habitans, dont long-
» temps, néanmoins, nous ne vîmes aucune trace. A
» peine dans l'intérieur, nous trouvâmes quantité de
» cocotiers et d'arbres à pain; mais, sauf quelques oi-
» seaux et des rats, nous ne rencontrâmes pas un être
» vivant. Toutefois, en arrivant au nord, dans l'en-
» droit même où, plus tard, nous nous sommes éta-
» blis, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver des
» piliers et d'autres restes de demeures; des trous
» et des pierres qui indiquaient des fours où l'on
» avait fait du feu; mais le tout d'une telle vé-
» tusté, qu'on avait peine à le reconnaître. Nous n'y
» vîmes pas moins la preuve qu'il y avait eu des ha-
» bitans dans l'île, et nous craignions qu'il n'y en eût
» encore, cachés, pour le moment, dans les montta

» gnes et dans les bois. Nous renouvelâmes pendant » plusieurs jours nos recherches. Nous découvrîmes » encore des restes de maraïs, des images de dix à » douze pieds de haut, élevées sur des plate-formes » en pierres, le tout depuis très-long-temps en ruine; » aussi, quoique tout annonçât d'une manière à cha- » que instant plus manifeste que ces lieux n'avaient » pas toujours été déserts, tout y annonçait aussi, » pour le moment, une complète solitude, et la » mort ou l'entier abandon de leurs anciens habi- » tans.

» En attendant que nous pussions construire des » maisons, nous portâmes des voiles à terre, et nous » dressâmes des tentes sous lesquelles nous déposâ- » mes tout ce que nous avions débarqué; mais, le » troisième jour, soupçonnant quelques-uns d'entre » nous de songer encore à le quitter, Christian donna » ordre à Mathieu Quintal de mettre le feu au sloop. » Le bâtiment brûla à fleur d'eau et vint ensuite s'é- » chouer sur les rochers, près de terre. Cette action » hardie nous priva de beaucoup d'objets qui, dans » la suite, nous auraient été de la plus grande utilité; » mais elle fixait notre destinée, en nous ôtant tout » espoir de jamais abandonner notre retraite isolée. » N'ignorant pas le châtiment dû à notre révolte, » long-temps encore nous eûmes des craintes; de » sorte que, pendant plus d'un an, l'un de nous veil- » lait sans cesse sur l'une des pointes les plus élevées » de l'île et qui domine, de toutes parts, l'Océan, avec

» ordre de signaler tout vaisseau cinglant vers notre
» lieu de refuge ; mais, avec le temps, nous nous
» tranquillisâmes; et, sans espoir comme sans désir
» de le quitter, nous vivions contents et dans l'abon-
» dance; car, indépendamment des fruits que nous
» avions trouvés dans l'île, les semences ou les
» plants que nous avions apportés d'O-taïti, y
» réussirent parfaitement; et, sans nous donner
» beaucoup de peine, nous eûmes à souhait des fruits
» à pain, des ignames, des taros, des pommes-de-
» terre douces, des bananes, du ti, de la canne à
» sucre, des noix de coco, du tabac, etc. Nos cochons,
» nos poules, nos chèvres ne tardèrent pas à couvrir
» l'île; et, ayant construit des pirogues pour aller à
» la pêche, le poisson, bientôt, ne nous manqua
» pas. »

Ici finit la partie de l'histoire de ce peuple, que je tiens de la bouche même du seul survivant des révoltés de la *Bounty*. J'ai su le reste plus tard, tant de lui, encore, en d'autres conversations, que de ses enfans, auprès desquels j'ai vécu, alors, près de six semaines, et que j'ai revus ensuite à O-taïti. Au bout de trois ou quatre ans, Mathieu Quintal perdit sa femme ; et les Anglais, qui, dès le principe, avaient traité durement et en véritables esclaves les pauvres Indiens par eux amenés d'O-taïti, mirent alors le comble à leur injustice, en forçant la femme de l'un des insulaires à quitter son mari pour aller vivre avec Quintal. Cette odieuse conduite réveilla presque si-

multanément, chez tous les O-taïtiens, cet esprit de vengeance; en quelque sorte naturel aux insulaires de l'océan Pacifique, et qui les rend si redoutables; aussi, quoique une fois trahis par les femmes, qui, dans leurs chants, prévinrent les Européens de leurs complots; bientôt après, s'étant emparés de quelques armes à feu, ils tuèrent Christian et quatre autres de ses compatriotes, pendant qu'ils travaillaient dans les champs, et blessèrent d'une balle au col, Adams, qui, avec les trois Européens survivans, eurent beaucoup de peine à se sauver dans les bois.

Satisfaits de leur vengeance, les O-taïtiens avaient permis à Adams et au nommé Young de rester avec eux. Quant à MM. Koy et Quintal, ils se tenaient dans les bois; mais les insulaires commencèrent à se quereller entr'eux pour la possession des femmes; et, dans ces luttes, l'un d'eux fut tué. Les femmes dont les maris avaient succombé, cherchant, à leur tour, à se venger, firent cause commune avec les Européens; et le signal du massacre fut donné par l'un d'eux, qui tua un homme de couleur dans son lit. Les autres, attaqués à l'improviste par les Anglais, subirent le même sort. Ainsi, une seule injustice fit couler des flots de sang, dans l'espace de quelques jours, et réduisit presque à rien cette petite société, qui, reléguée dans cette île isolée, avait tant d'intérêt à conserver la bonne harmonie parmi ses membres; mais il semble que leurs mœurs, celles de Christian exceptées, n'étaient que désordre et corruption, et

que le sort qui les frappait était, en quelque façon, la suite inévitable de la dépravation de leur vie.

Adams, ses trois compagnons, dix femmes et quelques enfans, vécurent, à ce qu'il paraît, pendant quelques années, en assez bonne intelligence; néanmoins, quelques-unes d'entr'elles, toujours mécontentes, formèrent le projet de se défaire des Anglais et de quitter l'île. On découvrit leur complot; et, depuis ce temps, elles furent traitées avec rigueur; mais comme il s'en trouvait toujours qui persistaient à vouloir partir, on leur construisit une pirogue qu'on approvisionna, et les récalcitrantes allaient se mettre en mer, quand, heureusement, la pirogue chavira. Cet accident, qui les sauva d'une mort presque certaine, parut contrarier beaucoup ces hardies insulaires, forcées de fléchir encore sous le joug d'hommes, naguère leurs protecteurs, mais alors devenus leurs tyrans.

Malheureusement, vers cette époque (1796), M. Koy se souvint d'avoir été jadis employé dans une distillerie. Il fit des essais et parvint à fabriquer avec le ti (*Dracaenæ species*), une liqueur forte, qui occasiona bientôt de nouveaux désordres. MM. Koy et Quintal étaient presque toujours ivres; au point que, quelque temps après, le premier, dans l'accès d'une sorte d'aliénation mentale, courut sur le bord de la mer, se précipita du haut d'un rocher et se tua sur la place. Cette catastrophe frappa les survivans d'une frayeur telle, qu'ils abandonnèrent la distille-

rie, et que, depuis, chacun d'eux s'abstint, le reste de sa vie, de l'usage de toute liqueur forte.

Peu de temps après, Quintal perdit sa seconde femme; et, quoiqu'il en eût plusieurs à choisir, cet homme, dont les injustes prétentions avaient causé les premiers mécontentemens, les fit revivre, et de la même manière, en exigeant la femme de l'un de ses deux camarades. Sur le refus qu'ils lui en firent, il essaya de les surprendre et d'attenter à leur vie; et, comme ses menaces réitérées ne permettaient pas de douter qu'il ne saisît la première occasion d'exécuter son projet, Adams et Young, après s'être consultés, se crurent, dans l'intérêt de leur sûreté, autorisés à s'en défaire. En conséquence, ils le surprirent et le tuèrent à coups de hache.

Restés seuls, un changement de mœurs complet commença l'expiation de leurs crimes. Young, qui avait eu quelqu'éducation, se mit à instruire les enfans; mais il était d'une faible santé; et, moins d'un an après la mort de Quintal, il mourut dans les bras d'Adams. Celui-ci, vers 1800, se trouva donc seul survivant des révoltés, de quatorze hommes venus dans l'île dix années auparavant; et ce qui fait vraiment horreur, c'est l'idée qu'un seul d'entr'eux était mort dans son lit de mort naturelle. Tous les autres s'étaient entre-tués, tour à tour assassins et victimes; aussi Adams, soit effet de l'âge, soit, bien plus probablement, par suite des terreurs d'une conscience bourrelée, changea-t-il tout à coup

de manière de vivre, de principes, d'habitudes; et c'est alors qu'il entama cet œuvre, couronné d'un si étonnant succès, de former ce singulier peuple, qui fit l'admiration de tous les navigateurs appelés, plus tard, à le visiter.

Une Bible et quelques autres livres de piété, apportés par la *Bounty*, avaient été conservés. Il en fit la lecture aux enfans, leur lut et leur apprit des prières. Peu instruit, il apprit lui-même, tout en la leur enseignant, la religion chrétienne, mais dégagée de toutes subtilités dogmatiques, mais dans toute sa simplicité native. Il basait ses instructions sur la douceur et sur l'esprit de fraternité qui la constituent et en font le premier charme; principes probablement d'autant plus chers au nouvel apôtre, qu'il avait toujours présentes à la mémoire les suites des disputes et des inimitiés si fatales à ses infortunés compagnons, et cause première, pour lui-même, de plus d'une erreur coupable, de plus d'une action criminelle, dont le souvenir troublait son repos.

C'est ainsi qu'il élevait ces jeunes enfans avec tous les soins d'un père tendre, quoique sur dix-neuf qui se trouvaient alors dans l'île, pas un seul ne fût à lui; car ce n'est que postérieurement qu'il eut des enfans d'une seconde femme. Il ne pouvait guère leur enseigner que la lecture et l'écriture; mais s'il n'en fit pas des savans, au moins il en fit des hommes; et tous ceux qui ont visité l'île se sont étonnés, comme moi, du bon sens et de la droite raison de ces insu-

laires, appuyés sur la pure morale, sur la touchante bonté qu'il a surtout cultivées dans ses jeunes pupilles, et qui leur ont donné ces manières prévenantes, cette affabilité venant du cœur qui ne s'enseignent point, mais si attrayantes pour quiconque sait les apprécier et peut les sentir.

Pendant près de vingt ans, le sort de Christian et de ceux qui, pour la dernière fois, avaient quitté avec lui l'île d'O-taïti, fut entièrement ignoré de l'Europe. En 1794, peu de temps après le premier massacre, les habitans de Pitcaïrn s'alarmèrent de l'apparition d'un grand bâtiment, à l'approche duquel tous se cachèrent dans les bois, jusqu'au moment où leur vigie le vit s'éloigner. Quelques années plus tard, il s'approcha de l'île un autre vaisseau, qui détacha vers la rive un canot chargé de monde; mais cette embarcation s'éloigna, avec toutes les démonstrations de la crainte, à l'approche de quelques femmes envoyées par Adams pour savoir qui ils étaient; et les Pitcaïrniens n'eurent plus qu'en 1808 de communications avec des navires. A cette époque, le capitaine Folger, du navire *Topaz*, visita l'île. Adams n'hésita point à se faire connaître à lui, et l'instruisit de tout ce qui avait rapport à la révolte de la *Bounty*. Les détails communiqués furent remis en Angleterre; mais on ne parut pas y faire attention. En 1814, des bâtimens de guerre anglais, dont un, nommé le *Briton*, capitaine sir Staines, passant des Marquises à Valparaiso, vit Pitcaïrn, et en donna les

premières nouvelles officielles dans une lettre à l'amirauté, où, après avoir exposé la manière dont il a découvert l'île, qu'il trouva habitée par les descendans des révoltés de la *Bounty*, il poursuit:

« Christian paraît avoir été l'instigateur et la première cause de la révolte à bord de ce bâtiment.
» Un vénérable vieillard, nommé Jean Adams, est le seul Anglais survivant de tous ceux qui ont quitté O-taïti dans ce navire. Sa conduite exemplaire, et les soins paternels qu'il a pris de cette petite colonie, ne peuvent inspirer que de l'admiration. Les habitudes de piété dans lesquelles les enfans nés dans l'île ont été élevés, les sages principes de religion qu'il a su imprimer dans leur jeune cœur, lui ont donné la prééminence sur tous, et le font considérer comme le père de toute la population (1). Un fils de Christian est le premier enfant né dans l'île. Il a maintenant vingt-cinq ans environ, et se nomme Mardi Octobre Christian, etc.

» Je crois devoir dire que cette île me paraît mériter la plus sérieuse attention de nos sociétés religieuses, et particulièrement de celle qui a pour objet spécial la propagation de la religion chrétienne. Tous les habitans parlent la langue o-taïtienne aussi bien que l'anglais. »

(1) Les habitans, en effet, l'appellent tous indistinctement leur *père*.

En arrivant près de Pitcaïrn, les gens des bâtimens de guerre virent les insulaires descendre une colline, en portant leurs pirogues sur leurs épaules; traverser, bientôt, dans ces frêles embarcations, la houle et les brisans, et se diriger tout droit vers les navires; mais rien ne les étonna plus que d'entendre les insulaires, arrivés le long du bord, leur demander, en anglais, de leur jeter une corde ou amarre. Le plus avancé s'élança sur le navire avec cette légèreté que leur ont toujours trouvée tous ceux qui les ont visités: c'était Mardi Octobre Christian. Il se fit connaître, dès la première question, pour le fils d'une femme o-taïtienne et de Flécher Christian, lieutenant de la *Bounty*. C'était un beau jeune homme, dont les bonnes manières et l'ingénuité plurent à tout le monde. Après quelques instans de conversation, invités à prendre quelque nourriture, ils montrèrent, pour la première fois, ces principes de dévotion qui, n'ayant rien d'affecté, ne se séparent point, chez eux, des grâces d'une vive et innocente gaieté. C'est ainsi qu'après s'être montrés alertes et joyeux sur le pont, ils se recueillaient, dans une touchante prière, avant que de commencer leur repas.

Les capitaines descendirent ensuite à terre avec eux. Adams, qui aurait pu facilement se cacher, ne craignit point de se présenter à eux, les conduisit à sa demeure, où se trouvait sa femme, presqu'aveugle, et offrit de retourner avec eux en Angleterre, s'ils le désiraient. A cette proposition, toute la colonie fut

en émoi. Sa fille, jetant ses bras autour du vieillard, lui dit en sanglottant : « Mon père ! mon cher père ! » ah ! ne nous quittez pas ! » Son fils embrassait ses genoux. Toutes les femmes pleuraient, tandis que les hommes, les regards baissés, restaient pâles et interdits. Le commandant en chef s'empressa de les rassurer. La joie, alors, succéda tout à coup à la tristesse, et les étrangers se virent comblés de caresses et de bénédictions ; aussi le capitaine Piton dit-il que, bien qu'en toute rigueur, Adams, aux yeux de la loi, fût trop réellement criminel, il eût été trop dur de l'arracher à son petit peuple, qui, privé de son appui, serait demeuré en butte à des malheurs de tout genre, et, probablement, eût péri de misère.

A l'époque de cette visite, la colonie se composait en tout, de quarante-six individus, sur lesquels sept femmes d'O-taïti et Adams étaient seuls venus d'ailleurs, les trente-huit autres étant nés dans l'île.

Les habitans de cette petite île, si éloignée de toute civilisation, et qui ne fait qu'un point dans cet immense océan, vivaient heureux au sein d'une harmonie toute fraternelle. Ils pratiquaient, vus du Dieu seul qu'ils adoraient, dans la simplicité de leur cœur, toutes les vertus chrétiennes, qui, suivant les enseignemens du bon Adams, se bornent à la gratitude envers l'auteur des choses, à se montrer patient, bon, humain, et à faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. Ces principes, ils les professent

toujours; mais, sous tout autre rapport, combien leur situation a changé, et pourquoi faut-il qu'ici encore nos visites n'aient fait que du mal ?

L'origine toute exceptionnelle et les mœurs exemplaires de ce peuple ayant fait quelque bruit en Europe, il fut bientôt visité par d'autres navires, qui tous s'accordaient à en faire les plus séduisans éloges.

Sur l'un de ces bâtimens, qui s'y montra vers 1824, se trouvait un Anglais, nommé Buffet, qui témoigna le désir de rester dans l'île. Cet homme avait quelqu'instruction; et comme, malgré l'avis du capitaine Pipon et l'intérêt qu'on semblait prendre en Angleterre à cette petite colonie, la société des missionnaires l'avait négligée, Adams, déjà vieux, et qui ne savait presque pas écrire, crut devoir lui faire accueil. On consentit à ce qu'il débarquât; et, avec lui, resta, je ne sais comment, encore un autre Anglais. Buffet, comme maître d'école, y fit d'abord du bien; et le capitaine Beechey, qui l'a vu en 1825, en fait l'éloge; mais peu de temps après, quoique marié, il donna le premier exemple d'irrégularité de mœurs qu'on eût vu depuis 1800, en séduisant l'une des jeunes filles dont l'instruction lui était confiée (1).

(1) J'ai connu cette malheureuse fille. Elle devait épouser un jeune homme nommé Young, qui, après sa faute, n'en voulut plus. Depuis lors elle était toujours triste, pâle et

Quand, en 1825, le capitaine Beechey s'approcha de Pitcaïrn, sur le bâtiment de guerre le *Blossom*, il vit une embarcation venir à sa rencontre à pleines voiles. Elle portait le vieux Adams et plusieurs de ses élèves. Arrivés près du vaisseau, ils s'arrêtèrent, pour demander s'ils pouvaient monter à bord. Dès qu'ils en eurent reçu la permission, tous furent, en moins de rien, sur le pont, à l'exception d'Adams, qui, déjà âgé de soixante-cinq ans, n'avait plus la même légèreté. Il parut même hésiter un instant. La vue de ce bâtiment de guerre fit sur lui une impression qu'on peut imaginer sans peine. Elle devait lui rappeler de bien tristes souvenirs; et lui-même m'a, depuis, avoué qu'en voyant des canons et tout cet appareil guerrier si familiers à sa jeunesse, il s'était senti ému au point de pouvoir à peine se contenir et d'être prêt à fondre en larmes.

A l'époque de la visite du capitaine Beechey, les habitans de Pitcaïrn étaient au nombre de soixante-six. C'est aussi à ce navigateur qu'Adams communiqua la crainte que cette île devînt bientôt trop petite pour sa colonie, et témoigna le désir de voir le gouvernement anglais la transporter dans un lieu plus commode et mieux approprié à ses progrès présumables. Cette imprudente communication fut la première cause de leur funeste émigration pour O-taïti,

maladive, et mourut des premières à O-taïti, lors de la translation des Pitcaïrniens dans cette île, en 1831.

où plusieurs périrent, et d'où tout doit faire craindre que les autres ne retournèrent point avec les mœurs et les principes qu'ils y avaient apportés.

Tels sont, en partie, les détails que je recueillais, il y a plus de six ans, sur l'état de cette île et de ses habitans; bien loin d'imaginer, alors, que les vœux que je formais pour la continuation de leur bonheur seraient trompés si tôt, et mes craintes sur leur avenir si promptement justifiées. Quels changemens, en effet! Que de maux ils ont soufferts depuis cette époque! Et combien ils ont eu besoin, pour lutter contre l'adversité, de ce noble courage, dont je les avais jugés si capables! Voici ce qui leur est ultérieurement survenu de plus remarquable.

A l'arrivée de Bunker et de Nobbs à Pitcaïrn, le premier, très-dangereusement malade, avait été transporté, comme on l'a vu, dans l'une des habitations. Tous les habitans avaient rivalisé de soins auprès de lui; mais le maître de la maison, nommé Quintal, s'était surtout fait remarquer, entre tous, par son dévouement et par son zèle; aussi, à la mort de Bunker, arrivée après plusieurs mois d'atroces souffrances, sur lesquelles on a trouvé des détails spéciaux dans la partie géographique, on apprit, apparemment par Nobbs (car rien ne prouve qu'il y eût un testament), que le malheureux défunt avait disposé de son avoir de manière à en laisser, à titre de legs, une partie à la généralité des habitans, et l'autre à Quintal en particulier. Parmi les dons faits à

Quintal, se trouvait la moitié de l'embarcation dans laquelle les aventuriers étaient venus, et qu'on allait détruire; l'autre moitié était réclamée par Nobbs, le survivant des deux. Cette donation, d'autant plus précieuse, que toutes les maisons de l'île sont en bois, que les planches y sont rares, qu'on ne peut s'en procurer sans beaucoup de travail, et qu'il ne croît dans l'île qu'un très-petit nombre d'arbres dont on puisse tirer parti; avait, en conséquence, excité l'envie de la plus grande partie des habitans; et ceux-ci prétendaient substituer aux droits de Nobbs le nommé Buffet, depuis cinq ans leur maître d'école et leur ministre. Nobbs, après l'avoir d'abord secondé, cherchait à le supplanter aux mêmes titres. Ces deux individus, qu'il aurait fallu chasser ensemble, si l'un déjà n'eût pas été marié et père de famille, avaient donc chacun leur parti, de force à peu près égale. Quintal et quelques-uns de ses parens, pour ne pas perdre le legs de quelques très-bons vêtemens et de la moitié de l'embarcation, tenaient pour Nobbs; et, prenant sa défense avec un peu trop de chaleur, prétendaient qu'on devait en croire sa parole. D'autres, par pure jalousie ou par scrupule, mais, en tout cas, plus circonspects, prétendaient qu'on ne devait toucher à rien, ni employer Nobbs, soit comme instituteur, soit comme missionnaire, avant d'avoir de plus amples informations sur son compte. Il en résulta une scission entre les membres

de la colonie; et, dès lors, il y eut deux services divins dans l'île.

Au commencement d'avril 1829, Adams mourut, entouré de tous ses enfans. Pendant les derniers jours de la maladie qui le conduisit au tombeau, dans les courts intervalles où la violence de la douleur lui permettait de se reconnaître, il avait témoigné le désir de voir les habitans se choisir un chef, ce qui, néanmoins, ne se fit pas d'une manière officielle; mais, après sa mort, Ed. Young, surnommé Tati, tout en refusant toute espèce de titre, prit, de fait, le gouvernement de la petite colonie. Tout ce qui était d'intérêt général lui était confié. C'était un homme de sens et de conduite, aussi ferme que droit, qui maintenait les étrangers, et parvint, en peu de temps, à aplanir toutes les difficultés qui s'étaient élevées sur le legs de Bunker. Il réussit même à réconcilier, au moins en apparence, Nobbs et Buffet, si long-temps ennemis et dont les inimitiés prolongées pouvaient, de nouveau, compromettre la tranquillité générale (1).

Dans cet état de choses et sous la direction de ce nouveau guide, tout allait à peu près comme autrefois, et promettait encore aux colons anglo-taïtiens une longue suite de jours heureux, quand, en mars 1831, un événement inattendu vint les surprendre

(1) Voir ce que j'ai dit de ces divers personnages dans la partie géographique.

au milieu de leurs douces jouissances, et détruire à jamais les charmes de leur paisible existence, en les arrachant à leur île chérie. J'ai parlé, plus haut, des craintes exprimées par Adams au capitaine Beechey, en 1825, sur l'insuffisance présumée du sol de Pitcaïrn pour ses descendans plus nombreux, jointes à son désir que le gouvernement anglais voulût bien transporter sa petite colonie en tel lieu jugé plus sortable. De retour en Angleterre, le capitaine, dans l'intention de servir un peuple auquel il s'intéressait vivement, soumit à son gouvernement la requête du vieillard, par suite de laquelle un bâtiment de guerre et un transport anglais vinrent, en 1831, de Port Jackson à Pitcaïrn, à l'effet d'en transporter les habitans à O-taïti, lieu que quelques faux rapports avaient désigné comme le plus propre à les recevoir. Les vaisseaux arrivèrent le 7 mars. Les habitans étaient au désespoir; car, instruits de la démarche du vieux Adams, ils avaient, depuis long-temps, écrit en Angleterre, pour demander en grâce qu'on ne les arrachât point à leurs foyers; mais leur supplique n'était pas parvenue; et, maintenant que ces bâtimens étaient là, attestant la sollicitude du gouvernement anglais pour eux, ils n'osèrent refuser. Ils se contentèrent de demander qu'on les ramenât à Pitcaïrn, s'ils ne se trouvaient pas bien dans leur nouvel asyle. J'ignore si cela leur fut promis; je ne crois pas que le commandant leur en eût personnellement fait la promesse; mais il est certain qu'ils y comptaient.

Ils arrivèrent à O-taïti le 24 mars 1831, dans un moment peu favorable, puisqu'alors la reine et quelques chefs en querelle avaient des armées en présence, prêtes à en venir aux mains. Les deux vaisseaux entrèrent, vers le milieu du jour, dans la baie de Papaïti, au N.-O. de l'île. Je m'y trouvais alors; et, prévenu qu'à bord de l'un de ces bâtimens étaient les habitans de Pitcaïrn, je m'y rendis aussitôt, pour les voir; car j'étais, dans O-taïti, la seule personne qu'ils connussent. Nous renouvelâmes connaissance de la manière la plus cordiale, et j'appris d'eux tout ce qui s'était passé dans leur île, depuis mon départ. Ils ne paraissaient pas trop satisfaits de leur voyage; mais ils trouvaient l'île belle et espéraient y pouvoir vivre heureux et tranquilles. Je ne partageais pas leur espoir; et, cependant, afin de ne pas les attrister par des réflexions tardives, je fis de mon mieux pour les encourager, m'affligeant en secret, plus que jamais, de voir ce bon et vertueux peuple arriver dans un lieu aussi profondément immoral, dans une telle école de corruption; et, jetant un œil de pitié sur toutes ces jeunes filles et ces enfans innocens, je maudissais les imprudens dont les absurdes suggestions pouvaient amener tant de malheurs.

Dès la première nuit, les Pitcaïrniens furent désabusés, et connurent, à la fois, tous les dangers de la démarche qu'on leur avait fait faire, et toute l'horreur de leur position, en devenant témoins de scènes telles, que, loin d'en avoir l'idée, ils n'en auraient

pas même osé soupçonner l'existence. Plus de cinquante femmes d'O-taïti vinrent à bord du navire qui les avait amenés, s'offrant elles-mêmes aux matelots, ou prostituées, sans honte, par leurs pères, leurs frères, leurs maris. Révoltés au dernier point, et saisis d'horreur, ils allèrent, dès le lendemain, déclarer au commandant du bâtiment de guerre qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient rester en un lieu aussi infecté de débauche, et demander qu'on les ramenât à Pitcaïrn.

Il était trop tard. On ne put les écouter; et, le jour même, tous furent débarqués. La reine leur accorda un territoire, eut pour eux des égards; et les habitans même de l'île, hospitaliers et bons, malgré la dissolution de leurs mœurs, les accueillirent favorablement. Moins vertueux, ils auraient pu s'y trouver bien; mais, purs comme ils l'étaient, autant eût valu, pour eux, le séjour des enfers que celui d'O-taïti.

Ils restèrent quelques jours à Papaïti, nourris aux dépens du gouvernement anglais, par un résident de cette nation, avec lequel le commandant avait pris des arrangemens pour leur entretien pendant six mois; puis ils partirent pour Papaoa, district de la reine, au nord de l'île, où se trouvait le territoire qu'on leur avait accordé; mais là, n'ayant point encore de demeures, ils furent obligés de loger avec des familles indiennes, ce qui devait leur remettre sous les yeux les infernales scènes du bord, dans la

nuit de leur arrivée; aussi n'y tinrent-ils pas longtemps; et, peu de jours après, ils revinrent à Papaïti, où, tous logés dans une maison spacieuse, ils étaient moins exposés au spectacle d'actions et à l'ouïe de discours qui révoltaient leur délicatesse.

Ne sachant que devenir, transplantés qu'ils étaient de lieux où ils avaient coulé une vie si douce et si tranquille, en d'autres lieux, où il leur était impossible de se fixer; découragés, abattus, inquiets, craignant pour leurs familles, ces infortunés, de tout sexe, de tout âge, furent atteints, bientôt, d'une nostalgie qui, en peu de temps, en enleva plusieurs, et qui les eût tous moissonnés, si l'on n'avait trouvé moyen de les rendre à leur île, ce dont on s'occupa sans délai, quand on vit qu'ils ne voulaient absolument pas rester, et qu'ils étaient exposés à une mort presque certaine. Moi le premier, ayant affrété une goëlette pour l'île Hood, je pris, à frais communs, des arrangemens avec le capitaine, pour en ramener douze à Pitcaïrn, afin de conserver leurs plantations et les animaux, qui pouvaient être détruits, si quelque bâtiment y touchait. Il leur fallait longtemps pour s'y rendre; et, déjà atteints de la maladie, deux d'entr'eux, après avoir langui pendant tout le voyage, moururent peu après leur arrivée.

J'attendais de Valparaiso une grande goëlette. Je promis de l'employer à les ramener tous à Pitcaïrn; mais ce bâtiment n'arriva pas; et, la maladie faisant des progrès, j'offris d'acheter la goëlette des mis-

sionnaires, et de les transporter dans leur île, à condition qu'après leur arrivée, quelques-uns d'entre eux iraient, quelque temps, plonger pour moi dans les environs, afin de me couvrir d'une partie des frais; ce à quoi ils consentirent avec plaisir. J'allai offrir alors à M. Williams deux mille piastres pour sa goëlette. Ce missionnaire les accepta; mais un obstacle imprévu amena de nouveaux retards, et augmenta le nombre des victimes. Enfin vint un bâtiment américain, qu'on affréta, au moyen de ce que le peuple de Pitcaïrn possédait en cuivre et autres objets, à lui laissés par le bâtiment de guerre, en y joignant les contributions de quatre missionnaires, MM. Pritchard, Simson, Wilson et Nott, et des autres résidens blancs, sans excepter personne. Le missionnaire Pritchard mérite ici les plus grands éloges. Favorable aux Pitcaïrniens, dès leur arrivée, il contribua puissamment à les sauver, en les renvoyant à leur île.

Ils quittèrent O-taïti, le 14 août, après avoir perdu douze d'entr'eux, et plusieurs emportant le germe de leur singulière maladie. Les Pitcaïrniens, déjà si intéressans par la bonté et par la douceur de leur caractère, le devinrent encore davantage par leur malheur, pendant leur séjour à O-taïti; de sorte qu'ils s'y firent aimer et long-temps regretter de tous. Heureusement leur traversée fut courte, et aucun ne mourut en route; mais ils ne trouvèrent que dix individus des douze qui étaient partis les premiers.

Robert Young et un fils de Christian étaient morts. Ces dix survivans, à leur tour, eurent à regretter la perte de plusieurs de ceux qui existaient encore, lors de leur départ d'O-taïti. C'étaient des scènes pénibles, m'a dit le capitaine. Ils n'osaient s'informer mutuellement de ceux qu'ils ne voyaient pas; et, après ce malheureux voyage, qui n'avait pas duré six mois, il n'y avait pas une personne dans l'île qui ne pleurât un père, une mère, un époux, une épouse, un frère, une sœur, ou des enfans; et plusieurs orphelins se trouvaient désormais à la charge de la communauté, obligée de les soutenir et de pourvoir à leur subsistance.

L'histoire et les maux de ce peuple ne finissent pas là. Nous avons su quelque temps après, par des bâtimens qui y avaient touché, que, rétablis dans leur île, ils avaient demandé des consolations à la religion, et reprenaient, peu à peu, leur ancien genre de vie, sous le guide prudent dont il a déjà été question; mais, malheureusement, lui aussi tomba malade et mourut. Ce fut pour eux un coup fatal. Quelques-uns même, ensuite, se livrèrent à l'ivrognerie, et se mirent à fabriquer des liqueurs fortes; mais je ne crois pas que la chose ait été portée à des excès coupables; et ils vécurent encore en paix jusqu'au moment où un autre aventurier arrivé dans l'île, en chassa les blancs qui l'y avaient précédé, et y règne actuellement en tyran, s'il faut en croire les der-

mières nouvelles. Voici ce que j'ai appris à cet égard, et sur le compte de cet homme.

En octobre 1831, descendit à O-taïti un homme appelé J. Hill, venant de Sandwich, où, quoique absolument inconnu, il s'était introduit chez le consul anglais; et, après y avoir vécu quatre mois, il n'en disait que du mal, apparemment pour le payer de son hospitalité. Il se fit indiquer les meilleures maisons de son nouveau séjour; trouva le missionnaire Pritchard l'un des mieux logés; se choisit une chambre chez lui, en l'absence même du propriétaire; y prit, dès les premiers momens, un ton de maître; dit au missionnaire, à son retour, qu'il lui avait donné la préférence, et qu'en effet il se trouvait très-bien chez lui. Cet homme se donnait des airs d'importance, faisait le mystérieux, prétendait avoir été envoyé par le gouvernement anglais pour transporter, en quelqu'autre endroit, le peuple de Pitcaïrn, et faisait même entendre qu'il avait quelque mission secrète relative à l'état de toutes ces îles. Les missionnaires, celui surtout chez lequel il s'était logé, le croyaient un personnage d'un grand poids. Il fut présenté à la reine, et interrogea cette dernière par le canal de l'un des missionnaires, qui lui servait d'interprète, et qui resta debout pendant qu'il était assis, avec toute la gravité d'un envoyé diplomatique de son gouvernement. Il affectait, en outre, une dévotion fanatique, blâmant tout, et poussant l'impudence jusqu'à critiquer les manières

et les habitudes de ceux-là même qui le nourrissaient, et qui avaient pour lui des égards, dont il était si peu digne. Cet homme, pendant sa résidence à O-taïti, montra une vanité puérile, un orgueil outré, un fanatisme dangereux, et une haine implacable pour quiconque osait le contrarier ou s'opposer, le moins du monde, à ses desseins.

Comme il n'exhibait jamais aucune preuve de sa prétendue mission, on finit par le connaître, et l'on se moqua de lui; mais il y avait déjà plus d'un an qu'entièrement à la charge de M. Pritchard, il l'obligeait de payer jusqu'à sa blanchisseuse, quand, afin d'en débarrasser le missionnaire, un capitaine offrit de le conduire à Pitcaïrn, où il disait toujours vouloir aller. Il partit donc d'O-taïti, muni d'une lettre de recommandation, d'après laquelle les pauvres habitans de Pitcaïrn se crurent obligés de le recevoir. Il vécut d'abord avec Nobbs, faisant l'important, dans sa nouvelle résidence, comme il l'avait fait à O-taïti; et, se disant toujours envoyé par le gouvernement anglais, il parvint bientôt à supplanter Nobbs, comme celui-ci avait supplanté Buffet; mais il ne s'en tint pas là. Avec ce caractère hautain, qui ne peut souffrir de rivaux, il anima quelques-uns des habitans de l'île contre trois blancs qui l'y avaient précédé, et parvint à les en faire expulser, laissant en arrière leurs femmes et plusieurs enfans. Il paraît, de plus, qu'il a déjà semé la discorde au sein de toutes les fa-

milles, au point de détacher les enfans de leurs parens. Ainsi, Christian, qui s'est opposé au départ des blancs, dont un a épousé sa fille, est en querelle avec son fils, devenu le favori de Hill; et, pour ce malheureux aventurier, un père et un fils, tout en demeurant encore sous le même toit, ne mangent plus à la même table! Plusieurs autres habitans nourrissent entr'eux d'autres inimitiés; Christian, enfin, aussi ferme que brave, ne voulant pas, comme le plus ancien, se soumettre à ce législateur de rencontre, marche, dit-on, toujours armé d'un fusil, et menace de reproduire les scènes sanglantes des temps de son malheureux père.

Les sociétés religieuses de l'Angleterre, en ne donnant pas, jusqu'à ce jour, aux intérêts de ce peuple l'attention qu'on leur a souvent demandée pour lui, auront, peut-être, à se reprocher, plus tard, les maux auxquels peuvent l'exposer les entreprises du premier vagabond qui tentera de le surprendre et de le séduire. Josué Hill déjà, hypocrite ou sincère, mais assurément fanatique, ne manquera pas d'essayer de substituer, à la simple et douce religion enseignée par Adams à ses élèves, une religion intolérante, rigide et cruelle. On va même, dit-on, d'après ses ordres, construire une prison dans l'île. Une prison à Pitcaïrn!.. La plume me tombe des mains à cette pensée. Peuple infortuné! doué de tant de vertus, d'une bonté, d'une douceur tout angéliques, est-ce donc là qu'on l'a conduit? Que les

hommes de bien qui l'ont délaissé descendent dans leurs consciences, et se demandent si leur devoir n'exigeait pas qu'ils le préservassent de ces maux, avant d'aller, sans fruit, prêcher leur religion et leur culte à des infidèles qui ne les entendent point, qui ne les entendront jamais; et chez lesquels, dans le vague espoir, si souvent trompé, de convertir et de sauver quelques âmes, ils vont perdre leurs propres familles, et se préparent des regrets qui feront le tourment de leur vieillesse.

Je ne balance pas à le dire. Il est étonnant que les sociétés religieuses d'Angleterre n'aient pas encore songé à envoyer à Pitcaïrn quelque digne pasteur, chargé, d'abord, comme guide spirituel, de les maintenir dans la bonne voie, et puis, ensuite, d'y former lui-même des missionnaires; car, tant par la tournure de leur esprit que par leur aptitude à parler à la fois la langue polynésienne et la langue anglaise, ces hommes semblent être des plus propres à cet emploi, et capables même de le remplir beaucoup mieux que des personnes envoyées d'Angleterre, qui perdent toujours beaucoup de temps, seulement pour apprendre la langue du pays.

Quelques réflexions, avant de finir, sur l'histoire de ce peuple singulier et sur le sort qui semble lui être réservé, ne paraîtront pas ici déplacées. Quelle fermeté, quand on y songe bien, que celle de ces révoltés qui disent adieu, tout à la fois, à leurs parens, à leurs amis, à leur patrie, à la société, au monde

entier! Et pourquoi? pour se reléguer sur un rocher inaccessible, au sein de l'Océan, sans projet comme sans espoir d'en jamais sortir... Car telle était, selon toute probabilité, l'intention de ces infortunés, de Christian surtout, puisque son premier soin fut, aussitôt après l'action, de chercher quelqu'île inconnue. Ce fait seul, en tenant compte, d'ailleurs, du caractère de ce chef des révoltés, qui n'agissait pas sans connaître les conséquences possibles de son entreprise, ferait croire qu'il était bien malheureux à bord, et rend très-vraisemblable l'accusation portée par le vieil Adams contre le commandant de la *Bounty*, d'être un despote, sous les ordres duquel ne pouvait vivre aucun officier de mérite et d'honneur; mais ils ont payé bien cher leur inconduite; le capitaine, sa tyrannie; les révoltés, leur insubordination; celui-ci exposé quarante-trois jours au milieu de l'Océan, dans une embarcation ouverte à des dangers et à des souffrances inouïes; ceux-là relégués dans une île déserte, sans espérance de jamais revoir leur patrie, vivant en proie à la discorde, s'entr'égorgeant, et, deux seuls exceptés, terminant tous, par une mort violente, leur déplorable carrière.

Mais, si cette fin est tragique, on ne saurait pourtant, tout en blâmant leur conduite, s'empêcher de plaindre le sort de ces infortunés. Combien la suite de leur histoire est intéressante! Que le seul homme qui leur ait survécu a bien racheté ses propres erreurs

et celles de ses compagnons d'infortune, en inspirant à leurs enfans les sentimens religieux les plus vrais, les mœurs les plus pures et l'amour des plus touchantes comme des plus sublimes vertus! Quelle douceur angélique! Quelle bonté de cœur! Quelle tendre affection les uns pour les autres (1)! Et puis, quelle prévenance pour les étrangers, quel désir d'être utiles à tous ceux qui visitent leur île, et qui, de quelque pays qu'ils viennent, et à quelque nation qu'ils appartiennent, sont tous également bien reçus, tous également traités en frères, par ce peuple véritablement chrétien! Mais si les Pitcaïrniens n'ont pas, jusqu'à présent, cessé d'offrir l'exemple unique de toutes les vertus, le seront-ils long-temps encore? Je regrette d'avoir à le dire; mais j'en doute. Il serait à désirer pour eux que leur île, d'un si difficile accès, fût encore moins accessible; car, objet de curiosité et de secours pour les bâtimens qui naviguent dans ces mers, ils ne manqueront pas de visites; et il est à craindre que leurs visiteurs, sans respect pour leurs mœurs, les

(1) J'ai eu près de moi, quelque temps, dix hommes de cette île. Je ne me suis jamais aperçu qu'ils eussent entr'eux la moindre querelle; et rien de plus étonnant que la cordialité avec laquelle ils se parlent toujours. J'interrogeais un jour Adams à cet égard. Il me répondit que, depuis douze années, il ne se souvenait que de trois ou quatre disputes, encore n'étaient-ce que des paroles un peu vives, et qui finirent par des embrassemens, dès qu'il eut interposé sa médiation.

infectent bientôt de leur préjugés, de leurs défauts et de leurs vices. Déjà, pour payer l'hospitalité reçue, un capitaine anglais y a séduit une jeune fille, et l'a décidée, par de fausses promesses de mariage, à le suivre à O-taïti. Là, il aurait voulu l'abandonner dans un état qui n'attestait que trop leur intimité; mais la pauvre fille, étrangère à l'île, s'attachait à lui comme un jeune enfant s'attache à sa mère; et, malgré ses artifices et ses efforts, il ne put l'obliger à le quitter, forcé de la conduire encore avec lui jusqu'à Rouroutou, où, par la plus brutale violence, il la contraignit, enfin, à descendre à terre, l'abandonnant, sans le moindre secours et près d'accoucher, aux mains des naturels, dont pas un ne la connaissait. J'ai déjà parlé d'un autre Anglais qui, reçu dans l'île et investi de la confiance des habitans, comme maître d'école, n'en a pas moins, quoique marié, séduit une de ses élèves, et l'a rendue mère. J'ai vu cette infortunée. Pâle et défaite, elle portait, sur tous ses traits, les marques d'une douleur profonde; et, si j'ai bien jugé des dispositions de son âme par l'abattement de son extérieur, la honte et le souvenir de sa faute ne tarderont pas à la conduire au tombeau. Quant à Nobbs, ce que j'en ai dit donne d'autant plus lieu de craindre qu'il ne fasse aussi beaucoup de mal aux habitans, qu'il a déjà réussi à les diviser. Faut-il noter, enfin, l'introduction du luxe parmi eux, l'établissement des distinctions et le partage des biens, déjà mis en usage, sans

parler de ce penchant pour les liqueurs fortes, si général parmi les Indiens? Tous ces fléaux, il est vrai, ne font encore que menacer les Pitcaïrniens; mais les indices que j'en ai vus chez eux sont plus que suffisans pour inspirer de justes craintes sur l'avenir de ce peuple, sous tous les rapports si intéressant, et qui, guidé par un chef prudent et sage, pourrait, long-temps encore, rester un des plus heureux peuples de la terre, comme il en est encore le plus pur et le plus vertueux.

SECTION V.

ILES GAMBIER
et îles voisines.

Ces îles ont été découvertes, en 1797, par le capitaine Wilson, chargé d'amener les premiers missionnaires anglais à O-taïti, et dans quelques autres îles de l'Océanie. Wilson ne fit que courir le long du rescif. Il vit bien quelques-uns des habitans; mais sans communiquer avec eux.

Elles n'ont plus été visitées qu'en 1826, à l'époque où le navigateur Beechey (1), sur le bâtiment de

(1) Les Indiens parlent cependant d'un bâtiment qui aurait précédé de long-temps le capitaine Beechey. Ils montrent même l'endroit où ce bâtiment était à l'ancre et se souviennent d'avoir eu, avec son équipage, une querelle où ils perdirent

guerre le *Blossom*, explora en détail la plus grande, entra en communication avec les habitans, et leva exactement le plan des baies, dans tout l'intérieur des rescifs, à l'exception du côté ouest-nord-ouest, et de la passe par laquelle je suis entré, comme je l'ai dit dans l'exposé géographique.

Le capitaine Beechey ne se loua guère des habitans des îles Gambier. Il les trouva incommodes et voleurs, dès qu'ils se sentaient assez nombreux pour croire pouvoir l'être avec impunité; et, dans ses relations avec eux, il dut, souvent, les intimider par le bruit des armes à feu. Il se vit même forcé d'en faire usage, tant pour réprimer l'insolence et l'audace de quelques-uns d'entr'eux, que pour défendre un de ses officiers, qu'ils avaient attaqué dans une visite faite à terre.

Au commencement de 1827, les îles Gambier reçurent la visite d'une goëlette chilienne. Le capitaine, Suédois de nation, avait, à ce qu'il paraît, déjà quelques données sur ces îles; car, après avoir parcouru l'archipel Dangereux, afin de s'y procurer des plongeurs, il se rendit tout droit aux îles Gambier. Il y fut, d'abord, au mieux avec les insulaires, qu'il tenait éloignés de son navire, après avoir pris la pré-

quelques-uns des leurs. Ce fait paraît d'autant plus probable, qu'à l'arrivée du *Blossom*, les habitans des îles Gambier connaissaient le fer et cultivaient les melons d'eau, qui ne sont pas propres à leur île.

caution de l'armer du *tabou* (1); et lui-même, avec ses plongeurs, était toujours bien reçu à terre. Malheureusement quelques-uns de ces derniers, originaires de l'île de la Chaîne, et là, nouvellement convertis au christianisme, ou faisant semblant de l'être, eurent l'imprudence de cueillir des fruits d'un cocotier *taboué*. Indignés de ce mépris pour leurs usages, les habitans, qui, depuis plus d'un mois que ces étrangers étaient au milieu d'eux, leur avaient donné tout ce que produisait leur île, les attaquèrent aussitôt, et en tuèrent deux. Dès lors la guerre fut déclarée. Les plongeurs ne consentirent à poursuivre leurs travaux qu'autant que le capitaine consentirait à attaquer les habitans. Celui-ci leur accorda une embarcation armée sur laquelle ils se rendirent en un lieu où une partie des naturels, ignorant ce qui était arrivé dans un autre quartier de l'île, se tenaient sans armes et sans défiance. Aussi lâches que vindicatifs, ils attaquèrent à l'improviste, massacrèrent sans pitié tous ceux d'entr'eux qu'ils purent atteindre; et peut-être ne s'en fussent-ils pas tenus à cela, si un gros temps n'eût mis la goëlette en danger et n'eût forcé le capitaine à filer du câble, et à gagner le large au plus vite. J'ai moi-même vu ces îles en 1829; mais le mauvais temps m'empêcha d'entrer dans le lagoon, et

(1) On a vu, dans la partie ethnographique, ce que c'est que le *tabou*.

je les quittai sans avoir eu, cette fois, de communications avec les habitans. En 1831, deux bâtimens, dans lesquels j'avais un intérêt de commerce, y touchèrent, et communiquèrent avec les insulaires mais sans y mouiller. L'un d'eux, moitié gré, moitié force, amena à O-taïti l'un des hommes de Gambier. Là, on le confia à M. Devies, l'un des missionnaires (1). Cet homme, grand, bien fait, et doué d'un extérieur propre à inspirer de l'intérêt, ne fit pourtant pas beaucoup de progrès dans ce que le missionnaire désirait lui enseigner, et se montra triste et inquiet pendant tout le temps de son séjour à O-taïti. Quoiqu'on le traitât on ne peut mieux, et que les chefs et les Indiens du district qu'il habitait en eussent le plus grand soin, il se refusa constamment à manger de la viande, et surtout de la chair de cochon, dans la persuasion que cet animal, connu seulement par tradition des gens de Gambier, n'est destiné qu'à la bouche des dieux. Six mois après, le même capitaine qui l'avait conduit à O-taïti le ramena à Gambier. Dans l'intervalle, un autre petit bâtiment du Chili y était venu, avec des gens de l'île de Rapa, parmi lesquels se trouvait le missionnaire de cette dernière île, qui avait cherché

(1) C'est par cet insulaire qu'on s'aperçut que le langage de sa nation ressemblait beaucoup à celui du chef-lieu des îles de la Société. C'est aussi de lui que j'ai obtenu les premiers détails sur quelques-unes des coutumes de ces îles.

à convertir les compatriotes du catéchumène de M. Devies; mais ses efforts furent plus qu'inutiles. Des maladies s'étant déclarées dans le pays, on les lui attribua, ou tout au moins on en accusa les dieux qu'il prêchait; et personne, à Gambier, ne voulut plus entendre parler de christianisme. Depuis cette visite, et surtout depuis le retour de cet Indien, qui, probablement, apprit aux siens comment les choses se passaient à O-taïti, ils n'eurent plus de querelles avec les navires. Il est vrai que tous ceux qui les visitèrent postérieurement parlaient leur langue, moyen le plus sûr de tous d'éviter les malentendus, cause si fréquente des rixes les plus sérieuses. On doit aussi beaucoup, sous ce rapport, aux capitaines Ebrill et Henri, résidens à O-taïti, dont j'ai eu déjà, et dont, souvent encore, j'aurai l'occasion de parler. Le second de ces deux officiers, né dans O-taïti même, et parlant parfaitement les langues de la Polynésie, s'est lié d'une amitié si étroite avec les chefs des îles Gambier, qu'ils ont fait travailler leurs peuples pour lui, et qu'il y est lui-même honoré et obéi, comme s'il y avait de l'autorité. J'ajoute que les îles Gambier étant riches en nacre, plusieurs bâtimens d'O-taïti les ont visitées pour s'en procurer, de 1832 à 1834. Quand je m'y présentai, le 6 février de cette dernière année, deux bâtimens venaient de les quitter; deux bâtimens, dont un français, *l'Aimable Joséphine*, capitaine Bureau. Nous y en vîmes trois sous voiles, comme je l'ai dit

dans l'exposé géographique. Une goëlette y mouilla le lendemain de notre arrivée, et trois autres peu de jours après notre départ. Tant de communications avec des étrangers et leurs visites à O-taïti, où, à mon départ, en avril 1834, se trouvaient deux de leurs chefs, ont dû civiliser un peu les habitans de Gambier, qui, maintenant, ne volent plus, traitent avec égard les étrangers qui les visitent, et se montrent circonspects, paisibles et réservés, quand ils viennent à bord des navires.

N. B. Crescent. — Dans les généralités géographiques, relatives aux îles Gambier, j'ai indiqué cette petite île, ou plutôt ce rescif, comme faisant, en quelque sorte, partie de leur groupe. J'ajoute ici que toute son histoire se borne, au moins jusqu'à ce jour, à l'indication suivante :

L'île Crescent a été découverte à la même époque que les îles Gambier (1797), et par le même navigateur, le capitaine Wilson.

SECTION VI.

LORD HOOD

et îles voisines.

L'île Lord Hood a été découverte par le capitaine Wilson, en 1797, et revue, en 1826, par le capitaine Beechey.

Ces deux dates en résument toute l'histoire connue ; et la description du séjour que j'y fis en 1829, avec mes pêcheurs Pitcaïrns, et qu'on a vue dans la partie géographique, en complétera les annales ; car le monument religieux que j'y ai découvert, dans une de mes courses, ne peut donner lieu qu'aux spéculations les plus vagues, sur les premiers habitans de l'île et sur sa civilisation primitive.

Quant aux îles avoisinantes, il faut, pour en parler avec certitude, attendre du temps et des circonstances, de nouvelles lumières sur le gisement précis de celles dont l'existence est constatée, et sur l'existence même de celles à l'égard desquelles le vague des informations permet encore des doutes à la critique.

SECTION VII.

RAPA.

L'île Rapa fut découverte par George Vancouver, en décembre 1791.

Quand ce navigatenr en approcha, un grand nombre d'Indiens entourèrent son bâtiment dans leurs pirogues, qui, de la même forme que celles des autres peuples de la Polynésie, et munies de balanciers, portaient de dix à douze hommes. Les na-

turels de Rapa étaient d'une taille moins élevée que les habitans d'O-taïti et autres îles voisines; mais, néanmoins, robustes, bien faits, gais et vifs comme tous les insulaires de la même race. Ce navigateur vante beaucoup leur caractère et l'expression de leur physionomie.

Après la visite de Vancouver, il ne fut plus question de cette île qu'à l'époque où le missionnaire anglais Ellis passa par Rapa, dans sa traversée de la Nouvelle-Hollande à O-taïti, en janvier, 1817; mais le tableau que présentent alors les naturels est bien différent. Venus à bord, ils s'emparaient, avec autant de hardiesse que d'avidité, de tout ce qui leur tombait sous la main. Ils tentèrent d'enlever un mousse, un gros chien, un chat. Le premier leur échappa; ils ne purent prendre le second, à cause de la forte chaîne qui le retenait; le chat seul devint leur proie, et ils l'emportèrent à terre dans leurs pirogues. Le missionnaire, en remerciant le ciel de ce que son enfant ne se trouvait pas sur le pont, au moment de ce pillage brusque, mais nullement hostile, car ils n'insultaient et ne frappaient personne, quitta pourtant l'île avec une idée peu favorable de ses habitans; et, s'il eût, alors, publié la relation de son voyage, il les aurait, sans doute, mis au nombre des plus dangereux sauvages de la mer du Sud.

En 1825, à l'époque où déjà le christianisme florissait à O-taïti, et venait d'être introduit dans

plusieurs des îles voisines, le capitaine Henri, passant par Rapa, dans un petit bâtiment qui appartenait à un chef o-taïtien, se saisit de deux des insulaires, les conduisit à sa résidence, et les confia au missionnaire Devies, lequel leur donna les premières notions de la lecture, de l'écriture et de la nouvelle religion. Revenus de leurs craintes, charmés de la beauté et de l'opulence d'O-taïti, et touchés des bons traitemens qu'ils avaient reçus, tant des O-taïtiens que du missionnaire, qui, à une connaissance assez étendue de la langue, joint une douceur de caractère très-propre à l'accomplissement de sa tâche, ces hommes demandèrent à retourner dans leur île, promettant d'engager leurs compatriotes à adopter la religion chrétienne. Ils quittèrent O-taïti en janvier, 1826, munis de livres élémentaires, de plusieurs traductions de la Bible, et de quantité de présens en outils, etc.; emmenant, d'ailleurs, avec eux, deux missionnaires indiens, natifs d'O-taïti même; le tout sous la direction du missionnaire Devies, qui, après avoir été leur instituteur et leur catéchiste, eut encore le courage de les ramener chez eux.

Arrivés en vue de l'île, ils se virent bientôt entourés de pirogues remplies d'hommes armés, dont les intentions ne paraissaient pas des plus pacifiques; mais ils sautèrent par-dessus bord, et les rejoignirent à la nage. A la vue de ces deux compatriotes, que, sans doute, ils ne comptaient plus revoir, après leur

enlèvement par les Européens; et sans doute, aussi, d'après ce que ces derniers leur dirent du lieu où ils avaient été, du peuple qui l'habite et de la faveur avec laquelle on les avait traités, les naturels engagèrent le missionnaire et les autres étrangers à les suivre, sans aucune crainte, à terre, où ils les reçurent, en effet, de la manière la plus amicale; de telle sorte que M. Devies n'eut qu'à se louer des égards et de la bienveillance que les chefs et le peuple de l'île témoignèrent, tant à lui-même qu'à tous les siens, pendant le séjour qu'ils y firent. Les deux Indiens ramenés d'O-taïti, obtinrent bientôt, de leurs compatriotes, l'abandon de leur ancien culte, et l'adoption de la religion chrétienne, au moins quant aux formes.

Le missionnaire Devies, et ceux qui l'avaient accompagné, n'étaient pas, au reste, les premiers étrangers qu'on eût vus dans l'île; car ils y trouvèrent un homme natif de Mangareva (1), l'une des îles Gambier, seul survivant alors de sept, qui, depuis plusieurs années, y avaient abordé sur un radeau, épuisés de fatigue et mourant de faim. Ils avaient tous été bien accueillis des habitans de Rapa; mais, néanmoins, malgré la distance et le peu de probabilité de retrouver leur patrie, quatre d'entr'eux voulurent tenter d'y retourner; et, munis de provisions que leur fournirent leurs hôtes, après les avoir

(1) Voyez partie géographique.

en vain engagés à rester, ils partirent par un fort vent d'ouest, en suivant la direction E.-S.-E., dans laquelle ils croyaient leur île située. Depuis on n'a point eu de leurs nouvelles; et il n'y a guère de doute que ces Indiens (dirai-je courageux ou téméraires?) n'aient péri victimes de leur dévouement patriotique. Le dernier survivant des trois autres, déjà très-vieux à l'arrivée des missionnaires, mourut vers 1829.

Ces différens faits, savoir, d'abord, la conduite des Indiens de Rapa, lors de la visite de Vancouver, qui s'en loue; puis, à l'époque de celle de M. Ellis, où, sans cérémonie, et de la manière la plus brusque, ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, comme s'ils avaient un droit acquis à toute propriété étrangère; puis l'hospitalité qu'ils accordent si généreusement aux naufragés de Mangareva; puis, enfin, l'accueil favorable qu'ils font aux missionnaires d'O-taïti, après avoir appris les usages de cette dernière île; ces différens faits, dis-je, démontrent, avec un grand nombre d'autres analogues, que la manière d'agir, en apparence si inconséquente, des insulaires, en des circonstances diverses, tient exclusivement à des usages locaux, dont l'ignorance a constamment trompé, sur leur vrai caractère, les Européens qui les traitaient de voleurs, de sauvages et de barbares, quand, dans le fond, c'étaient les gens les plus paisibles et les plus doux, ainsi que le prouvent, avec tant d'autres, les habitans de Rapa, chez

qui les bâtimens peuvent, désormais, aborder en toute sécurité, sûrs de trouver un peuple aimable, des plus sociable et des plus discret; et qui, s'il a perdu quelques-unes de ses vertus primitives, n'a que trop le droit d'attribuer cette perte fatale à l'altération de ses mœurs par leur mélange avec les nôtres.

SECTION VIII.

—

ILES AUSTRALES.

Je réunis, dans trois paragraphes, le petit nombre de documens historiques qui existent, jusqu'à ce jour, sur les îles dont se compose le petit groupe des îles australes : *Laïvavaï*, *Toubouaï*, *Rouroutou* et *Rimatara*.

§ Ier.

LAÏVAVAÏ.

L'île Laïvavaï a été découverte, en 1775, par l'Espagnol Gayangos.

Il paraît qu'alors ses habitans, les seuls avec ceux de Rapa, de tous les peuples de l'Océanie, qui ne connussent pas le tatouage, avaient, comme ils les ont encore aujourd'hui, de belles pirogues, et les

armes les mieux fabriquées qu'on puisse trouver dans la région entière. Leurs pagaies, leurs massues, leurs lances, ont été portées, partout, comme objets de curiosité, comme chefs-d'œuvre d'industrie; et sont encore, maintenant, pour eux, un article de commerce.

Il n'est nulle part question de cette île, depuis sa découverte jusqu'en 1811, époque à laquelle elle fut vûe, de nouveau, par le capitaine Henri, qui, ne connaissant pas le voyage de Gayangos, crut l'avoir le premier rencontrée. Depuis, il s'est établi quelques relations avec les insulaires, d'abord incommodes; mais devenus traitables, quoique naturellement vifs et turbulens, dès qu'ils eurent affaire à des gens qui purent se faire entendre d'eux.

En 1822, le capitaine du trois mâts américain l'*Arabe*, désirant aller à Laïvavaï, où il espérait trouver du bois de sandal, offrit d'y conduire Pomaré, le roi d'O-taïti, qui montrait quelque désir d'y faire une visite. Pomaré, sa femme, quelques chefs et une suite nombreuse d'individus des deux sexes, s'embarquèrent, en conséquence, à bord de son bâtiment, pour Laïvavaï. Ils y furent parfaitement accueillis. Tout le temps de leur séjour ne fut qu'une fête. Par l'influence du roi d'O-taïti, dont le nom avait fait du bruit dans toute la Polynésie, les habitans adoptèrent la religion chrétienne, et reçurent des missionnaires natifs des îles de la Société. Les O-taïtiens retournèrent chez eux enchantés. Le capi-

taine américain seul n'était pas trop satisfait. Il n'avait obtenu que peu de bois de sandal; ses hôtes lui avaient donné beaucoup d'embarras; et, si j'en dois croire Rutter, alors second à bord de l'*Arabe*, aujourd'hui capitaine d'un navire marchand, et que j'ai vu à O-taïti, la vie de ces insulaires à bord était des plus révoltantes et des plus scandaleuses, ne le cédant en rien, quoiqu'on fût alors au plus beau moment du christianisme dans O-taïti, à tout ce qu'elle aurait été, quand, encore ignorans du mal et purs jusque dans leurs excès, ils se livraient, sans scrupule, à tous les plaisirs des sens.

§ II.

TOUBOUAÏ.

Toubouaï fut découverte, en 1777, par le capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde; mais il n'alla point à terre; et ce fut un des naturels, venu à bord, qui lui donna le nom de l'île. Cet homme, étonné à la vue d'une si grande masse en avait fait à ses compatriotes la description la plus exagérée. Il avait vu une île flottante habitée seulement par des dieux(1), peuplée de vé-

(1) Telle était l'idée de la plupart de ces peuples, à notre première visite; mais ils en changèrent bientôt, grâce à notre conduite, qui, le plus souvent, nous dégradait à leurs yeux,

gétaux, d'animaux, et qu'arrosaient des sources d'une eau excellente. Ces merveilles furent le sujet de toutes les conversations dans l'île, jusqu'à l'arrivée de la *Bounty*, qui, montée par Christian et les autres révoltés, les fit revenir de leur erreur, en leur montrant que cette île prétendue ressemblait à leurs pirogues, sur lesquelles elle ne l'emportait que par son étendue, et que les habitans en étaient, comme eux, des hommes, moins dignes de ce nom, peut-être, à cause de leurs vices et de leur barbarie. Les révoltés de la *Bounty* arrivèrent à Toubouaï, en 1789. Ils pensaient à s'y établir, après avoir pris des femmes à O-taïti, comme on peut le voir dans l'histoire des habitans de Pitcaïrn ; mais il éclata bientôt entr'eux et les habitans une mésintelligence qui ne leur permit pas de mettre ce projet à exécution. Une des causes de cette mésintelligence fut leur conduite envers les femmes de l'île, dont leur luxure effrénée leur persuadait qu'ils pouvaient s'emparer indistinctement, filles ou mariées, imprudence qui amena toujours, dans toute l'Océanie, tant de querelles et d'événemens des plus funestes. Les Européens, y voyant les jeunes filles disposer librement de leur personne, croient que toutes les femmes y ont le

au point de leur inspirer pour nous le plus profond mépris, en dépit même de l'ascendant que nous donnait sur eux la supériorité de nos forces, dont l'injuste et cruel abus nous fit aussi regarder, par eux, comme des génies malfaisans ou des démons.

même droit, tandis qu'au contraire l'adultère y est, presque partout, puni, non-seulement par la mort de l'épouse coupable, mais même encore par celle de son complice, qui, tout au moins, reste exposé aux poursuites du mari et de ses parens, sans que personne ose jamais prendre sa défense.

Quand les révoltés de la *Bounty* eurent quitté Toubouaï, dont les habitans avaient pris des mesures pour mettre leurs femmes à l'abri des violences et des insultes, l'île resta long-temps sans visiteurs; et ce ne fut qu'après 1814, à l'époque de l'adoption du christianisme à O-taïti, et de l'établissement de communications plus fréquentes entre Port-Jackson et cette dernière île, que quelques bâtimens touchèrent, de nouveau, à Toubouaï, comme lieu de reconnaissance, et y furent, dès lors, mieux reçus.

Un événement fort singulier y eut lieu vers 1820 (1). On y vit un petit bâtiment d'environ quarante tonneaux s'emparer d'un brick de guerre de dix-huit pièces de canon, qui s'était détaché de l'escadre de lord Cochrane, au Pérou. Voici comme les choses se sont passées.

L'*Araucano*, brick de guerre chilien de dix-huit canons, le plus fin voilier de l'escadre sous lord Cochrane, en avait été expédié sur la côte du Pérou, pour approvisionner les autres vaisseaux de farines

(1) Je ne puis garantir l'exactitude de cette date, que je n'ai point été à portée de vérifier; ce qui, du reste, est indifférent au fait même.

et autres objets. En l'absence de son commandant, M. Simson, descendu à terre, trente hommes de l'équipage, sous les ordres d'un des officiers, se révoltèrent, obligeant les marins espagnols à quitter le bord, et firent voile pour les îles Sandwich; mais, là, prévenus à temps qu'il s'élevait contr'eux des soupçons, et ne sachant probablement pas trop sur quel point se diriger, ils allèrent à O-taïti.

O-taïti n'étant encore que peu fréquentée, il ne s'y trouvait alors qu'un petit bâtiment de quarante tonneaux, commandé par M. Henri, fils du missionnaire du même nom, qui avait pour second M. Ebrill; deux officiers dont il a déjà été question (1).

Le capitaine de l'*Araucano*, ou, du moins, l'homme se disant tel, se rendit, presqu'aussitôt après son arrivée, à bord du petit bâtiment, dit qu'il allait sur la côte de la Nouvelle-Zélande, à la pêche des loups marins, offrit au capitaine Henri des farines, en échange de plusieurs objets dont il avait besoin; et (chose singulière!) réussit, pendant plusieurs jours, à écarter tout soupçon de ce qu'il pouvait être. Ce ne fut guère qu'au dernier moment que l'insubordination de son équipage fit penser que le prétendu pêcheur n'était qu'un pirate.

M. Henri lui avait fait connaître son projet d'aller à Toubouaï; et, après avoir retardé son départ, dans l'espérance que son compagnon suspect partirait

(1) Voyez partie géographique.

avant lui, il dut, enfin, quitter O-taïti, d'autant plus que le bâtiment armé prétendait devoir y rester encore plusieurs jours. Il y eut visite d'adieu; l'on se quitta dans la meilleure intelligence; mais, quel ne fut pas l'étonnement du capitaine Henri, quand, à peine éloigné de huit à neuf milles du port, il vit le *Black-Brick*, le brick noir, comme on le nommait à O-taïti, en sortir à toutes voiles et se diriger droit sur lui, comme pour lui donner la chasse. Il n'avait point l'espoir de lui échapper, en poursuivant sa route; mais il se trouvait, par bonheur, assez près d'Eïméo pour gagner un des ports de cette île avant que le pirate pût l'atteindre, en dépit même de la supériorité de sa marche. Celui-ci, voyant sa proie lui échapper, vira de bord, cingla vers l'ouest, et fut bientôt hors de vue.

Quatorze jours s'étaient écoulés; et, croyant l'ennemi bien loin, le capitaine Henri poursuivit son voyage pour Toubouaï. En y arrivant, nouvelle surprise!... Le brick de guerre y était à l'ancre. Fuir était inutile. Il fit bonne contenance, entra dans le port sans hésiter, et mouilla non loin du brick, dont le commandant vint aussitôt à bord, se montrant extrêmement joyeux de le revoir, et lui disant qu'une voie d'eau l'avait obligé de faire ce port, mais qu'il allait partir le lendemain. Après une courte entrevue, il descendit à terre, laissant le capitaine dans la plus grande perplexité et dans la plus grande incertitude sur ce qu'il avait à faire; position déjà si critique et rendue plus

critique encore par un nouvel incident. Un Indien apporta à bord une lettre écrite par l'un des pirates ; lettre qui faisait connaître ce qu'ils étaient, d'où ils venaient, leur intention de s'emparer du petit bâtiment, cette nuit même ; et concluant par le conseil donné à son équipage de l'abandonner, pour ne pas être victime du complot. Que répondre et que faire ? Le capitaine ne le savait. M. Ebrill, son second, eut bientôt pris un parti. « N'attendons pas, dit-il, » qu'on vienne nous attaquer et nous prendre ; mais » attaquons nous-mêmes le bâtiment armé et l'enle- » vons à l'abordage. » On rit d'abord de cet avis, regardé comme une fanfaronnade irlandaise (car le second est Irlandais) ; mais lui, sérieux, expliqua l'affaire, en démontra la possibilité, s'offrit pour l'exécution ; et, du consentement du capitaine, se mit aussitôt à l'œuvre.

Le commandant pirate était à terre et s'était fait suivre d'une seconde embarcation. On calcula qu'en conséquence, il ne restait guère à son bord qu'une douzaine d'hommes, sans doute suffisans pour repousser une attaque prévue, mais dont il n'était pas impossible de triompher par surprise. Le soir venu, Ebrill, armé de pistolets et d'un sabre, descend dans un petit canot où peuvent à peine tenir les huit hommes qui l'accompagnent, dont six Indiens. Il se dirige sur le beau brick, d'où, sur le moindre soupçon, on pouvait, par une mort certaine, punir sa généreuse audace ; car on a su, depuis, que tous les canons

étaient chargés à mitraille. Il approche, pourtant, favorisé par l'obscurité, et touche enfin au bâtiment. Alors seulement on lui crie : Qui vive ? Il ne répond pas ; mais, avec cette agilité qui le caractérise, il s'élance sur le tillac, appuie l'un de ses pistolets sur la poitrine du factionnaire de garde, l'autre sur le front du seul officier présent à bord, et leur crie : « Vous » êtes mes prisonniers ! » Dans cette situation, soit maladresse, soit crainte de la part de ses compagnons, il se trouve, plusieurs secondes, absolument isolé. Ils arrivèrent, pourtant ; mais il en était temps ; car, déjà, le héros avait vu plusieurs hommes s'élancer dans l'entrepont pour s'armer. Aussi distingué par sa présence d'esprit que par son courage, il remet ses prisonniers entre les mains de deux Indiens, et s'emparant, avec le reste de sa troupe, de toutes les issues par où pouvaient remonter tous ceux qu'il avait vus descendre : « Votre capitaine, leur crie-t-il, » est déjà prisonnier à terre ; toute défense est inu- » tile. Rendez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal.» D'après ce qui venait de se passer, les pirates pouvaient-ils douter de la vérité du fait ? Ils se rendent l'un après l'autre. On s'assure des prisonniers. Averti, sur-le-champ, du succès de l'entreprise, le capitaine Henri vient lui-même à bord du brick, avec le reste de son équipage et un certain nombre d'Indiens ; et quand, vers minuit, les hommes descendus à terre veulent retourner à bord, plusieurs sont arrêtés par

les Indiens, et les autres faits prisonniers en arrivant au bâtiment.

Le lendemain, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'évasion des prisonniers, on engagea un certain nombre de naturels de Toubouaï. On distribua également, sur les deux bâtimens, le faible équipage du capitaine Henri; et, M. Ebrill ayant pris le commandement de sa prise, ces deux officiers revinrent ensemble à O-taïti.

Qu'on juge de l'étonnement de leurs amis, qui, malgré ce qu'ils voyaient, pouvaient à peine croire un événement si extraordinaire! Malheureusement, au lieu de partir immédiatement, avec sa capture, pour le Chili, où devaient l'attendre des honneurs et des récompenses, le noble vainqueur, d'après l'avis des missionnaires, laissa son brick à O-taïti, en attendant qu'il fût réclamé par le gouvernement chilien, auquel on écrivit à cet effet, mais qui ne répondit jamais, soit en raison de l'état du pays, soit que le bâtiment ne lui parût pas en valoir la peine. Quelques années après, les Indiens le détruisirent et s'en approprièrent les canons, qui sont encore dans un îlot du centre de Papéiti, au nord-ouest de l'île. Le capitaine Ebrill, bien loin de recevoir les récompenses et les honneurs auxquels lui donnait droit un des plus brillans exploits dont les annales guerrières d'aucun peuple aient jamais donné l'exemple,

n'en a pas même été remercié (1). Quant aux prisonniers, on les a laissés libres à O-taïti d'où, bientôt après, tous sont partis sur divers navires, et pour différens pays.

Ces communications continuelles ayant familiarisé les habitans de Toubouaï avec les derniers événemens d'O-taïti, vers l'époque de l'événement dont je viens de parler, ils étaient déjà disposés à adopter la nouvelle religion et à renoncer à leurs anciennes coutumes. En 1822, ils envoyèrent à O-taïti une députation pour demander des catéchistes. Deux insulaires d'O-taïti furent choisis pour remplir les fonctions de missionnaires dans cette station nouvelle; et M. Nott, le plus ancien et le plus âgé des missionnaires d'O-taïti, les accompagna, en personne, pour les installer dans leur nouvel emploi.

Au mois de juin de la même année (1822), ils arrivèrent à Toubouaï, qu'ils trouvèrent dans un état peu favorable à l'objet de leur mission. Les deux principaux chefs de l'île étaient en guerre; et leurs troupes, campées, à peu de distance, allaient en venir aux mains; mais M. Nott et Paofai, chef ó-taïtien, parvinrent à faire suspendre les hostilités, et même à

(1) Depuis, il est allé au Chili deux fois; il y a même vu Simson, le premier capitaine du brick, et qui, maintenant, commande l'*Aquilles*; mais le gouvernement n'a pas fait attention à lui, et personne n'a parlé de sa belle action, que je serais heureux de voir arracher, par ce peu de lignes, à l'oubli dont la menacent l'injustice et l'ingratitude des hommes.

rétablir la paix entre les deux partis. Le missionnaire anglais, retenu là près d'un mois, eut le temps de commencer, par lui-même, la conversion, ou plutôt l'instruction de ce peuple, qui, décidé, long-temps avant son arrivée, à suivre la nouvelle religion, était, en quelque sorte, déjà converti. A l'arrivée des missionnaires, il y avait à Toubouaï plus de deux cents guerriers, et, en tout, au moins, mille habitans. Comme partout ailleurs, les maladies, qui viennent toujours, dans toutes ces îles, à la suite des Européens, les moissonnèrent, depuis, rapidement. A mon arrivée, il n'y en avait pas cent cinquante. Cependant ils n'ont eu, depuis, que quelques querelles avec les constructeurs de la goëlette dont j'ai parlé; et qui, abandonnés par les insulaires, eurent avec eux, pour cause d'approvisionnement, une escarmouche dans laquelle un ou deux hommes furent tués, de part et d'autre. En ce moment, Toubouaï se trouve dans un état vraiment déplorable. Divisés encore, quoique si peu nombreux, ces pauvres insulaires ont envenimé, par des différens en matière religieuse, leurs premières inimitiés politiques. L'un des chefs et ses partisans tiennent pour les missionnaires d'Otaïti, dans un district de l'île; l'autre en occupe, avec les siens, un second district, et forme, avec eux, secte à part. Quoique tout le dissentiment roule sur la

futile question de savoir s'il faut chanter les hymnes debout ou assis (1); et, quelque ridicule que soit cette dispute, si, par malheur, la guerre en était le résultat, cette guerre serait d'autant plus cruelle que les missionnaires envoyés d'O-taïti ont tyrannisé leurs adversaires, commis envers eux plusieurs actions impolitiques et cruelles, et poussé l'audace jusqu'à faire destituer leur chef, pour une faute douteuse, et, après tout, absolument indifférente. Ce jeune chef est allé, depuis, à O-taïti, afin de réclamer contre cette injustice, remplacé par son frère pendant cette absence. Il y a peu d'îles où des faits de cette nature n'aient causé des mécontentemens dont les effets commencent à se faire sentir, et qui amèneront une réaction terrible, en cas de guerre, si les opprimés triomphent.

§ III.

ROUROUTOU ET RIMATARA.

Rouroutou a été découverte par Cook en 1769; et, après ce fait, le seul qu'on puisse y noter ensuite,

(1) Il parait qu'à Raïatéa le missionnaire les fait chanter assis, tandis qu'à O-taïti il les fait chanter debout; et, quoiqu'ils ne connaissent guère que les dehors de la religion, ils s'y attachent avec autant d'opiniâtreté qu'ils pourraient le faire au fond même, parce qu'ils croient que le salut en dépend.

indépendamment de l'adoption du christianisme, un peu avant qu'il ne s'introduisît à Rimatara, c'est le naufrage que fit, sur les redoutables rescifs qui l'entourent, un baleinier, surpris par un calme; mais dont, heureusement, l'équipage et une partie de la cargaison furent sauvés.

Rimatara fut découverte en 1811 par le capitaine Henri, d'O-taïti; mais on ne commença à la fréquenter qu'en 1821, à l'époque où les missionnaires réussirent à lui faire adopter la religion chrétienne, par l'intermédiaire de quelques insulaires de Raïatéa, qu'ils y laissèrent, en les chargeant d'y propager la nouvelle doctrine. Ces Indiens, plus propres que les Anglais même à opérer des conversions, parce qu'il leur est plus facile de s'accommoder aux idées, de se prêter aux faiblesses et de s'insinuer dans la confiance des néophytes, attendu qu'ils en connaissent mieux les passions, les préjugés et les goûts; ces Indiens, dis-je, réussirent là, comme ont réussi, partout, de tels missionnaires. C'est surtout par le merveilleux qu'ils gagnaient l'esprit des insulaires, en frappant vivement leur imagination du tableau du pouvoir du dieu des chrétiens, de ses miracles, de la protection qu'il accorde, dans leurs expéditions, aux guerriers qui croient en lui, et du bonheur qu'il assure aux fidèles observateurs de ses lois; tels sont leurs moyens, infaillibles en tous lieux, et qui le furent d'autant plus à Rimatara, qu'un événement, dont on se souvenait encore dans l'île, venait à l'appui de tout

ce qu'ils disaient aux habitans du pouvoir du dieu dont ils voulaient leur faire embrasser la croyance et le culte.

Plusieurs années avant la visite des missionnaires à Rimatara, il y avait abordé une embarcation où l'on n'avait trouvé qu'une femme vivante. Cette embarcation venait d'O-taïti, d'où un vent impétueux l'avait poussée au large; et, après un temps considérable, les compagnons de cette infortunée, nourris d'abord de la chair des premières victimes de la faim et de la soif qui les dévorait, avaient fini par y succomber tous, les uns après les autres, la laissant seule dans la barque, et déjà prête à subir leur sort, au moment même où l'avaient recueillie les habitans de Rimatara.

La voyageuse était jeune et belle. L'un des chefs l'épousa; et, quand son époux était malheureux dans quelque guerre, elle lui parlait du dieu des étrangers venus d'O-taïti, le lui dépeignait comme la plus puissante de toutes les divinités, contre laquelle toutes les divinités des îles ne pouvaient rien, puisque ses adorateurs bravaient et insultaient impunément, jusque dans les maraïs, les prêtres et les devins, Oro et les autres dieux. Ayant appris son nom, le chef, réduit à la dernière extrémité, construisit aussitôt un grand maraï au dieu des étrangers ou à Jéhova. Le temple achevé, il rassembla les guerriers, et leur tint un discours qui leur dépeignait le pouvoir du dieu étranger avec une énergie propre à

frapper leurs esprits; aussi, se croyant invincibles sous sa protection, ils demandèrent à marcher, emportèrent tout, dans leur enthousiasme, et gagnèrent une victoire complète. Le maraï de ce Clovis de Rimatara subsistait encore, lorsque les missionnaires arrivèrent dans l'île; et l'on peut juger de leur étonnement quand ils reconnurent, parmi les dieux les plus révérés du pays, celui-là même dont ils venaient lui annoncer la parole et les lois. Le culte et l'adoration n'en étaient pas, sans doute, parfaitement identiques; mais cette circonstance même applanit bien des difficultés; car les habitans acceptèrent facilement, comme dieu unique, celui qui les avait si bien servis, et qui avait montré sa supériorité sur les autres, en leur assurant des triomphes.

SECTION IX.

ILES HARVEY.

Nous ne pouvons noter, quant à l'histoire de ces îles, que la date de 1777, époque de la découverte de Mangea, par le capitaine Cook.

Les habitans de Mangea ont adopté la religion chrétienne; mais ayant, mieux que les autres Polynésiens, conservé leurs anciennes habitudes, ils ont, jusqu'à présent, moins qu'eux, souffert de la dépopu-

lation, quoiqu'ils ne soient déjà plus, à beaucoup près, aussi nombreux qu'ils l'étaient à l'époque de la découverte de leur île.

SECTION X.

ILE MATILDA'S ROCK

OU

ROCHER DE MATHILDE.

Cette île paraît être celle que Carteret a découverte en 1767, et qu'il avait nommée Osnaburg; mais elle est plus connue sous le nom de *Rocher de Mathilde*, nom qu'elle reçut d'un baleinier américain qui s'y perdit en 1792. L'histoire de ce naufrage n'est qu'imparfaitement connue. Il paraît que la Mathilde courut de nuit sur un rocher de corail qui, élevé aujourd'hui au-dessus du niveau de la mer, constitue une partie de l'île actuelle; mais le nom de *Rock*, rocher, qu'elle donna à la localité, pourrait faire croire que l'île n'était pas alors aussi formée qu'elle parut l'être, plus tard, au capitaine Beechey, qui l'aborda en 1826, la vit en partie boisée, y trouva des débris du naufrage, mais point d'habitans. On ne sait pas, d'ailleurs, si les naufragés y firent un long séjour; mais, dans le courant de la même année

(1792), ils arrivèrent à O-taïti, sur leurs embarcations.

En 1832, une barque de Valparaiso, dans laquelle j'avais un intérêt, s'y présenta et y trouva des cases, ce qui dut faire supposer qu'elle avait des habitans; mais ceux-ci se cachèrent si bien qu'on n'en put voir aucun. On avait eu le plus grand soin de ne rien faire qui pût leur être désagréable; et des plongeurs ayant pris quelques bagatelles dans une des cases, ce dont on ne s'aperçut que lorsqu'ils furent sortis du lac, une embarcation fut expédiée tout exprès pour restituer ces objets.

Deux ans plus tard (1834), un bâtiment d'O-taïti l'aborda à son tour. Sa conduite imprudente lui fit avoir, avec le petit nombre des insulaires, qui, cette fois, ne craignirent pas de se montrer, une querelle, où la moitié de ces derniers périrent. En parcourant l'île, les hommes de l'équipage trouvèrent un certain nombre d'objets qui, évidemment, avaient appartenu à la Mathilde; et, entr'autres, une cloche, déposée dans l'une des cases. Ayant besoin de cet objet à bord, on ne se fit pas scrupule de l'enlever, en y joignant, probablement, beaucoup d'autres choses; et les Indiens se sauvant toujours, à l'approche des étrangers, on ne put avoir de communications avec eux. Soit qu'ils attachassent quelqu'idée superstitieuse à la possession de cette cloche, qui devait, d'ailleurs, être, pour eux, un objet admirable; soit qu'ils fussent indignés de se voir dépouillés de ce

qu'ils pouvaient regarder comme leur appartenant légitimement, puisqu'ils l'avaient, depuis long-temps, recueilli dans leurs demeures, il paraît certain qu'ils guettaient le moment de punir, sur les étrangers, la violation de l'hospitalité et du droit de propriété; car, dès qu'ils virent les embarcations parties pour la pêche, ils attaquèrent, à l'improviste, une femme, un vieillard, et quelques jeunes garçons du navire, laissés à terre. La femme et les jeunes gens parvinrent à se sauver; mais le vieillard fut atteint et tué. Aux cris de la femme, une des embarcations vint, de suite, à son secours. Les habitans de l'île, au nombre de huit, dont quatre femmes et quatre enfans, eurent l'imprudence de faire résistance. Un des hommes, armé d'une lance, l'envoya, avec plus de force que d'adresse, au milieu des assaillans, dont un, ancien guerrier d'O-taïti, en évitant le coup, saisit l'arme à la volée, la renvoya aussitôt, d'un bras mieux exercé, à l'imprudent qui s'en était dessaisi; et avec une telle vigueur, qu'elle le perça d'outre en outre. Ce coup fut le signal de la retraite pour les habitans de l'île, dont deux hommes et un jeune garçon parvinrent seuls à se sauver. Les autres, deux femmes et deux enfans, furent atteints et impitoyablement mis à mort par les insulaires de Rapa, à qui leurs coutumes ne permettent point de faire quartier, quand ils ont à venger la mort d'un des leurs.

Après ce malheureux événement, on quitta ce triste lieu, abandonnant à leur destinée les trois in-

fortunés qui, [illegible] à la mort, étaient les plus à plaindre de tous; car, quel sera désormais leur sort, privés de leurs compagnes, sans espoir d'en avoir jamais d'autres? Que de pleurs, que de gémissemens les attendent dans ce désert, et quelle perspective pour leur avenir, sur cette terre de désolation, où, sans nul doute, ils ont été jetés, d'ailleurs, par un naufrage! Que de maux nous avons causés à ces malheureuses contrées! Meurtres, combats, maladies, corruption physique et morale, destruction de peuplades entières, marqueraient chaque page de l'histoire de nos relations avec elles; et, si tous les faits en étaient connus, il faudrait, comme dans celle de la conquête des Amérique, écrire en traits de sang les détails de nos visites dans ces îles.

CHAPITRE II.

ILES ARCHIPÉLAGIENNES.

On a vu, par la géographie, que les archipels dont je me suis particulièrement occupé, et que j'ai le mieux connus sous les divers rapports qui font le sujet de cet ouvrage, sont l'*archipel Dangereux* et l'archipel des *îles de la Société*.

Ce sont aussi ceux-là que je vais considérer maintenant sous le point de vue historique.

SECTION PREMIÈRE.

ARCHIPEL DANGEREUX.

L'île de la *Harpe*, les îles dites *Deux groupes* et îles voisines, l'île de la *Chaîne* et îles voisines, *Tiooka* et *Oura*, et les îles *Maïtéa* et *Matia*, vont faire, dans cette section, l'objet d'autant de paragraphes successifs.

§ Ier.

LA HARPE.

L'île de la Harpe fut découverte par Bougainville en 1768, et visitée par Cook, dès l'année suivante.

Elle ne commença à se voir fréquentée que vers 1817, époque de la propagation du christianisme dans toutes les îles aux environs d'O-taïti. Pour ouvrir des communications avec ses habitans qui s'étaient, jusqu'alors, montrés farouches et hostiles aux étrangers, on eut recours, dans le même but et avec le même succès, au moyen employé à Rapa. On enleva deux d'entr'eux, qui avaient osé venir à bord; on les conduisit à O-taïti; puis, quelque temps après, on les ramena chez eux; et le rapport des merveilles qu'ils avaient vues à O-taïti, ainsi que des bons traitemens qu'ils y avaient reçus, décidèrent bientôt leurs compatriotes à admettre les étrangers. Depuis lors des bâtimens y vinrent pour la pêche de la nacre, et des Indiens de l'île de la Chaîne, restés au milieu d'eux, s'efforcèrent de leur donner quelques notions de la religion chrétienne, notions qu'ils avaient à peine eux-mêmes, et qui, dans tous les cas, leur firent, assurément, beaucoup plus de mal que de bien; car c'est par les conseils de ses catéchistes que ce peuple, qui avait si bien accueilli les blancs, lors de leurs premières visites,

devint capable des perfidies dont je vais avoir à rendre compte.

Le capitaine Beechey visita l'île de la Harpe en 1825, et ne fit guère qu'y toucher.

Plusieurs bâtimens y vinrent après lui; et j'ai parlé, dans la partie géographique, du séjour que j'y ai fait moi-même en 1829. Jusqu'alors personne n'avait eu à se plaindre des insulaires; mais, en 1831, ils tentèrent, pour la première fois, de se saisir d'un bâtiment des îles Sandwich. Voici les détails que le capitaine m'a donnés sur l'affaire, à son retour à O-taïti.

Après quelques jours de pêche à l'île de la Harpe, le capitaine Bankeroff, désirant avoir, en même temps, des plongeurs, sur une seconde île, située à sept lieues de là, envoya, à cet effet, deux embarcations, avec quelques-uns de ses gens et des insulaires. Ces derniers firent si bien, qu'arrivés près de la passe, il était trop tard pour se jeter en pleine mer, et qu'on dut s'arrêter jusqu'au lendemain. Les gens de l'embarcation, ne se défiant de rien, allèrent à terre, confondus avec les Indiens, qui, les ayant isolés, tombèrent sur eux à l'improviste et les firent prisonniers. Quand ils crurent s'être bien assurés des étrangers, en les liant avec des cordes, ils les mirent tous ensemble sous des arbres, et partirent, cette même nuit, avec les embarcations et les armes, dans l'intention d'aller s'emparer du navire, en profitant du moment où les autres embarcations seraient à la

pêche, et où le capitaine, absent lui-même, aurait laissé son bâtiment, pour ainsi dire, sans défense; mais ils avaient mal pris leurs mesures; car, bien qu'ils eussent fouillé les prisonniers, l'un d'eux avait conservé son couteau, qu'un autre parvint à tirer et avec lequel il coupa les cordes, malgré les liens qui lui serraient les poignets. Tous alors se trouvèrent bientôt libres; mais leur situation n'en était guère moins embarrassante; car, peu nombreux et désarmés, la nuit, déjà avancée, leur faisait craindre d'arriver trop tard pour prévenir la surprise du navire. Ils se mirent, toutefois, en route, marchant vite, quoiqu'avec précaution. Ils cheminèrent très long-temps sans voir n Indiens ni embarcations, et commençaient à perdre tout espoir, quand, enfin, en tournant au coin d'un bois, ils aperçurent, tout à coup, les deux canots, sans gardes, et tous les Indiens endormis à quelque distance. Sauter dans les embarcations et s'éloigner du rivage fut, pour eux, l'affaire de quelques minutes, quoiqu'ils gardassent le plus profond silence et prissent toutes les précautions possibles, pour n'être pas entendus, tant qu'ils furent à portée de fusil; ensuite ils firent force de voiles et arrivèrent à bord, au moment où l'on allait envoyer à la pêche. La découverte de cette trahison décida le capitaine à quitter sur-le-champ l'île, d'autant plus qu'il soupçonnait quelques-uns de ses plongeurs d'avoir, plus ou moins directement, trempé dans le complot.

Ils firent une seconde tentative sur un bâtiment de Valparaiso, dans lequel j'étais intéressé; et, malheureusement pour moi, ils ne réussirent que trop bien, aidés, pour cette perfidie, ou, plutôt, poussés à s'en rendre coupables par des habitans de l'île de la Chaîne, admis à bord comme plongeurs; hommes appartenant à un peuple qui, depuis quelques années, s'est signalé par ses actes de piraterie. Voici ce qui eut lieu.

La barque chilienne la *Pomaré* (1) était arrivée à O-taïti en février 1832. Elle avait à son bord M. Dourstber, consul hollandais, avec qui j'étais lié d'intérêt, pour les affaires de ces îles. N'ayant pas de chargement préparé, ce bâtiment dut aller à la pêche de la nacre, et prit, à cet effet, des plongeurs, habitans de l'île de la Chaîne, qui se trouvaient alors à O-taïti, et que j'engageai, quoique je connusse bien leur caractère, dans la persuasion qu'ils n'oseraient rien entreprendre, en un lieu aussi éloigné de leur île que celui où l'on avait intention d'aller. L'événe-

(1) On avait donné à ce bâtiment le nom de la reine d'O-taïti, pour la flatter par cette galanterie; mais il arriva tout le contraire; et cette malheureuse idée faillit soulever l'île, la reine et son peuple y ayant vu un manque de respect. Autrefois, quand un roi et une reine prenaient un nom, ce nom, devenu sacré, ne pouvait être donné, sous peine de mort, à aucune personne ni à aucune chose; et l'affaire de la barque chilienne prouve bien que, malgré les apparences contraires, ces peuples tiennent toujours à leurs anciens préjugés et à leurs anciennes habitudes.

ment prouva que je m'étais trompé, et ces malheureux prirent leurs mesures de manière à faire soupçonner que les perfides conseils de quelques blancs d'O-taïti les avaient guidés dans l'exécution.

Le bâtiment arriva à l'île de la Harpe, au mois de mars 1832. Les choses allèrent au mieux pendant trois ou quatre jours, quoique, à ce qu'il paraît, les plongeurs de l'île de la Chaîne se fussent, dès le lendemain de l'arrivée de la barque, coalisés avec les habitans, pour la surprendre, et eussent arrêté le plan de l'affaire. Quelques-uns des plongeurs de Tiooka et de Laïvavaï n'étaient point dans le secret, ne prirent part au butin que beaucoup plus tard; et même, je crois, plus par crainte que par désir.

Le quatrième jour, le capitaine se rendit à l'endroit où se faisait la pêche. Il y avait loin de là au navire, et il partit avant le jour, emportant des provisions pour les plongeurs, et dans l'intention de rapporter, aussi, dans son canot, le produit de la pêche des jours précédens, pour leur épargner la double course d'allée et de venue au bâtiment, qui, chaque jour, leur faisait perdre un temps considérable. Tout cela se fit comme il l'avait arrangé. Arrivé à l'endroit de la pêche, il trouva les plongeurs sur le point de partir, et fit mettre la nacre de l'embarcation dont ils se servaient dans son canot, que les Indiens, en affectant beaucoup de zèle, chargèrent à couler; puis, quand les matelots furent dedans et le capitaine assis, prêt à partir, tous les sauvages, qui

avaient aidé à le charger, s'y élancèrent à la fois et le firent couler comme une pierre au fond de l'eau. Le capitaine, les matelots, tombés, submergés avec leurs vêtemens, se trouvaient, dès lors, à la merci de ces amphibies. Le capitaine, qui nageait bien, voulut se défendre; mais, plongeant sous lui, les uns le saisirent par les jambes, les autres par les bras. Ils le traînèrent, à demi noyé, jusque dans leur embarcation, où, tout en l'enchaînant, ils lui portèrent au visage plusieurs coups qui en firent jaillir le sang et le défigurèrent entièrement. Il crut même, pendant quelque temps, avoir perdu un œil. Ensuite quelques-uns des brigands amenèrent les prisonniers à terre, garrottés de façon à leur ôter tout espoir d'échapper, tandis que les autres, prenant quelques nacres dans leurs embarcations, se dirigèrent sur le navire, qu'ils atteignirent vers six heures et demie; et où se trouvaient déjà plusieurs insulaires. Le second, auquel ils dirent que le capitaine les lui avait envoyés, ne concevait aucun soupçon. Pas un de ses gens n'était armé; aussi, dès que les sauvages se crurent en nombre suffisant (au moins trois contre un), ils tombèrent, à l'improviste, sur les hommes de l'équipage, et furent, en moins de rien, maîtres du pont. Il ne restait plus à soumettre que M. Dourstber, qui était au lit pendant cette lutte. Trois sauvages, le chef de l'île et deux autres, descendirent pour s'emparer de lui. Cependant, ayant entendu quelque bruit, il sauta en bas; et n'eut que le temps d'armer

un de ses pistolets, qu'il déchargea sur le premier qui se présenta et qu'il renversa à ses pieds; mais les deux autres étaient si près qu'ils le saisirent avant qu'il eût pu prendre son autre pistolet ni son épée. M. Dourstherest un homme aussi vigoureux que brave, et il commença, dès lors, entre lui et ses deux adversaires, une lutte qui pouvait durer long-temps, et qui ne se serait pas terminée sans quelque catastrophe funeste, s'il n'était resté assez de force au premier sauvage, sur qui il avait déchargé son pistolet, pour le prendre par les jambes et le faire tomber. Dès cet instant, toute défense devenait impossible. Les Indiens, aidés par d'autres qui s'étaient joints à eux, le garrottèrent avec barbarie et le portèrent sur le pont, où ils le jetèrent parmi les gens de l'équipage, tous également garrottés; et, de peur qu'il ne se relevât encore, l'un de ses cruels vainqueurs s'assit sur lui de manière à le faire suffoquer.

Maîtres du navire, les sauvages manifestèrent, par mille grimaces, leur joie d'un triomphe aussi facile qu'inespéré. Ils marchaient, riaient aux éclats, gesticulaient avec force, brandissaient leurs lances, dansaient, même; et le gain d'une bataille n'aurait pu leur donner plus de satisfaction que la réussite de leur guet-apens. Cependant la position des prisonniers était des plus pénibles et des plus précaires. On leur avait lié les mains derrière le dos, et on les leur avait attachées aux jambes, ce qui les retenait dans une posture extrêmement fatigante, devenue bientôt

tout-à-fait insupportable pour M. Dourstber, accablé, de plus que les autres, du poids de l'homme assis sur lui, pour mieux le garder. Il fit tant qu'ils s'en aperçurent. L'un d'eux, alors, étant venu lui tâter la tête, donna, aussitôt, l'ordre de détacher les cordes qui lui liaient ensemble les bras et les jambes par derrière, et de le débarrasser, en même temps, de son incommode gardien.

Peu après arrivèrent le capitaine et les autres prisonniers. Tous furent, sur-le-champ, transportés à terre, toujours liés comme je l'ai dit, à l'exception de M. Dourstber, qui pouvait, au moins, se tenir debout, depuis qu'on avait relâché ses liens.

On a vu que quelques-uns des plongeurs n'avaient pas trempé dans le complot. Douze d'entr'eux, dont dix de Tiooka, et deux de Laïvavaï, avaient été détachés, dès le premier jour, sous la conduite d'un M. Middelton, Anglais, qui, en qualité d'interprète, avait la surveillance des plongeurs; homme instruit, mais singulier, vivant depuis long-temps au milieu des Indiens, dont il s'était fait aimer par sa patience, par sa douceur, et surtout par l'indifférence avec laquelle il donnait tout ce qu'il avait, et même ce qu'il n'avait pas; car il disposait librement en faveur de ses amis, de ce qu'on lui confiait, sauf à vivre ensuite à leur manière, et même à s'habiller comme eux. Quand il apprit ce qui s'était passé, il accourut, dans l'intention, je crois, de reprendre le navire, si les plongeurs avaient voulu le seconder; mais, quoiqu'ils

n'eussent point pris part au complot et qu'ils parussent même le désapprouver, ils refusèrent d'agir contre leurs camarades; et Middelton, resté seul, ne pouvait rien faire, quoiqu'on le laissât entièrement libre. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on détacherait les cordes des jambes de M. Dourstber, qu'on lui rendrait ses lunettes et sa montre, et qu'on apporterait quelqu'adoucissement au sort des prisonniers en général.

Deux jours furent employés au partage du butin, auquel un des habitans de Laïvavai refusa nettement de prendre part; après quoi les brigands de l'ile de la Chaine se trouvèrent dans l'embarras de savoir comment ils retourneraient chez eux. Ils proposèrent à Middelton de les reconduire, promettant de lui rendre le bâtiment dès qu'il les aurait débarqués; mais Middelton n'y consentit qu'à condition qu'ils permettraient aussi le voyage à M. Dourstber et à quelques matelots. Les sauvages se refusèrent à cet arrangement, surtout en ce qui concernait M. Dourstber, que sa défense à bord leur avait rendu redoutable. Le troisième jour ils devinrent pressans, et commençaient même à menacer. Alors le capitaine et M. Dourstber, ne voyant point d'autre planche de salut, prièrent Middelton d'accepter, en tâchant, d'ailleurs, d'obtenir quelques matelots pour l'accompagner; et, dans le cas où on lui laisserait le navire, d'aller à O-taïti, afin de me prévenir de l'événement, et de prendre avec moi les mesures les

plus promptes pour la délivrance des prisonniers.

La barque revint à O-taïti, vers la fin du mois de mars. Middelton m'écrivit de suite à Papara (côte du sud de l'île), où j'étais alors. Frappé de cet événement, que j'aurais dû prévoir, et sachant le danger que courraient les prisonniers s'ils restaient trop long-temps au pouvoir des Indiens, je partis sur-le-champ pour Papéiti, où je trouvai le navire dans un état déplorable. Dégarni de tout ce qu'il avait à bord au départ, les cordages coupés et ayant conservé à peine assez de voiles pour avoir pu venir, en courant devant le vent, de l'île de la Chaîne à O-taïti; car là, encore, avant de débarquer, les sauvages avaient recommencé le pillage, n'avaient pas laissé un baril, une serrure; avaient tout détruit, tout brisé, coupant les voiles et les cordages aussi haut qu'ils pouvaient atteindre, et l'auraient probablement détruit en entier, si Middelton, au péril de sa vie, ne l'eût mis devant le vent, et n'eût pris les mesures nécessaires pour l'éloigner de l'île, malgré leurs menaces, ce qui les contraignit à l'abandonner, pour regagner leur propre demeure, avant qu'ils n'en fussent trop éloignés.

Je ne savais comment délivrer les prisonniers. Le bâtiment était tellement désemparé, qu'il aurait fallu plusieurs semaines pour le mettre en état de reprendre la mer, et encore n'aurait-il probablement jamais pu gagner l'île de la Harpe, dépourvu qu'il était des voiles les plus nécessaires à un pareil voyage.

Dans cet état de perplexité, au moment où, ne sachant comment m'y prendre ni par où commencer, mes inquiétudes étaient à leur comble, il m'arriva, comme du ciel, avec une goëlette de soixante tonneaux, ce brave capitaine Ebrill, dont j'ai parlé à l'article de Toubouaï, le digne vainqueur de l'*Araucano*, l'homme de tous assurément le plus propre pour une entreprise aussi difficile que celle dont il s'agissait. Débarquer ses marchandises, se préparer à ce nouveau voyage, ce fut pour lui l'affaire d'un jour et demi; et, dès le lendemain de son arrivée, il sortit, dans l'après-dîner, afin d'aller tenter cette autre aventure, aussi hasardeuse que délicate. Malheureusement, l'état de son navire le contraignit à rentrer dès le jour suivant; et, malgré notre impatience, il fallut employer quatre jours encore à le calfater et à le mettre en état de tenir la mer.

Trois semaines s'étaient écoulées pour moi dans les plus cruelles inquiétudes, quand la petite goëlette se présenta de nouveau à l'entrée du port. J'appris bientôt que M. Dourstber et les autres prisonniers étaient à bord, et voici les détails que je recueillis, alors, tant sur ce que les malheureux avaient souffert que sur la manière dont ils avaient été délivrés (1).

(1) Un bâtiment de guerre était venu à O-taïti, en l'absence de la goëlette. J'étais aussitôt allé à bord, faire part au commandant de ce qui venait d'arriver, et le prévenir des dangers que couraient les prisonniers, en raison du mauvais état de

Aussitôt après le départ de la barque, les insulaires avaient ôté leurs liens aux prisonniers et les laissaient en pleine liberté d'aller où bon leur semblait; mais ils leur refusaient toute espèce d'asyle, ni de jour ni de nuit, quelque temps qu'il fît; et, brûlés, pendant le jour, par un soleil ardent, souvent, la nuit, il leur arrivait d'être mouillés jusqu'aux os. De plus, on ne leur donnait rien à manger; et, quand ils eurent consommé le peu de viande et de biscuit qu'on leur avait laissé, et dont même, par réflexion, on avait fini par leur prendre la moitié, ils n'eurent plus, pour ressource, que quelques coquillages qu'ils trouvaient, par hasard, sur le rivage. Dans les derniers temps, pressés par la faim, ils faisaient cuire toutes les herbes qu'ils rencontraient et les mangeaient sans les connaître; car les Indiens ne leur donnaient absolument que leur superflu, ce qui n'arriva même que trois ou quatre fois pendant un mois qu'ils furent détenus dans l'île (1).

la goëlette, qui pouvait ne pas atteindre sa destination; et, là même, se trouver trop faible pour délivrer les prisonniers, n'étant pas armée. Je conjurai ce commandant d'y aller, ce pour quoi il ne lui fallait que peu de jours; mais il avait ordre de se porter, avant tout, à Rotouma, afin de punir les insulaires, coupables d'un méfait semblable, et ne pouvait se détourner de sa route. Ainsi, malgré l'urgence, et quoique l'équipage se composât aux trois quarts d'Anglais, après être resté dix jours à O-taïti., le bâtiment de guerre quitta l'île avant le retour de la goëlette, sans connaître le résultat de cette affaire.

(1) Une chose singulière, c'est que le seul de tous auquel

Il serait difficile de dire au juste quel était le projet des insulaires contre les prisonniers ; mais j'ai lieu de croire que c'en était un des plus atroces, et qu'ils ne méditaient rien moins qu'une fête de cannibales. Au reste, les souffrances du malheureux équipage étaient telles, qu'il n'aurait pu long-temps y résister. Les Indiens le voyaient bien, et voulaient, je crois, prévenir l'événement. Plusieurs pirogues étaient parties pour Amounauw, afin d'y aller chercher des guerriers, des amis et des proches, dont le retour eût été, sans doute, le signal de la catastrophe ; mais ce voyage qui, s'il se fût terminé, aurait, probablement, été fatal aux prisonniers, facilita beaucoup leur délivrance ; car le capitaine Ebrill arriva précisément pendant l'absence de ces pirogues, ce qui, vu le petit nombre d'Indiens qui restaient dans l'île, lui permit d'enlever tous les blancs sans coup férir et sans

ils montraient encore quelques égards et qu'ils négligeaient le moins, était M. Doursther. Les membres de la famille de celui qu'il avait blessé, et qui heureusement n'était pas mort, lui apportaient même, souvent, quelque peu de nourriture. Ceci tenait, certainement, à quelqu'idée superstitieuse de ces derniers, qui supposaient qu'ayant infligé la blessure, il conservait encore quelque pouvoir sur le vaincu. Quant aux autres, ils le considéraient à cause de sa valeur. Le courage est honoré chez tous les peuples sauvages, et il l'est surtout chez celui-ci. Dans la circonstance, pourtant, ils ne portaient pas l'admiration pour M. Doursther jusqu'à lui céder ce qu'ils pouvaient manger eux-mêmes ; mais il était toujours le premier gratifié de leur desserte, quand il y en avait.

éprouver aucune résistance. Voici comment il s'y prit.

Arrivé en vue de l'île, craignant que les Indiens ne distinguassent le bâtiment et n'éloignassent les prisonniers, il prit le parti de s'embarquer dans son canot avec quatre marins, quoiqu'il fût encore à plus de quinze milles de la passe. Il s'approcha avec précaution jusqu'à la distance d'un mille. Alors, ne pouvant plus se cacher, il fit ramer avec force. Le hasard voulut que les Indiens ne l'aperçussent pas; mais les prisonniers, toujours sur le qui vive, l'avaient vu depuis long-temps, et s'étaient approchés de la passe, autant qu'ils le pouvaient faire, sans éveiller les soupçons de leurs ennemis, qui ne virent l'embarcation que quand elle fut dans la passe. Ils coururent aussitôt aux armes. Ce moment était critique; car le canot, luttant contre le courant, on ne pouvait songer à se servir des armes à feu. On avança pourtant; et, avant le retour des Indiens armés, on était hors de danger, quant à la mer. Cependant les Indiens arrivaient; mais lorsqu'ils virent le capitaine Ebrill, qu'ils connaissaient, se saisir de son fusil, un seul d'entr'eux fit feu du sien; puis tous s'enfuirent; et, quelques secondes après, l'embarcation était au milieu des prisonniers.

Qu'on juge de la joie de tous ces malheureux! C'était à qui d'entr'eux embrasserait le premier ses libérateurs. Le capitaine Ebrill, qui prévoyait tout, n'avait pas négligé d'apporter assez de provisions

pour soulager les pauvres affamés, sans leur faire de mal. Ensuite il fallut partir en toute hâte; car les pirogues de l'autre île pouvaient paraître à chaque instant. L'embarcation était petite; quatorze personnes devaient alors y prendre place; la goëlette, contrariée par le vent, n'était pas encore en vue; et, quand tout le monde fut embarqué, les bords du canot n'étaient pas à deux pouces de l'eau; mais on navigua avec précaution; et, grâce au calme de la mer, on arriva heureusement à bord de la goëlette, trois heures après avoir quitté l'île.

Plusieurs des prisonniers auraient voulu partir de suite pour O-taïti; mais Ebrill crut devoir donner une leçon aux Indiens. Il revint à l'île, dès le lendemain, avec la goëlette, se saisit de deux ou trois de ceux qui avaient coopéré à la prise de la *Pomaré*, brûla toutes leurs pirogues et les laissa consternés. Après cette exécution, on aurait pu les croire peu disposés à recommencer. Cependant, un bâtiment américain qui les visita postérieurement, aussi avec des plongeurs de la même île de la Chaîne, fut obligé de se sauver, après avoir découvert, à son tour, une conspiration des plongeurs et des insulaires; et cela, quoiqu'il eût à son bord l'un des principaux chefs d'O-taïti, dont Anaa, pourtant, fait profession de dépendre.

En résumé, l'île de la Harpe me paraît peu propre à l'établissement de relations suivies; mais je n'ai pas cessé de croire que, sans les perfides conseils des

prétendus chrétiens d'Anaa, elle ne se fût jamais portée à ces actes de piraterie. Il faut reconnaître, aussi, qu'elle avait bien, contre les blancs, quelques justes motifs de plainte. Ainsi, en 1830, deux baleiniers l'abordèrent avec leurs canots; et, ne voulant pas prendre la peine de monter sur les cocotiers, ils en abattirent plusieurs, pour en recueillir les fruits. Quel effet ne dut pas produire un pareil acte, dans un lieu où ces arbres sont si rares, et leurs fruits, par conséquent, si précieux! Je ne dis pas que de tels faits expliquent les mauvais procédés des habitans, et moins encore les justifient; mais il est certain que ces injustices et ces violences, dont nous donnons toujours et partout l'exemple, nous ont ôté la confiance et l'estime des Indiens, et influent beaucoup, en tous lieux, sur le système de leur conduite à notre égard.

§ II.

DEUX GROUPES
et îles voisines.

Ces îles ont reçu le nom bizarre par lequel on les désigne sur les cartes, de Cook, qui les a, le premier, fait connaître, et ont été visitées par le capitaine Beechey, en 1825.

La découverte qu'on y a faite, à une époque toute récente, d'habitations abandonnées, mais construites dans le système d'O-taïti et des autres îles plus occi-

dentales, prouve qu'elles ont été ou qu'elles sont encore plus ou moins fréquemment visitées par les habitans de ces îles. Il paraît même que ces derniers (probablement ceux de l'île de la Chaîne), y ont, quelques années en çà, porté la guerre, en ont coupé les cocotiers et massacré, en grande partie, la population.

§ III.

ÎLE DE LA CHAÎNE
et îles voisines.

L'île d'Anaa a été découverte, en 1769, par Cook, qui la nomma *Chain's Island* (l'île de la Chaîne).

Il n'est pas douteux qu'elle ne soit la même que Bonechea nomma, en 1772, île de Todos los Santos.

Cook la revit en 1773, mais ne la visita pas, non plus que le capitaine Beechey, qui, néanmoins, en eut connaissance en 1826.

J'ai peint, en général, les peuples des îles de l'archipel Dangereux sous le double caractère de hardis navigateurs et de guerriers redoutables; mais ceux d'Anaa se distinguent, entre tous, par un esprit de suite dont aucun autre ne donne un plus frappant exemple. Ils ont presque constamment été en guerre avec leurs voisins. Ils ont fait une guerre à mort aux habitans de presque toutes les îles basses, à plusieurs degrés aux environs, mais surtout à ceux de Aura,

qui parlent le même langage que les habitans d'O-taïti, et qui habitent les îles situées à l'ouest et au nord d'Anaa, jusqu'à Palliser et Tiooka, ou jusqu'aux îles situées par 14° de latitude sud, et par 149° de longitude occid. On les a vus, aussi, porter le ravage, d'île en île, jusqu'à Deux Groupes, pillant, brûlant tout, massacrant les hommes pour les dévorer (car ils étaient anthropophages), et mettant en réserve les jeunes femmes et les enfans, pour en faire leurs esclaves. Dans leur aveugle et sauvage fureur, comme s'ils eussent craint de laisser quelque ressource au petit nombre de leurs victimes qui pouvaient leur échapper, ils brûlaient, partout, les cocotiers dans les îles, avant de les quitter, changeant en désert affreux ces mêmes îles, fières, ainsi que la leur, avant leur invasion, de populations nombreuses et d'une végétation propre à les nourrir. Ces guerres dévastatrices eurent lieu de 1800 à 1815, et prenaient un caractère effroyable de barbarie, surtout vers les derniers temps et contre les peuples de Palliser et de Tiooka, que les hommes d'Anaa finirent par expulser, et qu'ils eurent l'audace de poursuivre jusqu'à O-taïti; mais Pomaré arrêta le carnage, en accordant l'hospitalité et sa protection aux vaincus. Il leur céda même quelques terres dans son district, et refusa à leurs ennemis acharnés la permission de les attaquer et de les poursuivre jusque dans ses domaines.

Depuis cette époque jusqu'en 1817, ils restèrent maîtres de toutes les îles jusqu'à Maïtéa (la *Dezena*

de Quiros, l'*Osnabruck* de Wallis et le *Boudoir* de Bougainville); mais, alors, éblouis et peut-être un peu effrayés de la gloire de Pomaré, ils firent profession de soumission à ce chef et reçurent, chez eux, des missionnaires, qu'il amena lui-même; ce qui rapprocha les partis si long-temps divisés; et les survivans des habitans de Tiooka (la *Tauroa* des Indiens) rentrèrent dans leur île. Comme partout ailleurs, les premiers momens furent favorables à la réforme. Le peuple désirait s'instruire; mais sa première ardeur se ralentit bientôt; et, peu après, les lois d'O-taïti, introduites dans Anaa, vinrent tout gâter par leur extrême rigueur et la fausse application qu'on en fit. Une violente opposition ne tarda pas à se manifester ouvertement contre. L'île éprouva, par les mêmes causes, les mêmes vicissitudes que les autres îles. Ses habitans avaient abandonné leur ancienne religion et méprisaient la nouvelle; ils détestaient les lois et ceux qui, les ayant apportées, voulaient les faire exécuter; aussi, quand j'y vins, en 1829, y régnait-il l'anarchie la plus complète; et le peuple, divisé, sans religion, sans gouvernement, sans frein, mûri, de nouveau, pour tous les crimes, et redevenu capable de toutes les horreurs, reproduisit, sans scrupule, dès que l'occasion s'en présenta, les scènes de meurtre et de cannibalisme qui, jadis, lui étaient si familières.

Son premier acte de ce genre fut la capture d'un petit bâtiment de Sandwich, qu'il pilla et dont

il maltraita l'équipage, mais en le laissant, néanmoins aller. Le second fut la prise itérative de ce même navire ; mais, alors, il le brûla et en tua le capitaine et le second, qu'on dit même qu'il mangea. J'ai raconté, ailleurs, en détail, les voies de fait dont il s'est rendu coupable envers un bâtiment de Valparaiso, dans lequel j'étais moi-même intéressé; et, s'il n'a pas commis d'autres excès, comme pirate et comme assassin, c'est que les occasions lui ont manqué; aussi ne douté-je pas que si l'on ne l'arrête, par quelque leçon vigoureuse, dans l'attitude menaçante qu'il ose prendre envers les étrangers, on recevra, bientôt, la nouvelle de la prise des premiers navires qui toucheront à son île, et du massacre de leurs équipages.

§ IV.

ILES TIOOKA ET OURA, et îles voisines.

Je n'ai point de notions particulières sur les îles Tiooka et Oura, et îles voisines, dont j'ai parlé dans la partie géographique de cet ouvrage ; mais qui ne figurent, dans l'histoire, que pour avoir été, souvent, le théâtre des déprédations des habitans d'Anaa.

§ V.

MAÏTÉA.

Si O-taïti n'est pas la *Sagittaria* de Quiros, comme je crois pouvoir le prouver, Maïtéa n'est pas, non plus, la *Dezena* du navigateur espagnol. De temps immémorial, cette petite île a été connue des habitans d'O-taïti, qui l'ont toujours considérée comme une dépendance de leur île, quoique, dans le fait, elle fût, plutôt, du domaine des Pomoutous ou habitans des îles de la Chaîne (Anaa), qui y résidaient quelquefois et s'y arrêtaient toujours, soit en venant de chez eux à O-taïti, soit en retóurnant d'O-taïti chez eux. Il s'y trouva pourtant, aussi, quelques habitans d'O-taïti, et souvent un chef de cette île.

Wallis la vit en 1767 et la nomma *Osnabruck*. Il eut, avec ses habitans, des relations d'abord pacifiques; mais bientôt, il s'éleva une dispute qui finit par une escarmouche, où plusieurs Indiens furent tués.

Bougainville s'y arrêta en 1768 et la nomma *le Boudoir*. D'autres navigateurs la visitèrent après lui et lui donnèrent encore d'autres noms; mais, de même qu'O-taïti, elle n'est plus guère connue, aujourd'hui, que sous son nom indien de Maïtéa.

§ VI.

MATIA.

L'île de Matia, comme celle de Maïtéa, a été connue, de tout temps, des habitans d'O-taïti. Située presqu'au nord de leur île, il leur était plus commode de la visiter que Maïtéa, qui se trouve absolument à l'est. Il paraît certain que Matia est la *Récréation* de Roggewein, et que ce navigateur la reconnut après avoir quitté le *Labyrinthe*. Il existe, parmi les insulaires, quelque vague souvenir de cette visite des Européens, souvenir qui a survécu, malgré les guerres et les fréquentes attaques de voisins belliqueux, lesquels, ce semble, ont ravagé, plus d'une fois, cette terre petite, mais fertile. Ce sont, probablement, les visites de Quiros, de Schouten, de Roggewein, etc., qui ont donné lieu à ces prophéties de Raïatéa, connues à O-taïti, bien avant l'époque de sa découverte, qu'il viendrait des étrangers avec des pahis, pirogues ou navires simples et sans balancier, l'une des choses qu'ils avaient le plus de peine à comprendre (1). Roggewein, d'abord bien reçu, obtint des

(1) Ils ne concevaient pas, en effet, comment nos navires et autres embarcations pouvaient se tenir en équilibre sur l'eau; et cela, parce qu'ils n'avaient pas l'idée du lest. Jusqu'alors ils attachaient deux pirogues ensemble ou avaient des morceaux de bois, dont un parallèle à la pirogue, posant sur l'eau à quelque distance, formait contrepoids à l'embarcation et l'empêchait de chavirer.

provisions en abondance; mais sa visite finit par une querelle et par un combat, comme celle de Wallis à Maïtéa, en 1767. Depuis lors, Cook, Bonechea, et presque tous ceux qui ont visité O-taïti, eurent aussi connaissance de cette île; mais elle ne fut bien vue que par Turnbull, en 1803. Cette petite terre, jadis très-peuplée, est presque déserte aujourd'hui, et ne compte plus guère qu'une trentaine d'habitans. C'est le lieu où, dans ces derniers temps, on exilait d'O-taïti les hommes déclarés coupables de délits politiques. Tavarii, l'un des chefs d'O-taïti et fauteur, jusqu'à deux fois, de guerres civiles en cette dernière île, y fut transporté en 1832, condamnation peu sévère, en raison de l'odieux de son crime; car Matia n'est guère qu'à deux degrés d'O-taïti, dont on y trouve toutes les productions.

SECTION II.

ARCHIPEL DES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Je n'ai pu obtenir quelques notions historiques un peu suivies, relativement aux îles dont se compose l'archipel de la Société, que sur celles d'O-taïti, de Raïatéa, de Tahaa, de Bora-Bora, qui vont faire successivement l'objet d'autant de paragraphes distincts.

§ Ier.

O-TAÏTI.

O-taïti, cette reine de l'Océanie, et si justement nommée, par Bougainville, la *Nouvelle Cythère*, n'offre, sous le rapport des renseignemens historiques, pas plus de ressources que la plupart des autres îles; au contraire......... S'il était vrai qu'elle eût été découverte en 1606, par Quiros, qui, alors, y aurait débarqué avec ses canots et aurait communiqué avec les insulaires, on peut juger du peu de ressources qu'offrent les traditions de ces peuples, lesquels n'ont pas même gardé le souvenir d'un événement si remarquable, et de nature à faire, entre tous, époque en ces lieux; aussi, malgré mon respect pour l'opinion de tant d'écrivains et de tant de voyageurs célèbres qui m'y ont précédé, et qui, tous, ont admis cette visite, m'est-il impossible de l'admettre à mon tour. En effet, après avoir lu avec attention ce qu'on a dit de la découverte de Quiros, et après un séjour de plusieurs années à O-taïti, prise, jusqu'ici pour la *Sagittaria* de ce navigateur, je n'ai pu y reconnaître la moindre identité, et je m'étonne qu'on ait confondu l'île de Quiros avec celle que Wallis a découverte en 1767. Examinons cette question de critique géographique.

Quiros était parti du Callao (Pérou), le 21 décem-

bre 1605, avec trois bâtimens, ayant pour commandant en second Vaez de Torres, capitaine de l'*Almirante*, l'un des deux grands vaisseaux de son escadre. Après avoir navigué quelque temps, ils découvrirent différentes îles qu'ils nommèrent l'*Incarnacion*, ***San Juan Bautista*, *San Elmo*, 4 *Coronadas*, *San Michael*, *San Pablo***, toutes îles peu considérables et non habitées, dont, jusqu'à ce jour, on n'a pu reconnaître une seule avec certitude. On dit ensuite que, le 9 février 1606, au point du jour, étant par 19° S., d'après Quiros, et par 18° 40′, d'après Torres, une petite île se trouva en vue, au N.-E., à trois lieues de distance; mais qu'ils ne purent point la faire, à cause des vents. Quiros lui donna le nom de ***Dezena***; et le commandant en second la nomma Santa Polonia.

Le temps était couvert, alors, et se maintint en cet état jusqu'au lendemain, quand, ayant diminué leur latitude d'un demi-degré environ, un matelot cria, du haut du mât: Terre! Torres dit: « Nous vîmes » une terre basse (*isla rasa*), avec une pointe au » S.-E., couverte de cocotiers; mais ce qui nous ré» jouit beaucoup à bord de l'*Armada*, ce fut de voir » des colonnes de fumée s'élever de différentes par» ties de l'île, preuve certaine qu'elle était ha» bitée. »

Les navigateurs se dirigeaient vers la partie septentrionale; mais, à leur approche, ils ne trouvèrent point d'ancrage, et ne virent, nulle part, la moindre apparence de port. Les bâtimens tirent le large, al-

lant au plus près, pour tâcher de gagner au vent de l'île ; mais ils ne purent y parvenir. La *Zebra*, brigantin, reçut, alors, l'ordre de serrer la terre, pour chercher un mouillage, et les bâtimens continuèrent à s'éloigner.

La *Zebra*, s'étant approchée, mouilla près de terre, par dix brasses, sur un fond de roche. Cependant, des embarcations étaient venues du bord des grands bâtimens, avec quarante hommes bien armés, pour tâcher de débarquer. Se portant sur l'île, ceux-ci virent une centaine d'habitans qui se tenaient sur le rivage et faisaient aux Espagnols des signes d'amitié ; mais le rivage était bordé de rochers, où la mer brisait avec fureur ; et, après plusieurs tentatives inutiles de débarquement, faites non sans s'exposer à grands dangers, les équipages des canots se décidèrent à retourner à bord, très-affligés de ce contretemps. Cependant, un jeune Espagnol, nommé Francisco Ponce, quitta ses habillemens ; et, se jetant à la nage, parvint à gagner la terre. Les Indiens, frappés de son courage, le reçurent bien et l'accablèrent de caresses. A son exemple, trois autres Espagnols gagnèrent, comme lui, la côte à la nage, furent également bien accueillis ; et, à leur départ, neuf Indiens se jetèrent à la mer avec eux, vinrent jusqu'auprès des embarcations, où ils reçurent quelques présens, mais ne voulurent point entrer dans les canots. La nuit approchant, les Espagnols retournèrent à bord de leurs bâtimens.

Le matin, il se trouva que les navires avaient été portés, pendant la nuit, à plusieurs lieues sous le vent; mais ils s'en consolèrent, en se voyant toujours en face de la terre, sans que le paysage de la veille eût changé d'aspect. Un canot fut envoyé de chaque bâtiment; et là, encore, on ne put débarquer qu'avec beaucoup de peine. Il fallut tirer les embarcations de dessus le rescif à terre.

Après leur débarquement, les Espagnols entrèrent dans un bois où ils creusèrent le sol, pour trouver de l'eau; mais celle qu'ils obtinrent était salée. Heureusement, il y avait, là, des cocotiers en abondance. Voulant aller plus loin, ils se virent arrêtés par la mer, qui formait une baie d'eau tranquille. A leur retour, quelques-uns traversèrent un bois, d'autres se tinrent entre les deux parties de ce bois, que divisait, la distance d'une demi-lieue, un canal fond de sable, couvert d'eau, dont ils avaient jusqu'au genou. A marée haute, cet isthme était entièrement submergé, et la mer se joignait des deux côtés. Ayant rencontré, dans le bois, une vieille femme, ils l'invitèrent à venir à bord. Contre leur attente, elle les accompagna sans balancer. Quiros, après l'avoir bien traitée, la renvoya à terre, espérant beaucoup de cette aventure.

En débarquant, les Espagnols franchirent une langue de terre, et arrivèrent, du côté opposé, à un rivage où la vieille Indienne leur avait dit que se trouvaient ses compatriotes. Effectivement, ils arri-

vèrent là en même temps que six ou sept pirogues, *qui venaient à la voile de l'autre côté de la mer.* Charmés du traitement que la vieille avait reçu, ces gens voulaient, alors, aller tous à bord; mais, à peine s'était-on éloigné de terre de quelques toises que, la peur les prenant, tous sautèrent à l'eau et regagnèrent la rive à la nage. Un seul, qui paraissait leur supérieur, fut retenu par les Espagnols et conduit, malgré lui, le long du bord; mais, là, rien ne put le déterminer à monter sur le bâtiment. Quiros, ne voulant point lui faire violence, le fit habiller dans l'embarcation même et ramener à terre, accompagné d'un sergent et de quelques soldats. L'Indien reconnaissant leur présenta un ornement de tête fait avec des plumes.

Après le retour des embarcations, les Espagnols quittèrent cette île, la plus considérable de celles qu'ils avaient vues dans ce voyage. Elle fut nommée la *Sagittaria* et, placée à la latitude de 18° 30′ S., et de 17° 40′ S. (côté N.-O.).

En quittant la *Sagittaria*, ils se dirigèrent O.-N.-O. Quelques-uns disent qu'ils virent une terre au N.-E., pendant que la *Sagittaria* était encore en vue; mais Torquemada dit que ce fut le 14, après avoir quitté la *Sagittaria*, qu'ils virent une autre terre. Ce fut donc le lendemain de leur départ, ou le 15; mais ils ne purent en approcher.

Tel est, en résumé, ce qu'on dit de l'île découverte par Quiros, et prise, jusqu'à ce moment, pour O-taïti.

Maintenant j'en appelle, non pas à ceux qui ont vu O-taïti, mais seulement à quiconque a lu, avec quelqu'attention, Wallis, Bougainville, Cook; et je demande s'il est possible, au moins d'après cette description, que la *Sagittaria* de Quiros soit cette île extraordinaire dont la beauté et l'extrême richesse ont frappé tous les Européens et dont les premières descriptions firent tant de bruit en Europe. Convaincu, pour ma part, que l'île de Quiros n'est qu'une de ces îles basses, telles qu'Anaa, ou d'autres déjà décrites de l'archipel Dangereux, voyons, néanmoins, si, en analysant sa relation, on en pourra, le moins du monde, conclure que le navigateur espagnol ait voulu parler d'O-taïti.

Les navigateurs se dirigeaient vers la partie septentrionale de l'île; mais, à leur approche, ils ne trouvèrent point d'ancrage, et ne virent, nulle part, la moindre apparence de port. C'est dans la partie nord des deux péninsules d'O-taïti que sont les ports, non pas les meilleurs, mais les plus spacieux et les plus faciles à reconnaître.

La Zebra, s'étant approchée, mouilla près de terre par dix brasses, sur un fond de roche. Je ne connais point d'endroit pareil à O-taïti; et puis, toujours la même remarque. On n'aborde d'aucun côté la terre à O-taïti qu'au travers des passes, en laissant derrière soi les rescifs, dont les Espagnols ne disent pas un mot.

Se dirigeant vers la terre, ils y virent une cen-

taine d'habitans. Ils y en auraient vu des milliers, si c'eût été O-taïti.

Le rivage était bordé de rochers, où la mer brisait avec tant de fureur, etc. Nulle part, à O-taïti, le rivage n'est bordé de rochers, sauf les endroits où la terre est à pic; partout ailleurs, où elle est assez basse pour qu'on y puisse débarquer, il y a du sable.

Après leur débarquement (cet endroit est supposé être l'isthme d'O-taïti), *ils creusèrent le sol, pour trouver de l'eau; mais celle qu'ils obtinrent était salée.* Je ne connais pas un endroit, à O-taïti, où cela puisse arriver; et cela arriverait moins encore que partout ailleurs à l'isthme, qui est bien plus élevé que la plupart des plaines de l'île.

Voulant aller plus loin, ils se virent arrêtés par la mer qui formait une baie d'eau tranquille. Qui ne reconnaît là ces lignes de terre des îles basses qui ont pour base le rescif, où, à l'intérieur, on trouve le lac?

A leur retour, quelques-uns traversèrent un bois; d'autres se tinrent entre les deux parties de ce bois que divisait, la distance d'une demi-lieue, un canal, fond de sable, couvert d'eau, dont ils avaient jusqu'au genou. En marée haute, cet isthme était entièrement submergé. L'isthme en question n'était donc qu'un canal où il y avait toujours de l'eau, et entièrement submergé à marée haute. Qui ne reconnaît là ces canaux plus ou moins profonds par où la mer communique avec les lacs

internes de presque toutes les îles basses? A O-taïti, loin d'y avoir un semblable canal au travers de l'isthme, la terre y est élevée, de toutes parts, de vingt à quatre-vingts pieds, boisée de tous côtés, couverte d'arbres magnifiques, les plus vigoureux de l'île, qui forment des forêts d'une beauté imposante, et bordée, des deux côtés, par les péninsules d'Otaïné et de Taïarabou, qui, s'y élevant en amphithéâtre jusqu'à plusieurs milliers de pieds, présentent, en cet endroit, le plus beau coup d'œil qu'on puisse imaginer; coup d'œil qu'il est impossible de ne pas remarquer, et dont les Espagnols, avec leur emphase accoutumée, n'auraient pas manqué de faire une pompeuse description. D'ailleurs, à l'isthme d'O-taïti, le rescif, des deux côtés, s'étend à plusieurs milles au dehors de la terre; et, pour approcher de ces enfoncemens qui forment l'isthme, il faut franchir des passes spacieuses, lesquelles n'offrent aucune difficulté. Au delà, la mer est calme, et l'on peut débarquer partout sans la moindre peine.

En débarquant, les Espagnols franchirent une langue de terre et arrivèrent à un rivage du côté opposé. Ils arrivèrent là en même temps que six ou sept pirogues qui venaient à la voile, de l'autre côté de la mer. Qui ne reconnaît encore, là, les îles basses, si souvent décrites, où, effectivement, après avoir traversé des langues de terre, on arrive au rivage des lacs internes? Si c'eût été à O-taïti, ils auraient vu, des deux côtés, des centaines de pirogues; ils auraient

navigué sur des baies tranquilles, pendant près de deux milles, avant d'arriver au débarcadère; ils auraient eu une peine infinie à traverser un isthme aussi boisé; ils auraient vu des centaines de cases, des maisons spacieuses, des milliers d'Indiens; ils auraient, à chaque pas, trouvé des courans d'eau, des rivières, des sources, et, partout, en faisant des trous dans la terre, une eau délicieuse. Ces nombreuses sources, ces petites rivières, ont-elles pu leur échapper; et n'est-il pas de toute impossibilité que des étrangers bien accueillis, comme l'étaient les gens de Quiros, aient quitté O-taïti, sans qu'on les ait chargés de bananes, de fruits à pain, d'ignames, de taro, de cochons, de poules?..... Au moins auraient-ils dû voir toutes ces richesses; et, encore une fois, cette extrême opulence du sol, la magnificence des habitans, leur nombre; ces montagnes majestueuses, ces belles baies étendues presque tout autour de l'île, et que les voyageurs ne trouvèrent nulle part, ces rescifs du dehors, tant d'autres objets caractéristiques de ce beau lieu, n'auraient-ils pas frappé d'étonnement les Espagnols, comme tous ceux qui y sont allés depuis? Est-il possible qu'ils n'aient pas vu les terrains élevés, pendant un séjour de trois journées? qu'ils ne les aient pas vus, pendant qu'ils étaient à terre?... Ont-ils pu ne pas voir Éïméo, si peu éloignée, et dont ils devaient passer si près, en se dirigeant O.-N.-O., comme ils le firent, en quittant la Sagittaria? Cela ne se peut présumer; et tous

ces motifs me décident à affirmer, avec confiance, que celle de Quiros n'est pas O-taïti, et que c'est à Wallis qu'est due la découverte de cette dernière île (1).

Si donc la Sagittaria de Quiros n'est pas la même qu'O-taïti, il est très-probable que c'est ou l'île de la Chaîne, qui répond à la description des Espagnols et se trouve à la même latitude, ou quelqu'autre île, en deçà de cette dernière, comme il paraît qu'il s'y en trouve, d'après les Indiens navigateurs qui prétendent les avoir visitées.

Cette question décidée de la manière qui me semble la plus probable, j'en viens à l'exposé des événemens qui constituent toutce que j'ai pu recueillir sur l'histoire d'O-taïti. Le cours de ces événemens m'au-

(1) Les Indiens de l'île où se trouvait Quiros donnaient à entendre par signes, aux Espagnols, qu'ils allaient trouver de grandes terres, ce qui me fait soupçonner que c'était l'île d'Anaa, dont les habitans fréquentent O-taïti, de temps immémorial ; mais, s'il est vrai, comme le dit une relation de ce voyage, qu'en se dirigeant à l'O-N.-O. les Espagnols virent une terre au N.-E., pendant que la Sagittaria était encore en vue, cette terre ne saurait être Anaa. D'un autre côté, selon Torquemada, ils ne la virent que le 14, après avoir quitté la Sagittaria le 12. Le 15 une autre fut en vue; mais ils ne purent approcher d'aucune d'elles. Toutes ces terres étaient petites et basses. Si la Sagittaria eût été la même qu'O-taïti, en suivant le cours de l'O.-N.-O., ils auraient vu, sous le vent, d'autres îles, Raïatéa, Tahaa, Bora-Bora, Maupitii, qu'on distingue à de grandes distances en mer.

torise à partager ce récit en quatre articles, dont le premier traitera de l'histoire de l'île, depuis sa découverte jusqu'à l'arrivée de Cook; le second, depuis les voyages de Cook, jusqu'à l'arrivée des missionnaires; le troisième, depuis l'arrivée des missionnaires jusqu'à l'établissement du christianisme dans l'île; et le quatrième, depuis ce dernier fait jusqu'à nos jours.

ARTICLE PREMIER.

Histoire d'O-taïti, depuis sa découverte jusqu'à l'arrivée de Cook.

C'est évidemment, selon moi, au navigateur Wallis qu'est due la découverte d'O-taïti et d'Eiméo ou Moréa, île située à vingt milles de la première; et ce n'est que depuis sa visite, en 1767, que nous avons connu ces lieux. Ces deux îles étaient alors réunies sous un chef, Amo ou Aamo, comme le nomment Wallis et Cook. Il en était arii rahi, principal chef ou roi, et elles jouissaient d'une paix générale qui, au sein de l'abondance et des fêtes, procurait à leurs habitans toutes les jouissances décrites au chapitre où j'ai parlé de leurs mœurs. La résidence de ce chef et de sa femme Béréa ou Obéréa, dont il est si souvent parlé dans les voyages des navigateurs qui visitèrent O-taïti, était à Papara, côté sud de l'île. Tous deux appartenaient à une famille dont les an-

cêtres étaient au nombre de leurs dieux ; tous deux, également respectés, tenaient une cour que l'affluence des courtisans, l'adulation, la flatterie, la pompe des titres, rapprochaient de celles des souverains de l'Orient. Depuis long-temps, le gouvernement de l'île semblait avoir été dans la même famille, puisque *Tavi éau*[illegible]*o*, leur trisaïeul, déjà arii rahi, régnait cent vingt à cent cinquante années avant eux, ayant acquis tant de renommée, qu'il était encore l'objet des chants dans toutes les fêtes, même postérieurement à la venue des Européens. Après lui, *Toua*, l'un de ses descendans et parent d'Amo, gouverna les deux îles et livra, à Papara, une bataille mémorable, désignée, dans les chants et dans les traditions, sous le nom de *Ourépopoï oha*. Il paraît donc certain qu'O-taïti avait été constituée en royaume au moins cent cinquante années avant sa découverte par les Anglais, et avait joui, depuis, sauf quelques troubles momentanés, d'une paix assez constante qui durait encore, quand Wallis y aborda, en 1767.

Amo et la reine étaient à Aaropa, non loin de Papara. Ils y firent construire un maraï, quand Wallis arriva à Matavaï, au nord de l'île. La première vue d'un bâtiment causa dans O-taïti, comme dans toutes les autres îles, un étonnement extrême; et, ne pouvant concevoir comment une telle masse aurait pu être construite par des hommes, ni comment elle pouvait se soutenir sur l'eau, les O-taïtiens la prirent pour une île flottante, en regardant les mâts comme

des arbres, les pompes comme des ruisseaux, et les habitans, dans leur tenue militaire et ornés de plumes, comme des êtres supérieurs ou des dieux.

Il arriva pourtant, là, ce qui est arrivé, partout, dans ces îles, à la première visite. Les insulaires ne connaissant pas la force des Européens, et les Européens ignorant les usages des insulaires, il y eut bientôt une querelle où les armes à feu, dont les étrangers furent obligés de se servir, n'ajoutèrent pas peu à l'étonnement des Indiens, qui, n'ayant pas d'autre point de comparaison, les prirent pour le tonnerre et les éclairs.

Amo et Béréa reçurent à Aaropa la nouvelle de cette singulière visite, et on leur en fit un rapport dont les détails étaient chargés, en raison de l'étonnement que le navire, l'équipage et le bruit des armes à feu avaient causé aux premiers témoins d'un spectacle pour eux aussi nouveau qu'extraordinaire. Il paraît pourtant qu'Amo ne voulait pas croire tout ce qu'on rapportait de la puissance des Anglais et de l'effet de leurs armes; car, ne pouvant deviner leurs intentions, et craignant qu'ils n'en voulussent à ses états, il se décida à partir, aussitôt, pour aller attaquer cette île prétendue et ses habitans suspects.

C'est de cette seconde attaque qu'il est question dans le voyage de Wallis. Un peuple nombreux déboucha de toutes parts, dans les bois; plusieurs centaines de pirogues s'approchèrent, de tous côtés, du navire; les unes remplies de combattans, les

autres chargées de pierres, pour les frondes, et d'autres armes. Amo et Béréa se tenaient sur une petite éminence, au fond de la baie, nommée par les Anglais, *one tree hill*, et d'où ils pouvaient voir l'engagement, se croyant à l'abri des dangers. Wallis, qui voyait leurs préparatifs et ne se trompait pas sur leurs intentions hostiles, voulut abréger la lutte pour diminuer le mal (1). Il ouvrit aussitôt son feu sur tous les points à la fois, et dispersa, en peu de minutes, les pirogues et les troupes qui étaient dans les bois, et qui se sauvèrent sur la hauteur où se trouvait leur chef. Alors Wallis, pour les convaincre de la supériorité de ses moyens, et pour en finir en une seule fois, fit tirer, sur ce point, quelques coups de canon. Les boulets tombèrent jusqu'aux pieds du roi et de la reine, et allèrent abattre les arbres à une grande distance. A cette vue, les insulaires furent si effrayés, qu'hommes et femmes se sauvèrent dans toutes les directions. Wallis, qui aurait peut-être pu se contenter de cette démonstration, car il y avait eu beaucoup de victimes, poussa la sévérité jusqu'à envoyer à terre des hommes chargés de détruire toutes les pirogues, dont le nombre, à ce qu'il paraît, s'élevait à plus de cinquante, et dont plusieurs avaient plus de soixante pieds. Comme à l'île de Pâques, peu après ce combat si inégal, le peuple,

(1) As to shorten the contest, would certainly lessen the mischief, I determined, etc.

des branches vertes à la main, vint apporter aux vainqueurs de toutes les productions de l'île, et les leur donna, sans vouloir rien accepter en retour. Ceux-là même qui avaient perdu des proches vinrent les pleurer auprès des meurtriers, sans paraître irrités, sans donner d'autre signe de mécontentement que leur tristesse même. Une femme, qui avait perdu son mari et plusieurs de ses enfans, fut la première à se présenter, avec les deux fils qui lui restaient, pour remettre, en sanglottant, aux Anglais, deux cochons; puis les quitta, profondément affligée, mais sans colère, puisqu'en partant elle leur tendit la main. Singulière et incompréhensible douceur, digne du Dieu de l'Evangile! Car celui qui pria pour ses bourreaux n'a pas fait plus qu'une mère qui comble de dons, en leur pardonnant, ceux qui l'ont privée de ses enfans et de leur père.

De cet instant s'ouvrirent des relations amicales, qui, depuis, n'ont presque jamais été interrompues, et qui ont fait d'O-taïti un séjour aussi agréable que sûr pour les navires parcourant ces mers.

Rassuré sur les intentions des Indiens, Wallis fit descendre à terre, afin d'y couper du bois, des gens qui s'y virent bien traités; qu'on reçut, partout, avec la plus franche hospitalité; et ce peuple singulier, mettant, dès lors, une confiance sans bornes en la loyauté des étrangers, non-seulement les accueillit favorablement, mais alla jusqu'à les visiter à bord du navire, qui ne tarda pas à se couvrir de

plusieurs centaines de personnes des deux sexes. Parmi les femmes, on en distinguait une au port majestueux, à l'air noble, belle encore, quoique âgée de quarante ans au moins, et que ses manières aisées, ainsi que le respect que lui témoignait tout le monde, firent bientôt reconnaître pour un chef. Quand Wallis, qui l'avait remarquée, s'avança vers elle, elle ne montra ni embarras, ni crainte; reçut, avec grâce, ce qu'il lui offrit, et se comporta, dès l'abord, avec cette dignité que peuvent seules donner une supériorité réelle et l'habitude du commandement. Voyant le capitaine souffrant, elle lui montra la terre, lui fit entendre qu'elle l'y recevrait avec plaisir, et se retira, laissant les Anglais aussi étonnés que satisfaits de sa conduite, qui, pendant toute sa visite, avait été, tout à la fois, circonspecte et franche. Elle avait su, avec un art peu commun, plaire et se montrer agréable aux étrangers, sans jamais s'avilir ni s'abaisser devant eux. Cette femme était Béréa.

Quand Wallis descendit à terre, il y fut reçu par la reine, et par sa nombreuse cour, de la manière la plus cordiale, surpris de l'état dans lequel il trouva ces insulaires. Etendue et bonne construction des demeures, distinction des rangs et des classes, ordre établi partout, respect pour la reine, cérémonies et formalités pompeuses, constamment observées, tout lui annonçait un peuple poli et plus qu'à demi civilisé, là où il croyait ne trouver que des sauvages

brutaux et grossiers. Le soin même qu'on prit de lui et d'un autre officier, également malade, annonçait une bonté et une bienveillance dont il fut touché.

Dès qu'ils furent à terre, la reine, s'apercevant de leur état, ordonna à des hommes de les porter à sa maison; puis elle prescrivit à plusieurs jeunes filles de leur frotter le corps, les bras et les jambes, opération dont, à ce qu'il paraît, ils se trouvèrent très-bien. Quand ils retournèrent à bord, le capitaine, désirant s'y rendre à pied, la reine se tint à son côté, le porta elle-même dans ses bras, au travers des ruisseaux, l'enlevant comme s'il eût été un enfant. L'île abondant en provisions fraîches, telles que cochons, poules, végétaux, les bâtimens furent bien approvisionnés, les malades rétablis; et, quoique les Anglais ne fussent restés que peu de temps, il avait régné, pendant leur séjour, entr'eux et les habitans, un tel accord et une telle harmonie, qu'ils ne quittèrent pas, sans de sincères regrets, ce peuple hospitalier, et que des larmes coulèrent, de part et d'autre, au moment des adieux.

Le voyage de Wallis est le premier qui ait donné quelqu'idée de l'état, des mœurs et du caractère des insulaires de l'océan Pacifique. Il est vrai qu'O-taiti était un lieu ravissant, et faisant, en quelque sorte, exception entre toutes les îles. Son sol plus fertile, les peuples moins barbares, frappèrent les étrangers d'étonnement. Les O-taitiens, ne pensant qu'au plai-

sir, vivaient aussi, malgré les rites qui séparaient continuellement l'homme et la femme, bien plus en société que partout ailleurs ; et, à voir leurs manières plus accortes, leur langage plus doux, plus parfait, on croirait qu'au temps même de la découverte, eux et les habitans des terres environnantes, sortant déjà de la barbarie, auraient, probablement, s'ils eussent été laissés à eux-mêmes, fini par atteindre, bientôt, un haut degré de civilisation.

Après Wallis, qui laissa à l'île son nom indien d'O-taïti, Bougainville fut le premier qui la visita. Bien reçu par les habitans et charmé de la beauté du lieu, ce navigateur en a fait, à son tour, une description qu'on prendrait moins pour la réalité que pour une fiction poétique, si tant d'autres ne l'avaient, depuis, confirmée. Là, Obéréa joue encore un premier rôle; et cette femme extraordinaire qui, même aux yeux des étrangers, montrait tant de dignité, tout en se soumettant, par bonté de cœur, à des complaisances assez incompatibles avec sa position, savait intéresser tout le monde, savait plaire à tous, et finissait toujours par étonner par une conduite, où le plus gracieux laissez-aller d'une femme aimable s'alliait avec l'imposante réserve d'une reine toujours prête à défendre et à faire respecter ses droits.

Les Français, comme les Anglais, partirent enchantés de ce peuple et de son paradis. Ils regrettèrent ces bons Indiens et emportèrent leurs regrets. Ce

n'avaient été que fêtes et réjouissances, pendant leur séjour. Frappé de leur goût pour les plaisirs, de leur passion pour la volupté, le navigateur français donna, avec esprit, à cette île, un nom qui, sans la décrire, peint, pourtant, exactement ses mœurs; et, s'il ne convenait pas de conserver toujours aux contrées nouvelles leur nom national, ou celui que leur a donné le premier qui les a découvertes, cet asyle charmant de toutes les séductions de la nature, cette île enchanteresse,

« Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence (1), »

O-taïti, en un mot, devrait, bien certainement, porter le nom de *Nouvelle Cythère*, que lui avait imposé Bougainville.

Après Wallis et Bougainville, vint Cook; et alors, seulement, on apprit tout ce qui pouvait intéresser sur les habitans et sur leur séjour. Les voyages de ce grand homme, tout à la fois les plus savans, les plus vrais, les plus agréables et les plus piquans de tous ceux qui avaient paru jusqu'alors, jetèrent, tout à coup, un jour si vif sur ces parages, que l'impression qu'ils firent alors ne s'est pas encore effacée, et qu'en lisant les détails de ces courses aussi hardies que savamment exécutées, on reste frappé d'admiration, sans comprendre que tout cela ait été fait par un seul homme qui, à une époque où à peine on con-

(1) Delille, *les Jardins*, ch. II.

naissait quelques mots de la langue des peuples qu'on devait visiter, a pu obtenir un fond de renseignemens si précis, recueillir des observations si fines, si justes, et conjecturer même avec tant d'exactitude, qu'il n'a presque rien laissé ignorer de ce qui pouvait se voir et s'observer; de telle sorte que ses ouvrages sont, encore aujourd'hui, ceux de tous qui donnent la plus juste idée et présentent les descriptions les plus fidèles comme les plus attachantes, soit de mœurs et d'usages qui n'existent plus, soit des positions géographiques et des objets qui n'ont point changé; aussi, quel que soit le mérite des observateurs qui l'ont suivi, on sent, en lisant ses voyages, qu'ils sont seuls marqués au sceau du génie.

Cook arriva à O-taïti en 1768. Son voyage avait pour but plutôt des observations scientifiques que des découvertes. Le bâtiment sur lequel il fit son premier voyage, était prêt à partir, quand on reçut, en Angleterre, la nouvelle de la découverte d'O-taïti, par Wallis; et, tant à cause de la description des lieux et de leurs habitans, qu'à cause de sa position géographique, cette île fut choisie pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. De là le nom de sa pointe la plus septentrionale, où Cook s'établit pour faire ses observations, et qui devint le point géographique le mieux établi de ces mers. La *Pointe Vénus*, à O-taïti, est, en effet, encore aujourd'hui, un lieu de reconnaissance, où les navigateurs rectifient leurs calculs et leurs instrumens.

Les voyages de Cook sont trop répandus et trop généralement connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans aucun détail particulier sur son séjour à O-taïti ; mais, comme ce n'est que depuis cette époque qu'on peut suivre, avec quelque certitude, l'histoire de cette île et de celles qui l'environnent, les détails si exacts et si intéressans que nous donne, à cet égard, ce célèbre navigateur, dans le récit de ses trois visites consécutives aux îles de la Société, me serviront de point de comparaison entre leur état à cette époque et leur état actuel, en me mettant à portée de constater fidèlement les progrès ou la décadence de chacune d'elles.

A la première visite de Cook, l'état politique de l'île d'O-taïti paraît avoir été le même que lors des visites antérieures de Wallis et de Bougainville. Amo et Béréa régnaient encore ; seulement leur défaite à Matavaï, et le triomphe si complet des étrangers leur avait déjà fait perdre beaucoup du respect et de la considération dont ils jouissaient avant ; leur pouvoir même était à la veille d'en souffrir, Vaïatoua, chef de la partie dite Taïarabou, s'étant déjà mis, en quelque sorte, en révolte ouverte. D'un autre côté, Amo lui-même, ayant un enfant mâle, se trouvait presque déchu du pouvoir ; car, d'après la coutume du pays, l'enfant prenait, dès sa naissance, le titre et la qualité de son père, tandis que ce dernier n'était plus que régent ; mais si Amo, en devenant père, avait perdu de son autorité, aux yeux de son peu-

ple et des gens de la maison, Béréa, au contraire, avait gagné à cet événement; et cette reine, déjà si brillante lors des visites de Wallis et de Bougainville, était, maintenant, la véritable souveraine de l'île. Honorée, respectée partout, elle gouvernait en souveraine absolue. Son peuple, heureux sous ce gouvernement, despotique sans tyrannie, pensait plus à en jouir qu'à l'inquiéter; et, dans ce temps, O-taïti était, de tous les lieux du monde, celui où il y avait le plus de fêtes, de réjouissances publiques, et où, en somme, l'homme était le plus positivement heureux.

Mais si tel était encore l'état politique d'O-taïti que le peuple, soumis à un gouvernement vraiment paternel, y jouît en paix, et, au sein de l'abondance, de tous les plaisirs qu'on se procure si facilement dans cette île enchanteresse, sous le climat le plus salubre du monde, un mal affreux, en troublait, déjà, les jouissances et menaçait son bonheur. Cook, dès son premier voyage, avait reconnu, dans O-taïti, le germe de la maladie vénérienne qui, depuis, a fait tant de ravages en ces îles; car, pour récompenser ce peuple si doux de son hospitalité et du tendre intérêt qu'il nous témoignait, surtout pendant les premières visites, nous lui avions communiqué ce mal qui, là, devait, plus qu'ailleurs, se propager et exercer sa plus funeste influence. Il y devint, effectivement, en peu d'années, si général, qu'il détruisit tous les plaisirs et entraîna la décadence presque to-

tale de cette race jadis si belle; et, lors de la découverte, au moins pour la régularité et la majesté des formes, la première de notre espèce (1). En effet, d'après les premiers navigateurs, les Indiens d'Otaïti étaient beaux, bien faits, et, quant à la taille, de beaucoup supérieurs aux peuples européens les plus favorisés à cet égard. En résumé, les récits de Cook, aussi bien que ceux de Wallis et de Bougainville, confirment le fait du bonheur de ce peuple; et, comme j'ai décrit ailleurs ces usages, je ne répéterai pas ici ce que ces navigateurs en ont dit; mais il est certain que, doué du caractère le plus gai, le plus heureux, ce peuple avait eu le bon esprit de se donner des institutions calquées sur ses besoins, et qui

(1) Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la dispute des Anglais et des Français sur la question de savoir lesquels d'entr'eux y ont introduit cette maladie, comme si l'on pouvait douter, le moins du monde, que les uns et les autres n'y aient également contribué. Il paraît certain, d'ailleurs, que, quoi qu'en disent les Anglais, ce mal se manifesta aussitôt après la première visite des blancs, c'est-à-dire après le passage de Wallis. Les Indiens, qui ne savaient que penser d'une si singulière et si cruelle maladie, la nommèrent *toua*, pourriture, et abandonnaient, d'abord, tous ceux qui en étaient atteints. Par cette mesure, ils en prévenaient, au moins, la propagation, et auraient détruit le mal, si nous n'y étions revenus; puisque, pendant long-temps, il n'y eut que peu de personnes atteintes, et presque toutes femmes; mais, quand on sut le pallier par des remèdes insuffisans pour le guérir, il devint général, et causa ces affreux ravages, qui menacèrent d'une ruine universelle le peuple de toutes ces îles.

ajoutaient à sa félicité; car, sa religion même, au lieu d'être rigide et austère, n'ordonnait que fêtes et festins, et permettait de joindre tous les plaisirs privés aux nombreuses jouissances publiques, dont elle était la source; aussi cette abondance de nourriture, cette santé florissante, dont nous n'avons point d'idée, jointes à un enjouement, à une facilité de caractère, que ne troublait jamais aucune inquiétude; dispositions, d'ailleurs, des plus propres à procurer de vrais plaisirs; tous ces avantages réunis assuraient à ce peuple un bien-être qui réalisait presque dans son sein le tableau que l'imagination se trace, de la béatitude céleste, ou, du moins, du bonheur de l'âge d'or (1). Dans cet état de prospérité, ils multiplièrent malgré, les mesures cruelles qu'ils avaient établies pour empêcher l'accroissement de la population; et, à la visite de Cook, O-taïti n'avait pas moins de deux cents à deux cent vingt mille habitans (2). Cook le premier, après avoir vu O-taïti, visita aussi les autres îles du même groupe, qui, peu éloignées les unes des autres,

(1) « The happy shores without a law.
» . . . .
» Where all partake the earth, without dispute,
» And bread itself is gather'd as a fruit;
» Where none contest the fields, the woods, the streams;
» The goldless age, where gold disturbs no dreams. »

(2) Il y vit trois cent soixante-dix pirogues de guerre, une armée de plus de huit mille combattans; et en conclut, comme tout le monde le fera sans doute avec lui, que le chiffre total de la population devait passer trois cent mille.

étaient, quoique quelquefois en guerre, alors en bonne harmonie. Les habitans de toutes ces îles se faisaient de fréquentes visites, venaient même des plus éloignées, telles que Bora-Bora et Maupiti, jusqu'à O-taïti, comme ceux d'O-taïti allaient aussi, de temps en temps, jusqu'à la dernière. Dans tous ces lieux, où la nouvelle de l'apparition des blancs s'était, depuis long-temps, répandue, le navigateur anglais fut parfaitement reçu; mais il les trouva moins considérables et moins fertiles qu'O-taïti, quoiqu'ils le fussent encore assez pour fournir abondamment aux besoins de leurs habitans, également heureux, avec le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes institutions. Les scènes brillantes de festins et de danses d'O-taïti se reproduisaient partout; et, partout, on ne songeait qu'à se divertir.

Il est assez singulier que le siége de la religion fût à Raïatéa et à Bora-Bora, quoique ces îles soient les moins considérables de toutes: elles étaient le foyer des traditions; c'était là que le premier Maraï ou temple avait été bâti; là s'étaient vus, de tout temps, les hommes les plus instruits en théologie, ceux qui possédaient le plus de lumières sur tout ce qui avait rapport à l'histoire profane ou sacrée du pays; ceux, enfin, qui expliquaient le mieux les anciennes traditions. Sous ce rapport, ces îles avaient de l'influence; et quoique se reconnaissant, le plus souvent, soumises à O-taïti, elles y exerçaient toujours une sorte de pouvoir théocratique, puisque le grand-prêtre d'O-

taïti était, la plupart du temps, pris dans l'une d'elles. C'était aussi à Raïatéa que, d'après leurs traditions, s'était formée la célèbre société des aréoïs; c'était à Raïatéa qu'en résidait habituellement le chef ou grand-maître, sous le nom de *Tara manini*; et les visites continuelles que se faisaient ces sociétaires privilégiés contribuaient, plus que toute autre chose, à entretenir la bonne intelligence entre les habitans du même lieu, et même entre ceux des diverses îles. Leur fraternité, leurs courses, leur goût pour les plaisirs, leurs fêtes si belles, si brillantes, auxquelles on accourait de tous côtés, afin d'y prendre part, soit comme acteur, soit comme spectateur, prévenaient les longues dissensions; car là, où plusieurs membres d'une communauté se voyaient et se réjouissaient si souvent ensemble, les gouvernemens ne pouvaient pas rester long-temps en mésintelligence. Des guerres cruelles semblent pourtant avoir existé, surtout entre ces deux rivales, Raïatéa et Bora-Bora; et même, vers le temps de la visite de Cook, les habitans de la dernière étaient redoutés de tous ceux des autres îles. Peu de temps avant, un guerrier, Pouni, chef de Bora-Bora, le plus célèbre entre ceux dont l'histoire locale fait mention, avait conquis les deux terres voisines de Raïatéa et de Taaha, qui lui étaient encore soumises, à l'arrivée des Anglais.

Il est donc certain que toutes ces îles étaient dans un état très-florissant lors de nos premières visites,

et même à l'époque de celles de Cook ; car nos maladies n'y ayant encore fait que peu de ravages, elles jouissaient encore de toute la volupté de leurs antiques plaisirs ; mais on peut dire que cette époque fut la dernière ; et qu'ensuite elles déchurent rapidement. En effet, nos maladies, nos usages, nos vices, changèrent bientôt si fort l'état de ces hommes fortunés, qu'accablés de souffrances inouïes, en proie aux dissensions et à l'ivrognerie, moissonnés par centaines, ils se virent dégradés au point de n'être plus reconnaissables ; de sorte qu'il eût été presque à désirer qu'ils eussent péri en totalité, comme ils en furent un moment menacés..... Mais les événemens qui ont amené des changemens si extraordinaires méritent d'être traités à part.

ARTICLE II.

Histoire d'O-taïti, depuis les voyages de Cook jusqu'à l'arrivée des missionnaires.

Quand, dans son dernier voyage, Cook exprimait le vœu que les Européens ou les autres nations civilisées continuassent à visiter les îles de la Société, pour fournir aux insulaires les objets dont ils avaient appris l'usage, et sentiraient désormais la privation, quoiqu'animé de bonnes intentions, il formait, je crois, pour ces peuples, un vœu indiscret, dont l'accomplissement ne pouvait qu'être contraire à leur bonheur.

Il eût cent fois mieux valu, pour eux, que ces visites se fussent bornées à celles qui avaient été faites jusqu'alors; car, bien que, déjà, nombre de maux et de vices inconnus d'abord à ces insulaires leur eussent été communiqués, peut-être la contagion que nous leur avions apportée, et qui a fait, chez eux, tant de ravages, se serait-elle éteinte, comme on l'a remarqué dans quelques autres (1); et, quoi qu'on en dise, ils auraient bientôt oublié nos prétendues commodités de la vie, pour retourner à leur état primitif.

Quelle situation, à bien réfléchir, pour un peuple qui, dans sa vie voluptueuse, n'avait à penser qu'aux plaisirs, et se livrait, sans pudeur, mais avec innocence, à tous ceux des sens; quelle situation !.... Se trouver tout à coup arrêté, dans le cours de ses jouissances, par la maladie la plus hideuse, la plus mortelle, qu'il eût connue jusqu'alors; et, pour lui, d'autant plus affreuse, qu'elle prenait sa source dans ces actes même, qui semblaient faire toutes ses délices ! Cependant, comme je l'ai dit, les premiers cas de cette nouvelle maladie n'avaient été funestes qu'à

(1) Dans le commencement, n'ayant aucun remède pour guérir ou pour diminuer le mal, ceux qui s'en voyaient atteints étaient facilement connus, ne devaient eux-mêmes guère être disposés à le propager; et, comme on ne faisait rien pour eux, le chagrin et la douleur les emportaient promptement; aussi le mal aurait-il bientôt disparu dans toutes les îles, si nous n'y avions pas répété nos visites.

quelques individus, et se bornaient presque à quelques femmes, directement liées avec les Européens; puis, la violence du mal ne permettant pas de le cacher, les malheureux qui s'en voyaient empoisonués restaient sans secours et ne pouvaient manquer d'en être les victimes; mais, du moins, il ne se propageait pas. Quand, au contraire, Cook, par humanité, s'efforça de guérir ceux qui s'en trouvaient atteints; et quand les Indiens, reconnaissant que la cure en était possible, et commençant, à leur tour, à chercher quelques remèdes dans leurs plantes, crurent en avoir trouvé un dans la racine de leur ava (*piper inebrians*); spécifique impuissant ou mal administré, qui ne faisait guère que soulager la douleur ou la pallier, sans détruire le poison; alors, dis-je, et seulement alors, la maladie devint vraiment fatale, se répandit avec une étonnante rapidité, et fut, aux îles de la Société, l'une des principales causes de cette dépopulation extraordinaire, qui suivit là, comme ailleurs, presqu'immédiatement nos visites.

Mais, sans parler des autres calamités dont il sera question plus tard, le mal vénérien n'est pas le seul que nous leur ayions porté. On eût dit que notre haleine seule infectait l'air pur de ces îles; car, à peine avions-nous passé dans l'une, que le peuple s'y trouvait, soudain, frappé de fièvres, de dissenteries, et d'autres maux jusqu'alors inconnus, qui le moissonnaient avec une effrayante rapidité.

O-taïti et les autres îles de la Société furent les

premières qui éprouvèrent ce singulier effet du choc ou du contraste des deux races. A peine Cook eut-il quitté O-taïti qu'une maladie nouvelle qui, d'après sa description, ne peut être que la dissenterie, y exerça des ravages affreux et fit le tour de l'Archipel. Suivant le rapport des Indiens, le nombre des victimes dut être extraordinaire, s'il est vrai, comme ils le prétendent, qu'il y eut des familles dont pas un membre n'échappa.

Indépendamment de cet état morbide, qui devait, naturellement, influer sur les plaisirs et sur le bonheur de ces peuples, ils éprouvèrent encore, dans leur état politique, des changemens provenant de la même cause, c'est-à-dire de nos visites; et qui, ainsi qu'on peut le supposer, n'arrivèrent pas sans de fortes commotions et des guerres cruelles. Enrichis par notre commerce, les chefs favoris des Européens se faisaient des amis parmi les subalternes et le peuple, excitaient la jalousie de leurs rivaux; et, se sentant appuyés par nos armes, dont la protection les rendait insolens, leurs prétentions allumaient, presque partout, des rivalités fatales, introduisaient, sur la scène, de nouveaux acteurs, changeaient les dynasties et renversaient tout l'ordre social; aussi, par le mépris des choses sacrées, auquel nous les excitions, et dont nous leur donnions l'exemple, les chefs perdirent leur considération; et, pour comble de maux, l'irréligion et l'anarchie furent, presque partout, conjointement avec les maux physiques, l'ivrognerie et la débauche, les suites iné-

vitables de notre séjour parmi ces peuples nouveaux.

Je ne m'arrêterai pas à un détail de noms et ne ferai même connaître que les événemens propres à peindre l'état de ce peuple à cette époque, et les changemens que nous avons opérés chez lui. Il suffira donc de dire que, bientôt après le départ de Wallis et de Bougainville, Amo, jusqu'alors roi de toute l'île, vit décroître son influence, tandis que les chefs voisins du port, où les bâtimens étrangers avaient mouillé, avaient considérablement gagné en importance et en richesse; car, non-seulement ils étaient le plus à portée de recevoir des cadeaux, des capitaines et des officiers, dont ils avaient, aussi, la gloire d'être les amis, portant leurs noms et pouvant compter sur leur appui; mais encore les mille bagatelles des matelots, alors pour eux objets de si grande valeur, leur venaient aussi par leurs sujets, tandis que les présens que recevaient Amo ou plutôt Obéréa (car le premier ne se montrait presque jamais), se bornaient à ceux qu'on leur faisait personnellement. Leur peuple était trop loin pour qu'ils pussent s'enrichir par lui; ils tombaient, par-là même, au-dessous des individus dont, jusqu'alors, ils avaient été les supérieurs; et, enfin, une guerre désastreuse, excitée par un chef (Toutaha), mais entreprise par Vaïatoua, leur enleva le gouvernement de Taïarabou (partie orientale de l'île), et affaiblit beaucoup leur pouvoir sur toutes les autres portions. Voici ce qu'on rapporte à cet égard.

Bougainville s'était particulièrement attaché à la

famille qui résidait près du mouillage des bàtimens; il l'avait, en conséquence, élevée à la suprématie, préparant, de la sorte, la ruine de celle qui avait régné si long-temps; aussi, à peine ce navigateur fut-il parti, qu'Amo, redoutant l'opposition des autres chefs, voulut faire reconnaître son fils comme arii rahi ou roi, et envoya, à cet effet, le pavillon des chefs autour de l'île, pour avoir la soumission des autres arii, et de la haute aristocratie; mais le chef de Taïarabou, Vaïatoua, excité par Toutaha, l'ami et le protégé de Bougainville, non content de refuser de reconnaître le fils d'Amo, osa encore déchirer le pavillon, insulte qui ne pouvait manquer d'amener une guerre où Vaïatoua poussa l'audace jusqu'à venir attaquer Amo près de Papara même, quoique ce dernier eût pour lui le peuple d'Éïméo, venu à son secours. La bataille fut terrible, dura plusieurs heures, et l'on dit qu'il y eut tant de morts, que Vaïatoua fit construire à Taïarabou un Maraï tout composé de leurs têtes, temple le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais élevé à une divinité et connu sous le nom de *Tia houpo*.

L'événement de cette bataille changea l'état politique de l'île. Amo n'étant plus arii rahi, presque tous les chefs se divisèrent, chacun d'eux se considérant comme indépendant et libre dans son district. Toutaha était le seul qui portât ses vues sur l'avenir. Les autres auraient toujours reconnu le fils d'Amo et d'Obéréa comme héritier présomptif; mais Toutaha

songeait à le supplanter; il destina la couronne au mineur Otou, qui était de sa famille ; et, entreprenant, afin d'y réussir, une guerre fatale à celui-là même qui avait le plus contribué à son élévation, il eut l'adresse d'y faire entrer, en secret, Amo, comme chef. Après des préparatifs immenses, ils s'embarquèrent sur une flotte de plusieurs centaines de voiles, pour aller attaquer Vaïatoua, le plus redoutable de leurs rivaux ; mais ce vieux chef, l'un des plus célèbres orateurs dont parle l'histoire de ces îles, sut si bien animer son peuple par ses discours, que, malgré l'infériorité du nombre, il battit les chefs de la ligue, dont le principal, Toutaha, fut tué, avec plusieurs membres de sa famille. Le jeune chef Otou parvint, cependant, à se sauver. Vaïatoua, après avoir ravagé une partie de l'île, surtout le district d'Amo, qui se trouvait le plus près, céda aux sollicitations des amis des vaincus, et leur accorda la paix. Ce chef, qui, après ce triomphe, aurait pu régner sur l'île entière, était très-âgé, désirait la tranquillité, et laissait jouir de tout leur pouvoir les familles qu'il avait vaincues, excepté celle d'Amo, qui avait tant souffert qu'elle n'était plus au premier rang de la haute aristocratie. Le vieux chef de Taïarabou étant mort quelque temps après, Otou reprit toute son influence, et resta seul rival du fils d'Amo, trop jeune encore pour agir par lui-même, qnoique toujours considéré, par la plupart des chefs et des habitans, comme l'héritier présomptif de la couronne.

En 1772, l'île d'O-taïti fut visitée par Bonechea, qui mouilla à Taiarabou; et, à son départ, emmena avec lui des Indiens de l'île. Il y retourna en 1773 et en 1774, y amenant des missionnaires qui furent parfaitement reçus par le jeune chef et par le peuple. On leur donna des terres, et on les laissa construire des habitations, sans les contrarier en rien. Ses navires, après un court séjour, poursuivirent leur voyage aux îles sous le vent; mais, là, leur commandant, devenu malade, revint encore à O-taïti, où il mourut, ainsi qu'un des missionnaires, et tous deux furent enterrés, avec cérémonie, à Taïarabou, au milieu d'un peuple nombreux, qui se comporta décemment et respecta les coutumes des étrangers, au point de garder le plus profond silence, pendant toute la durée des obsèques; mais, quand les bâtimens furent partis, on viola les tombeaux pour avoir les clous des cercueils et pour s'emparer des étoffes avec lesquelles on avait enterré les morts. Le plus singulier de cet événement, c'est que les Indiens prétendent que, depuis cette exhumation, il y a, dans l'île, des puces, qui, à ce qu'ils disent, sortirent, par millions, des tombeaux profanés.

Ces différens faits avaient surtout contribué à diminuer le pouvoir de la famille de Papara, qui, à l'époque du second voyage de Cook (1773), avait, effectivement, perdu toute son influence, tandis qu'Otou, sans être encore reconnu arii rahi, était, en quelque sorte, le véritable souverain. Ce chef, qui

déploya, depuis, tant d'habileté politique, avait, alors, de vingt-cinq à trente ans; et, d'après ce qu'en disent ceux qui l'ont vu, une belle figure, un port majestueux. Il se présenta, brillant, aux Anglais; et les Indiens, les chefs de Papara et de Taïarabou seuls exceptés, lui rendirent des hommages et lui montrèrent un respect auquel les souverains d'autres pays n'oseraient prétendre. Tous, devant lui, se découvraient le corps jusqu'à la ceinture, genre de déférence qu'ils n'avaient que pour leurs divinités.

Je ne raconterai pas tout ce qui se passa dans ces îles, pendant les trois visites consécutives de Cook; il l'a trop bien raconté lui-même; mais il est certain qu'à quelques troubles près, et sauf les premiers effets d'une fatale maladie, ce peuple jouissait encore d'un bonheur inconnu en d'autres contrées. Les fêtes, l'abondance régnaient partout où se présentait le navigateur anglais; et, dans quelque saison qu'il ait visité l'île, il y trouva, toujours, cet accueil hospitalier, qui en a fait aimer les habitans de tous ceux qui ont lu ses voyages, avec des provisions tant végétales qu'animales, plus que suffisantes pour rétablir ses équipages et les mettre à portée de continuer ses courses.

Après la dernière visite de Cook, il se passa plusieurs années sans que l'île fût visitée par des navires; et ce ne fut qu'en 1788 qu'y toucha le bâtiment anglais *lady Penrhyn*. Au seul nom de Cook, ces pauvres insulaires comblèrent les étrangers de caresses et de

présens. Otou, qui avait changé de nom, pour une cause insignifiante, ainsi que tous faisaient plusieurs fois, dans le cours de leur vie (usage qui mérite d'être cité), s'appelait, alors, *Pomaré*, pour la raison que voici. Ce chef, pendant un voyage, s'était fortement enrhumé. Une nuit, qu'il avait toussé d'une manière extraordinaire, un de ses serviteurs dit, d'un ton de pitié : *po—maré* (nuit de tousser), des mots *po*, nuit, et *maré*, tousser. Le ton dont ce mot fut dit et le son même du mot plurent au chef; il l'adopta pour son nom; et, ayant appris, depuis, que le roi d'Angleterre ne change pas de nom, il se proposa de l'imiter; ce qui fait que lui et ses descendans ont, depuis, constamment, porté le même.

Il paraît qu'à cette époque ses affaires n'étaient pas dans un état bien satisfaisant. Aucun bâtiment n'étant venu, il avait perdu l'influence que lui procuraient ses richesses et la protection des étrangers. Ses rivaux avaient relevé la tête; et, déjà, les chefs de Papara, qui gouvernaient toujours au nom du fils d'Amo, lequel, à cette époque, pouvait avoir près de vingt ans, osaient, de nouveau, présenter leur pupille comme l'héritier présomptif du trône d'O-taïti; mais le plus redoutable d'entr'eux était Vaïatoua, chef de Taïarabou, qui, entièrement indépendant, menaçait toujours les autres parties d'O-taïti; et, quoique les Anglais, dans les relations de leurs voyages, ne cessassent de donner à Pomaré le titre de roi, il n'était guère, en ce temps, qu'un chef de district, moins

puissant que le régent de Papara et le chef de Taiarabou. Ce bâtiment ne rétablit pas les affaires de ce chef. Son voyage ne ressemblait en rien à celui de Cook; il n'en avait pas l'imposante splendeur, le pompeux appareil; et, comme les chefs y furent également bien traités, après son départ, Pomaré se trouva presque dans le même état qu'à son arrivée, entouré de rivaux au moins aussi puissans que lui, et en guerre presque continuelle avec eux.

Il serait difficile de dire, au juste, quel était, alors, la position du peuple; mais nul doute que la population n'eût diminué et que la maladie que les premiers visiteurs y avaient introduite n'eût fait de grands ravages et ne fût devenue fort commune. Cependant, à l'arrivée de la *Bounty*, capitaine Bligh, qui eut lieu le 26 septembre 1788, il paraît que ce peuple, quoiqu [illegible]n moins nombreux, jouissait encore d'une félicité dont ce navigateur fait une ravissante peinture, au point que beaucoup de personnes ont cru, avec lui, que le luxe, les plaisirs et l'attrait de cette vie insouciante et voluptueuse, ayant séduit l'équipage, le portèrent à oublier son devoir jusqu'à se révolter et à s'emparer du bâtiment. Il n'en était pas ainsi; mais, quand on songe à ce que devait éprouver le dur marin, à la vue de jouissances matérielles en apparence si parfaites, jointes à un accord, à une harmonie qu'avant ni depuis on n'a trouvé nulle part ailleurs, on peut croire que, les comparant à sa vie de privations, de fatigues et de

dangers, il a, plus d'une fois, désiré pouvoir rester en ce lieu enchanteur; aussi plusieurs essayèrent-ils de déserter, et Bligh lui-même, l'impassible Bligh, après avoir dépeint jusqu'aux mille ébats des enfans qui s'exerçaient à la nage, tantôt dans la mer, tantôt dans les rivières, ou sur la terre à la course, à la lutte, à la musique, au chant, ajoute encore, et à peu près dans les mêmes termes: « Dans cet asyle fortuné, sou» vent tout le rivage était couvert de gens se livrant, » avec l'abandon du cœur, à leurs différens jeux, tou» jours prolongés jusqu'à la nuit; et, alors, chacun » revenait fatigué et satisfait à sa demeure, ne prenant » de repos que pour recommencer la même vie le » lendemain. » Pour donner une idée plus favorable de ces insulaires, il remarque qu'en ces occasions il n'était pas rare de voir trois à quatre cents personnes ensemble, toutes toujours de bone hu meur, affectionnées et pleines d'égards les unes pour les autres, sans que jamais la moindre dispute vînt troubler la paix. Les Anglais donc, de nouveau reçus avec affabilité, y obtinrent tout ce dont ils avaient besoin. Pendant plus de cinq mois qu'ils furent entretenus, nourris, fêtés par ce peuple hospitalier, ils n'eurent pas une seule plainte à en faire; et, dans tout cet intervalle, les Indiens, sans se fatiguer d'une si longue visite, s'étaient presque disputé la faveur d'entretenir les étrangers, et témoignèrent tant de regrets, au moment de leur départ, qu'on aurait dit que des proches parens, des enfans, des frères,

allaient les quitter; aussi, d'après ce que j'ai su par un témoin oculaire (Adams), plus d'un Anglais, touché de ces marques non équivoques d'affection, et peut-être attaché lui-même, et payant de retour ces sentimens généreux, mêla ses larmes à celles de ce bon peuple, le regrettant autant que sa demeure; aussi Bligh attribue-t-il, à ces diverses séductions, la perte d'une expédition qui semblait devoir se terminer de la manière la plus heureuse.

Mais si le séjour à O-taïti avait influé sur le moral de l'équipage de la *Bounty*, la visite des Anglais, et surtout leur retour, n'avait pas moins agi sur l'état politique de l'île. Otou, qui, d'après Bligh, s'appelait, alors, Tinah, étant le plus près du rivage, reprit toute son importance; et, enrichi par les étrangers, songea, de nouveau, à s'emparer du gouvernement général. Plus politique que guerrier, il noua des intrigues auprès de tous les chefs de la Péninsule, pour les liguer et les porter à agir ensemble contre le chef de Taïarabou, toujours son plus redoutable rival. Parmi les chefs dont il recherchait avec le plus d'empressement l'alliance, se trouvait Arii Faataïa, gouverneur de Papara, au nom du fils d'Amo, Oripaïa, qui touchait à sa majorité. Cette circonstance pouvait lui inspirer des inquiétudes; aussi, quoique la *Bounty* fût déjà revenue, pour la seconde fois, à O-taïti; quoique seize hommes de son équipage, qui y étaient restés avec des armes et des munitions, eussent, presque tous, pris son parti, Otou n'osa rien entre-

prendre contre Taïarabou, avant de s'être assuré l'appui du vieux chef de Papara ; et il mit, dans ce but, en usage, un moyen que je rapporterai, parce qu'il jette quelque lumière sur les coutumes et sur les mœurs locales.

Amo ou Oamo, comme l'écrit Cook, avait, comme on l'a vu, perdu le gouvernement de l'île, et son autorité n'était plus reconnue que du côté S.-E. au côté S.-O. de la partie proprement dite O-taïti. Les chefs des autres parties s'étaient rendus indépendans, et Otou était devenu son rival ou même son supérieur en pouvoir. A la mort d'Amo, arrivée peu de temps avant l'apparition de la *Bounty*, son fils, nommé alors Oripaïa, se trouvant encore trop jeune pour commander, l'on nomma régent Arii Faataïa, frère d'Amo, celui-là même dont je viens de parler. C'était un homme faible, qui se laissait influencer par Otou et qui contribua à son élévation, en restant dans l'inaction pendant que ce dernier attaquait Taïarabou et les autres districts. Quand donc, soutenu par les révoltés du bâtiment de guerre anglais, Otou, Pomaré ou Tinah, songeait à la conquête de toute l'île, il chercha à se concilier, d'abord, Arii Faataïa, qui disposait d'une force armée considérable, et qui s'était joint à Vaïatoua ou *Té arii navao roa*, gouverneur-général de Taïarabou, contre qui Pomaré voulait d'abord agir ; de sorte que ces deux chefs pouvaient lui tenir tête, malgré le secours des Européens.

Pour neutraliser cette ligue, qu'il redoutait, il en-

voya à Arii Faataïa des présens considérables, parmi lesquels il n'avait pas oublié de glisser quelques objets de manufacture européenne, et lui fit dire, par son *véa* (envoyé), qu'il le regardait comme un père, qu'il entendait être son allié, son ami; et qu'il voulait lui rendre une visite, tant pour lui demander ses conseils que pour former avec lui une liaison aussi durable qu'intime. Flatté de cette condescendance dans un rival si redoutable, le vieillard s'oublia; et, sacrifiant les intérêts de son pupille, envoya, tout aussitôt, dire à Pomaré qu'il l'attendait, qu'il lui céderait sa place au Maraï, qu'il lui préparerait ses alimens, etc.; toutes expressions qui, chez ces peuples, impliquent, plus que tacitement, soumission et servage. Pomaré, toujours attentif à ses intérêts, ne perdit pas une si favorable occasion. Il partit, peu de jours après, pour Papara, avec une suite nombreuse et toute la pompe que les chefs déployaient en de telles occurrences. A son arrivée, le chef de Papara fit effectivement acte de soumission; et son frère, le grand-prêtre, père de Tati, chef actuel du même district, lui fit solennellement don de la partie de l'île qu'il gouvernait au nom du jeune prince.

Le jour de l'arrivée de Pomaré n'avait pas été fixé, et l'on ne l'attendait pas de long-temps, quand, un matin, on vit s'avancer une nombreuse flotte. Craignant, d'abord, quelque surprise, on courut aux armes; mais on s'aperçut, bientôt, que ceux qui montaient les

pirogues étaient désarmés, et que, dans une de ces embarcations, qui précédait les autres, se trouvait le chef Pomaré. Cependant, instruit de la transaction projetée, qu'il n'approuvait pas, et sachant aussi quelles cérémonies devaient se pratiquer dans cette visite, le peuple se retira vers les montagnes, emmenant les femmes, les enfans; et, en peu de minutes, il ne resta, sur le rivage, que deux malades qui ne pouvaient remuer. Cette retraite jeta les chefs dans un embarras extrême; car il leur fallait absolument des victimes, et trois, pour le moins. Faute de mieux, ils immolèrent les deux malades, qu'on porta près du Maraï. Les survivans étaient tous des chefs ou prêtres, et ils né savaient où trouver la troisième victime, lorsque tous les yeux se portèrent sur un vieillard, ami intime du chef. Cette qualité même et son âge le désignaient aux sacrificateurs; aussi, sans se parler, ce fut à qui lui porterait le premier coup; et, malgré ses cris, malgré ses prières, assommé devant le Maraï même, il fut uni aux deux autres victimes. Quand Pomaré toucha le rivage, on en rapprocha les trois cadavres; on roula dessus sa pirogue, lui dedans, ayant le plus grand soin de ne pas lui laisser toucher la terre; puis elle fut, de là, portée, par les chefs de Papara et par les gens de la suite de Pomaré, dans le Maraï, où les attendaient Arii Faataïa et les desservans du temple.

Quand le cortége fut parvenu dans l'enceinte, Arii Faataïa, assis sur l'autel, se leva, invita Pomaré à prendre sa place et se mit à ses pieds. Le grand prê-

tre, alors, commença la cérémonie, offrit les victimes aux dieux, arracha à l'une d'elles un œil, qu'il offrit à Pomaré, mais le retira ensuite, comme c'était l'usage; et, après de longues prières, s'adressa au nouveau souverain, lui offrant, au nom d'Arii Faataïa, les terres du district de Papara. Les descendans d'Amo et de Béréa avaient presque toujours été les chefs de l'île; et, depuis plusieurs générations, leurs aïeux occupaient le trône ou prenaient rang parmi les chefs les plus puissans. Pomaré, dont, au contraire, la famille n'avait jamais été l'une des plus considérées ni des plus influentes, devint, par la soumission d'Arii Faataïa, maître de la péninsule, dite O-taïnée, et se prépara, tout aussitôt à marcher sur Taïarabou, l'autre péninsule de l'île d'O-taïti, dont le chef, Vaïatoua ou Té arii navao roa, non content de ne pas se soumettre, avait, lui-même, des prétentions au gouvernement général. En conséquence de cette opposition, Pomaré crut devoir s'assurer la conquête de Taïarabou; mais il porta encore ses vues sur Éïméo. Les Anglais, qui avaient tiré de la *Bounty* beaucoup plus d'armes et de munitions qu'il ne leur en fallait, en avaient cédé au chef et à ses sujets, dont plusieurs avaient appris l'usage du fusil. Profitant de cet avantage, ils attaquèrent l'île, en défirent le chef, et s'empressèrent d'y rétablir Motou Aro, ancien allié de Pomaré, et exilé, depuis long-temps, du lieu où sa famille avait régné de temps immémorial.

Il survint, bientôt, une autre affaire, où des chefs d'O-taïti menacèrent d'attaquer Pomaré dans son dis-

trict même. Les Anglais, se croyant personnellement menacés, en même temps que leur allié, prirent part à la guerre, et l'ennemi fut complétement défait, avec une perte considérable. Encouragé par ce succès, Pomaré revint encore à ses premiers desseins contre Taïarabou. Il partit avec une nombreuse flotte, ayant en tête une goëlette armée que les Anglais avaient construite. L'attaque eut lieu par terre et par mer. Les chefs ligués, vaincus sur tous les points, demandèrent la paix ; toute la péninsule envahie reconnut l'autorité de Pomaré, et son fils Otou, âgé d'environ huit ans, fut solennellement reconnu Arii rahi ou roi de toute l'île.

Pomaré, flatté du succès de ses entreprises, en projetait d'autres, et songeait, à ce qu'il paraît, à la conquête de tout l'Archipel, quand un événement inattendu vint renverser toutes ses espérances. Le bâtiment anglais la *Pandora*, envoyé à la poursuite des révoltés de la *Bounty*, mouilla devant O-taïti, dans Matavaï, le 23 mars 1791. Les révoltés devaient bien s'attendre à cette poursuite ; mais elle n'en porta pas moins la consternation parmi eux. Trois seulement de tous, dont deux avaient été aspirans à bord de la *Bounty* (Heyword et Stewart), allèrent à bord, se constituer prisonniers. Les autres étaient partis à la hâte pour le sud-ouest de l'île, où, serrés de près, ils abandonnèrent leur goëlette et s'enfuirent dans les montagnes, d'où ils revinrent bientôt se remettre volontairement à la discrétion des officiers du bâtiment.

Cet événement terrifia les Indiens, dont plusieurs étaient unis d'amitié avec les Anglais ; mais les femmes, surtout, ne cessaient de pousser des cris et des lamentations, venant, chaque jour, à bord, visiter leurs maris ; et plusieurs d'entr'elles, déjà mères, y amenant aussi leurs enfans. Ces scènes où ces durs marins, chargés de fers, et sachant bien le sort qui les attendait en Angleterre, ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes, en prodiguant leurs dernières caresses à d'innocentes créatures qu'ils ne devaient plus revoir, et dont, peu de jours après, ils furent, en effet, à jamais séparés ; ces scènes, dis-je, attendrissaient tous les cœurs. L'extrême affection que toutes ces femmes, sans en excepter une seule, montraient pour leurs époux, à qui, chaque jour, elles apportaient de la nourriture et des fruits en abondance, parle, plus qu'aucun autre fait, en faveur du caractère des O-taïtiens, et démontre que, suivant les circonstances, non-seulement ils sont bons, mais encore capables de l'attachement le plus durable et le plus sincère, comme le prouvera, surtout, l'histoire d'une de ces victimes de l'amour conjugal.

Peggi était l'épouse que Stewart, aspirant à bord de la *Bounty*, s'était choisie pendant son séjour dans l'île. Jeunes tous deux, l'Anglais s'était sincèrement attaché à la belle O-taïtienne, qui le payait du plus tendre retour. Toujours ensemble, ils avaient vécu chez le vieux père de la jeune femme, dans la plus parfaite union, et leur amour si constant avait fait

l'admiration des volages insulaires. Quel coup pour la pauvre enfant, quand son époux, arraché de ses bras, fut jeté dans les fers, à bord du bâtiment anglais! Hors d'elle-même, et ignorant la cause de ce traitement, elle se rendit à bord avec son enfant, dans une petite pirogue. Là, à la vue d'un amant, d'un époux chéri, chargé de chaînes, elle eut à peine la force de se traîner jusqu'à lui, et tomba évanouie dans ses bras, tandis que Stewart lui-même l'inondait de larmes, elle et son enfant. Fille de la nature, ignorant les lois de notre barbare discipline, elle voulait, à toute force, rester avec son mari, et soulager ses maux, en les partageant. Il fallut user de violence pour l'en séparer; et, afin de lui épargner des émotions trop fortes pour son âge, on lui interdit l'entrée du vaisseau. Ce coup fut, pour elle, le coup de la mort. Languissante, elle cessa bientôt de pleurer, mais dépérit à vue d'œil; et, ne pouvant s'approcher de l'homme pour qui seul elle existait, on la voyait, des journées entières, assise sur le rivage avec son enfant, porter des regards égarés, tantôt sur lui, tantôt sur le navire; et, quand le bâtiment partit, déjà faible et se soutenant à peine, elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'il resta en vue, le regardant encore, même lorsqu'il avait disparu, jusqu'à ce qu'enfin, levant les yeux et les mains au ciel, elle regagna sa demeure, la tête penchée sur son sein, se mit au lit; et, deux mois après l'arrestation de son mari, la belle, la douce, l'affectionnée Peggi n'existait plus.

La *Pandore* emmena douze des seize révoltés trouvés sur l'île. Deux d'entr'eux (Churchill et Thompson) y étaient morts, et je dois parler de leur fin, comme appartenant à l'histoire d'O-taïti.

Le premier, qui avait pour ami un vieux chef de Taïarabou, l'accompagna dans cette partie de l'île, et s'y était fait suivre de Thompson. Churchill, en diverses circonstances, se comporta si bien qu'il gagna non-seulement toute l'affection du chef indien, mais encore celle du peuple; si bien qu'à la mort du vieillard il fut élu chef à sa place. L'autre Anglais, jaloux, sous prétexte d'une insulte qu'il prétendait avoir reçue de son compagnon, le tua, un jour, d'un coup de fusil. Ce sauvage européen avait, quelque temps auparavant, assassiné une femme et un enfant; mais l'influence des chefs l'avait dérobé à la punition de son crime. Cette fois, pourtant, les Indiens vengèrent la mort du chef qu'ils s'étaient choisi; ils poursuivirent Thompson et l'assommèrent à coups de pierres. Son crâne fut porté à bord de la *Pandore*.

Le séjour des Anglais avait tellement affermi le pouvoir de la famille de Pomaré, que ce dernier revint au projet de conquérir tout l'Archipel. Il était maître d'O-taïti et d'Éiméo; Ouhaïné le reconnaissait pour chef; il parvint à rallier à sa cause tous les mécontens des autres îles, au nombre desquels se trouvait le fameux Haamanimani, grand-prêtre et ancien chef de Raïatéa, homme que les premiers missionnaires ont vu, et dont ils ne cessent de parler avec ad-

miration, tant étaient extraordinaires ses talens comme orateur, comme poëte; et ses lumières sur les anciennes traditions, soit sacrées, soit profanes, ainsi que sur tout ce qui regardait la théorie ou la pratique de la religion du pays.

Cependant plusieurs autres bâtiments relâchèrent à O-taïti, entr'autres ceux de G. Vancouver, qui, l'ayant déjà visitée avec Cook, y reparut en 1792, et put y remarquer la révolution qui s'y était opérée. Ce n'était plus le même peuple; les individus et l'ensemble avaient changé. Les hommes lui parurent moins beaux, les femmes moins jolies, moins naïves, moins intéressantes. Il ne vit plus cette foule, cette pompe, cette élégance, et surtout cette originalité de mœurs et de coutumes, qui avaient tant étonné les premiers navigateurs, et répandu tant de charmes sur les relations de leurs voyages. Les habitans différaient encore de nous, sous le rapport physique; mais, en voulant nous imiter, ils n'avaient réussi qu'à copier nos dehors les plus rudes; ils avaient perdu l'élégance de leurs manières natives, en imitant maladroitement les nôtres; et, vêtus moitié à l'européenne, moitié d'après l'usage du pays, ils étaient devenus ridicules, sans inspirer d'intérêt, et s'étaient infatués de tous nos vices, de tous nos défauts, sans adopter une seule de nos vertus.

Quelques guerres avaient toujours lieu dans O-taïti; mais ce qui lui fut bien plus funeste, ce furent des maladies, des épidémies inconnues, qui la ravageaient

de temps en temps ; ou plutôt une mortalité inexplicable, qui, sans discontinuer, enlevait les pauvres Indiens, dans toutes les îles de la Société. Le mal vénérien seul contribua, très-certainement, plus que tout le reste, à cette étonnante dépopulation. Il y était devenu si général, à la fin du dix-huitième siècle, que je n'exagère peut-être pas, en disant qu'à cette époque les deux cinquièmes des habitans de l'archipel de la Société en étaient, du plus ou moins, infectés ; aussi, lors de l'arrivée du capitaine Wilson sur le bâtiment anglais le *Duff*, avec les missionnaires (voyage le plus remarquable de cette époque), n'y restait-il déjà plus que de seize à vingt mille habitans..

ARTICLE III.

Histoire d'O-taïti, depuis l'arrivée des missionnaires jusqu'à l'établissement du christianisme dans l'île.

Quand le *Duff* vint mouiller dans l'un des ports d'O-taïti, Otou, fils de Pomaré, était, nominalement, roi de l'île ; mais, dans le fait, c'était Pomaré lui-même qui gouvernait. Ce chef distingué, malgré une apparence d'abdication et l'installation solennelle de son fils, tout en montrant, d'ailleurs, le premier, au jeune prince, la plus entière soumission, avait su conserver le pouvoir, au point d'exciter, plus d'une fois, la jalousie des autres chefs et même celle du

souverain. Quand les missionnaires arrivèrent, il ne négligea rien pour les faire bien recevoir, espérant, d'un si grand nombre d'étrangers, un secours considérable ; car il est aujourd'hui démontré que lui, ni son fils, ni les insulaires, n'avaient la moindre idée du vrai but de cette visite. Ils comprenaient bien que les missionnaires étaient des prêtres ; mais les prêtres d'O-taïti se battaient comme les autres citoyens ; et même, dans leur capacité de favoris des dieux, ils contribuaient, le plus, au succès des batailles. Les O-taïtiens attendaient de ceux-ci, surtout pour la guerre, les mêmes services que leur avaient rendus un Espagnol, déserteur, au milieu d'eux, en 1773 ; les révoltés de la *Bounty* ; l'équipage du bâtiment la *Matilde*, etc. On leur donna donc, à Matavaï, quelques terrains pour bâtir leurs demeures et pour cultiver les fruits du pays ou ceux dont ils apportaient les graines, etc. Le célèbre Haamanimani, grand-prêtre d'O-taïti, d'Éïméo, et, en quelque sorte, de tout l'Archipel, reçut et installa lui-même ceux qui, un jour, devaient détruire les dieux et les autels dont il était alors l'interprète et le plus ferme appui (1).

(1) Wilson et les missionnaires se trompaient en disant que le district de Matavia et ses habitans, leur avaient été donnés en toute propriété. Telle ne fut jamais l'intention des chefs. Le don se bornait à la cession de quelque peu de terre, à la permission d'y résider et à la promesse de les y protéger, au besoin.

Les Indiens ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils s'étaient trompés, et que ces hommes de paix, loin de les servir dans leurs entreprises belliqueuses, chercheraient, souvent, à les en détourner. Seulement, comme un grand nombre d'entr'eux étaient mécaniciens, ils s'en aidaient, surtout pour les objets en fer, dont ils sentaient, chaque jour, davantage, l'utilité, et devenaient, de plus en plus, avides (1). Le jeune prince ne paraissait pas aimer les missionnaires, et Pomaré seul, plus politique que son fils, les protégeait, dans l'espoir de réciprocité de la part de l'Angleterre, si le cas y échéait.

Un fait remarquable, c'est que le grand-prêtre Haamanimani, quoiqu'il eût bientôt découvert la véritable intention des missionnaires, ne cessa pas de leur être constamment favorable, supportant avec patience le mépris que ces étrangers montrèrent, dès le principe, pour la religion dont il était le chef, endurant leurs sarcasmes sur tout ce qui avait été sacré jusqu'alors, et poussant la tolérance, pour ne pas dire la bonhomie, jusqu'à rire des plaisanteries par lesquelles ils osaient même ridiculiser un pouvoir spirituel dont on le croyait doué, et en qui les Indiens avaient une foi telle, que sa seule menace les aurait fait

(1) Si les Indiens s'étaient mépris sur le compte des missionnaires, la société des missionnaires s'était également méprise sur les dispositions des Indiens. En y envoyant des artisans, elle espérait introduire, dans les îles, quelqu'industrie nouvelle, et n'y réussit en aucune manière.

mourir de peur. En somme, il est certain que cette religion, à laquelle on a fait tant de reproches, était une des plus tolérantes qu'on ait connues; et ses prêtres, loin de prétendre au triomphe de leurs opinions ou de chercher à faire des prosélytes, ne combattaient jamais les idées des étrangers, ne molestaient jamais personne, et laissaient même les missionnaires prêcher librement dans toute l'île, en un temps où leur pouvoir était encore, en quelque sorte, absolu.

En 1798, arriva à O-taïti le premier bâtiment marchand. C'était un brick anglais de Macao, qui, destiné pour la côte N.-O. de l'Amérique, et, poussé, par les mauvais temps, dans ces parages, avait changé de direction et se rendait à Massa Fuero, près de la côte du Chili, quand, dans sa traversée du nord au sud, d'autres mauvais temps le mirent dans un état tel qu'il n'osa continuer son voyage et se dirigea sur O-taïti. Il y arriva justement une année après le *Duff*, y perdit plusieurs hommes de son équipage; et, entr'autres, six Indiens des îles Sandwich. Les missionnaires, qui voulaient intercéder pour les faire ramener, faillirent être mis à mort par ordre d'Otou. On les dépouilla tout nus et on essaya de les noyer. Cette circonstance découragea plusieurs d'entr'eux; et, au départ du *Nautilus* (le brick dont je viens de parler) pour le port Jackson, il s'y en embarqua six, dans l'intention, à ce qu'il paraît, de retourner en Europe, et d'y attendre quelque destination où ils pourraient mieux s'utiliser.

En août de la même année, parurent devant Otaïti deux bâtimens, lesquels alarmèrent beaucoup les Indiens, qui croyaient qu'ils venaient venger l'injure faite aux missionnaires. C'étaient des baleiniers, les premiers qu'on eût vus dans l'île. La visite de ces navires occasionna un événement terrible, mais favorable à la nouvelle dynastie, en ce qu'il l'affranchit du seul rival vraiment redoutable qui lui restât, comme héritier légitime de la couronne. Je veux parler d'Oripaïa, fils d'Amo. Ce prince, ayant acheté une quantité de poudre, voulut en essayer la qualité avec un pistolet; mais il le fit de si près, qu'une étincelle tomba sur le tout, versé par lui sur un morceau d'étoffe. Lui, et quelques Indiens, furent mis dans un état épouvantable, et quelques-uns tués sur la place. Le pauvre Oripaïa n'était que brûlé, mais cruellement, et par tout le corps; Il refusa le secours des missionnaires, et mourut, après quelques jours d'horribles souffrances.

Il fut sincèrement regretté d'Otou, qui l'appelait son frère; mais Pomaré ne put cacher sa joie de cet événement, et l'exprima de manière à s'attirer la colère de son fils même, colère dont Haamanimani sut tirer parti. Il profita de l'absence de Pomaré pour exciter son fils à s'armer contre lui, à tomber sur son district, à lui ôter le gouvernement, et à l'expulser de l'île. Il y réussit; et tous deux, mettant aussitôt à exécution leurs projets, marchèrent sur Matavaï, dont ils ravagèrent les frontières tuant quelques hommes qui cherchaient à leur résister. Les autres se sauvè-

rent dans les montagnes. L'attaque avait été si imprévue, que les habitans du district envahi ne purent songer à se défendre. Le triomphe fut complet; mais bientôt, le prêtre ambitieux, trahi par son jeune allié, fut assassiné dans les lieux dont il venait de prendre possession, sous les yeux du roi, à l'instigation de Pomaré et de sa femme.

L'île resta quelque temps tranquille; mais, vers 1802, un événement singulier mit, de nouveau, tout à coup tout en confusion. Depuis long-temps, Otou et Pomaré avaient formé le projet d'enlever l'image du Dieu Oro du Maraï d'Atahourou, où elle était depuis plusieurs années, pour la déposer dans celui de Tautiré, à Taïarabou. La superstition seule les avait déterminés à cette imprudente démarche. Ils croyaient que leur triomphe ne serait point complet, tant qu'ils n'auraient point arraché cette idole à leurs plus dangereux ennemis.

Pleins de ce beau projet, dont il semblait que leur destinée dépendît, ils tinrent, en mars 1822, une assemblée générale à Atahourou même; et là, en qualité d'Arii rahi, Otou demanda l'image du dieu; Roua, chef depuis fort célèbre, se leva; et, au nom de tous ses collègues, déclara qu'il ne la céderait pas. Pomaré, déjà vieux et toujours prudent, engagea son fils à se désister, pour le moment, de ses prétentions; mais le jeune chef, impatient, éclata; et, à un signal donné, ses gens enlevèrent, de vive force, l'image de son sanctuaire, la portèrent dans la pirogue du roi, et partirent pour

Taïarabou ; mais, comme on craignait que le dieu ne fût mécontent de ce traitement un peu cavalier, on lui immola, pour conjurer sa colère, l'un des hommes de la suite du roi. Cette violation du lieu sacré fit éclater une guerre aussi longue que terrible, qui faillit arracher le gouvernement à la famille régnante, l'en priva même, plusieurs années; mais devint, en même temps, la cause du changement de religion, comme on le verra plus bas.

Aussitôt après la violation du temple, le chef et le peuple du district, où cet événement sans exemple avait eu lieu, coururent aux armes; et Roua, déterminé à la vengeance, mit à la voile, peu de jours après, avec une nombreuse flotte, pour aller attaquer Otou et Pomaré, dans leurs résidences de Papara et de Matavaï. Les vengeurs du dieu incendièrent tout sur leur passage, traversèrent le district de Paré, résidence d'Otou, y brûlant les habitations, en ravageant les champs et les cultures, et tuèrent tous ceux qui voulaient faire résistance, ainsi que ceux à qui leur âge ou des infirmités ne permettaient pas de se sauver. De là, ils se portèrent sur Matavaï; mais, heureusement pour Otou et pour Pomaré, comme pour les missionnaires, là se trouvaient plusieurs blancs qui, bien armés, et ayant jusqu'à des canons, arrêtèrent l'armée victorieuse, ce qui sauva la famille de Pomaré et la maintint au pouvoir..... Voici ce qui avait amené ces étrangers.

Les bâtimens du port Jackson commençaient à vi-

siter O-taïti. Cette nouvelle colonie manquait encore de provisions, et quelques-uns des navires qui avaient été à O-taïti, en avaient apporté une telle quantité de cochons salés, et y avaient fait de si bonnes affaires, qu'il était, à ce qu'il paraît, question d'en prendre possession et d'y envoyer quelques militaires. Le même objet y avait amené le *Norfolk* et le *Stevenus*. Le premier s'y perdit dans une tempête du mois de mars; le second y avait laissé son capitaine et quelques hommes de son équrpage, chargés d'y acheter et d'y saler du cochon. C'étaient ces deux équipages qui, réunis, avaient arrêté la marche de Roua, et l'avaient contraint à entamer une négociation. Roua, d'accord avec les autres chefs, leur envoya un parlementaire pour leur proposer de faire cause commune avec lui, en leur offrant de leur céder toutes les terres de Pomaré et d'Otou, ou bien de garder la neutralité, en le laissant traverser Matavaï, afin de poursuivre ses ennemis, ajoutant, toutefois, que, si cette dernière proposition était rejetée, il saurait bien se frayer un passage les armes à la main. Après en avoir délibéré, les blancs acceptèrent la première offre (celle de l'alliance), à condition qu'on cesserait les hostilités. Roua (chose étonnante!) y consentit et se retira.

Les vaincus n'avaient cependant pas de confiance en ce traité. Ils ne cessaient d'engager les Anglais à se tenir sur leurs gardes, disant que leurs ennemis n'avaient feint de céder qu'afin de les surprendre. Ils avaient si grand'peur, qu'ils n'osaient rentrer dans leurs foyers.

Ceux qui étaient venus d'Eïméo se tenaient tous dans une petite île, à Papaïti, au N.-O. de l'île, près à fuir, si l'ennemi reparaissait.

Pendant tous ces événemens, Pomaré était resté à Tautiré, où les missionnaires lui firent savoir tout ce qui venait de se passer dans son district; mais, ne comptant que sur ses dieux, il ne cessait de leur immoler des victimes, et n'osait marcher à l'ennemi avant l'ordre des oracles; ce qui donna à celui-ci le temps de se renforcer chaque jour, jusqu'à ce que, joint par les districts du Sud, il s'avança, enfin, contre lui; et, quoique Pomaré eût l'avantage du nombre et des armes, (car il possédait quarante fusils et deux canons, tandis que ses adversaires n'avaient que douze fusils), ils n'hésitèrent point à l'attaquer. Le jour où les deux armées se trouvèrent en présence, il y eut une escarmouche où, de part et d'autre, quelques hommes furent tués, sans aucun résultat décisif; mais les Oropaa, habitans du côté occidental de l'île, et guerriers des plus redoutables, attaquèrent, la nuit, Pomaré, lui tuèrent son général, mirent ses troupes en déroute, et les défirent totalement. La plupart des soldats se sauvèrent dans leurs pirogues; et les deux chefs durent encore s'estimer heureux de pouvoir regagner, avec quelques-uns des hommes de leur suite, Matavaï, où les Anglais les reçurent avec distinction et leur promirent de les protéger.

Frappés de terreur, et se croyant toujours poursuivis, ils voulurent se retirer, de suite, à Eïméo, avec ce

qui leur restait de forces; mais les préparatifs des Européens, qui avaient fortifié leurs demeures, leur rendirent le courage ; et ils se décidèrent à retarder leur départ.

Comme Pomaré et comme le roi, les Anglais s'attendaient à une attaque et songeaient sérieusement à se défendre. Ils abattirent les arbres qui environnaient leurs habitations, et d'où les armes à feu et les frondes de l'ennemi auraient pu les incommoder. Ils plantèrent des palissades autour du lieu où ils étaient réunis. Leurs appartemens furent barricadés avec des caisses, des malles, des lits, etc., qui suffisaient pour les garantir des balles; et quatre petits canons, dont ils pouvaient disposer, avaient été placés au premier étage, d'où ils commandaient au loin la plaine.

Pendant que les Anglais prenaient ces sages précautions, les ennemis de Pomaré, négligeant de profiter de leurs avantages, perdaient leur temps à poursuivre quelques fugitifs et à ravager Taïarabou. Pomaré, qui qui les attendait à chaque instant, apprenant qu'ils demeuraient au lieu de sa défaite, envoya un détachement attaquer Atahourou, peuplé seulement de vieillards, de femmes et d'enfans. Ce détachement en fit un carnage affreux, tuant tout, sans distinction d'âge ni de sexe, coupant la tête à ses victimes, et portant, au bout de ses piques, les corps entiers des jeunes enfans; après quoi il vint déposer, dans ses Maraïs, les sanglans trophées de son lâche et barbare triomphe.

En apprenant ces massacres, les ennemis poussèrent

des cris de fureur et jurèrent de mourir tous ou de venger leurs proches ; mais il fallait attendre le départ des Anglais, qui, armés et retranchés à Matavaï, y étaient trop formidables pour qu'on pût songer à les y attaquer ; et, pendant quelque temps, quoiqu'on fût en état de guerre, les hostilités se trouvèrent, en quelque sorte, suspendues.

On vit, à cette époque, deux faits singuliers, qui ont rapport à des usages décrits dans la partie ethnographique.

Je veux parler, d'abord, d'offrandes qu'on permettait à un ennemi de venir faire aux dieux, jusque dans le Maraï de ses adversaires. Or, telle était alors la position de Pomaré. Il avait perdu l'image d'Oro, ramenée à Atahourou. N'attendant rien que de la protection de cette divinité, il prépara de riches offrandes, et partit, dans un canot du bâtiment anglais le *Nautilus*, accompagné de quelques blancs armés, pour les aller présenter au dieu, près du camp de l'ennemi. Il approcha du Maraï sans être inquiété, mais n'y entra pas ; déposa tous ses dons sur le rivage, le plus près possible du lieu saint ; et adressa, de là, ses prières à la divinité, l'engageant à quitter ses adversaires et à revenir à lui. Après cette cérémonie, il se retira, sans coup férir, malgré le désir qu'avaient les blancs d'en venir aux mains.

La seconde de ces singularités fut la présence dans l'île d'un de ces inspirés, dont il a été parlé ailleurs. Cet homme, quoique vivant avec les ennemis,

pouvait aller partout, même dans le camp de Pomaré, sans que personne osât le toucher. Il était inspiré par le dieu Oro; et, dans ses momens d'enthousiasme, il prophétisait. Tous le craignaient et briguaient ses faveurs. Cette classe d'hommes représentait, en quelque sorte, les *voyans* ou prophètes des Juifs. Elle annonçait les calamités et le courroux des dieux, aussi redoutée et aussi respectée par les rois que par le peuple. Celui-ci commença à exercer son influence dans ces luttes entre Pomaré et Roua. Son pouvoir augmentant toujours, au milieu des discordes et des malheurs de la guerre, il fut, de fait, le souverain de l'île, vers 1813; et on lui offrit des sacrifices comme à une divinité.

Les affaires en restaient toujours là. On s'attendait à une attaque de l'ennemi; mais il paraît qu'il y avait peu d'accord dans ses conseils, et que l'inspiré n'était pas en faveur. Cependant le capitaine du *Nautilus* convoqua une assemblée de tous les Européens, et proposa d'aller attaquer les ennemis de Pomaré; mais les missionnaires et un autre capitaine, nommé House, combattirent sa proposition, et l'absence du premier intéressé fit ajourner le projet. Peu de temps après, ce dernier revint et sollicita, de nouveau, une intervention armée. On tint une nouvelle assemblée, et l'on y décida que tous les Européens s'armeraient pour Pomaré, à l'exception des missionnaires, dont un seul accompagna l'armée d'expédition, en qualité de chirurgien, les autres prenant, toutefois, sur eux, la

responsabilité à l'égard des capitaines, qui, dans cette conjoncture, agissaient contrairement aux ordres exprès du gouvernement de Sydney.

La décision une fois prise, on se mit aussitôt en marche. L'armée consistait en neuf Européens bien équipés, sous le commandement du capitaine Bishop; en une embarcation du *Nautilus*, avec son second, quatre marins; et en quelques centaines d'Indiens; le tout soutenu d'une pièce de quatre; et, comme je l'ai dit, un des missionnaires suivait, en qualité de chirurgien.

A l'approche de ces forces, l'ennemi se retira derrière ses remparts; car le prophète avait prédit la mort des chefs, s'ils acceptaient le combat offert par Pomaré et par les blancs. Les blancs voulaient l'attaquer et assiéger le fort; mais ils ne purent y décider Pomaré et ses gens, à qui l'entreprise paraissait impraticable. On se contenta de tirer des coups de canon, qui, mal dirigés ou partis de trop loin, demeuraient sans effet, ce qui excitait la risée de l'ennemi; tandis que lui, du sommet des hauteurs, lançait des pierres et tirait des coups de fusil qui atteignaient les gens de Pomaré, dont un reçut une balle au travers du corps. Le même jour un détachement, venant de Papara, voulut joindre l'ennemi; mais on l'en empêcha. Le chef qui le commandait était accompagné de sa femme; tous deux furent tués dans le combat, et leurs corps, saisis par les gens de Pomaré, furent mutilés d'une manière horrible.

Cette journée, passée, d'ailleurs, dans l'inaction, fatigua les Anglais, que dégoûtait l'extrême indiscipline des Indiens, et qui demandèrent à s'éloigner, ce à quoi les chefs consentirent avec empressement. Déjà les premiers étaient embarqués, quand, insultés par un des guerriers de Pomaré, qui, seul, osait les défier, et encouragés par une forte pluie, qui devait, selon eux, rendre inutiles les armes des Européens, les ennemis sortirent, tout à coup, de leur retraite et poursuivirent l'audacieux provocateur, jusqu'au rivage, en tirant sur lui. Les hommes de la flottille s'arrêtèrent au bruit de la mousqueterie, aux cris de l'Indien poursuivi, et en voyant l'ennemi accourir de tous les côtés. Quelques-uns des gens de Pomaré sautèrent à terre avec les blancs; et, tirant sur les plus avancés de leurs adversaires, arrêtèrent leurs progrès et les mirent même en déroute. Tous les Européens s'étant alors rapprochés, on attaqua. L'ennemi s'était rallié et paraissait vouloir soutenir le choc; mais il se découragea à la vue des blancs; ses guerriers se débandèrent, se mirent à fuir en différentes directions; quelques-uns vers les montagnes, d'autres vers le fort, jusqu'à l'entrée duquel on les poursuivit. Dans cette déroute, les ennemis perdirent dix-sept des leurs, parmi lesquels se trouvait leur chef Roua, tué au commencement de l'affaire, avec la plupart de ses plus célèbres compagnons d'armes. Leurs corps, dont les gens de Pomaré s'étaient emparés, furent mutilés de la manière la plus atroce

par ces barbares, qui les emportèrent, pour en faire offrande au Maraï.

Les vainqueurs, croyant que tout était fini, se disposaient à prendre paisiblement, dès le lendemain, possession du fort; et les Anglais ne restaient que pour voir la conclusion de cette affaire, qui leur semblait devoir se borner à l'accomplissement de quelques cérémonies; mais tous se trompaient; car, le lendemain, en arrivant à environ une lieue du fort, ils le virent garni de gens qui paraissaient déterminés à le défendre jusqu'au dernier moment, si l'on en juge par la réponse que fit, au parlementaire de Pomaré, le chef Taatarii, choisi pour remplacer Roua. Sommé de se rendre, vu l'inutilité de la défense, après la mort de son devancier et de ses meilleurs guerriers, ce brave Indien répondit, avec la noble fermeté qui caractérise ce peuple, en de pareilles circonstances : « C'est possible.... Toutefois dites à Pomaré qu'il » n'entrera dans ce fort qu'en marchant sur nos cada- » vres, et qu'il n'aura la paix que lorsque Taatarii sera » comme Roua. » Alors les capitaines anglais partirent, laissant quelques-uns de leurs gens avec Pomaré; mais, bientôt après, ce dernier quitta lui-même Atahourou, pour retourner à Matavaï avec toutes ses troupes; et, là, congédia les Européens.

Cette affaire était donc loin d'être décisive; mais elle avait beaucoup diminué la force des ennemis, dont on n'eut, de long-temps, à craindre aucune entreprise; et, quoique toujours en armes, l'île jouit, quel-

que temps, d'assez de tranquillité. Seulement, à Éiméo, il y eut quelques révoltes promptement réprimées. Le parti de Pomaré y gagna complétement une bataille, dans laquelle périt un vingtième des principaux rebelles.

Cependant, vers le milieu de 1803, on parla, de nouveau, de guerre. Otou, dans une assemblée tenue à Atahourou, demanda, itérativement, l'image du dieu Oro; et, quoique le chef eût promis de la remettre, on apprit bientôt qu'il se préparait secrètement à une nouvelle levée de boucliers. Peu de temps après, un autre événement vint augmenter la probabilité du renouvellement des troubles, et surtout les inquiétudes des Européens. Ce fut la mort subite de Pomaré, en septembre 1803. Voulant aller à bord du brick d'*Ast*, dans une pirogue, il éprouva, inopinément, une douleur si vive, qu'il tomba, dans l'embarcation, sur les deux mains, et mourut presqu'aussitôt. Le seul Indien qui fût avec lui *pagaya*, de suite, vers la terre. L'annonce de ce fatal accident porta la consternation dans tout le district; car cet homme, politique prudent et véritable ami de son pays, lui avait fait beaucoup de bien, et s'était assuré l'attachement et le respect de son peuple. Sa famille lui devait tout. Du rang modeste de chef de district, il avait su élever les siens aux premières dignités; et, sans avoir été, personnellement, arii rahi (roi), il avait fait reconnaître son fils en cette qualité, n'exerçant pas son influence sur la seule O-

taïti, puisqu'Eïméo, et les autres îles de la Société, reconnaissaient aussi ses lois, et lui envoyaient des auxiliaires; mais cet habile administrateur avait une autre qualité, qui, bien plus avantageuse encore, devint, on peut le dire, la base du bonheur dont il fit jouir ses sujets. Je veux parler de son amour pour l'agriculture et pour tout ce qui pouvait augmenter les moyens d'existence. Faire planter des cocotiers, des arbres à pain, c'était sa véritable ambition, l'objet de ses soins les plus assidus, son occupation constante, dès que l'île était en paix; et il attachait tant d'importance à l'amélioration de la terre et des fruits, que, quand il se trouvait avce d'autres chefs, il était rare qu'il pût rester long-temps assis, se mettant souvent à arracher les mauvaises herbes, à nettoyer la terre, autour des arbres fruitiers, et forçant les autres d'en faire autant. Cette espèce de monomanie agricole fit à l'île un bien dont elle se ressent encore aujourd'hui. Elle est couverte de forêts de cocotiers, de groupes d'arbres à pain qu'il a fait planter, et qui contribuent, pour beaucoup, à son embellissement et au bien-être de ses habitans.

Si donc le peuple d'O-taïti perdit infiniment à la mort de ce chef distingué, les missionnaires perdirent encore davantage. Favorable à tous les prêtres, tant par politique que par gratitude (car il leur devait son élévation), il avait, surtout, favorisé les missionnaires. M. Turnbull, qui, vers cette époque, était à O-taïti, s'exprime, à cet égard, à peu près en

ces termes : « Personne n'eut plus de raisons de le
» regretter que les missionnaires, dont il fut toujours
» l'ami. Je crains bien que la perte qu'ils ont faite
» en lui ne soit, pour eux, irréparable. Il était doué
» d'une adresse admirable, et avait, véritablement,
» de la grâce et de la majesté. Son extérieur était
» celui d'un homme au-dessus de l'ordinaire. Les
» traits les plus frappans de son caractère étaient une
» sorte de prudence et de prévoyance ; un esprit ca-
» pable de se conduire d'après les règles qu'il s'était
» prescrites. Sa conduite envers les Européens, et
» l'appui qu'il prêtait aux missionnaires, étaient l'effet
» d'une profonde politique. Résistant à la première
» inclination, qui, chez un sauvage, devait être de
» les piller, il conçut un meilleur dessein, celui d'as-
» surer leurs succès, pour partager, plus tard, avec
» eux, les avantages qu'ils possédaient déjà ou ceux
» qu'ils pouvaient ultérieurement acquérir, ce qui
» n'était pas moins dans leur intérêt que dans le sien. »

Mais, s'il avait fait du bien ; si, par sa prudence et malgré son ambition, il avait, souvent, empêché des guerres et obtenu, par adresse, ce qu'il lui eût été difficile de gagner par force, il n'avait pourtant pas pu, sous d'autres rapports, arrêter la décadence du pays, qui, à l'époque de sa mort, était dans un état horrible. Ce fut aussi vers cette époque que les insulaires commencèrent à s'adonner aux boissons fortes, dont plusieurs de leurs chefs avaient déjà appris l'usage, à bord des bâtimens qui visitaient l'île ; mais ils avaient

aussi, malheureusement, appris à en fabriquer eux-mêmes, avec la plante de leur *ti* (*dracenæ species*).

Cette funeste industrie leur avait été apportée par des hommes des îles Sandwich. Ils l'avaient long-temps négligée ; et les premières distilleries ne furent, à ce qu'il paraît, établies au milieu d'eux, qu'à l'époque du décès de Pomaré. Leur appareil de fabrication était simple, mais n'en répondait pas moins parfaitement à son objet. C'était une grosse pierre ou fragment de rocher creusé, puis fixé sur d'autres pierres, au bas desquelles était ménagée une sorte de fourneau. Le couvercle était en bois et percé d'un trou destiné à recevoir un bambou qui passait par un réservoir rempli d'eau froide. Le fruit avec lequel on faisait la liqueur était d'abord écrasé, puis mêlé avec l'eau, et laissé dans l'appareil jusqu'à fermentation. La liqueur, rarement très-forte, n'aurait pas fait tant de mal, s'ils n'en avaient bu que modérément ; mais, quand ils en avaient fabriqué, ils se formaient en sociétés, et en buvaient en si grande quantité, qu'il était rare qu'il n'y eût pas quelques victimes de leurs orgies.

Malgré des désordres toujours croissans, l'île fut tranquille jusqu'en 1807. Otou, qui avait, alors, pris le nom de son père Pomaré, jouissait en paix de la souveraineté d'O-taïti et d'Éiméo. Les autres îles lui étaient également soumises, comme le prouve une lettre du missionnaire Devies, en date de décembre 1806, faisant allusion à la guerre portée dans les îles Pomoutou, par les farouches habitans de l'île

d'Anaa, dont il a été question ailleurs. Voici dans quels termes cette lettre était conçue :

Tahaite, 26 décembre 1806.

Monsieur Crook, à la Nouvelle-Hollande.

« Toutes les îles de la Société jouissent d'une paix » profonde qui, probablement, va continuer. L'autorité de Pomaré, comme roi, est reconnue, non-seulement à O-taïti, à Éïméo, etc.; mais encore à » Raïatéa, à Ouhaïné, à Bora-Bora, etc.; et, aussi, » dans quelques-unes des îles Pomoutou; mais, malgré cette paix générale, il paraît qu'il y a quelques » semaines, il s'est donné une bataille sanglante où le » parti vainqueur a fait cuire, en des fours, et a » mangé les vaincus. »

Déjà vers cette époque, Pomaré savait écrire sa langue et entendait un peu l'anglais, quoiqu'il n'ait jamais pu parvenir à le parler; et, sur l'invitation des missionnaires, les directeurs de la société lui avaient écrit, attention dont il parut très-flatté. Il y répondit en 1807. Ce moyen, fort bien imaginé, en ce qu'il caressait son amour-propre, aurait réussi, et il n'eût probablement pas tardé à adopter la religion de ceux qui lui témoignaient tant d'estime, si la paix avait continué. Déjà, dans sa lettre, il promettait d'abolir les sacrifices humains et l'infanticide. Il est certain que, vers ce temps, ni lui ni son peuple n'avaient déjà plus,

pour leurs anciens dieux, ce respect fanatique des anciens âges; et nul doute que, si la chose était entrée dans sa politique, on ne l'eût vu, dès lors, non par conviction, mais, par intérêt et pour plaire à ses amis d'Angleterre, changer de religion. Tout, du moins, promettait ce résultat. Les missionnaires étaient au mieux avec lui; à son exemple, le peuple avait, pour eux, toutes sortes d'égards; et, comme lui, plusieurs commençaient à apprendre à lire et à écrire(1).

En juin 1807, la guerre se ralluma tout à coup sur deux points différens, à Taïarabou et à l'ouest de l'île, où, pendant une nuit obscure, les gens de Pomaré attaquèrent, à l'improviste, son ancien rival Taatarii. Ce chef et son peuple, ne s'attendant à rien, étaient sans défense. Le massacre fut plus affreux encore que celui d'Orohouiéro ou Atahourou, dont il a été question plus haut. Les vainqueurs, dans leur rage,

(1) La lettre que Pomaré adressa, en janvier 1807, à la société des missions, et dans laquelle il promet de bannir de ses domaines Oro (le dieu auquel on sacrifiait des victimes humaines), ne dément pourtant pas le caractère avide de ces insulaires. Il eut soin de ne pas faire cette vague promesse sans y joindre des demandes plus positives. « Amis, » disait-il, envoyez des marchandises, des habillemens, des » étoffes pour nous, et nous adopterons les coutumes an- » glaises.

» Amis, envoyez aussi beaucoup de fusils, de la poudre, » parce que la guerre est fréquente en ce pays; et, si j'étais » tué, vous n'auriez plus rien à O-taïti. Je désire aussi que » vous m'envoyiez toutes les choses curieuses de l'Angleterre » et toutes les choses pour écrire, etc. »

d'Anaa, dont il a été question ailleurs. Voici dans quels termes cette lettre était conçue :

Tahaite, 26 décembre 1806.

Monsieur Crook, à la Nouvelle-Hollande.

« Toutes les îles de la Société jouissent d'une paix » profonde qui, probablement, va continuer. L'auto- » rité de Pomaré, comme roi, est reconnue, non-seu- » lement à O-taïti, à Éiméo, etc.; mais encore à » Raïatéa, à Ouhaïné, à Bora-Bora, etc.; et, aussi, » dans quelques-unes des îles Pomoutou; mais, mal- » gré cette paix générale, il paraît qu'il y a quelques » semaines, il s'est donné une bataille sanglante où le » parti vainqueur a fait cuire, en des fours, et a » mangé les vaincus. »

Déjà vers cette époque, Pomaré savait écrire sa langue et entendait un peu l'anglais, quoiqu'il n'ait jamais pu parvenir à le parler; et, sur l'invitation des missionnaires, les directeurs de la société lui avaient écrit, attention dont il parut très-flatté. Il y répondit en 1807. Ce moyen, fort bien imaginé, en ce qu'il caressait son amour-propre, aurait réussi, et il n'eût probablement pas tardé à adopter la religion de ceux qui lui témoignaient tant d'estime, si la paix avait continué. Déjà, dans sa lettre, il promettait d'abolir les sacrifices humains et l'infanticide. Il est certain que, vers ce temps, ni lui ni son peuple n'avaient déjà plus,

pour leurs anciens dieux, ce respect fanatique des anciens âges; et nul doute que, si la chose était entrée dans sa politique, on ne l'eût vu, dès lors, non par conviction, mais, par intérêt et pour plaire à ses amis d'Angleterre, changer de religion. Tout, du moins, promettait ce résultat. Les missionnaires étaient au mieux avec lui; à son exemple, le peuple avait, pour eux, toutes sortes d'égards; et, comme lui, plusieurs commençaient à apprendre à lire et à écrire (1).

En juin 1807, la guerre se ralluma tout à coup sur deux points différens, à Taïarabou et à l'ouest de l'île, où, pendant une nuit obscure, les gens de Pomaré attaquèrent, à l'improviste, son ancien rival Taatarii. Ce chef et son peuple, ne s'attendant à rien, étaient sans défense. Le massacre fut plus affreux encore que celui d'Orohouiéro ou Atahourou, dont il a été question plus haut. Les vainqueurs, dans leur rage,

(1) La lettre que Pomaré adressa, en janvier 1807, à la société des missions, et dans laquelle il promet de bannir de ses domaines Oro (le dieu auquel on sacrifiait des victimes humaines), ne dément pourtant pas le caractère avide de ces insulaires. Il eut soin de ne pas faire cette vague promesse sans y joindre des demandes plus positives. « Amis, » disait-il, envoyez des marchandises, des habillemens, des » étoffes pour nous, et nous adopterons les coutumes an- » glaises.

» Amis, envoyez aussi beaucoup de fusils, de la poudre, » parce que la guerre est fréquente en ce pays; et, si j'étais » tué, vous n'auriez plus rien à O-taïti. Je désire aussi que » vous m'envoyiez toutes les choses curieuses de l'Angleterre » et toutes les choses pour écrire, etc. »

pouvait aller partout, même dans le camp de Pomaré, sans que personne osât le toucher. Il était inspiré par le dieu Oro; et, dans ses momens d'enthousiasme, il prophétisait. Tous le craignaient et briguaient ses faveurs. Cette classe d'hommes représentait, en quelque sorte, les *voyans* ou prophètes des Juifs. Elle annonçait les calamités et le courroux des dieux, aussi redoutée et aussi respectée par les rois que par le peuple. Celui-ci commença à exercer son influence dans ces luttes entre Pomaré et Roua. Son pouvoir augmentant toujours, au milieu des discordes et des malheurs de la guerre, il fut, de fait, le souverain de l'île, vers 1813; et on lui offrit des sacrifices comme à une divinité.

Les affaires en restaient toujours là. On s'attendait à une attaque de l'ennemi; mais il paraît qu'il y avait peu d'accord dans ses conseils, et que l'inspiré n'était pas en faveur. Cependant le capitaine du *Nautilus* convoqua une assemblée de tous les Européens, et proposa d'aller attaquer les ennemis de Pomaré; mais les missionnaires et un autre capitaine, nommé House, combattirent sa proposition, et l'absence du premier intéressé fit ajourner le projet. Peu de temps après, ce dernier revint et sollicita, de nouveau, une intervention armée. On tint une nouvelle assemblée, et l'on y décida que tous les Européens s'armeraient pour Pomaré, à l'exception des missionnaires, dont un seul accompagna l'armée d'expédition, en qualité de chirurgien, les autres prenant, toutefois, sur eux, la

responsabilité à l'égard des capitaines, qui, dans cette conjoncture, agissaient contrairement aux ordres exprès du gouvernement de Sydney.

La décision une fois prise, on se mit aussitôt en marche. L'armée consistait en neuf Européens bien équipés, sous le commandement du capitaine Bishop; en une embarcation du *Nautilus*, avec son second, quatre marins; et en quelques centaines d'Indiens; le tout soutenu d'une pièce de quatre; et, comme je l'ai dit, un des missionnaires suivait, en qualité de chirurgien.

A l'approche de ces forces, l'ennemi se retira derrière ses remparts; car le prophète avait prédit la mort des chefs, s'ils acceptaient le combat offert par Pomaré et par les blancs. Les blancs voulaient l'attaquer et assiéger le fort; mais ils ne purent y décider Pomaré et ses gens, à qui l'entreprise paraissait impraticable. On se contenta de tirer des coups de canon, qui, mal dirigés ou partis de trop loin, demeuraient sans effet, ce qui excitait la risée de l'ennemi; tandis que lui, du sommet des hauteurs, lançait des pierres et tirait des coups de fusil qui atteignaient les gens de Pomaré, dont un reçut une balle au travers du corps. Le même jour un détachement, venant de Papara, voulut joindre l'ennemi; mais on l'en empêcha. Le chef qui le commandait était accompagné de sa femme; tous deux furent tués dans le combat, et leurs corps, saisis par les gens de Pomaré, furent mutilés d'une manière horrible.

Cette guerre est connue, dans les annales d'O-taïti, sous le nom de *tamai rahi iu Hirahouraïa* (grande guerre de Hirahouraïa).

Déjà quelques-uns des missionnaires s'étaient retirés à Ouhaïné, et, delà, à Port Jackson. Ceux qui restaient encore, MM. Hayward, Scoff, Nott et Wilson, durent également vider les lieux et s'attacher au sort du roi dans son exil. Ils se retirèrent provisoirement avec lui à Eïméo, où le malheur le rapprocha d'eux, au point qu'enfin il prêta l'oreille à leurs discours, et consentit, comme on le verra plus tard, à se fier au dieu des chrétiens, puisque les siens l'avaient abandonné.

Immédiatement après ou même un peu avant l'expulsion de Pomaré, le peuple de Papara et de Panavia avait rappelé Oupoufara, frère de Tati, homme de courage et d'énergie, qui, à la prière instante de presque toute la population, prit le commandement de ces deux districts, les plus peuplés et toujours les plus redoutés de l'île.

Environ dix mois après sa retraite d'O-taïti, Pomaré avait réuni à Moréa une force assez considérable, qui, sous les ordres de Mahaïné, chef de cette île et de celle d'Ouhaïné, devait aller attaquer Mohoroa, fort situé au N.-E. d'O-taïti. Ce général avait avec lui Patiti, Amoré, Tanaraï, Tiaré, Ohaï, tous guerriers célèbres de Raïatéa, de Tahaa, et de Bora Bora, le premier surtout, qui avait demandé à marcher, aussitôt après son arrivée à Moréa. Cette armée débarqua à Papaïti. A cette nouvelle, Pafaï, Itoti, Tauté, Téméhouétou,

Vana, etc., se réunirent à Tiré; et, la même nuit, marchant à la lueur de torches allumées, le matin ils étaient à Haïna; de là, après avoir conduit leurs femmes, leurs enfans et leurs vieillards dans une profonde vallée, ils poursuivirent, aussitôt, leur marche à la rencontre de l'ennemi, qui ne tarda pas à se montrer. On escarmoucha long-temps; et, par hasard, les principaux guerriers de Pomaré furent tous tués, entr'autres Patiti et Amoré. Le désordre se mit, alors, parmi les assaillans, qui se rembarquèrent en toute hâte; et, harcelés par les vainqueurs, un grand nombre d'entr'eux périrent. Découragés par ce revers, les chefs de Raïatéa, de Tahaa, etc., désertèrent la cause de Pomaré et rentrèrent dans leurs foyers.

Il y avait, en ce temps, à O-taïti, un homme singulier, dont il a déjà été question. C'était le prophète Tino, qu'on nommait Taraméa, quand il était dans son état naturel, et Oro, quand il se prétendait inspiré par ce dieu. Comme, pendant l'exil de Pomaré, il n'y avait pas d'arii rahi à O-taïti, c'était vraiment lui qui gouvernait l'île, non pas précisément comme chef ou roi, mais comme prophète ou plutôt comme dieu. Il avait commencé à jouer son rôle même avant cette année, et son pouvoir s'était étendu avec les calamités de l'île, dans ces derniers temps. Il vivait au S.-O. d'O-taïti, à une pointe dite Mara, dans un Maraï, où, de partout, on lui apportait des offrandes et des provisions. Son autorité était des plus despotiques; ils faisait presque tout ce qu'il voulait, redouté de telle sorte,

que sa seule menace équivalait à l'ordre le plus positif. Devait-il aller quelque part ? Tout était préparé pour le recevoir. Le chef le vénérait ; les femmes lui prodiguaient leurs faveurs. Peut-être n'y eut-il jamais, sur la terre, d'individu plus honoré, plus puissant ; ses moindres volontés étaient des lois irrévocables ; les chefs eux-mêmes n'auraient osé lui résister ; mais il ne se mêlait pas directement de la guerre, quoique ses bonnes grâces fussent briguées autant qu'on redoutait son mécontentement. Ses momens d'inspiration étaient des momens de triomphe. Tout tremblait alors. Chaque parti redoutait quelque prescription fatale ; et s'il eût crié : « Guerre ! » tout se serait armé sans réplique.... Mais son règne était passé. Un rival audacieux s'était présenté dans la lice et l'emporta sur lui, ou, du moins, partagea son empire, ainsi qu'on le verra plus bas.

En 1809, tous les missionnaires anglais avaient quitté l'archipel de la Société. M. Nott seul restait avec Pomaré à Eïméo. Depuis douze ans qu'ils habitaient ces îles, leurs succès n'y avaient été nullement en rapport avec leur constance et leur zèle. Livrés à l'ivrognerie, à la débauche, à tous les excès, les Indiens se riaient de leurs remontrances et ne concevaient rien, ni aux vertus qu'on leur prêchait, ni à cette divinité bienfaisante qu'on leur annonçait ; aussi rien de plus contraire à la religion chrétienne, aux mœurs qu'elle exige, que l'esprit de la religion locale, que les excès qu'elle permettait : car les secta-

teurs de cette dernière, jouissant d'une entière liberté de conduite, pourvu qu'ils agissent sous les auspices des dieux, pouvaient, à leur gré, rechercher toutes sortes de plaisirs, sans que rien en parût choquant ni répréhensible, la pureté des mœurs, loin d'être exigée, semblant, en quelque manière, opposée à la volonté divine. Les missionnaires n'étaient donc pas écoutés, quand ils blâmaient un excès, et l'on ne faisait que rire de leurs menaces de peines éternelles dans une autre vie. Leurs discours, comme leur manière d'être ne leur attiraient que ridicule et mépris; et, à l'époque dont je parle, ils n'avaient pas encore fait un seul prosélyte.

Une circonstance singulière, c'est qu'ils avaient, en quelque sorte, toujours partagé le sort de Pomaré dans O-taïti. Établis, protégés, quand il y était puissant; errans et abandonnés, quand il en fut chassé, son sort semblait décider du leur, et leurs espérances pour l'avenir tombaient avec son pouvoir. Partout, un sort commun, des malheurs qu'on partage, lient les hommes. Pomaré s'attacha aux missionnaires, et les missionnaires aimaient sincèrement Pomaré, M. Nott, surtout, qui, bravant la misère et les dangers, eut le courage de rester, et devint son ami le plus intime. Quoique Pomaré ne parût encore nullement disposé à adopter la nouvelle religion, il souffrait qu'on lui en parlât; et le digne ministre d'un dieu de paix, dans l'intimité dont il jouissait, avait souvent occasion de traiter des sujets qui, en piquant la curiosité du

roi, amenaient des discussions où le missionnaire combattait avec adresse et modestie, tout à la fois, les erreurs d'une religion devenue monstrueuse, et savait faire ressortir la beauté de celle qu'il venait prêcher.

Ce fut donc seulement vers ce temps que, dans ces entretiens familiers, amenés par les circonstances, ce missionnaire, et d'autres, qui revinrent bientôt après, et qui, tous, possédaient assez bien, déjà, la langue nationale, donnèrent, à Pomaré et à sa suite, les premières notions de la religion chrétienne. Le moment était des plus favorables, pour en faire goûter les maximes. Dans la situation où se trouva ce prince, de 1809 à 1811 et 1812, exilé, sans le moindre espoir de rentrer dans ses états, la peinture d'un dieu auquel rien ne pouvait résister, devait lui plaire, d'autant plus que les dieux qu'il adorait semblaient ou ne pouvoir plus le servir ou l'avoir abandonné. Il les redoutait encore; mais il n'était pas nouveau chez les Océaniens de quitter un dieu pour en adorer un autre, ou d'offrir des sacrifices à une divinité qu'ils croyaient plus puissante et qui protégeait leurs ennemis. La difficulté était de les abandonner tous indistinctement; de renoncer à tous à la fois. S'il ne se fût agi que d'un Maraï, Jéhova aurait eu le plus considérable. Pomaré balançait toujours; mais il parlait souvent, à ce qu'il paraît, de ces passages de l'histoire juive où Dieu vient, tout à coup, au secours de ceux qui le reconnaissent, et punit ceux qui servent les faux dieux; il pensait souvent à ces traits; il les aimait; il se faisait

tendre les circonstances où les tribus, réduites à la dernière extrémité, se relevèrent inopinément par la protection de leur dieu, en triomphant de leurs ennemis, quelque nombreux qu'ils fussent. Quand donc, triste, abattu, déchu de presque tout pouvoir, il ne conserva plus le moindre espoir de ressaisir l'autorité; quand ses différens efforts pour rentrer dans O-taïti eurent tous échoué, quand il n'attendit plus rien de lui-même ni de ses dieux; cherchant des consolations, il se mit à écouter plus attentivement les missionnaires, qui lui promettaient le secours d'un dieu plus puissant, s'il voulait, pour le servir, abjurer les siens. La conduite du roi influa sur celle de plusieurs autres individus. Les gens de sa maison traitaient les missionnaires avec plus d'égards, souffraient leurs remontrances, écoutaient leurs discours; et, en juin 1812, sans rien concevoir encore à la morale ni aux principes qui font la base de la religion chrétienne, mais seulement à cause de sa situation désespérée, et pour essayer d'une dernière ressource, comme il paraît même l'avoir dit lui-même, Pomaré, faisant publiquement profession de christianisme, demanda de plus amples instructions et le baptême (1). Dès qu'il eut pris son

(1) Ce fut dans une espèce de festin qu'il donna la première marque de son mépris pour ses anciens dieux, et osa braver leur courroux, au grand étonnement de la plupart des convives épouvantés. On lui avait offert une tortue qui, d'après les rites, devait être cuite dans l'enceinte même du Maraï, et offerte, en partie, aux divinités. Il la fit apporter et

parti, il se montra zélé pour la nouvelle doctrine, engagea fortement les chefs à l'imiter, et alla jusqu'à parler avec mépris de ses anciennes divinités, dans une assemblée publique, en vantant la religion chrétienne et le pouvoir du Christ. Il voulait aussi faire construire une église; mais les événemens politiques l'obligèrent d'ajourner l'exécution de ce projet.

Cependant, une circonstance imprévue faillit renverser tout à coup les espérances des missionnaires. Des chefs d'O-taïti vinrent proposer à Pomaré de reprendre le gouvernement, démarche dont on ignore encore aujourd'hui le véritable but. Les uns disent, que, jaloux d'Oupoufara, ceux qui vinrent lui faire ces propositions étaient sincères; d'autres prétendent que ce n'était qu'un piége; tandis qu'une opinion plus généralement répandue est qu'ils voulaient soutenir l'ancienne religion, en empêchant Pomaré de se faire chrétien; mais, quels que fussent leurs projets, Oupoufara les déjoua; et, s'il y avait de la trahison dans cette démarche, lui, du moins, n'y était pour rien; car il refusa, de nouveau, de se soumettre.

Dans tous les cas, si l'opiniâtreté de ce chef détermina Pomaré à tenir à la nouvelle doctrine, il n'y était pourtant pas encore assez affermi pour ne point

préparer sur un feu ordinaire, en mangea, sans en rien faire porter au temple, et invita ses commensaux à en prendre leur part. L'impunité de cette action fit un effet extraordinaire sur le peuple; fut des plus favorables au dieu des chrétiens, et décrédita tout-à-fait les divinités nationales.

céder à la séduction d'un vice devenu général ; et, pendant les deux années qu'il habita O-taïti, il s'y montra dans un état d'ivresse presque continuel, ne cessant, depuis, de boire avec un tel excès, qu'on attribua sa mort à son extrême intempérance.

Après une résidence de deux années à O-taïti, ne s'y croyant plus en sûreté, il retourna à Moréa. Cependant, la nouvelle religion avait fait des progrès considérables. Elle comptait déjà, parmi ses membres, d'autres chefs, des Aréoïs, et même des prêtres de l'ancien culte. On avait aussi élevé une espèce d'église, où, dès 1813, en présence d'une congrégation régulière de deux ou trois cents personnes, il y eut célébration dominicale du service divin. On peut juger des émotions des missionnaires, en de pareils momens, et des sentimens qu'ils durent éprouver, quand, pour la première fois, ils purent chanter publiquement, et dans un langage nouveau, la gloire de leur dieu, en voyant s'unir à eux, dans ce concert de louanges, ceux-là même qui, depuis tant d'années, les traitaient avec mépris, sourds jusqu'alors à leurs plus vives sollicitations. Que de larmes de joie et de gratitude ils durent verser, lorsqu'à genoux devant celui qui les avait soutenus au milieu de tant de fatigues et de dangers, ils purent le remercier d'avoir couronné leur zèle et leur persévérance, par un succès aussi extraordinaire qu'inattendu !

Pendant que ces choses se passaient à Moréa, O-taïti était dans un état déplorable, et marchait à

grands pas vers sa ruine. Le peuple, presque toujours ivre, s'y livrait à des excès inouïs, et ses mœurs étaient, alors, véritablement horribles. Des distilleries s'établissaient dans toutes les parties de l'île; et, l'Indien, joignant la grossièreté de l'ivresse à sa barbarie naturelle, se trouvait ravalé presque au-dessous de la brute. Tableau hideux, triste conséquence de nos visites! Car c'était bien à nous que tous ces changemens étaient dus; c'était bien nous qui avions empoisonné leur bonheur, en leur apportant des vices, en même temps que des maladies. Quelle différence avec ces premiers temps où la joie, la santé, les plaisirs, l'abondance, suivaient, partout, les pas de l'étranger! Des fêtes élégantes, des manières prévenantes et gracieuses distinguaient, alors, ces insulaires; et maintenant, leurs réjouissances étaient l'ivrognerie; leurs plaisirs, la débauche; leurs fêtes, des combats sanglans; leurs manières, l'insolence et la menace. Ils connurent, bientôt, des crimes qu'on n'avait pas eu à leur reprocher jusqu'à ce moment. Ce fut en ce temps qu'ils s'emparèrent de deux navires anglais et massacrèrent les équipages. Le premier était la *Queen Charlotte*, qui avait été aux îles basses de l'archipel Dangereux, avec des plongeurs d'O-taïti et de Raïatéa. Ces sauvages, l'ayant attaqué, à l'improviste, assassinèrent son premier, son second officier et l'un de ses matelots. Ils rendirent le bâtiment au capitaine, à son retour à O-taïti; mais après avoir enlevé tout ce qu'il y avait à bord. L'autre était le *Daphné*. Les O-taïtiens, d'accord avec les

sauvages d'Anaa, tuèrent le capitaine et l'équipage, que les cannibales de la dernière île dévorèrent. Il n'y eut de sauvé que M. Buknall, neveu de l'un des missionnaires d'O-taïti, et un lascar qui se tint plusieurs heures dans l'eau, près du gouvernail, et à qui, ensuite, on donna la vie. Sur le premier de ces bâtimens se rendit un des principaux chefs d'O-taïti, qui prit part à ce massacre; mais, pourtant, sauva le capitaine et le reste de l'équipage. Il se fit chrétien la même année. Dans ce temps le peuple, vivant sans lois aucunes, était capable de tout. Pour la première fois, O-taïti devint un lieu dangereux, où, comme à la Nouvelle-Zélande et aux Marquises, les bâtimens ne pouvaient plus aborder sans être armés et sans se tenir sur leurs gardes; car le succès enhardit les O-taïtiens; et, sans les avis secrets des missionnaires, d'autres navires encore auraient été attaqués et pris.

Vers 1815, Pomaré-Vahiné, nominalement, mais non de fait, femme de Pomaré; car le roi, aimant mieux la sœur de cette dernière, l'avait choisie pour sa véritable épouse; Pomaré-Vahiné, dis-je, vint de Raïatéa à Moréa, où on la reçut avec distinction, en célébrant sa venue par des fêtes et par des festins. Après y avoir fait quelque séjour, elle se rendit à O-taïti, dans l'intention de faire le tour de l'île, où elle croyait être également bien reçue. C'était une femme distinguée; et ce voyage avait un but politique en faveur du prince dont elle portait le nom.

Elle débarqua à Paré ou Papaoa, avec une suite

considérable. On l'y reçut honorablement, et on lui apporta, comme de coutume, des étoffes et d'autres présens; mais un de ses gens, déjà chrétien, osa insulter un prêtre et provoquer sa colère et celle des dieux, en poussant l'audace jusqu'à saisir des plumes rouges qui avaient couvert les images, et à les jeter dans un brasier, qu'on venait d'allumer. Le peuple fut frappé d'étonnement et d'horreur; le prêtre humilié cria vengeance; et alors commença une guerre qu'on peut nommer *guerre de religion*, à cause de la tentative faite, à l'instigation du prêtre, d'assassiner tous ceux qui étaient venus à O-taïti. Les chefs de Matavaï et de la partie N.-O. de l'île consentirent à attaquer le parti surnommé *Bouré atoua* (les prieurs de dieu ou les chrétiens); mais, ne se croyant pas assez forts, ils conjurèrent Oupoufara de se joindre à eux. Celui-ci vint aussitôt avec les guerriers de son district de Papara, et les Oropaa ou ceux d'Atahourou. Il amenait Taraméa, ce célèbre inspiré, qui, jusqu'alors, avait reçu l'adoration du peuple crédule, et qui était surtout ennemi de la nouvelle religion, où il voyait la ruine de son pouvoir; mais sa destinée était de déchoir, même avant le triomphe des chrétiens. En route, on remarqua qu'un Indien, nommé Maro, homme du commun et encore inconnu, avait l'air sombre et un bras enveloppé, ce qui signifiait qu'il se regardait comme inspiré. Taraméa, indigné, lui dit qu'il était un imposteur; mais Maro, sans lui répondre, jeta sur lui un regard foudroyant, dont il effraya les Indiens, qui s'écrièrent

tous ensemble : « Il est inspiré ! il est inspiré ! » — Le chef seul, Oupoufara, voulut paraître n'être pas la dupe de ces grimaces d'imposteurs adroits ou d'esprits exaltés. Il imposa silence à Taraméa, marcha isolément; et, pour lapremière fois, se montra indécis, sans énergie.

L'heure convenue pour le massacre des chrétiens était minuit. Ignorant ce qui se tramait contr'eux, ils étaient encore, au coucher du soleil, tranquilles et sans méfiance, quand un message secret vint les avertir du danger qui les menaçait. Ils n'avaient pas un instant à perdre pour s'y soustraire ; et encore fallait-il qu'ils parussent ne rien soupçonner, leurs ennemis, ceux de Matavaï et de Papara, assez forts pour les détruire, étant à deux pas. Ils parvinrent, néanmoins, à s'embarquer et à s'éloigner, sans être aperçus. On ignore encore qui leur donna cet avis salutaire; mais on pense que ce fut Oupoufara, qui, grand et généreux, quoique rival de Pomaré, ne pouvait tremper dans un pareil complot, surtout avec des chefs qu'il savait ne pas l'aimer, et qu'il détestait, pour sa part, bien plus que Pomaré lui-même.

En tout état de cause, ce fut le retard d'Oupoufara qui sauva les chrétiens. S'il avait marché avec sa célérité habituelle, il serait arrivé avant la nuit près de Papaoa ; et, alors, les chrétiens n'auraient pu échapper sans être vus. C'était le nouvel inspiré Maro ou Arétaminou (car il avait déjà changé de nom) qui voulait qu'on allât, de suite, attaquer Pomaré-Vahiné et les

autres chrétiens, promettant la victoire et la mort de tous les *aapii parau* (les chrétiens); mais Oupoufara refusa, ainsi que le chef de Panavia, ce qui prouve que les O-taïtiens n'étaient déjà plus le même peuple, et que le respect superstitieux pour l'inspiré n'existait plus. Ils virent, la nuit, les canots de la reine déjà en route pour Moréa. Maro vint l'annoncer, et menaçait le chef du courroux de ses dieux, pour sa négligence; menace dont il ne paraît pas que ce dernier ait tenu grand compte, disant qu'il ne voulait de mal ni à cette femme, ni à ses gens, mais qu'il allait attaquer ses anciens ennemis, les Porionou; et, effectivement, il marcha aussitôt sur Papaoa, en chassa l'ennemi, et tua un chef de Matavaï.

Les Porionou (habitans des parties N. et N.-E. de l'île), s'étant retirés à Matavaï, envoyèrent demander la paix. Maro dit qu'on la leur accorderait, s'ils immolaient un aapii parau ou chrétien, qu'on devait envoyer pour lui être offert à lui ou au dieu Oro, dont il était inspiré. Ce peuple, dans sa crainte, s'empressa de le satisfaire; tua, effectivement, un jeune converti, le mit dans un panier, et l'envoya à Papaoa pour être offert à l'inspiré; mais celui-ci fit remettre le cadavre dans la pirogue, ordonna de le rapporter à Matavaï, et dit aux envoyés que, si les chefs de Matavaï voulaient brûler la maison destinée aux fêtes publiques des Aréoïs, etc., cet incendie serait le signal du départ des Oropaa pour retourner dans leur district. A l'arrivée des envoyés avec la victime, les chefs, s'enquérant

avec inquiétude de ce que voulait l'inspiré, s'empressèrent d'y obtempérer ; mais quand Maro vit les flammes s'élever dans l'air, il se mit tout à coup à crier : « Victoire ! victoire ! » ; dit à Oupoufara qu'il fallait marcher, que c'était le signal du triomphe ; et, en effet, à l'approche d'Oupoufara, et des siens, les Porionou s'enfuirent, abandonnant tout pour gagner assez tôt leur fort d'Apéano. Les vainqueurs ravagèrent le district, brûlèrent toutes les maisons, et massacrèrent tous ceux à qui l'âge ou des infirmités ne permirent pas de se sauver. Delà, ils allèrent à Apéano, et restèrent quatre jours dans la plaine. Le cinquième, Maro (1) dit qu'il fallait aller attaquer le fort, éloigné dans l'intérieur ; mais les assiégés, frappés d'une terreur panique, qui les rendait presque incapables de la moindre résistance, l'abandonnèrent, après une légère escarmouche, et se retirèrent dans les montagnes, dès la première attaque des Oropaa. Il n'y eut, en tout, qu'une douzaine d'hommes de tués.

Les Oropaa prirent possession du fort, et y furent joints par les Tétévaïtaïens ou les gens de Taïarabou, avec qui ils étaient alors en paix. Quand ces Tétévaïtaïens entrèrent, Maro était assis sur une éminence, auprès d'Oupoufara et d'autres chefs. Toujours sombre, et comme plongé dans de profondes méditations, il parut ne pas les avoir vus ; et, levant la tête, il de-

(1) Je nomme toujours l'inspiré Maro, quoiqu'alors il se nommât Arétaminou.

manda qui étaient ces gens. « Des amis de Taïarabou.... » lui répondit-on. — « Des amis ! » s'écria-t-il. « Ce sont des ennemis.... Il faut les attaquer. » Mais les chefs refusèrent, et quelques-uns cherchaient à l'apaiser. Cependant, les Tétévaïtaïens, ayant appris ce qu'avait dit l'inspiré, voulaient se retirer; et, malgré les efforts d'Oupoufara pour les rassurer, ils se tenaient à l'écart et sur leurs gardes. Rien n'arriva, pourtant; et, bientôt, reprenant courage, ils se rallièrent pour donner la chasse aux malheureux qui s'étaient sauvés dans les montagnes. Deux jours après, ils quittèrent Apéano, et partirent pour Papétoaré, l'extrémité orientale de la grande péninsule. Là, ils transportèrent, autour du Maraï, les corps des ennemis tués dans le combat; après quoi Maro leur ordonna de retourner à Papara et à Panavia, leur résidence habituelle. Il leur fit faire diligence, prédisant que, s'ils restaient plus long-temps absens, ceux de Moréa viendraient attaquer leurs femmes et leurs enfans.

A peine furent-ils à Afaïna (S.-O.), que plusieurs d'entr'eux, croyant la paix faite, s'écartèrent et allèrent dans la montagne, à la recherche de leurs amis et de leurs familles, qui s'y étaient retirés, en l'absence des chefs et des troupes. Ils venaient les engager à rentrer dans leurs foyers, quand ils apprirent que l'inspiré Tino ou Taraméa, celui qui avait joué un si grand rôle à O-taïti pendant tant d'années, mais, supplanté par Maro, avait joint les gens de Taïarabou, et qu'ils marchaient sur Papara. On n'avait à leur op-

poser absolument qu'Oupoufara, une trentaine de ses gens et l'inspiré Maro. Le chef voulait se retirer devant l'ennemi, fort de deux à trois cents hommes; mais Maro, apprenant que c'était son rival qui était avec l'ennemi, ordonna aux gens de son parti de tenir ferme, disant que Taraméa n'avait aucun pouvoir, et que le dieu Oro combattrait pour eux. Effectivement, cet homme, soit haine contre son rival, soit enthousiasme, marcha à la tête de sa petite troupe, à la rencontre des Tétévaïtaïens, même après avoir été abandonné par Oupoufara, qui ne croyait déjà plus à ses prédictions; et il les mit en déroute, après en avoir tué cinq ou six, presque de ses propres mains. Le reste s'échappa; et, craignant la poursuite de l'ennemi, plusieurs allèrent joindre Pomaré à Moréa.

Ces dernières luttes, plus destructives que meurtrières, avaient soumis, de nouveau, toute l'île à Oupoufara; mais en avaient presque fait un désert, et le laissaient, après tout, avec peu de forces, au lieu que la plupart des vaincus, s'étant sauvés à Moréa, Pomaré, qui voyait ses forces augmenter chaque jour, osa, de nouveau, songer à la conquête de l'île. Pendant qu'Oupoufara, avec ce qui lui restait de monde de Papara et d'Oropaa, préparait des provisions et des étoffes, pour la fête de *Pouréri* (des prières d'*action de grâces*) ou *Te Deum* (car c'est peut-être des sauvages qu'on a pris l'usage des *Te Deum* après les batailles); pendant qu'il faisait, dis-je, ces préparatifs, au maraï de Taïarabou, il apprit que Pomaré avait

débarqué à Papaïti, au N.-O. de la grande péninsule. Maro, s'animant aussitôt, rangea les troupes; et, dans son enthousiasme, annonça la destruction des aapii parau ou des chrétiens. Oupoufara, excité lui-même contre son ancien, alors son seul rival, se mit, sans tarder, en marche, avec ses gens et tous ceux qui avaient joint ses bannières.

J'ai dû entrer dans les détails de ces différentes guerres, quelque peu intéressantes qu'elles soient par elles-même, parce qu'elles ont amené, dans les îles, un changement à peu près total, et ont fait définitivement triompher la nouvelle religion. Les vaincus s'étaient toujours réfugiés auprès de Pomaré à Moréa, ce qui devait augmenter non-seulement ses forces, mais encore le nombre des convertis et des gens favorables à la nouvelle doctrine, dont on fit d'autant plus facilement des prosélytes qu'ils avaient l'exemple de leur chef; et, vaincus, se croyaient abandonnés de leurs dieux.

L'armée avec laquelle Pomaré passa dans O-taïti, était donc, en quelque sorte, une armée de chrétiens; et, ainsi que lui, mettait sa confiance dans une divinité qu'on lui avait annoncée comme bien plus forte qu'Oro ou toute autre, dont les missionnaires ne niaient cependant pas l'existence; mais qu'ils traitaient de *varoua ino*, mauvais esprits ou diables, en opposition avec le vrai Dieu.

En décembre 1815, un dimanche, Pomaré arriva de Moréa, suivi d'environ mille hommes. Il se rendit

au service dans une église érigée à Naarii, à l'O.-S.-O. de l'île. A peine l'office fut-il commencé, que des coups de fusil annoncèrent l'approche de l'ennemi, qu'on vit, au même instant, doubler une pointe à quelque distance; et, de toutes parts, on entendit les cris de, *tamaï ! tamaï* ! (guerre ! guerre !) Heureusement les chrétiens étaient armés, quoique l'ennemi n'eût tenté cette attaque ce jour-là, que dans l'idée de les trouver sans armes et dépourvus de tout moyen de défense, comme Maro l'avait, d'ailleurs, annoncé. A l'approche de l'ennemi, et dès qu'il fut en vuè, la plupart des chrétiens voulaient s'élancer au combat; mais Pomaré les arrêta, disant qu'avant tout, il fallait achever le service; car, pour eux, tout dépendait de Dieu. A cet égard, il n'avait pas changé d'opinion; et tout son espoir, toute sa confiance, étaient aujourd'hui dans la protection de Jéhova, comme, jadis, ils avaient été dans Oro. Les prières finies, les chrétiens se rangèrent en bataille. Les plus zélés étaient à l'avant-garde. Les derniers réfugiés, en qui l'on ne se fiait pas encore entièrement, formaient le centre, et le peuple de Moréa l'arrière-garde.

Commandés par leur brave chef Oupoufara, et animés par Maro, qui leur promettait une victoire aussi facile que certaine, les ennemis s'avancèrent au milieu des chants et des cris. Il y eut un moment d'hésitation dans un petit nombre d'entr'eux, quand des boulets, partis d'une embarcation armée d'une pièce de canon et commandée par un blanc, vinrent frapper au milieu d'eux

et en tuèrent quelques-uns ; mais le chef, voyant l'effet produit, se retourna en disant : « Ceux qui sont » morts ont été atteints par leur faute. Ne voyez-vous » pas que ces gens tirent toujours trop haut ou trop » bas? S'ils tirent en l'air, baissez-vous; s'ils tirent » trop bas, sautez en l'air... Moi, qui suis le premier, » vous voyez bien qu'ils ne me touchent pas. »

L'attaque des idolâtres fut impétueuse, et les gens de Pomaré eurent un moment le dessous. Ils se défendaient avec un courage peu commun ; mais ils avaient déjà beaucoup d'hommes tués, perdaient continuellement du terrain, et la victoire semblait se déclarer pour Oupoufara. Partout le premier et à la tête de l'attaque, animant ses guerriers par son exemple, il allait tout emporter, quand, percé d'une balle, il tomba devant ses troupes. Il ne mourut point du coup ; mais, s'appuyant sur la main, il fit encore face à l'ennemi. En le voyant tomber, plusieurs de ses amis s'arrêtèrent, pour lui porter secours ; mais lui, reconnaissant son état, leur dit d'une voix ferme encore, quoiqu'il se sentît mourir : « Laissez-moi ; mais ven» gez ma mort... Voici l'homme qui a tué votre » chef... » ; montrant un des gens de Pomaré, qui avait effectivement infligé la blessure. Tous y coururent aussitôt ; et, dans cette attaque furieuse de quelques individus contre tout un rang des plus braves guerriers de Pomaré, les vengeurs d'Oupoufara parvinrent à joindre le guerrier que ce chef avait désigné, le saisirent au col, et allaient l'entraîner ou l'étrangler, quand

cet homme, si brusquement surpris, parvint à poser sur son adversaire le bout du canon de la carabine déjà si fatale à Oupoufara, et l'étendit à ses pieds.

Malgré la blessure d'Oupoufara, son armée continuait à se battre avec ardeur, et l'état de son chef semblait même l'animer encore; mais celle de Pomaré, encouragée, à son tour, par cet incident, se maintenait opiniâtrément sur son terrain. Les idolâtres perdaient toujours de leurs chefs, ayant bien moins de fusils que l'armée chrétienne, et souffrant, surtout, du feu de quelques embarcations commandées par Pomaré en personne et qui les prenaient en flanc. Ils durent enfin céder. Le désordre se mit dans leurs rangs; tous prirent la fuite; et, à cette vue, le malheureux Oupoufara, qui s'était soutenu jusqu'alors, tomba et rendit le dernier soupir.

L'armée allait s'attacher à la poursuite de l'ennemi, dans l'intention, comme autrefois, d'en faire un affreux massacre; mais Pomaré, s'avançant sur le rivage, lui cria de s'arrêter; que c'était assez; qu'il ne voulait plus qu'on tuât un seul des ennemis; et qu'au contraire, on pouvait leur annoncer, de sa part, paix et pardon. Ceci parut extraordinaire, et tous restèrent frappés d'étonnement. Ne pas poursuivre un ennemi vaincu, ne pas chercher à l'exterminer, c'était chose inconcevable. Amis et ennemis en étaient dans la stupéfaction. Cette nouveauté fit le plus grand bien à la religion chrétienne. Ils virent en quoi surtout elle se distinguait de l'ancienne; ils en conçurent la beauté. Les

femmes, les enfans des vaincus, qui tous s'attendaient à une poursuite acharnée et à une mort presque certaine, pleuraient plutôt d'attendrissement que de joie; et, dès cet instant, coururent au baptême, en adorant le Dieu de clémence et de bonté qui leur sauvait la vie à eux et aux leurs.

Cette longanimité inespérée empêcha probablement, seule, le peuple d'opposer la moindre résistance, quand Pomaré envoya, dans toutes les directions, des partis, chargés de détruire les temples et les idoles. Il vit, non sans quelqu'effroi, mais sans murmures, l'image d'Oro, l'objet de tant de convoitises, de contestations et de guerres des plus cruelles, tirée du maraï et jetée aux flammes; et, en peu de jours, dans tout O-taïti, quelques ruines seules indiquèrent les lieux où, pendant si long-temps, on avait adoré des divinités, la terreur du peuple et souvent l'appui du despotisme; mais aussi le soutien de l'ordre et des chefs, qu'elles faisaient respecter, en leur assurant un pouvoir qui, quoique purement moral, était bien plus réel que s'ils avaient disposé de troupes régulières toujours prêtes à exécuter leurs volontés.

Ce changement était donc aussi extraordinaire qu'il était beau. Tout à coup s'ouvrait à ces nations une carrière nouvelle; car, avec leur religion et leur culte, tombaient toutes leurs institutions. Leur gouvernement, leur ordre social, leurs mœurs, tout allait changer. Quel moment pour un homme de génie, pour un homme instruit, clairvoyant, sage, sans préjugés,

connaissant les besoins et les goûts des insulaires! Malheureusement, un tel homme a manqué; et, animés de bonnes intentions, mais circonvenus par les préjugés de leur état et privés, d'ailleurs, des lumières que demandaient les circonstances, les missionnaires n'étaient pas ce qu'il fallait; aussi restèrent-ils longtemps sans rien établir du tout, se bornant à enseigner la religion, et à prêcher la morale. Heureux encore s'ils s'en fussent tenus à cela!... Eux et leur religion, toujours aimés, auraient, sans doute, fini par triompher de tant d'obstacles; tandis qu'aujourd'hui leurs institutions, incompatibles avec l'état du peuple, ont amené l'anarchie; comme, de leurs règlemens trop sévères, sont nés l'inimitié contre les réducteurs et le discrédit des lois générales.

Article IV.

Histoire d'O-taïti, depuis l'introduction du christianisme dans l'île, jusqu'à nos jours.

La mort d'Oupoufara mit donc, tout à la fois, fin à la guerre et à l'idolâtrie dans O-taïti, tout en y ramenant Pomaré, plus puissant que jamais. Comme on vient de le voir, le peuple, et surtout le parti vaincu, couraient au baptême, surpris de sa clémence, qu'ils savaient être due à la nouvelle doctrine; et voulaient devenir chrétiens, sans comprendre encore ce que c'était que le christianisme, et sans savoir du nouveau dieu autre chose, sinon qu'il était bon et puissant, et qu'il

avait fait triompher le roi. Changer de religion, c'était donc simplement, pour eux, changer de divinité. Toutefois il s'éleva, de toutes parts, sur les ruines des maraïs, des églises où les habitans venaient, en foule, avec un zèle et un empressement extraordinaires, demander à s'instruire dans la nouvelle doctrine. On n'entendit bientôt, partout, que le chant des hymnes et les louanges du Christ dans ces mêmes lieux où, naguère, les cris de victoire de sauvages guerriers se mêlaient aux hurlemens des prêtres, demandant des victimes pour leurs autels, altérés de sang humain.

Dès le principe de cette révolution, la plus singulière, peut-être, qu'on ait vue dans l'histoire, à mesure que les églises s'élevaient, elles étaient remplies, même plusieurs fois par jour, de néophytes empressés d'assister aux offices, pour adorer la nouvelle divinité. Des écoles aussi furent établies; et là, jeunes et vieux, mariés ou non, accouraient en foule, avides de s'instruire, à tel point que les missionnaires, qui se trouvaient alors dans l'île, ne suffisaient plus pour répondre au vœu des Indiens, qui, tous à la fois, voulaient acquérir ces précieuses connaissances, la lecture et l'écriture, de tout temps si fort admirées par eux dans les étrangers, et que, déjà, possédaient leur roi et plusieurs d'entre les chrétiens.

Ce qui leur plaisait, surtout, c'était le chant des hymnes. Ils avaient toujours eu du goût pour la musique et pour les vers, avaient quelqu'idée de l'harmonie et chantaient en accords, avant nos visites; aussi

apprirent-ils promptement à chanter, et même à chanter juste; circonstance qui a contribué à induire en erreur les voyageurs des premiers temps, sans en excepter les missionnaires, qui prirent l'ardeur de s'instruire, dans un peuple désœuvré et avide de nouveautés, pour du zèle religieux, et son instinct musical pour de la dévotion et de la piété.

L'exemple d'O-taïti fut bientôt suivi dans les autres îles de la Société; et, postérieurement, dans toutes les îles environnantes, aux Sandwich, aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, et dans presque toute la Polynésie. En moins de deux ans, des églises s'élevèrent à Moréa, à Ouhaïné, à Raïatéa, à Bora-Bora, etc. La même ardeur pour le nouveau culte semblait animer les peuples de toutes ces localités. De nouveaux missionnaires arrivèrent et furent reçus partout avec empressement et respect. Des demeures très-convenables furent construites pour eux et d'après leurs directions, ainsi que des églises et des écoles, régulièrement fréquentées partout; enfin ceux qui, si longtemps, avaient été des objets de dérision et de mépris, jouissaient, alors, de tant de considération, qu'ils étaient devenus les guides et les maîtres de ces mêmes individus, capables, peu de temps auparavant, de les maltraiter et de les menacer de mort, au premier mot de religion.

On n'entendait, à toute heure du jour, dans toutes les maisons, que le chant des hymnes, auquel les jeunes femmes, surtout, s'exerçaient continuellement. On s'y

livrait aussi beaucoup à la prière; mais cette dernière pratique étant, de temps immémorial, une de leurs coutumes nationales, on n'eut que la formule à changer; et, comme jadis, personne ne prenait un repas, ne se couchait ou ne se levait sans prier, sans rendre grâce à la Divinité. Plusieurs, même, poussaient la chose à l'extrême. Dans l'excès d'un zèle soit sincère, soit affecté, on en voyait s'écarter dans les bois pour dire leurs prières et passer de longues heures dans cette pieuse occupation.

Ces changemens eurent pour suite nécessaire l'abolition de toutes les anciennes coutumes. La chute des anciens dieux entraîna naturellement celle de l'usage des sacrifices humains. L'infanticide tomba aussi, comme défendu par la nouvelle religion; et cela, au grand contentement du peuple, des femmes surtout, qui, à ce qu'il paraît, n'avaient jamais commis ces horreurs ou n'y avaient consenti que parce que c'était une coutume à laquelle elles ne pouvaient se soustraire; mais nullement par le désir de se défaire de leurs enfans. On eut également plus de soin des malades, quoiqu'en cela ils ne se soient jamais distingués, montrant constamment, à cet égard, une négligence, souvent même une indifférence qui, mieux que toute autre chose, prouverait leur défaut de véritable sensibilité. La société des Aréoïs se trouva également dissoute; ses représentations, contraires aux ordonnances de la nouvelle loi, se virent aussi interdites; et le tabou, enfin, qui obligeait les femmes à manger seules,

étant levé, tous les membres d'une famille ou autres, des deux sexes, purent, désormais, manger ensemble, dans le même lieu et des mêmes mets. La religion chrétienne abolit donc, en un instant, tous leurs usages barbares ; et, nul doute que guidé, pour lors, avec discrétion et sagesse, ce peuple n'eût marché, rapidement, vers la civilisation.

Si les missionnaires s'étaient arrêtés là, tout leur promettait le succès le plus complet. Ils auraient dû, surtout, montrer quelque peu d'indulgence pour certains abus répréhensibles, sans doute, et qui méritaient d'être signalés du haut de la chaire, mais qui, néanmoins, ne pouvant compromettre le bonheur du peuple, ne sont certainement pas de la compétence des tribunaux, et ne devaient jamais se confondre avec les crimes. Malheureusement les missionnaires étaient hommes, ou plutôt prêtres, et prêtres appartenant à une secte des plus sombres et des plus rigides ; aussi, quand ils virent que d'anciennes coutumes, l'influence du climat, l'ardeur d'un tempérament tropical l'emportaient sur leurs leçons, ils eurent la faiblesse de renoncer à la douceur qui leur aurait fait tout obtenir, et poursuivirent criminellement les moindres écarts de conduite et des actions qui, bien que foncièrement immorales, ne pouvaient, néanmoins, il faut le répéter, compromettre le bonheur du peuple. Voici comment ils en vinrent à regarder ces mesures comme nécessaires, ou, du moins, ce qui y donna lieu.

Tant qu'il ne fut question que de fréquenter les églises,

de chanter des hymnes, de réciter des prières, etc., tout alla bien; car les Indiens ne voyaient, en cela, qu'un changement de divinité et un mode différent d'adoration; mais quand ils reconnurent que la nouvelle doctrine prescrivait une pureté de mœurs dont ils n'avaient aucune idée, une régularité de conduite dont ils ne pouvaient concevoir la convenance; quand les missionnaires, non contens de leur interdire les excès, leur défendirent indistinctement tous les plaisirs, tous les délassemens; quand ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus libres dans leur intérieur, et qu'avec l'amour disparaissaient à jamais, pour eux, les danses, les représentations, les fêtes, les réjouissances, les jeux, les exercices, dont ils avaient l'habitude, ils se reployèrent, en quelque sorte, sur eux-mêmes; ils commencèrent à murmurer; ils osèrent, pour la première fois, réclamer contre cet autre tabou, auquel ils ne s'étaient soumis que momentanément, n'imaginant pas qu'il dût être perpétuel; et, le premier enthousiasme passé, on s'aperçut que si le peuple avait changé de dieu, ses mœurs étaient restées les mêmes.

Au fait, occupés les deux premières années, des services aux églises, de l'enseignement dans les écoles, du baptême, etc., les missionnaires n'avaient guère eu le temps de surveiller la conduite domestique de leurs nouveaux convertis; aussi, quand ils commencèrent à s'en occuper, reconnurent-ils que le plus grand nombre d'entr'eux unissaient la conduite la plus immorale à une dévotion telle quelle, et à l'obser-

vance la plus rigide des pratiques religieuses (1). La plupart, au reste, étaient innocens, et ne concevaient pas que leurs mœurs d'autrefois pussent avoir quelque chose de répréhensible, ni en quoi elles ne s'alliaient pas avec l'observation stricte des prescriptions de la nouvelle loi. Une chose, au moins, est certaine; c'est qu'à peine une année finissait, que ce zèle extraordinaire se refroidit singulièrement et s'affaiblit toujours en raison proportionnelle des exigences des missionnaires, relativement aux mœurs; que, dès 1817, les écoles et les églises étaient beaucoup moins fréquentées; que beaucoup des néophytes murmuraient et revenaient à leurs anciennes habitudes.

Les missionnaires et la nouvelle doctrine se maintinrent, pourtant, par l'influence du principal chef. Croyant leur être redevable de son rétablissement au pouvoir, il les soutenait autant qu'il était en lui, et punissait rigoureusement la moindre transgression à leurs préceptes. Presqu'aussi sévère que Néron, qui mettait à mort ceux qui succombaient au sommeil pendant qu'il déclamait au théâtre, le roi d'O-taïti se rendait le dimanche à l'église, accompagné de sa garde, et faisait également punir ceux qui s'endormaient aux sermons des missionnaires. Préoccupé, comme on l'a

(1) Tous les amusemens étant interdits aux Indiens, il n'est pas étonnant qu'un peuple si remuant se rendît aux écoles, aux églises, n'ayant plus rien autre chose à faire; mais tenu dans l'inaction comme il l'était, il n'est pas étonnant, non plus, qu'il se livrât à tous les vices.

dit ailleurs, de la manie de prendre pour modèle, en tout, le roi d'Angleterre; le roi d'Angleterre, lui avait-on dit, était à la tête de l'église... Il devait donc, comme lui, maintenir et défendre le culte... Le roi d'Angleterre protégeait le commerce; et quand, sur la fin de ses jours, ruiné par la boisson et par d'autres excès, les missionnaires lui firent reconnaître la nécessité d'établir des lois, il approuva, de suite, ce projet, parce qu'en Angleterre il y avait des lois, et que le roi George, leur soutien, les faisait exécuter.

De toutes les îles, O-taïti était donc la mieux disciplinée, quant aux apparences; avantage qu'elle devait entièrement à l'autorité et à la sévérité du chef. Ami des missionnaires, il les appuyait en tout. Les rapports qu'ils avaient faits de lui en Angleterre, et qui lui revenaient alors régulièrement, flattaient son amour-propre. Il s'y voyait pompeusement loué; car il comprenait l'anglais sans pouvoir le parler, et tenait à justifier les éloges qu'on lui prodiguait comme protecteur du christianisme.

L'exemple de Pomaré eut, comme on l'imaginera sans peine, de l'influence sur les autres îles. A Ouhaïnĕ, à Raïatéa, à Taata, à Bora-Bora, les chefs affectèrent du zèle pour la nouvelle religion qu'ils avaient tous adoptée, vers 1816 et 1817; comme Pomaré, protégèrent les missionnaires, ce qui contint les mécontens; et, bien que, partout, le plus grand nombre désapprouvât les exigences nouvelles, personne,

néanmoins, par un reste de respect pour les chefs, n'osa se mutiner contre les missionnaires. Tous prirent le parti de cacher leurs écarts; et, sans aimer la nouvelle religion, continuèrent à fréquenter les églises, d'abord parce qu'on les y forçait, puis par désœuvrement; ainsi, tout allait bien, pour l'extérieur; et comme les étrangers, qui séjournaient seulement quelques jours, ne purent juger de l'état des choses, que d'après ce qu'ils voyaient, ils firent, sur les changemens opérés par les missionnaires, et sur l'état religieux de ces îles, des rapports d'autant plus éloignés de la vérité, qu'ils exagéraient toujours ce qu'ils avaient vu.

Malgré ces rapports, et quoique les missionnaires crussent un grand nombre des Indiens sincères dans leurs démonstrations, ils sentaient, pourtant, que les choses prenaient une tournure inquiétante. La jeunesse, surtout, toujours plus insubordonnée, reprenait ses anciennes habitudes, ses anciens amusemens; et, soit publiquement, soit en secret, se livrait à tous les excès d'autrefois. Ils virent, bientôt, que leurs leçons de morale et de faibles règlemens ou la volonté du chef ne suffisaient plus pour arrêter les transgresseurs, dont le nombre croissait sans cesse; car, peu à peu, presque tous se trahissaient, et ceux qu'on aurait cru les plus zélés, les plus dévoués, et les plus véritablement pénétrés des principes de l'Évangile, leurs guides spirituels les surprenaient souvent en des actes qui n'annonçaient rien moins que de bonnes mœurs et de la piété. Il fut donc question de faire des lois plus

positives, et d'essayer d'obtenir, par la rigueur et par les châtimens, ce qu'on refusait à la persuasion de la parole. La religion ancienne, comme on l'a vu ailleurs, déterminait seule les devoirs de chaque classe, de chaque individu; et les fixait de manière à rendre les lois humaines inutiles; à tel point que les chefs même en tiraient leur pouvoir, obéis qu'ils étaient, sans autre force que celle que leur donnait la religion; force d'opinion et purement morale.

Cet ordre de choses si singulier, qui tenait quelque peu du miracle, tombait naturellement avec l'illusion qui l'avait produit. La religion détruite, l'empire des chefs, le gouvernement, dans ses différentes branches, comme dans son ensemble, l'ordre des classes, les règlemens de la société, des familles, tout s'écroulait, en même temps. Le peuple perdu, étourdi, courait bien aux églises, aux écoles; mais, désormais sans règle de conduite, dans son trouble, il fit, quelques momens, tout ce qu'on lui disait de faire, sans plan, sans but, comme par égarement, et ignorant, en effet, ce qu'on voulait de lui. Revenu de cet état d'enivrement moral, il dut tomber dans un autre, qui fut comme le moment de la crise. Rendu graduellement à lui-même, sortant, en quelque sorte, d'un songe, quand il regarda autour de lui, la première chose qui l'étonna fut de reconnaître que les chefs n'étaient que des hommes, et que tout ce qui, jusqu'alors, lui avait imprimé crainte et respect, était, sinon méprisable, au moins indifférent et nullement sacré. Cette découverte

fut la cause première d'un premier désordre; et, pour la première fois, dans ces îles, des hommes du peuple osèrent, en regardant en face leurs chefs, prendre bientôt, avec eux, un ton qui n'indiquait rien moins que la condescendance. Quand ces derniers voulurent soutenir les missionnaires, la nouvelle religion, et réprimander la conduite des Indiens, ils trouvèrent une opposition à laquelle ils ne s'étaient point attendus, s'apercevant, à leur tour, que leur autorité était détruite. Comme les missionnaires, les chefs politiques sentirent donc la nécessité de quelque mesure capable de prévenir le mal et d'en arrêter les progrès; mais la difficulté était l'établissement, ou plutôt le choix de ces nouvelles institutions. N'ayant pas la moindre idée de ce que c'est que constitution, lois écrites, etc., ils durent avoir recours aux missionnaires qui, par-là, devinrent les législateurs de l'île, et établirent les lois fondamentales qui devaient, désormais, régir ce peuple, et décider de son malheur ou de sa félicité.

Le tout était simple, pourtant, et aurait pu convenir, si les administrateurs n'avaient fait de règlemens que sur des crimes ou des actions punissables; mais ils en firent aussi contre le moindre désordre, contre le tatouage, contre les danses et autres exercices ou plaisirs anciens, contre le tort de ne s'être pas rendu au service divin le dimanche, contre la non observation du sabbat, etc.

En mai 1819, une assemblée générale fut convoquée dans O-taïti à Papaoa, près de la résidence de

Pomaré. Le peuple s'y était rendu en masse, tant de Moréa que d'O-taïti même. On se réunit dans l'église de ce district. Quand les rois, les chefs, les missionnaires furent arrivés, l'un de ces derniers ouvrit cette importante cérémonie par la lecture d'un chapitre de la Bible, et par une prière; après quoi le roi se leva, tenant à la main le rouleau de papier sur lequel était écrit le code de la nouvelle loi. S'adressant d'abord à Tati, le plus puissant des chefs après lui, descendant d'une famille long-temps supérieure à la sienne, et toujours sa rivale : « Hé bien ! Tati, lui dit-il, que de-» mandez-vous? quel est votre vœu? — Mon vœu, » répondit ce chef et celui de mon peuple, est que vous » nous fassiez connaître ces lois, afin que nous puissions » nous conduire conformément à ce qu'elles exigent. » Pomaré adressa, ensuite, la même question à chacun des autres chefs, qui lui firent, à peu près, la même réponse; après quoi, il lut le code en entier, en en commentant plusieurs articles. Dans ce code se trouvaient des lois contre la révolte, les conspirations, l'excitation à la guerre qui, comme l'assassinat, emportaient la peine de mort. Le tout finit par l'organisation de l'ordre judiciaire, du jury, etc. Quand il eut fini, il demanda aux chefs, puis au peuple, s'ils approuvaient le tout, invitant ceux qui l'approuvaient à lever la main droite. Tous la levèrent à la fois, ce qui ne prouvait guère leur sentiment, plusieurs, ou plutôt la plupart d'entr'eux étant incapables de comprendre ainsi, sur-le-champ, l'importance de dis-

positions dont ils n'avaient aucune idée, et n'ayant pas, d'ailleurs, encore perdu l'habitude de flatter leurs chefs. Cette affaire, si importante dans l'histoire d'O-taïti, finit, comme elle avait commencé, par des prières, que récita l'un des missionnaires.

A peine le nouveau code fut-il en activité, qu'il y eut de nombreux transgresseurs à punir; et, le plus grand nombre, pour des bagatelles. De jeunes filles, des femmes mariées, qui avaient accordé des faveurs à leurs amans, étaient traînées devant les juges, avec leurs complices; et ces procès, où tout s'expliquait de la manière la moins équivoque, étaient cent fois plus indécens, plus immoraux, plus scandaleux que les fautes même, qui, sans conséquence en ce pays, devaient aussi rester sans éclat, et surtout sans punition. On les punissait, pourtant, comme le vol ou d'autres crimes, par les travaux publics, consistant à construire des routes, des ponts, etc. Qu'on juge de la honte et de l'effet que dut produire une pareille sévérité! Aussi, loin de remédier au mal, à peine parvint-on à l'arrêter, et l'on s'aliéna, pour jamais, toutes les femmes que cette loi draconienne avait frappées. Perdues de réputation, elles n'avaient plus de ménagemens à garder; et l'erreur d'un moment les entraînait en des écarts irrémédiables.

Le pire de tout, était que ceux qui avaient subi des condamnations de cette nature, ne pouvaient plus occuper de places dans le gouvernement. De plus, on n'avait admis aucune distinction entre les classes, de

sorte que plusieurs personnes puissantes se trouvant destituées, et prenant en haine les imprudens législateurs, devinrent les ennemis personnels des missionnaires et de la religion; et leurs inimitiés toujours croissantes, véritable cause de la décadence du christianisme, auraient inévitablement amené une catastrophe, si une législation si impopulaire ne fût enfin tombée d'elle-même. Il y eut aussi d'autres victimes; mais, au moins, pour une cause plus plausible. Cinq mois à peine après la publication du nouveau code, deux hommes furent pendus pour crime d'attentat contre le gouvernement. En 1821, deux autres furent exécutés, comme chefs d'un complot contre la personne du roi.

Ce qui avait fait hâter l'établissement des lois, c'étaient les inquiétudes que donnait la santé de Pomaré. Son genre de vie annonçait une mort très-prochaine; et les missionnaires ne connaissaient déjà que trop bien le véritable état du peuple, et les mœurs des hommes qui devaient succéder au roi dans le gouvernement, pour ne pas être certains d une dissolution presque totale, dès que ce chef ne serait plus; et, afin de prévenir cette crise, autant que possible, ils voulaient fonder des institutions qui, en attendant la majorité du jeune fils de Pomaré, devaient permettre aux choses d'aller, sans qu'on eût à craindre de querelles entre les chefs, ni de désordres trop graves de la part des administrés. Ils désiraient particulièrement que le tout fût établi de son vivant et par lui; car cette précau-

tion pouvait faire espérer que ses lois seraient respectées et par ses descendans et par le peuple qu'il avait si long-temps gouverné.

Ce fut aussi vers cette époque qu'il s'éleva quelques difficultés assez sérieuses entre Pomaré et les chefs des îles occidentales du groupe; difficultés qui, s'il eût vécu, auraient amené non-seulement la guerre, mais encore l'exil de quelques-uns des missionnaires. Voici ce dont il s'agissait.

Plusieurs bâtimens venaient saler de la chair de cochon à O-taïti, pour la transporter à Sydney (Nouvelle-Hollande), où, alors, on avait encore besoin de provisions venues d'ailleurs. Le jeune M. Henry, fils d'un des missionnaires d'O-taïti, qui s'était livré à ce commerce, y intéressa Pomaré, et acheta à Port-Jackson, pour le compte de ce chef, un brick, qui devait être payé en cochon salé. Dès l'arrivée de ce bâtiment à O-taïti, le roi envoya aux îles occidentales, pour les avertir de livrer leur part de la cargaison, en leur promettant un intérêt dans le bâtiment. Il s'attendait d'autant moins à un refus, qu'elles avaient, jusqu'alors, payé une espèce de tribut en cochon, arrow-root, huile, etc. Elles refusèrent, cependant; et l'on apprit, bientôt, que c'était de l'avis de leurs missionnaires, fait dont je ne doute pas; mais j'ignore jusqu'à quel point on peut ajouter foi à des rapports d'après lesquels ils auraient conseillé le refus, par pure jalousie contre leurs confrères d'O-taïti, surtout contre celui dont le fils commandait le navire du chef. On ajoute qu'il y

avait toujours eu une grande mésintelligence entr'eux et les missionnaires o-taïtiens, qui leur avaient ouvert la route, avaient seuls opéré le changement de religion et la conversion de ces peuples, dus à leur zèle, à leur constance, à leur conduite, sous tous les rapports, si louable et si prudente ; et obtenus, d'ailleurs, au prix de sacrifices, de souffrances, dont les détails les feraient plaindre autant qu'admirer. Les missionnaires des îles occidentales, au contraire, n'y étaient arrivés qu'après l'adoption de la religion chrétienne. Ils furent reçus avec respect et égards, logés dans des maisons superbes, construites tout exprès pour eux, et on leur fit de grandes concessions de terres. Ils n'avaient donc d'autre mérite que celui d'être venus d'Europe comme missionnaires, et ne pouvaient guère que continuer ce que leurs confrères avaient si admirablement commencé. Cependant, ces derniers prétendirent se rendre indépendans des missionnaires d'O-taïti, sous la direction desquels ils se trouvaient ; et, afin d'y parvenir, imaginèrent de rendre tels les chefs des îles qu'ils habitaient. A cet effet, ils les invitèrent à secouer le joug de Pomaré, et à ne plus lui payer tribut.

Quand Pomaré apprit cette nouvelle (en 1821), il paraît que son premier mot fut : Guerre ! Il commença même, quoiqu'indirectement, des préparatifs qui annonçaient qu'il voulait la pousser avec vigueur ; et, comme les menées des missionnaires des îles sujettes ne lui étaient pas inconnues, nul doute qu'il ne s'en fût vengé. Heureusement pour eux, mais bien fata-

lement pour l'État, tombé victime de ses excès dans la boisson, il mourut le 7 décembre 1821, laissant deux enfans en bas-âge, et le peuple en des dispositions d'esprit telles, qu'il ne fallait, pour le maintenir, rien moins que son autorité et sa fermeté connues.

Pomaré fut enterré à Papaoa, sa résidence habituelle. La mort de ce chef distingué fut un coup funeste pour ces îles. Elle arrêta leur marche vers la civilisation, et la fit rétrograder si rapidement, qu'elles menacèrent, quelque temps, de retomber dans leur ancien état de barbarie. Lorsqu'il mourut, son enfant mâle n'avait qu'un an. Inquiet du sort de son peuple, parce qu'il connaissait trop bien ceux qui devaient lui succéder, il n'hésita pas à offrir le gouvernement à Tati, quoique son ancien rival; mais qu'il savait être seul capable de prendre la direction des affaires, de maintenir l'ordre, et, peut-être, de déterminer de nouveaux progrès vers un état d'amélioration. Cette proposition ne fut pas appuyée par les missionnaires, qui, dans des vues particulières sur l'enfant-roi, comptaient l'élever à leur manière, et craignaient qu'une fois à la tête du gouvernement, Tati ne voulût pas s'en dessaisir. D'autres chefs partageaient cette opinion. La chose en resta là. Le roi, quoique calme et causant jusqu'à son dernier soupir, mourut sans avoir rien décidé sur ce qu'il aurait à faire après sa mort; et, quand il n'y eut plus d'autre remède, Ariipaïa ou Pomaré Vahiné, sa veuve, fut nommée régente.

Pomaré, certainement, était doué d'avantages extraordinaires. On a pu voir, par tout ce qui en a été dit, que c'était, sous tous les rapports, un homme distingué, un habile politique, un grand orateur, le plus instruit parmi tous les siens; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un saint; au contraire..... Outre l'habitude de boire, on pouvait lui reprocher d'autres vices plus blâmables encore; mais il connaissait son peuple, et savait le conduire, tyran par principe, beaucoup plus que par inclination. Sa perte était irréparable... Heureusement que des lois avaient été établies; car, sans elles, dès cet instant, tout était perdu. Tati, quoique chef seulement d'un district, et d'autres, moins puissans, pouvaient veiller à leur maintien, en exiger l'exécution; et les hommes bien intentionnés avaient, ainsi, un point d'appui qui leur permettait de soutenir l'État, malgré l'absence d'un chef principal.

Cet état de chose devait, néanmoins, amener de nouveaux désordres et enhardir ceux qui étaient mécontens des institutions établies sous la direction des missionnaires. Ces derniers reconnaissaient, chaque jour, que le plus grand nombre n'avait embrassé la religion que par l'influence de Pomaré, pour l'imiter et pour lui être agréable; ou, du moins, se conduisaient-ils de manière à faire croire qu'il en était ainsi. Les transgressions devinrent si nombreuses que, quoique les juges, déjà moins vigilans, en laissassent échapper plusieurs, il y avait, pourtant, sans cesse, des procès. Il est vrai que c'était, le plus souvent, pour

des méfaits dont ni lois ni juges n'auraient dû jamais se mêler ; de simples écarts de conduite, des faveurs accordées par de jeunes filles à leurs amans, la prostitution de femmes mariées à des étrangers, etc. On doit même dire, à leur louange, que le vol était rare, plus rare qu'en d'autres pays, et que, jusqu'en 1832, il n'y eut point d'exemple de meurtre. Ces tribunaux étaient donc sans but, leurs condamnations absurdes, les punitions injustes. D'ailleurs, ils n'ont jamais fait le moindre bien, et augmentaient, chaque jour, le nombre des mécontens qui, dégradés, comme je l'ai dit, pour de simples erreurs, se livraient à tous les excès et devinrent les ennemis de la religion chrétienne et de ses ministres.

Il est inconcevable que les missionnaires n'aient point vu l'absurdité et la fausse politique de ces mesures. Qu'arrivait-il, en effet, tandis qu'on punissait, comme des crimes, des écarts innocens, le tatouage, la danse, etc.? La masse du peuple gardait, à mille autres égards, la licence de ses mœurs, si l'on peut flétrir de ce nom l'observation d'anciennes coutumes, dont l'inconvenance n'était pas comprise. Les enfans des deux sexes continuaient à rester nus jusqu'à huit et neuf ans; les personnes de tout âge allaient, en cet état et ensemble, se laver, se baigner à la rivière et à la mer; les femmes, toujours aux trois quarts nues dans leurs maisons, couchaient, le plus souvent, avec les hommes, sous la même pièce d'étoffe ; rien n'était, non plus, caché pour les enfans, dans leur conversation,

libre jusqu'à la dernière obscénité; toutes inconvenances auxquelles les missionnaires ne purent jamais remédier. Comment, avec de pareils restes de leurs anciens usages, espérer de bonnes mœurs de semblables gens; et, puisqu'on devait souffrir de tels abus, pourquoi punissait-on des actes qui n'en sont que les inévitables conséquences?

Ce rigorisme intempestif, qui détacha tant de personnes de la religion, et le penchant irrésistible qui, dans ces climats, entraîne les naturels vers les plaisirs des sens, augmentèrent le désordre des mœurs à tel point, qu'il en serait peut-être résulté la dissolution totale de la Société, si quelques chefs, déjà âgés, n'eussent soutenu les institutions de Pomaré; et, par une heureuse union, n'étaient parvenus à maintenir l'ordre, malgré quelques personnes du premier rang et une nombreuse classe du peuple qui ne demandaient que l'anarchie.

Tel était l'état de l'île presqu'immédiatement après la mort de Pomaré. Partout augmentait le nombre de ces gens qu'on nommait *toutaïoré*, ou ceux qui vivaient sans religion, sans lois; et, dès lors, il ne restait d'espoir aux missionnaires que dans le fils du feu roi; mais, à peine né à la mort de son père, ils avaient encore long-temps à attendre. Toutefois, ils l'élevèrent avec le plus grand soin.

Ce qui avait lieu à O-taïti se répétait dans les autres îles de la Société. Leurs habitans avaient montré un zèle extrême dans les commencemens; mais ils s'é-

taient graduellemeut ralentis et étaient alors ce qu'ils appelaient *fatigués de la religion*. Leurs missionnaires, pour remédier aux mêmes désordres, étaient tombés dans les mêmes erreurs; mais, moins patiens que leurs confrères, long-temps éprouvés en des conjonctures moins heureuses, leurs punitions étaient souvent barbares et dignes de l'inquisition.

A peine trois années s'étaient écoulées depuis la mort de Pomaré, que son fils fut installé chef de l'île sous le nom de Pomaré III. Ceci était contre l'usage des insulaires, et l'on peut le regarder comme l'ouvrage des étrangers, de même que la froide cérémonie qui eut lieu à cette occasion, mais qui, telle quelle, mérite de trouver place dans cet exposé. Ceux qui la dirigèrent ne manquèrent pas de faire de leur mieux pour lui donner tout l'éclat possible, afin d'attirer, sur le jeune prince, la considération et le respect, dont dépendaient seuls; désormais, comme ils ne le virent que trop, le pouvoir des chefs. Ceux des îles environnantes et leurs principaux personnages, y furent tous invités. Chaque chef d'O-taïti y jouait un rôle; et, y figurant d'après son influence et son autorité relatives, faisait, par sa seule présence, l'aveu solennel de reconnaître, devant le peuple, en ce jeune enfant, son légitime souverain.

Préalablement à la cérémonie, le Code avait été revu, et l'on y avait ajouté plusieurs articles, du consentement des principaux chefs et représentans du peuple d'O-taïti et d'Éimeo, qui avaient tenu, dans ce

but, une assemblée générale. C'était aussi alors qu'ils avaient fixé le jour du couronnement, qui devait avoir lieu le 22 avril 1824.

Ce jour arrivé, plus de deux mille personnes étaient réunies, dès le matin, à Papaoa, où le couronnement devait avoir lieu. C'étaient principalement le peuple d'O-taïti et d'Éïméo, les principaux chefs des autres îles, et quelques personnes de leur maison.

La cérémonie commença vers sept heures du matin, dans l'ordre réglé comme il suit, par les chefs et par les missionnaires.

On partit de la maison de la reine, afin de se rendre au lieu fixé pour la cérémonie, qui était une plaine à environ un mille de distance. Des femmes marchaient en avant avec des corbeilles remplies de fleurs dont elles jonchaient la route; puis venaient les femmes et les filles des missionnaires, suivies de Mahaïné; et les missionnaires, portant une grosse Bible; puis Tati et Otomi, le premier chargé de la couronne, et le second de la constitution et du Code des lois.

Immédiatement après cette première partie du cortége, venait le jeune roi, assis dans une chaise, porté par quatre Indiens, et entouré de tous les membres de sa famille, dont quelques-uns portaient une table et une petite fiole. La foule du peuple fermait la marche, et tous s'acheminaient d'un pas grave et dans un silence tel que celui que commanderaient des obsèques

A l'arrivée dans la plaine, le jeune monarque fut placé sur une grande chaise placée en guise de trône,

sur une plate-forme. Il avait à ses côtés ses plus proches parens, les principaux chefs, et les missionnaires; devant lui, sur la table, étaient la couronne, la Bible, le Code des lois, et la petite fiole. Sur la partie la plus élevée de la plate-forme siégeaient les femmes et les enfans des missionnaires; au bas, les chefs, les juges, leurs femmes et leurs enfans. Le peuple se tenait tout autour, dans toutes les directions.

La cérémonie commença par le chant des hymnes et par des prières; après quoi, M. Nott entreprit d'expliquer à la multitude ce que c'était que le couronnement, chose fort nécessaire; car, jusqu'alors, le plus grand nombre ignorait encore ce que tout cela signifiait. Il lut ensuite le supplément au code des lois, auquel il demanda que le peuple donnât son approbation, en levant la main; puis, ce code fut mis entre les mains du jeune prince, par un des missionnaires qui, en même temps, lui adressa ces paroles: « Promettez-vous de gouverner votre peuple avec justice et avec bonté, conformément à la parole de Dieu et d'après ces lois, ou telles autres que les représentans du peuple pourront faire, avec votre consentement? » A quoi, d'après la leçon reçue, il répondit: « Je le promets; et qu'ainsi Dieu me soit en aide. »

Un autre missionnaire prit, alors, la petite fiole; et l'on apprit, sans toutefois savoir ce que cela voulait dire, que c'était l'*huile de l'onction* (1). Il en versa

(1) Les Aréoïs avaient, pourtant, cette cérémonie, soit pour recevoir un nouveau candidat, soit en se visitant.

un peu sur la tête de l'enfant; après quoi, M. Nott prit la couronne et la posa sur la tête du roi, en prononçant ces mots : « Pomaré, je vous couronne roi » d'O-taïti, Moréa, etc. » ; formule à laquelle il ajouta ces paroles, plus convenables dans la bouche de ce vénérable vieillard : « Puisse Dieu vous accorder la » prospérité, la santé, une longue vie, et la grâce de » gouverner avec justice et dans la crainte de Dieu ! » Et le peuple fit, à plusieurs reprises, retentir l'air du cri officiel : « Vive le roi ! vive le roi ! »

Quand le silence fut rétabli, un autre missionnaire, M. Daling, mit la grosse Bible dans les mains de l'enfant, et prononça un long discours pour prouver l'excellence de l'Écriture sainte; puis on chanta de nouveau des hymnes, on récita des prières et l'on retourna comme on était venu, chez la reine-mère, où la cérémonie finit par la publication d'une amnistie générale en faveur de tout accusé ou condamné.

Je suis entré dans quelques détails sur cette cérémonie, d'abord parce qu'ayant décrit, ailleurs, celle de l'installation d'un principal chef au temps de l'idolâtrie, il pourra paraître curieux de les comparer; et l'on reconnaîtra, je pense, que, sauf la religion et les mœurs, cette dernière devait être froide et n'avait en rien, l'imposante solennité de leurs anciennes cérémonies, quand des trompettes, des tambours, une musique caractérisée, des prêtres dansant, l'image d'un Dieu craint et révéré précédaient le chef, vêtu de la manière la plus extraordinaire, porté sur un trône par

d'autres chefs, et suivi d'un peuple immense qui le regardait lui-même comme une divinité. Une seconde raison pour moi de la décrire, a été le désir de répondre, une dernière fois, à ces publications, où l'on n'a cessé de répéter que les missionnaires ne se mêlent d'aucune affaire politique. Il suffira, sans doute, pour reconnaître l'erreur, de voir le rôle qu'ils jouent dans celle-ci; et que, dans cette cérémonie, si importante pour ce peuple, et qui n'avait qu'un rapport indirect avec leur ministère, ils étaient les seuls personnages actifs, tandis que les chefs, eux-mêmes qui, alors, gouvernaient l'île et tenaient le peuple et les malveillans en respect, n'y figuraient que passivement, sans parler, sans agir, en aucune manière, tandis que leur rang, leurs talens même pour les affaires politiques, leur donnaient le droit de se montrer, surtout dans cette circonstance, où il s'agissait de choisir ou de reconnaître un souverain pour le bonheur ou le malheur éternels de l'état; mais non..... C'était un missionnaire qui disait : « *Je vous fais roi*, etc. » Je sais qu'on dira que ces gens n'entendaient rien à la nouvelle cérémonie; mais je réponds · Pourquoi ne pas les laisser suivre leurs anciens usages, auxquels on aurait apporté quelques modifications, qu'il eût été facile de leur indiquer. Les missionnaires, en corps, ou par un représentant, y eussent figuré, dans leur caractère. On aurait eu, alors, au lieu de sermons, des discours de circonstance capables d'entraîner, d'électriser le peuple. Un missionnaire n'aurait pas dit : « Je vous fais

roi » ; mais ceux qui avaient le droit de choisir leur souverain lui auraient seuls donné ce titre. Le sentiment eût dicté leurs discours, et des larmes auraient rempli tous les yeux.

Quelques jours après son couronnement, le jeune souverain retourna à l'école ou pensionnat des missionnaires à Moréa. Le maniement des affaires à O-taïti resta dans les mêmes mains ; et, malgré les nouvelles lois, les affaires n'allèrent guère mieux.

Quoique les mœurs ne fussent rien moins que bonnes, et qu'à O-taïti les affaires, sous le rapport politique, ne prissent pas une tournure favorable, cette île et celles de Sandwich commençaient à attirer l'attention de quelques gouvernemens étrangers. Ces dernières, surtout, acquéraient une grande importance pour le commerce, tant de l'Angleterre que de l'Amérique ; d'autant plus, que déjà long-temps avant cette époque, elles pouvaient, tout aussi bien que les îles de la Société, être fréquentées sans le moindre danger. Les îles Sandwich, si utiles par leurs produits, l'étaient bien plus encore par leur heureuse situation entre l'Amérique et la Chine, avec lesquelles les négocians qui s'y étaient établis avaient ouvert un commerce considérable, soit pour les pelleteries, qu'ils allaient chercher sur la côte N.-O., soit pour les soieries et autres provenances chinoises, qu'ils apportaient à Sandwich et en Amérique. De plus, une pêche considérable de baleines s'étant établie sur la côte du Japon, les îles Sandwich étaient, à proximité, le seul endroit où tous

les bâtimens employés à cette pêche pussent toucher; et cela, dans les deux saisons, soit en mai, lors de leur départ, soit en octobre, à leur retour; et il y eut souvent jusqu'à soixante grands navires à la fois dans les ports de ces îles. Tout cela y répandait une activité singulière; les denrées s'y vendaient à des prix élevés; et, sans l'extrême despotisme des chefs, qui exigeaient plus de la moitié du produit du labeur des Indiens, ce peuple aurait pu se procurer plusieurs commodités, en retour du produit de ses îles. Avec le luxe et la civilisation, l'industrie et l'agriculture y auraient fait des progrès, et elles promettaient, dès lors, de devenir ce qu'effectivement elles sont déjà, l'un des principaux entrepôts du commerce de l'Océan pacifique.

Toméaméa, roi des îles Sandwich, avait élevé son pays à cet état de splendeur, en accueillant les étrangers, et en leur assurant la sécurité nécessaire pour qu'ils pussent y exposer des capitaux. Ce chef, le Pomaré de son pays, sous le rapport politique, n'avait pourtant pas, comme ce dernier, abandonné la religion de ses pères, et mourut fidèle à ses dieux, en mai 1819. Ce fut sous son successeur Riorio, que la religion chrétienne s'introduisit dans le groupe. Ce chef, digne émule de Taméaméa, soutenait la prospérité de sa nation, qui faisait des progrès étonnans, quand, à la sollicitation de quelques étrangers, il se décida à faire un voyage en Angleterre, où moururent, après avoir été très-froidement reçus, lui, sa femme, et quelques gens de sa suite. Le

roi se tua à boire, et la reine fut victime de la petite-vérole. Leur dépouille mortelle fut renvoyée chez eux, dans une frégate anglaise; et, cette fois, l'Angleterre y envoya M. Charlston, comme consul général aux îles Sandwich, aux îles de la Société, etc.

Cette nomination d'un consul fut extrêmement avantageuse à ces îles, et l'aurait été davantage, si l'on en avait nommé un pour chacun des groupes. Les États-Unis en avaient envoyé un aux îles Sandwich, comme le point le plus important pour le commerce, et celui que visitaient, alors, le plus de navires des deux nations. Il en venait pourtant aussi déjà plusieurs aux îles de la Société; et, partout, régnait le plus grand désordre, causé par les marins, que rien ne retenait, en des lieux où il n'y avait aucune police. Je crois même qu'en tout temps, c'est-à-dire depuis que les navires visitent ces îles, ce qui a fait le plus de mal aux Indiens, c'est l'exemple de la conduite et des mauvaises mœurs des marins, principale cause de la résistance aux vues des missionnaires, du mépris manifesté pour la religion, et de tous les excès qui en ont été la suite; car l'Indien, ignorant, crut, d'après ce que lui disaient les déserteurs et autres misérables, rebut de la marine, que leur conduite et leurs mœurs étaient celles des contrées d'où ils venaient; et, quand ils furent parvenus à parler la langue du pays, ils firent plus de mal aux naturels, en quelques mois de résidence, que les missionnaires ne pouvaient leur faire de bien en plusieurs années. Le consul anglais aux Sandwich remédia,

le premier, beaucoup à ces maux. Les déserteurs furent pris et punis. Les justes plaintes portées contre eux, enfin écoutées, les exposaient à des punitions rigoureuses. Il ne fut pas possible de remédier à tous les déréglemens inévitables en des ports de mer; mais au moins établit-on une police, ce à quoi les missionnaires n'avaient jamais songé; et les châtimens infligés aux marins apprirent, pour la première fois, aux indigènes, que les mœurs dissolues des vagabonds déserteurs des navires n'étaient pas, comme ceux-ci le leur avaient fait croire, les mœurs générales des étrangers.

M. Charlston, l'homme le plus propre à un pareil emploi, dans un pays neuf, vint aussi à O-taïti; mais, sans y pouvoir faire beaucoup de bien. Les îles de la Société étaient dans un état bien différent de celui des îles Sandwich, où la police avait été établie avant la religion chrétienne, où il y avait un fort, des militaires, et où les consuls pouvaient compter sur l'appui du gouvernement. A O-taïti, rien encore de tout cela. Les missionnaires, en rédigeant des lois pour ces îles, avaient négligé toute police, surtout à l'égard des étrangers. Pas un lieu de sûreté où l'on pût déposer les coupables; pas une personne pour exécuter les sentences; et, par là même, la présence d'un consul devenait comme inutile, d'autant plus qu'il y avait peu d'harmonie entre lui et les missionnaires. J'ignore de quel côté étaient les torts; mais il paraît qu'il y avait un peu de jalousie de la part des

derniers, si long-temps les seules autorités locales. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai entendu dire que du bien de M. Charlston, depuis qu'il est aux îles Sandwich, où, sévère et juste à la fois, il maintenait l'ordre le plus parfait parmi les nombreux équipages des navires anglais qui ne cessent de les visiter.

Il quitta O-taïti après un court séjour, y laissant un vice-consul qui, pour les mêmes raisons, n'y fit guère plus de bien, et partit, également, très-peu de temps après.

Pendant que les îles Sandwich marchaient à grands pas vers la civilisation, les îles du Sud perdaient, chaque jour, et semblaient rétrograder, insensiblement, vers leur état primitif, à l'exception des cruautés. En vain avait-on établi des lois dans toutes celles où se trouvaient des missionnaires. Les mœurs n'y avaient rien gagné; et, non-seulement, il y eut de nombreuses trangressions, mais encore souvent même des espèces de mouvemens insurrectionnels, où le peuple osa manifester son mécontentement; et, pour comble de malheur, à O-taïti, le jeune prince, sur qui reposait tout l'espoir de l'avenir, mourut en 1827, d'une dyssenterie, et peut-être par suite d'un genre de vie peu assorti aux besoins locaux; car cet enfant était élevé au pensionnat de Moréa, avec ceux des missionnaires. Quoiqu'extrêmement jeune encore, il montrait d'assez heureuses dispositions, promettant un chef plus ou moins instruit, quoique bigot, qui aurait pu soutenir les missionnaires et le christianisme; et,

très-probablement, facilité beaucoup la diffusion des lumières et de la civilisation.

C'était le dernier mâle de la famille de Pomaré. Il fut enterré à Papaoa, dans le tombeau de son père, pleuré par le peuple entier et sincèrement regretté des missionnaires. Il ne restait plus que sa sœur, Aïmata, dont, préoccupés de leurs vues sur le jeune roi, les missionnaires avaient entièrement négligé l'éducation. Elle fut, toutefois, reconnue souveraine des îles d'O-taïti et de Moréa; et sa tante Ariipaïa resta régente.

La jeune reine une fois établie, il arriva ce qu'on redoutait depuis long-temps. Le peuple perdait tout respect pour les lois, pour la religion; et cela, toujours faute de précautions; car, bien qu'Aïmata fût dans l'enfance, non-seulement on ne lui avait pas donné de guide sur qui l'on pût se reposer, mais on laissa gouverner à sa place des individus, dont on connaissait, pourtant, très-bien, les principes équivoques et les mauvaises mœurs; aussi, quoique, peut-être, personnellement assez bien intentionnée, sa maison ne se composait-elle que de tout ce qu'il y avait de plus méprisable dans l'île, de femmes perdues et d'hommes dont la bassesse, la flatterie, et les pernicieux conseils ont failli, plus d'une fois, causer les troubles les plus sérieux et la perdre elle-même.

Il ne s'était donc encore écoulé que peu de temps depuis son avénement au trône, quand on vit s'opérer un changement inverse presque aussi subit que celui

qui avait eu lieu lorsque le peuple avait adopté la religion chrétienne. On commença, de tous côtés, à agir sans la moindre retenue. Des bals étaient annoncés et donnés publiquement, et l'on y choisissait, comme à plaisir, les danses les plus obscènes. Le chant des hymnes dans les maisons fut, de nouveau, remplacé par leurs anciens chants, si libres et si voluptueux. On n'entendait plus, chaque soir, que ces derniers; et les O-taïtiens rebroussaient, à grands pas, vers leurs anciennes mœurs.

On avait long-temps empêché les femmes d'aller à bord des navires, surtout pendant la nuit; et cette prohibition avait été observée, à quelques transgressions près. Elles y allaient, maintenant, par troupes, y accompagnant la jeune reine dans ses visites; et le désordre devint tel, qu'il faut tirer un voile sur ces faits, dont les détails scandaliseraient le lecteur et pourraient, sans fruit pour personne, déplaire aux premiers intéressés.

Le mépris des lois montrait, alors, dans son vrai jour, les principes et les mœurs de ce peuple; puisque l'attention la plus scrupuleuse eût à peine fait découvrir une exception à cette corruption, que j'ose nommer générale, et qui avait presque toujours existé; mais, qui, pour la première fois, ne craignit pas de se montrer à découvert.

Vers ce même temps ou même déjà un peu avant, il avait aussi paru une secte nouvelle et bizarre, qui, malgré les efforts des missionnaires et des chefs, s'éta-

blit et devint, bientôt, si nombreuse, qu'elle semble devoir, quelque jour, dominer dans toute la Polynésie; et s'y établir sur les ruines de la religion chrétienne, telle que la prêchent les missionnaires, comme cette dernière s'y est établie sur les ruines de l'ancienne religion. Son fondateur se nommait Téau, diacre de l'église de Panavia, à l'ouest de l'île d'O-taïti. Cet homme, toujours très-zélé et très-dévot, affecta, tout à coup, des manières qui ne firent, d'abord, que provoquer l'hilarité, parce qu'on le crut fou, et qu'on méprisa long-temps encore; mais dont les suites ont donné, depuis, bien des inquiétudes aux missionnaires. La première nouvelle qu'on eut de ce sectaire, fut due à un enfant de Panavia. Il paraît que, passant près du jardin du missionnaire, il appela un petit garçon, et lui dit d'y aller chercher de la canne à sucre. Celui-ci s'y refusait, quand l'inspiré, car il se disait tel : « Sais-tu qui je suis? » lui demanda-t-il. — « Si je sais qui vous êtes? » — répondit le petit garçon, en riant...... « Vous êtes Téau. » — « Non, je suis Jésus-Christ. » Et l'enfant de se sauver, à ce mot, comme s'il eût vu le diable. Peu de jours après, Téau ne fit rien moins que donner un démenti au missionnaire en pleine église. On peut juger de la confusion qui en résulta. Plus que jamais on le crut fou, et il fut chargé de liens; mais il parvint à se sauver dans les montagnes. On ne tarda pas à reconnaître qu'on s'était trompé sur son compte. On apprit trop tard que cet homme avait un but, prêchait une nouvelle religion, préten-

dait au don des miracles, se disait inspiré et avait, en peu de temps et en secret, fait de nombreux prosélytes.

Les missionnaires, éclairés enfin sur le danger, donnèrent l'alarme aux chefs, qui les secondèrent de tout leur pouvoir. Les Mamaïa, nom qu'on leur avait donné dès le commencement, furent rudement menés; plusieurs condamnés à faire le tour de l'île sur le rescif extérieur, en nageant d'une pointe à l'autre, dans tous les endroits où le corail est interrompu par des ouvertures; et cela, malgré la distance et le danger d'être dévorés par les requins; mais ces mesures produisirent l'effet qu'elles eurent toujours en tout pays. La persécution augmenta le nombre des sectaires; et, ne sachant plus que faire pour arrêter leurs progrès, on se contenta d'exiler deux ou trois des principaux à l'île de Raïatéa, leur pays natal. Ils firent là ce qu'ils avaient fait à O-taïti. Ils prêchèrent leur nouvelle religion. Plus heureux encore que dans la première île, les disciples leur vinrent en foule. Vers 1830, les habitans de Maupiti, île un peu à l'ouest de Bora Bora, adoptèrent, à l'unanimité, leurs opinions. Peu de temps après, il en fut presque de même à Bora Bora; et, en 1833, plus de la moitié des habitans de Tahaa, de Raïatéa, avaient embrassé la nouvelle secte, qui n'était guère moins répandue dans les autres îles.

Il serait fort difficile de bien expliquer ce que c'est que cette religion. Les Mamaïa se prétendent chré-

tiens, croient effectivement en Jésus-Christ, lisent la Bible, et prient plusieurs fois par jour; mais ils s'en tiennent à ces formes extérieures, et y rattachent la vie la plus licencieuse et la plus immorale. Aimer Dieu, le prier, chanter ses louanges, voilà tout leur système. Qu'on fasse ensuite tout ce qu'on voudra; le reste des actions leur est absolument indifférent.

Ils font, cependant, un singulier mélange du christianisme et de leur ancienne religion. Par exemple, ils sont inspirés, ce qui était une de leurs anciennes coutumes; mais ils prétendent maintenant l'être par la Bible; d'où leur vient l'autre nom qu'ils prennent souvent de *prophètes*; aussi, au lieu d'être inspirés par Oro, Tané, ou telle autre de leurs vieilles divinités, ils le sont par le Christ, par saint Jean, par saint Paul, etc. Pendant que j'étais dans l'île, une femme le fut par la vierge Marie. Cette secte, tout étrange quelle est, prétend, pourtant, comme tant d'autres, tirer son autorité de l'Écriture, et en est même venue au labyrinthe de la controverse. Elle s'appuie surtout sur l'exemple de Salomon. Si, tout sage qu'il était, ce prince avait plusieurs femmes, pourquoi ne pourraient-ils pas, eux, en avoir quelques-unes, et surtout en changer, quand il leur plait? Leur grand objet est, d'ailleurs, que les hommes prennent des femmes ou en changent selon leur caprice; que les femmes en fassent autant, lorsqu'elles le jugent à propos; et, quant aux jeunes filles et aux jeunes garçons, liberté toute entière. Avec cela point de pu-

nition dans l'autre vie ; au contraire.... Tout le monde ira au ciel et ce ciel est celui des Aréoïs ou de Mahomet. De nouveaux plaisirs les y attendent avec des femmes divines, qui ne vieilliront jamais; ce ne seront que fêtes, festins, réjouissances; et, infatigables pour les voluptés, leur bonheur doit être éternel.

Tout cela était trop dans le goût du pays pour ne pas réussir; et, quoique Tati et d'autres principaux chefs fussent contr'eux et les poursuivissent, même très-durement, ils n'en devinrent pas moins très-nombreux, surtout après l'avénement de la jeune reine, dont ils espéraient la protection.

A mesure que le désordre croissait dans toutes les îles, le commerce y éprouvait plus d'entraves. Un grand nombre de bâtimens baleiniers commençaient à visiter O-taïti, tant à cause de ses beaux ports, de sa situation si commode, surtout pour les bâtimens qui sont sur leur retour, soit en Europe, soit dans l'Amérique du Nord, qu'à cause de l'abondance des provisions qu'on pouvait s'y procurer, jusqu'alors, à des prix assez modérés; mais un lascar, nommé Mosé Dané, qui vivait à O-taïti, depuis quelques années, y établit, tout à coup, une espèce de monopole de provisions tel que les Indiens n'avaient plus le droit de vendre les leurs, mais devaient les remettre à Mosé Dané, qui les vendait ensuite aux navires, en en demandant des prix si exorbitans qu'on ne les lui donnait que parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ainsi, par exemple, un cochon, qui valait

autrefois trois ou quatre piastres, coûtait maintenant de quinze à vingt.

Ce n'était pas seulement sur les provisions qu'il avait établi le monopole ; il l'avait également établi sur d'autres articles de commerce, tels que l'huile de coco, l'arrow-root, etc., dont il exigeait un prix si ridiculement élevé, que des navires venus de Port-Jackson (Nouvelle-Hollande), tout exprès pour s'approvisionner de ces articles, furent obligés de retourner à vide, ou n'en achetèrent qu'une très-petite quantité, ce qui fit murmurer quelques Indiens, qui cherchaient à vendre pour leur propre compte ; mais le plus grand nombre approuva les mesures du lascar.

Son succès rendit cet homme insolent, surtout envers les missionnaires, dont il était l'ennemi déclaré. Il en triompha surtout quand, la saison d'après, plusieurs navires reparurent devant l'île, quoique les missionnaires eussent déclaré que les prix exigés les empêcheraient de revenir. Il est vrai que les uns ignoraient l'état des choses, et que les autres, se trouvant dans ces parages, furent obligés de stationner à O-taïti, tant pour reposer leurs équipages et pour faire de l'eau et des provisions, que pour prévenir des maladies trop communes à leur bord ; ce qui n'empêcha pas que, de ce moment, l'autorité de Mosé Dané ne fût sans bornes. Le peuple et les missionnaires le craignaient M. Pritchard faillit devenir sa victime, parce qu'il avait dit quelque chose contre lui ; et, afin de les contrarier davantage, il parvint à ob-

tenir un ordre en vertu duquel personne que lui, sous quelque prétexte que ce pût être, ne pouvait aller à bord, pour faire le commerec.

C'est ainsi que le *roi noir*, comme le nommaient les Anglais, gouvernait l'île, et serait, probablement, parvenu à éloigner les missionnaires, si les plaintes portées contre ce vagabond n'avaient décidé le gouvernement anglais à protéger le commerce contre ses intrigues, et à ordonner qu'il fût enlevé de l'île. Il fut d'autant plus facile d'obtenir cet ordre, qu'il était accusé d'un grand crime dont on le savait réellement coupable, quoique, faute de témoins, on ne pût l'en convaincre à Port-Jackson. Il avait été l'instigateur de la prise, à Tiooka, d'un brick anglais, d'où, après avoir maltraité le capitaine et l'équipage, ses agens avaient tiré les marchandises et tout ce qu'ils avaient pu trouver à leur convenance. En avril, 1829, un brick de guerre vint pour l'enlever; mais la reine, qui refusa d'abord de le livrer, le fit ensuite si bien cacher, que le bâtiment de guerre dut partir sans l'avoir trouvé. Cependant, le capitaine ayant laissé pour la reine, entre les mains des missionnaires, des présens considérables, avec ordre de ne les lui remettre qu'après qu'elle aurait livré son protégé ; et, d'un autre côté, la reine et les chefs, craignant également de déplaire au gouvernement britannique, il fut enfin sacrifié. Le 15 mars, on le conduisit, les mains liées, à bord d'un baleinier, qui le déposa sur le bâtiment de guerre de Raïatéa. Sa disparition mit fin au monopole, et les

affaires reprirent leur train ordinaire. Tel était l'état de ces îles lorsque j'arrivai à O-taïti, où je vis l'arrestation de l'intrigant dont je viens de parler.

J'arrête ici l'histoire contemporaine d'O-taïti, dont la suite et la fin se trouvent dans la partie géographique, avec l'exposé des visites et du séjour que j'y ai fait.

§ II.

Éïméo ou Moréa.

Je n'ai point de notions particulières sur l'histoire d'Éïméo ; et tout ce que j'en ai pu savoir se trouve lié avec ce que j'ai dit, sous ce rapport, d'O-taïti, en raison des rapports établis, de tout temps, entre ces deux îles, par suite de leur voisinage et de l'identité de leurs mœurs et de leurs habitudes.

§ III.

Raïatéa, Tahaa, Bora Bora.

Ces trois îles, qui ne sont qu'à quelques milles les unes des autres, doivent être regardées comme le berceau commun des traditions polynésiennes, et sont, sous ce rapport, bien plus importantes qu'O-taïti même. C'est à ces lieux que se rattachent les événemens mythologiques ; c'est de là que partent les dieux pour leurs plus brillans exploits. C'est à Bora Bora qu'Oro descend des cieux, sur le sommet de la

montagne Païa ; c'est dans cette île qu'il rencontre la belle Vairaumati. C'est à Raïatéa qu'il institua la fameuse société des Aréoïs; c'est au-dessus d'une montagne de cette île qu'était le ciel de cette même société ; c'est de là que part Hiro, pour la recherche du Maro ourou ; c'est là que les premiers Maraïs furent bâtis; c'est là que se tenaient les archives orales des grands événemens, tant sacrés que profanes ; c'est de là que venaient tous les hommes versés dans la mythologie, l'histoire ou autres connaissances relatives aux temps antiques ; souvenir d'un état de choses qui, depuis des siècles, n'existait plus, et dont ces traditions même ne donnent qu'une idée confuse et incertaine.

Sous ce rapport, ces lieux, comme je viens de le dire, l'emportaient de beaucoup, même sur O-taïti ; Raïatéa surtout, qui, dans le fait, était le siége de la théocratie polynésienne. Là, résidait le grand-maître ou le chef des douze loges d'Aréoïs ; de là venaient les oracles et les prédictions les plus célèbres dont les annales de ces îles fassent mention ; de là partaient des tabou ou ordonnances religieuses, respectées dans tous les environs ; mais, d'un autre côté, sous le rapport politique, O-taïti était souveraine; et, par son étendue, sa richesse et le nombre de ses habitans, l'emportait tellement sur les autres, qu'elle était toujours le foyer des grandes querelles, et qu'en tout temps ces dernières, s'en reconnaissant vassales, faisaient profession de soumission à cette métropole de la Polynésie.



On ne connaît que fort peu, comme pour O-taïti, l'histoire ancienne de ces îles. Des guerres entr'elles, une aristocratie rivale, qui se disputait le pouvoir sur toutes ou sur chacun, une jalousie entre leurs habitans, qui prétendaient, également, à la suprématie, et fut la cause des luttes les plus sanglantes; le tout décrit en des chants nombreux qui en perpétuaient le souvenir, et dont la partialité occasionnait souvent des luttes nouvelles, voilà le fond de leurs annales.

L'île d'Ouhaïné, éloignée de vingt milles seulement, prenait souvent, à ces guerres si fréquentes, une part active; mais les rivalités les plus dangereuses, et qui avaient occasionné une haine irréconciliable, existaient entre Bora Bora et Raïatéa; car Tahaa, enfermée dans un même rescif que cette dernière, trop faible pour agir par elle-même, ne pouvait que servir d'auxiliaire à l'un ou à l'autre; et, dans sa position intermédiaire, supportait, presque toujours, le choc des combats et les frais des expéditions.

Une des luttes les plus acharnées avait eu lieu vers le temps des visites de Cook, quand Pouni, chef de Bora Bora, soumit Raïatéa et Tahaa, long-temps souverain de toute cette partie du groupe de la Société; mais les mêmes chances qui l'avaient élevé au pouvoir le dépouillèrent de son gouvernement. Il mourut pauvre et déchu, vers la fin du dix-huitième siècle.

Là, comme à O-taïti, le peuple, malgré les guerres, aimait le plaisir; et Raïatéa, résidence des principaux

Aréoïs, avait des fêtes brillantes. C'est là que Cook vit ces danses ou scènes, où des femmes représentaient, avec grâce, une sorte de poëme, habillées d'une manière singulière, mais élégante, telles qu'on les voit dessinées dans les ouvrages de ce grand navigateur. Ouhaïné était à peu près dans le même cas, et son peuple avait, sous tous les rapports, les goûts et les mœurs d'O-taïti et de Raïatéa; mais Bora Bora était la cité guerrière, la Sparte de la Polynésie, la guerre étant la passion de ses habitans, et les exercices militaires, les marches, les évolutions, leur occupation favorite, leur plus grand plaisir; aussi, turbulens et hardis, étaient-ils la terreur des autres îles, où ils faisaient de fréquentes invasions.

Depuis la chute de Pouni, quelque peu de tranquillité avait existé; mais, vers 1800, il s'éleva, dans un village de Bora Bora, un parti singulier qu'on pourrait appeler le parti *libéral* de ces îles, puisque, le premier, il traitait, d'égal à égal, avec toutes les classes, et ne témoignait pas aux arii ou chefs ce respect superstitieux dont, jusqu'alors, ils avaient été l'objet. Ce parti avait pour chef l'héritier, ou, du moins, l'un des descendans de Pouni, nommé Tapoa, le guerrier le plus célèbre des temps modernes qui, secondé par une troupe de partisans, parvint à soumettre, successivement, Tahaa, Raïatéa et Ouhaïné. Ces gens, qui prêchaient la liberté, s'efforçaient de propager, partout, leur doctrine; et, pour mieux établir l'égalité, ils ravageaient le pays où ils abordaient

On ne connaît que fort peu, comme pour O-taïti, l'histoire ancienne de ces îles. Des guerres entr'elles, une aristocratie rivale, qui se disputait le pouvoir sur toutes ou sur chacun, une jalousie entre leurs habitans, qui prétendaient, également, à la suprématie, et fut la cause des luttes les plus sanglantes; le tout décrit en des chants nombreux qui en perpétuaient le souvenir, et dont la partialité occasionnait souvent des luttes nouvelles, voilà le fond de leurs annales.

L'île d'Ouhaïné, éloignée de vingt milles seulement, prenait souvent, à ces guerres si fréquentes, une part active; mais les rivalités les plus dangereuses, et qui avaient occasionné une haine irréconciliable, existaient entre Bora Bora et Raïatéa; car Tahaa, enfermée dans un même rescif que cette dernière, trop faible pour agir par elle-même, ne pouvait que servir d'auxiliaire à l'un ou à l'autre; et, dans sa position intermédiaire, supportait, presque toujours, le choc des combats et les frais des expéditions.

Une des luttes les plus acharnées avait eu lieu vers le temps des visites de Cook, quand Pouni, chef de Bora Bora, soumit Raïatéa et Tahaa, long-temps souverain de toute cette partie du groupe de la Société; mais les mêmes chances qui l'avaient élevé au pouvoir le dépouillèrent de son gouvernement. Il mourut pauvre et déchu, vers la fin du dix-huitième siècle.

Là, comme à O-taïti, le peuple, malgré les guerres, aimait le plaisir; et Raïatéa, résidence des principaux

Aréoïs, avait des fêtes brillantes. C'est là que Cook vit ces danses ou scènes, où des femmes représentaient, avec grâce, une sorte de poëme, habillées d'une manière singulière, mais élégante, telles qu'on les voit dessinées dans les ouvrages de ce grand navigateur. Ouhaïné était à peu près dans le même cas, et son peuple avait, sous tous les rapports, les goûts et les mœurs d'O-taïti et de Raïatéa; mais Bora Bora était la cité guerrière, la Sparte de la Polynésie, la guerre étant la passion de ses habitans, et les exercices militaires, les marches, les évolutions, leur occupation favorite, leur plus grand plaisir; aussi, turbulens et hardis, étaient-ils la terreur des autres îles, où ils faisaient de fréquentes invasions.

Depuis la chute de Pouni, quelque peu de tranquillité avait existé; mais, vers 1800, il s'éleva, dans un village de Bora Bora, un parti singulier qu'on pourrait appeler le parti *libéral* de ces îles, puisque, le premier, il traitait, d'égal à égal, avec toutes les classes, et ne témoignait pas aux arii ou chefs ce respect superstitieux dont, jusqu'alors, ils avaient été l'objet. Ce parti avait pour chef l'héritier, ou, du moins, l'un des descendans de Pouni, nommé Tapoa, le guerrier le plus célèbre des temps modernes qui, secondé par une troupe de partisans, parvint à soumettre, successivement, Tahaa, Raiatéa et Ouhaïné. Ces gens, qui prêchaient la liberté, s'efforçaient de propager, partout, leur doctrine; et, pour mieux établir l'égalité, ils ravageaient le pays où ils abordaient,

enlevant tout à ceux qui avaient quelque chose, mais ne manquant pas de s'approprier le fruit de leurs rapines; aussi Tapoa devint-il toujours plus avide, à mesure qu'il s'enrichissait, et trouva-t-il, bientôt, de l'opposition dans son propre pays. Les chefs et une partie du peuple de Bora Bora osèrent le braver. Il marcha contr'eux; et, quoique puissant alors, ayant sous ses ordres une armée bien plus nombreuse que ses rivaux, il fut d'abord repoussé dans une attaque, attaqué à son tour, complétement battu par une force qui n'était pas du tiers de la sienne. Cet avantage ranima le courage de ses adversaires. La guerre recommença sur tous les points, et le résultat en fut qu'en peu de temps Tapoa, toujours redouté, se vit, néanmoins, réduit au seul gouvernement de Tahaa, et n'avait plus qu'une autorité nominale sur les îles voisines, où les anciens chefs s'étaient rétablis partout sur le même pied qu'avant ses triomphes.

Lors des guerres désastreuses d'O-taïti, et quand Pomaré dut se réfugier à Éïméo, il eut recours aux chefs des îles dont je viens de parler, et qui lui envoyèrent des troupes à deux reprises, particulièrement Ouhaïné et Raïtaéa. La seconde fois, les chefs de ces îles y allèrent en personne, et, avec eux, vint aussi Tapoa, ce qui fut cause que Pomaré ne se soucia pas de les employer, connaissant les principes et l'esprit d'entreprise de ce dernier, qui, s'il eût été vainqueur, n'aurait pas manqué de tout garder pour lui; mais, pendant que les auxiliaires restaient ainsi dans l'inac-

138

14

14

23

P^t Gambier

Crescent

24

138

tion, ce chef belliqueux et si formidable tomba malade et mourut en peu de jours; événement qui mit à l'aise, non-seulement Pomaré, mais toute la haute aristocratie ou *légitimité* de ces îles, que, depuis douze à quinze ans, il avait constamment battue, humiliée et traitée avec dédain.

On a vu, ailleurs, l'effet qu'avait produit sur les chefs leur séjour à Éïméo avec Pomaré, à l'époque où ce dernier professait déjà la religion chrétienne. Il ne fut pas plutôt rétabli au pouvoir dans O-taïti que, voyant triompher le dieu des chrétiens, ils adoptèrent son culte, à l'exemple du roi. Dès 1817, il y eut des stations régulières de missionnaires dans toutes les îles. Il s'y manifesta d'abord une apparence de zèle qui surpassait ce qu'on avait vu à O-taïti. Elle s'y soutint même mieux; car, étant plus positivement constituées en royaumes, les missionnaires, par l'influence du roi ou principal chef, y faisaient, avec moins de peine, exécuter leurs volontés. Il en résulta, qu'ainsi que je l'ai dit à l'article de Raïatéa (partie géographique), obligeant le peuple à se réunir tout entier dans un seul village, ils donnèrent à l'île un extérieur de civilisation, de religion et même de mœurs, qui en imposa, occasionna des surprises, et amena ces rapports avantageux que publièrent, dans les premiers temps, quelques navigateurs. C'est pour maintenir cette apparence qu'on s'y porta à ces excès blâmables de sévérité ou plutôt de cruelle tyrannie, dont j'ai aussi parlé ailleurs, comme de mettre à la torture, afin de faire

avouer, non pas des crimes, mais les fautes les plus légères; comme de tatouer ou d'imprimer, sur la figure des jeunes filles et des femmes, des stigmates indélébiles, en punition des moindres écarts de conduite.

Ces moyens violens n'étaient propres ni à faire triompher la cause chrétienne, ni même à arrêter les progrès du mal; et le peuple, soumis quelque temps, par nécessité, se montra à découvert à la première occasion, qui s'offrit dès 1830.

Pomaré, reine d'O-taïti, avait (ainsi qu'on l'a vu) fait une visite aux autres îles de la Société. Dans ce voyage, son mari, héritier et neveu du célèbre chef Tapoa, l'accompagnait; et, pendant qu'il était à Tahaa, son père, chef de cette île, mourut. Succédant au pouvoir en ce lieu, il prit aussitôt le parti d'y rester. Il quitta, effectivement, la jeune reine; et, à la demande des habitans de Tahaa, se mit à la tête de son gouvernement. Ce fut aussi vers ce temps que le peuple commença à se montrer un peu plus ouvertement dans toutes les îles. A Ouhaïné, comme à O-taïti, déjà les femmes allaient publiquement à bord des navires. A Bora Bora, c'était pis encore, puisqu'un jeune chef, marié à Téramoïmoï, mère de la reine d'O-taïti, non-seulement avait abandonné cette dernière, mais encore avait publiquement pris trois ou quatre femmes, les unes après les autres, donnant l'exemple d'une conduite que n'auraient pas expliquée les mœurs anciennes même; et si, à Raïatéa, grâces aux soins

de M. Williams, les apparences semblaient plus satisfaisantes, la morale, au fond, y était au moins aussi relâchée que partout ailleurs.

Vers ce même temps ou un peu après, un autre événement vint porter le dernier coup aux institutions modernes et à la religion chrétienne. Je veux parler de l'expulsion d'O-taïti des principaux Mamaïa ou nouveaux sectaires, qu'on exila à Raïatéa et autres îles, leur patrie (1). La révolution fut unique, et le changement presqu'aussi prompt que lors de la chute de l'antique religion et de l'introduction du christianisme. Maupiti, petite île à l'ouest de Bora Bora, adopta presqu'à l'unanimité la nouvelle doctrine; les deux tiers de Bora Bora, de Tahaa et de Raïatéa, même, en firent autant.... Alors, plus de retenue; aussi, peu de temps après, vit-on Maï, chef de Bora Bora, naguère si zélé chrétien, prendre plusieurs femmes et vivre publiquement d'une manière que l'ancienne religion n'aurait pas permise.

(1) Ces individus, au nombre de trois, pris et punis plusieurs fois à O-taïti, se cachèrent dans les montagnes, quand il fut question de les expulser. On les arrêta dans O-taïti et leur exil n'eut lieu qu'en 1830. On les embarqua sur une goëlette que j'envoyai alors à Raïatéa et à Maupiti. Ils portaient de longues barbes et affectaient de l'austérité et de la dévotion. La personne qui commandait ma petite embarcation, m'a dit que, pendant la route, ils furent presque toujours en prières, et même la nuit, jusqu'à deux ou trois fois; paraissant, d'ailleurs, furieux contre les missionnaires, qui, disaient-ils, allaient être renvoyés en Angleterre.

Ceci eut lieu vers la fin de 1830, et au commencement de 1831, époque à laquelle la reine revint de ces îles à O-taïti, où, comme on l'a vu, on fit quelques tentatives pour introduire la même doctrine; tentatives qui occasionnèrent la guerre dont il a été question.

Ainsi, Tahaa et Bora Bora étaient sur le point de changer de religion; mais, à Raïatéa, le chef était encore pour le christianisme, et l'un des plus fermes soutiens des missionnaires. Ce vieillard avait accompagné la reine à O-taïti; et, pendant son absence, les Mamaïa avaient travaillé, de toutes leurs forces, à propager leurs idées, et à renverser d'un seul coup le christianisme et les institutions qui s'y rapportaient. Ils n'avaient, dans ce but, trouvé rien de mieux que d'exciter l'ambition du mari de Pomaré, lequel, en acceptant le gouvernement de Tahaa, avait pris le nom de Tapoa; et, comme héritier de ce grand guerrier, renouvelant les prétentions de sa famille sur Raïatéa, se mit en mesure de les soutenir par les armes.

Tout ceci s'était passé pendant le séjour du vieux chef à O-taïti, où M. Williams, le missionnaire, était également venu. A leur retour à Raïatéa, ils trouvèrent tout changé. Non-seulement il y avait apparence de guerre, mais encore il y existait une licence inconnue jusqu'alors. Plusieurs bravaient ouvertement le chef et les missionnaires. Un parti considérable s'était même déclaré pour Tapoa ou plutôt pour la nouvelle secte, dont les principaux fauteurs avaient joint

ce dernier chef ; aussi le vieux roi de Raïatéa, désespéré de voir son autorité méconnue, et menacé d'une guerre dont il avait tout à craindre, mourut-il de chagrin. Quant à M. Williams, après avoir tenu ferme jusqu'au moment où sa vie se trouva en danger, il se retira à Rarotonga, reconnaissant avec douleur qu'il avait, en vain, consacré son temps, son travail et son zèle à un peuple qui l'avait joué, et dont aucun membre n'avait véritablement ni la religion ni les sentimens que tous affectaient.

A la mort de Tomatoa, l'ancien chef de Raïatéa, son frère, fut choisi pour le remplacer. C'était un homme de mœurs dissolues ; et, quoique la querelle politique continuât entre Raïatéa et les deux autres îles (Tahaa et Bora Bora), dès que ce nouveau chef fut installé dans la première des trois, les mœurs y furent les mêmes que dans les deux dernières. Il y a plus...... Les insulaires s'étant mis à distiller une boisson forte avec celle de leurs plantes qu'ils appellent *ti*, cette île se trouva bientôt dans un état pire que les autres.

La nouvelle secte y triomphait, surtout à Tahaa ; mais les principaux de ceux qui avaient été exilés d'Otaïti, s'étant alliés au chef, en faveur duquel ils prophétisaient, trouvèrent, par cette seule raison, de l'opposition à Raïatéa. Leurs différens politiques furent cause qu'il y eut aussi dissidence religieuse. De menaces long-temps prolongées on en vint, d'abord, à des escarmouches, puis à un combat général. On se battit,

de part et d'autre, avec acharnement; enfin, Tapoa et son parti furent défaits. Ce chef s'y montra digne de ses prédécesseurs, fut continuellement à la tête de sa troupe, et reçut plusieurs blessures; mais, malgré sa valeur et celle des siens, ses partisans, de beaucoup inférieurs en nombre à ceux de Raïatéa (car quelque rivalité avait empêché les chefs de Bora Bora de les aider,) durent céder; et, ne pouvant se sauver, à cause de ses blessures, il fut pris et exilé à Ouhaïné.

Ainsi finit cette guerre, dont l'issue nuisit beaucoup à la nouvelle secte. Ses principaux chefs s'étaient, d'ailleurs, attirés du ridicule par leurs prédictions; d'abord, par la promesse de la victoire la plus complète; puis, ce qui était pire, par l'annonce qu'avait faite le premier de tous, de ressusciter le troisième jour, s'il succombait. Il fut tué dans le dernier engagement; et, malgré l'attente et l'espoir de ses prosélytes et des sectaires, en général, il resta mort, de même qu'un autre qui, blessé, s'était sauvé dans les montagnes, et dont la femme prétendait qu'il était monté au ciel, ce qui n'empêcha pas de trouver, trois ou quatre jours après, son corps étendu sans vie dans les bois. Cette catastrophe arrêta momentanément les progrès de la secte; mais le peuple est partout crédule. Ces miracles manqués s'oublieront ou plutôt passeront, plus tard, pour avoir eu lieu. D'ailleurs, d'après les mœurs d'aujourd'hui, cette religion convient à ces gens, puisqu'à Borà Bora, Maï, le chef, toujours sur le pied de guerre avec Raïatéa,

leur donne, impunément, l'exemple des désordres les plus scandaleux; et qu'ils ont là, en grande partie, repris leurs anciennes habitudes. Les lois n'y existent plus; chacun y vit à peu près à sa fantaisie, et le passe-temps favori y est, comme autrefois, l'exercice des armes. A Raïatéa, l'on continue à distiller des liqueurs, et l'on se livre, presque sans retenue, à toute espèce d'excès, sous un chef qui les favorise. A Ouhaïné même, quoique le chef, Mahaïné, y tienne encore les mécontens en respect, tout marche vers le même état; et, si la nouvelle secte y a fait moins de progrès, il est au moins certain que les mœurs n'y sont en rien meilleures qu'à O-taïti.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

J'avais habité O-taïti jusqu'en 1834. Ne le quittant que par intervalles, pour des voyages au Chili, ou pour des excursions dans son voisinage. Déterminé, vers cette époque, à continuer mes affaires dans l'Océanie, l'exécution de ce projet me rendit nécessaire un voyage en Europe. Je partis, en conséquence, d'O-taïti, le 23 avril 1834, pour me rendre en France, où j'arrivai à la fin de décembre de la même année, après avoir passé par les Etats-Unis, et avoir visité une partie de l'Amérique du Nord.

A Paris, des amis m'engagèrent à faire connaître au public mes observations et mes recherches chez les peuples océaniens, parmi lesquels j'avais vécu

plusieurs années, en y ajoutant ce que je pouvais savoir de leurs îles et le détail de mes voyages ; ce qui devenait plus difficile. Je n'avais, en effet, presque point tenu de journal, et dus rédiger le tout d'après de simples notes ou de mémoire, au milieu d'occupations commerciales, pendant que je préparais un bâtiment, une cargaison pour retourner à O-taïti, opération qui nécessita des courses à Bordeaux, à Anvers, etc. Toutes ces circonstances, je le sais, ne justifieront pas la médiocrité de ce travail; mais prouveront, du moins, mon zèle et ma persévérance, en expliquant pourquoi j'ai glissé sur des circonstances importantes, qu'il m'est impossible de mentionner en ce moment ; car, au moment même où je trace ces dernières lignes, je me dispose à partir, sous peu de jours, pour Bordeaux, d'où je dois, incessamment, m'embarquer pour l'Océanie.

Paris, ce 22 juin 1835.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

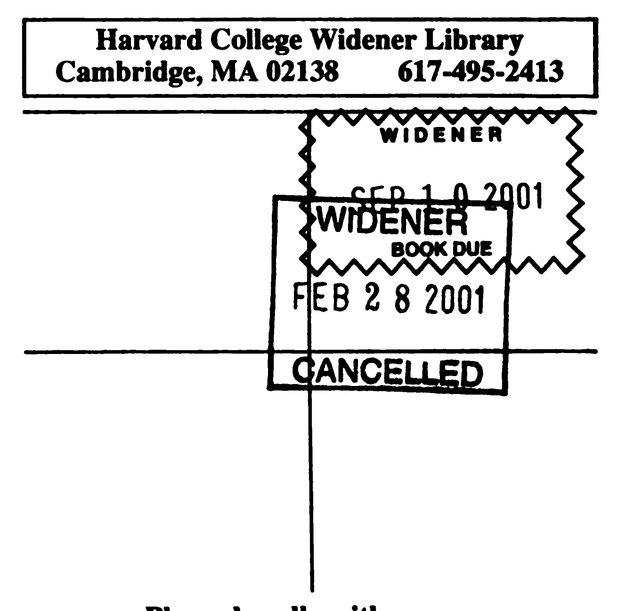
DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

TOME II.

FIN DE LA TABLE.




WIDENER
SEP 1 0 2001
WIDENER
BOOK DUE
FEB 2 8 2001
CANCELLED



